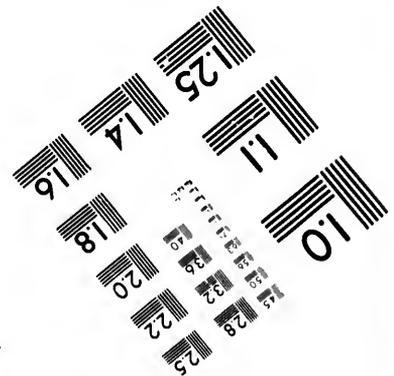
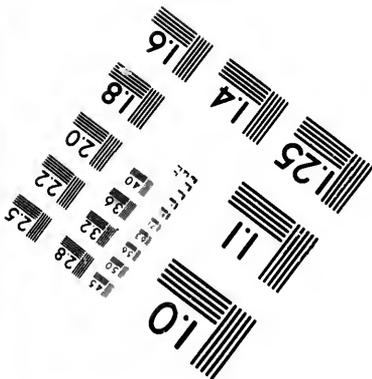
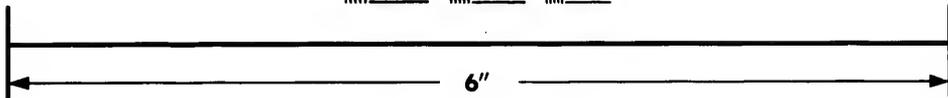
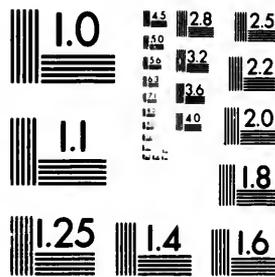


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14580
(716) 872-4503

14 16 18 20 22 25
28 32 36 40

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
15
20
25
30
35
40

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			/								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

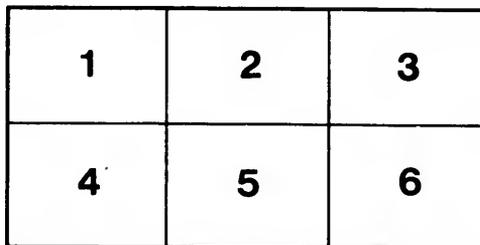
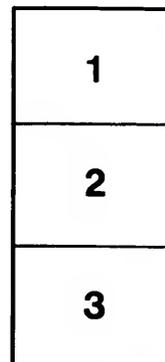
MacOdrum Library
Carleton University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

MacOdrum Library
Carleton University

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re
détails
es du
modifier
er une
l'image

es

errata
to

pelure,
on à

32X

CA

L'HIS

H. Lognon

28

CARLETON UNIVERSITY

**PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.**

*CARL (en 516)
2 vols*

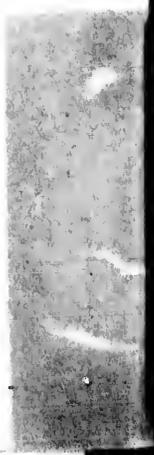
8507

L'HIS

TA

présentant
sement,
le temp
jusqu'an

QUATE



reits,
villes
autres
SC

L. *L. Lagnon,*
PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

présentant les vicissitudes des Nations, leur aggrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le temps où elles ont commencé à être connues, jusqu'au moment actuel.

PAR M. ANQUETIL, *L. P.*

QUATRIÈME ÉDITION, ENTIÈREMENT REVUE.

TOME III.



A PARIS,

GARNERY, libraire, rue de Seine, n° 6,

NORMANT, imprimeur-libraire,

même rue, n° 8.

1811.

DE

LA
partie
le Por
dans l
des ar
est so
cepté
rêts ,
villes
entre
villes
dans
villes
Ton

GARD
LE I
17

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

UNIVERSELLE.

~~~~~

#### CAPPADOCE.

**L**A Cappadoce comme le Pont a fait partie de l'empire de Trébisonde. Comme le Pont, elle est actuellement plongée dans la barbarie, c'est-à-dire, privée des arts et des sciences, ainsi qu'elle est sortie des mains de la nature, excepté qu'au lieu d'être couverte de forêts, elle est jonchée des débris des villes qui l'ont décorée. On remarque entre celles qui existent, *Césarée*, l'ancienne capitale, encore distinguée par son commerce, *Comana*, où se trouve un temple magnifique dédié à *Bellus*. Il y avoit pour le culte de

Cappadoce ,  
entre le  
Pont, la Li-  
caonie, la  
petite Armé-  
nie, la Gala-  
tie et l'Eu-  
phrate.

cette déesse, six mille personnes de l'un et de l'autre sexe. On choisissoit ordinairement le grand-prêtre dans la famille royale. Il étoit souverain de tout le pays des environs, et sa dignité le rendoit le second de l'état. Après lui venoit le grand-prêtre de *Jupiter*, auquel obéissoient trois mille personnes, et dont le revenu étoit proportionné à cette puissance. On ne sait quel rang tenoit entre ces deux le grand-prêtre de *Diane*, qui égaloit en puissance, en richesses, en luxe, en faste, les premiers seigneurs du royaume. Dans son temple se prêtoient les sermens, et se ratifioient les engagemens auxquels on vouloit donner une sureté authentique. Ces différens établissemens marquent que le culte des divinités étoit une affaire importante chez les Cappadociens. Il paroît que leur religion étoit un mélange de celle des Grecs et de celle des Perses, qui les ont tenus long-temps sous leur domination. Cependant l'attachement à l'éclat des cérémonies religieuses, ne marque pas toujours une réforme intérieure, puisque du temps même que ces établissemens comptent existoient, c'est-à-dire, au temps de la conquête des Romains, dire *Cappadocien*, c'étoit dire *un homme sans mœurs*.

et sa  
pour  
que  
vie. L  
jours  
l'obje  
On n  
mines  
fer qu  
crystal  
avec le  
On  
de Cap  
compo  
noissan  
gneur  
lion pr  
ces m  
assujéti  
vent la  
De-là il  
quelque  
traire à  
révoltes  
cas, un  
lexandr  
en crois  
princes  
une ba  
massacre  
et fut p

*et sans religion.* Le pays, trop coupé pour être généralement fertile, ne manque pas des choses nécessaires à la vie. Les chevaux cappadociens ont toujours été fort estimés, et sont encore l'objet d'un commerce considérable. On ne sait ce que sont devenues les mines d'argent, d'alun, de cuivre, de fer qu'on y trouvoit, ni l'albâtre, le crystal et le jaspe qu'ils échangeoient avec les peuples voisins.

On fait remonter l'origine des rois de Cappadoce à *Pharnace*. *Cyrus* lui composa ce petit royaume, en reconnaissance de ce qu'à la chasse, ce seigneur l'avoit sauvé de la fureur d'un lion prêt à le déchirer. La foiblesse de ces monarques les rendoit faciles à assujétir. Les plus forts regardent souvent la contradiction comme une insulte. De-là il est arrivé que les efforts de quelques rois cappadociens pour se soustraire à l'oppression, ont été traités de révoltes et punis comme telles. *Perdiccas*, un des capitaines successeurs d'*Alexandre*, eut la barbarie de faire mettre en croix le roi *Ariarathes II* et tous les princes du sang royal qu'il avoit pris dans une bataille. Un enfant échappé à ce massacre monta sur le trône de ses pères, et fut père d'*Ariarathes II*, dont le

règne n'a pas été célèbre par des batailles ni des conquêtes ; mais son amour pour la justice et mille autres belles qualités, le rendirent infiniment estimable. Tous les princes voisins le chérissoient et le respectoient comme un père. Jamais la Cappadoce ne fut aussi florissante que pendant son administration. La paix, qu'il conserva toujours avec les autres rois, amena dans ses états tous les biens qui l'accompagnent.

Après avoir porté le joug des Perses, les petits rois de Cappadoce gémirent sous celui des Romains. *Ariarathes VI*, pour quelques services que la république lui avoit rendus, envoya à Rome une couronne d'or. Le sénat lui renvoya une chaine d'ivoire, le présent le plus distingué qu'il fit jamais, et qu'il n'accordoit qu'à des amis zélés et constants. C'est une adresse digne d'éloges, que de savoir mettre par l'opinion un grand prix aux petites choses.

Ap. D. 2840

Av. J.-C. 158

*Ariarathes VI* fut tué au service des Romains. Il laissa six enfans sous la tutelle de *Laodice*, leur mère. A mesure qu'ils devenoient grands, elle les empoisonnoit pour conserver son autorité. Ce crime fut découvert lorsqu'il n'en restoit plus qu'un seul, et cette cruelle marâtre fut assassinée par le peuple. *Aria*

rath  
temp  
famil  
beau  
scélér  
lui-m  
une  
d'*Ari*  
luren  
appel  
gouve  
ci rép  
passer  
fort é  
leur a  
eux-m  
prend  
mé *Ar*  
long-t  
son viv  
acheve  
été tué  
teurs,  
pouro  
des pri  
leur ab  
*Arc*  
doce,  
surpren  
qui avo  
Il étoit

*rathe VII* n'échappa pas pour long-temps au sort destiné à sa malheureuse famille. C'est lui que *Mithridate*, son beau-père, fit empoisonner par le scélérat *Gordius*, et dont *Mithridate* lui-même tua le fils de sa main, dans une entrevue. Après la mort funeste d'*Ariarathe VIII*, les Romains voulurent rendre aux Cappadociens ce qu'ils appeloient la liberté, c'est-à-dire, un gouvernement républicain; mais ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvoient se passer de roi. Cette déclaration parut fort étrange au sénat; cependant on leur accorda le pouvoir de le choisir eux-mêmes. Ils eurent la prudence d'en prendre un du goût des Romains, nommé *Ariobarzane*. Ce prince les gouverna long-temps paisiblement, et remit de son vivant la couronne à son fils, pour achever de vivre tranquillement. S'il a été tué, comme le disent quelques auteurs, sans que son fils l'ait vengé, on pourroit peut-être le mettre au nombre des princes qui ont eu à se repentir de leur abdication.

*Archélaüs*, le dernier roi de Cappadoce, dut son élévation à la beauté surprenante de *Glaphyre*, sa mère, qui avoit su plaire à *Marc-Antoine*. Il étoit d'un excellent caractère, bon

père , bon maître , bon ami , doué des vertus civiles et domestiques. Ces qualités n'étoient pas faites pour plaire à l'empereur *Tibère* , comme celles de *Tibère* ne plaisoient pas sans doute à *Archélaüs*. Soit pour cette raison ou pour d'autres , le roi de Cappadoce marqua quelqu'indifférence pour ce prince , pendant qu'il vivoit sous *Auguste* , dans une espèce de disgrâce à Rhodes. Le banni s'en souvint quand il fut monté sur le trône des Césars , et manda *Archélaüs* à Rome. Il s'y rendit sur la parole de *Tibère* , qui promit de lui faire un bon accueil. Mais l'empereur affecta de lui marquer tant de mépris que , trop sensible , *Archélaüs* mourut de chagrin selon les uns , d'autres disent qu'il se tua. Ce bon prince a fait un ouvrage sur l'agriculture. Après sa mort , la Cappadoce devint une province romaine gouvernée par les chevaliers.

---

### PERGAME.

**Pergame.** Le royaume de Pergame tire son nom d'une ville de la province de Misie , qui a été sa capitale. Ce pays n'a jamais eu de limites fixes. D'un rang très-médio-

cre ,  
sance  
cipau  
puis  
proté  
conde  
leurs  
et qui  
royau  
dateu  
que. L  
fit ro  
*Lysin*  
me. U  
lui su  
sceptr  
*tale* ,  
vemen  
Cet  
allianc  
de Ro  
prédic  
tous le  
ter à l  
et ch  
Rome  
dieux  
en ter  
suppli  
ladium  
leur re

cre, ces rois sont parvenus à une puissance extraordinaire, et ont été les principaux soutiens des Romains en Asie: puis ils sont devenus eux-mêmes les protégés de ceux dont ils avoient secondé les efforts oppressifs, et enfin leurs sujets. Une chose remarquable, et qui jusqu'à présent est particulière au royaume de Pergame, c'est que le fondateur de cette monarchie a été eunuque. De gouverneur de Pergame, il s'en fit roi, pour éviter d'être sacrifié par *Lysimaque* à la haine d'*Arsinoé*, sa femme. Un de ses frères, appelé *Eumène*, lui succéda. *Attale*, son fils, hérita du sceptre. Ces deux noms, *Eumène* et *Attale*, ont presque toujours été alternativement ceux des rois de Pergame.

Cet *Attale* est le premier qui ait fait Attale Ier. alliance avec les Romains. Les prêtres de Rome trouvèrent de son temps une prédiction des Sybilles, qui portoit que tous les étrangers qui voudroient attenter à la liberté de l'Italie seroient battus et chassés, si on pouvoit placer dans Rome l'image de la grand-mère des dieux du mont Ida, tombée des cieux en terre. Cinq députés du sénat vinrent supplier *Attale* de leur donner ce palladium qui se trouvoit dans ses états. Il leur remit cet objet de vénération recher-

ché avec tant d'empressement. C'étoit une pierre informe. *Attale I<sup>er</sup>*. fut un grand guerrier et savant. On conviendra qu'il fut un peu sévère à l'égard d'un mauvais détracteur d'*Homère*, nommé *Daphidas*, qu'il fit précipiter du haut d'un rocher.

*Eumene II.* *Eumène II* embrassa la cause des Romains avec ardeur, et leur rendit d'importans services. Il veilloit à leurs intérêts autour de lui, comme aux siens propres. C'est par lui qu'ils furent avertis des projets qu'*Antiochus* le grand formoit contre eux. Ses états furent souvent exposés aux incursions hostiles que lui attiroit son attachement à la république. Sa capitale même essuya pour cette cause un siège opiniâtre. *Eumène* exposa non-seulement ses troupes, mais sa personne même pour les Romains, dans la bataille de Magnésie, dont la victoire fut due principalement à sa valeur. Ils l'en récompensèrent, en augmentant son royaume de quelques provinces enlevées à *Antiochus*. C'est sans doute aussi à cause du dévouement d'*Eumène* aux Romains, qu'*Annibal* suscita contre lui *Prusias*, roi de Bithynie. On rapporte que ce prince gagna sur mer une victoire complète qu'il dut à la finesse du Carthaginois. Par son

AN. D. 2802

AV. J.-C. 196

cons  
vases  
tité  
venir  
vaiss  
d'*Eu*  
d'une  
se tro  
à se g  
désor  
ment  
diffé  
modè  
*Eu*  
d'atta  
lui-m  
seins  
doine  
tendr  
l'avoir  
fut en  
le fire  
crète  
crût m  
tres éc  
blics ,  
*Strato*  
de ses  
remme  
et de  
femme

conseil avoit fait ramasser, dans des vases de terre, une prodigieuse quantité de serpens, et d'autres insectes venimeux, dont il pourvut plusieurs vaisseaux. Ils s'approchèrent de celui d'*Eumène*, et y jetèrent ces ennemis d'une nouvelle espèce. La nécessité où se trouvèrent les Pergamiens de travailler à se garantir de leurs morsures, mit le désordre dans la flotte, qui fut entièrement défaite. Le sénat s'entremêla du différend des deux rois, et ils s'accommodèrent.

*Eumène* donna une grande preuve d'attachement aux Romains, en allant lui-même à Rome leur dévoiler les desseins secrets de *Persée*, roi de Macédoine. A son retour, *Persée* le fit attendre par des assassins qui crurent l'avoir tué à coups de pierres : mais il fut enlevé par de fidèles serviteurs qui le firent panser. La cure fut assez secrète et assez longue pour qu'on le crût mort. *Attale*, son frère, sans d'autres éclaircissemens que des bruits publics, prit sa couronne et épousa *Stratonice*, sa femme. *Eumène* guérit de ses blessures. On connoissoit apparemment son caractère plein de douceur et de clémence, car ni le frère, ni la femme ne se cachèrent. L'un et l'autre

allèrent au devant de lui. Il les embrassa tendrement, et dit seulement à *Attale* : « Une autre fois, quand vous  
« aurez envie d'épouser ma femme, at-  
« tendez du moins que je sois mort. »

On auroit cru que la liaison entre *Eumène* et les Romains, cimentée par des services mutuels, ne se seroit jamais démentie; mais il ne faut quelquefois qu'une bagatelle pour brouiller d'anciens amis. Le consul *Marcus*, par hauteur ou par d'autres motifs, refusa au roi de Pergame la permission de camper avec sa suite dans les retranchemens des Romains. Cet affront le fit retirer sur-le-champ, et il ramena ses troupes dans ses états. *Persée* profita de l'occasion pour demander à *Eumène* son alliance. Les raisons qu'apportoit l'ambassadeur macédonien, sont que jamais il ne peut exister de véritable amitié entre un roi et une république. « Les  
« Romains, disoit-il, sont les ennemis  
« irréconciliables de tous les rois; mais  
« ils ont l'adresse de n'en attaquer ja-  
« mais qu'un à la fois, employant les  
« trésors de l'un pour en renverser un  
« autre, et ils se serviront de cette  
« politique jusqu'à ce qu'ils les aient  
« tous détruits. » *Persée*, par ces raisons, et encore plus par une très-grosse

son  
mo  
ne  
cet  
Per  
déf  
int  
Le  
si  
mar  
rési  
insi  
L  
roit  
en  
mai  
que  
don  
reto  
roya  
avec  
dét  
men  
Ils  
con  
eure  
com  
une  
auro  
*Eum*  
Ils d

somme d'argent qu'il promit, acheta du moins l'inaction d'*Eumène*. Les Romains ne pardonnèrent pas à leur ancien-allié cette espèce de défection. Le roi de Pergame voulut s'en excuser après la défaite de *Persée*. Il envoya, dans cette intention, son frère *Attale* à Rome. Le ressentiment contre *Eumène* étoit si vif qu'on voulut l'engager à demander la couronne de son frère. Il résista généreusement à ces perfides insinuations.

*Eumène* crut que sa présence pourroit opérer un changement d'opinion en sa faveur : il partit pour l'Italie ; mais il n'y eut pas plutôt mis le pied, que le sénat lui fit dire qu'on ne lui donneroit pas d'audience, et qu'il s'en retournât. Revenu fort chagrin dans son royaume, il renvoya encore *Ariarathe*, avec un autre frère, pour tâcher de détourner le coup dont il se croyoit menacé de la part de ses anciens amis. Ils eurent la dureté, ces républicains connurent-ils jamais les égards ? Ils eurent la dureté d'envoyer en Asie deux commissaires, qui se firent précéder par une invitation publique à tous ceux qui auroient des plaintes à former contre *Eumène* de venir les trouver à Sardes. Ils écoutèrent tranquillement toutes les

accusations qu'on voulut intenter contre le roi de Pergame. *Eumène* sentit vivement tout ce que ce procédé avoit d'insultant ; mais craignant de s'attirer une guerre dangereuse par elle-même, et que son âge lui rendoit encore plus redoutable, il renvoya une troisième fois son frère *Attale* à Rome. Ce prince ne demandoit à ses inexorables amis, que de finir ses jours en paix. Il réussit, parce qu'il mourut. Il n'avoit qu'un enfant en bas âge. En attendant que son fils fût en état de monter sur le trône, il résigna sa femme *Stratonice*, avec sa couronne, à son frère *Attale* ; présent qui n'avoit pas pour ce prince le charme de la nouveauté. *Eumène* établit la belle bibliothèque de Pergame, qui devint, en quelque sorte, la rivale de celle d'Alexandrie. Il vivoit dans la meilleure intelligence avec ses trois frères, dont il se servoit sans jalousie, et qui habitoient sa cour sans crainte : fraternité peut-être unique en Asie.

*Attale II.* Une autre singularité, c'est qu'*Attale II*, ne regarda la couronne que comme un dépôt qui lui étoit confié. Il eut une guerre fort vive avec *Prusias*, roi de Bithynie : celui-ci poussa même ses succès jusqu'à s'emparer de Pergame. La conduite des Romains dans

les g  
neur  
tant  
donn  
les p  
rante  
donn  
faiso  
voul  
ques  
tous  
fair l  
tinrer  
nier  
secon  
fils,  
Rome  
n'en  
laissa  
quand  
Rome  
thynie  
bien  
ment  
père,  
Cette  
tache  
*Prus*  
sort,  
faire  
fils ;

les guerres de ces princes de l'Asie mineure, est bien étonnante. Ils avoient tant de crédit que, sans armée, ils donnoient la loi. Ils envoyent, chez les peuples voisins des parties belligérantes, des ambassadeurs qui leur ordonnoient de lever des troupes, et les faisoient marcher contre celui qu'ils vouloient contraindre, et après quelques années de guerre qui les ruinoient tous, d'autres ambassadeurs venoient faire la paix. Telle fut la conduite qu'ils tinrent entre *Attale* et *Prusias*. Ce dernier prince fut détrôné par son fils, secondé par *Attale*. Le complot de ce fils, nommé *Nicomède*, se forma à Rome. Il est impossible que le sénat n'en ait pas eu connoissance; mais il laissa le père et le fils se déchirer, et quand *Nicomède* envoya annoncer à Rome qu'il étoit sur le trône de Bithynie, les ambassadeurs furent très-bien reçus, sans qu'on daignât seulement songer à venger la mort de son père, que lui-même avoit fait tuer. Cette liaison avec un parricide, est une tache dans la vie d'*Attale*, quoique *Prusias* ait en quelque sorte mérité son sort, pour avoir voulu, par jalousie, faire périr son fils. *Attale* avoit deux fils; néanmoins il voulut que la cou-

ronne de Pergame fût mise sur la tête de son neveu , comme il l'avoit promis à son frère. Il donna à ce jeune prince une éducation digne de son rang. *Attale* entretenoit des savans à sa cour , et se plaisoit beaucoup dans leur conversation.

*Attale III.* L'éducation distinguée donnée à *Attale III*, fut une foible ressource contre les mauvaises qualités que la nature lui avoit prodiguées. Fut-il tyran ou insensé ? ou tous les deux ensemble ? On en jugera par ses actions. Il fit assassiner la plupart de ses parens et amis de sa famille : les uns accusés d'avoir abrégé les jours de *Stratonice* , sa mère, morte de vieillesse ; les autres de *Stratonice* , sa femme, conduite au tombeau par une maladie incurable. La mort des infortunés étoit suivie de celle de leurs femmes , de leurs enfans , et de toute leur famille. *Attale* appeloit pour ces exécutions des soldats étrangers , comme font tous les tyrans qui ordonnent des massacres , afin que leurs victimes n'étaient point connues des bourreaux , n'échappent point par la commisération au fer meurtrier.

Après avoir fait couler des ruisseaux de sang , le roi de Pergame s'abandonna à une sombre mélancolie. Il se tint ren-

fer  
bits  
sa  
soir  
béc  
sort  
ven  
sem  
ven  
soit  
susp  
pala  
ses  
reun  
cer  
fatig  
sa m  
que  
rut.  
bre  
cult  
méd  
conn  
scien  
les r  
La  
testa  
« Q  
« me  
d'At  
d'Asi

fermé dans son palais, se revêtit d'habits usés, laissa croître ses cheveux et sa barbe, sans en prendre le moindre soin. Il se confina ensuite dans un jardin, bêcha lui-même la terre, y sema toutes sortes d'herbes dont plusieurs étoient vénéneuses. Cruel jusques dans ses amusemens, il versoit le suc de ces plantes vénéneuses sur les baumes dont il faisoit présent aux personnes qui lui étoient suspectes. Se trouvant isolé dans son palais, évité par ses parens, ses amis, ses courtisans qui craignoient ses fureurs, il lui vint dans la pensée d'exercer le métier de fondeur. Mais il se fatigua tellement à couler la statue de sa mère, un jour de très-grande chaleur, que la fièvre le saisit, et qu'il en mourut. On doit mettre ce prince au nombre des hommes qui ont écrit sur l'agriculture. Il entendoit parfaitement la médecine, et étoit très-versé dans la connoissance des simples. Le goût des sciences paroît avoir été héréditaire chez les rois de Pergame.

La dernière folie d'*Attale* fut son testament, où se trouva cette clause : « Que le peuple romain soit héritier de mes biens. » *Aristonicus*, fils bâtard d'*Attale*, auquel, selon la coutume d'Asie, devoit appartenir le royaume,

faute d'héritier légitime, prétendit que le mot *biens* signifioit seulement le mobilier du défunt, et non son royaume. Le sénat voulut entendre le mobilier et le royaume. *Aristonicus* étoit favorisé par les Pergaméniens, qui, disent les auteurs, « accoutumés au gouverne-  
« ment monarchique, craignirent le  
« despotisme républicain ». Deux consuls, *Licinius-Crassus*, souverain pontife, et *Lucius-Valerius Silaceus*, grand-prêtre de Mars, se disputèrent l'avantage de faire la guerre à *Aristonicus*, parce que de grandes richesses devoient être le prix de la victoire. *Crassus* obtint le commandement. Contre son attente il fut vaincu et fait prisonnier. Pour ne pas survivre à sa honte, il provoqua, par des insultes, un de ses gardes, qui le tua. *Perpenna*, envoyé à sa place, trouva *Aristonicus* plein de sécurité, fier de sa victoire, goûtant tranquillement les plaisirs d'une vie douce, comme s'il n'avoit plus rien à craindre. Le général romain le surprit et battit les troupes de cet imprudent monarque, qui se retira dans une ville dont les habitans le trahirent pour le livrer aux Romains. Il fut traîné en triomphe, et fut étranglé ensuite dans la prison par ordre du sénat.

Le  
cont  
cont  
pour  
siège  
les  
elles  
voien  
aque  
de co  
doit  
emp  
ainsi  
place  
ignor  
la gu  
qu'el  
donn  
à go  
provi

Da  
actue  
assez  
Pris e  
pelé  
amas

Les habitans du royaume de Pergame continuèrent long-temps à se défendre contre les Romains. *Aquilius* , envoyé pour finir cette guerre, fut obligé d'assiéger la plupart des villes les unes après les autres. Comme beaucoup d'entre elles situées sur des montagnes ne pouvoient recevoir de l'eau que par des aqueducs , le général romain , au lieu de couper ces aqueducs , ce qui n'excédoit pas le funeste droit de la guerre , empoisonna les sources , et répandit ainsi la désolation et la mort dans les places qu'il assiégeoit. Rome ne put ignorer cette manière cruelle de faire la guerre. Il ne paroît cependant pas qu'elle en ait été révoltée , puisqu'elle donna à cet empoisonneur le royaume à gouverner , après l'avoir réduit en province romaine.



## THRACE.

Dans la Thrace se trouvoit *Bysance* , actuellement *Constantinople*. C'en est assez pour fixer la position de ce pays. Pris en général , il a été quelquefois appelé royaume , quoique ce ne fût qu'un amas de provinces indépendantes les

Thrace ,  
entre le  
mont Hé-  
mus , la mer  
Egée , le Pont  
Euxin , l'Hé-  
lespont , la  
Propontide ,  
la Macédoine  
et le fleuve  
Strimon.

unes des autres. Il s'en est trouvé , entre elles , dont les princes ont réuni des états voisins sous leurs sceptres, et ont ceint le diadème; mais rarement ils l'ont transmis à des héritiers. On présume que si ces peuples, braves, sobres, durs à la fatigue, avoient pu s'accorder dans leurs conseils, ils seroient devenus la nation la plus puissante de la terre.

L'intérieur du pays est froid et peu fertile, parce que les montagnes sont couvertes de neiges la plus grande partie de l'année; mais les provinces maritimes produisent toutes sortes de grains et de fruits. La température y est douce, et en rend le séjour aussi agréable que celui d'aucun des plus beaux pays de l'Asie. Les anciens Thraces étoient féroces et cruels. C'étoit presque toujours le soldat Thrace que les tyrans employoient à leurs exécutions sanguinaires. Ce pays suivoit la religion des Grecs; mais les Thraces prodiguoient de préférence l'encens en l'honneur de *Mars* et de *Mercur*e, dieux des braves et des voleurs.

Ces peuples pleuroient à la naissance de leurs enfans, et se réjouissoient à la mort de leurs proches, tant ils avoient mauvaise idée de la vie! Dans les cantons où la polygamie étoit établie, les

fem  
été  
par  
de  
fans  
fille  
fem  
air  
fais  
I  
Thu  
liste  
de f  
toir  
pou  
Le t  
nés  
nes  
lui  
les  
disp  
mer  
ple  
pre  
les  
con  
fig  
n'e  
sou  
son

femmes disputoient entr'elles à qui avoit été aimée le plus, afin d'être immolée par le plus proche parent sur le tombeau de son époux. Ils vendoient leurs enfans, veilloient peu à la garde de leurs filles; mais ils étoient fort jaloux de leurs femmes. L'oisiveté avoit à leurs yeux un air de dignité et de grandeur, et ils se faisoient gloire de vivre de rapines.

Les noms seuls des diverses tribus des Thraces formeroient une assez longue liste; on auroit de la peine à la grossir de faits intéressans. On trouve dans l'histoire des *Dolonci* une ruse assez adroite pour s'emparer d'un trône sans violence. Le roi de ce pays, situé dans la Chersonèse, étoit mort. Son frère vint d'Athènes, où il demeuroit, dans le dessein de lui succéder. A son arrivé, voyant que les Chersonésiens n'étoient nullement disposés à lui donner la couronne, il mena une vie retirée, sous prétexte de pleurer la mort de son frère. Les Thraces prenant part à son affliction, envoyèrent les principaux de chaque ville pour le complimenter au nom de la nation. L'affligé les arrêta tous, et avec ces ôtages il n'eut pas de peine à se faire reconnoître souverain du pays qu'avoit gouverné son frère.

Les *Bassi*, habitans de l'Hémus, les

plus féroces des Thraces , qui avoient pour capitale Adrianople , furent , malgré l'âpreté de leur pays et leur valeur , subjugués par les Romains. Les Républicains leur laissèrent des rois. Mais *Pison* , gouverneur de Macédoine , mécontent de l'un d'entre eux , le surprit par trahison , et le fit décapiter en public. La nation irritée , secoua le joug des Romains. Un prêtre de Bacchus , nommé *Vologèse* , s'y forma un puissant parti sous prétexte de religion , et suscita beaucoup d'embarras aux Romains , qui ne vouloient pas chez ces peuples d'autre superstition que celle de la liberté.

Voici un axiôme d'un monarque Thrace , *Colys*. « Il n'y a aucune différence entre un roi amonreux de la paix et un palfrenier. » Ce prince mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans , après avoir fait la guerre toute sa vie. On pourroit dire , avec plus de raison , qu'un bon palfrenier vaut mieux qu'un pareil roi. On sait les noms et la position des dix-huit hordes Thraciennes , les noms et la succession d'une douzaine de rois ou plutôt chefs de brigands. Ils étoient traités comme tels par les Romains. Ils les plaçoient sur le trône , les en faisoient descendre , les envoyoient en exil , en prison , à l'échafaud ; mais ne

négligeoient pas leurs trésors qui ont été souvent la proie d'avidés généraux. Ce pays, plongé dans l'ignorance et la barbarie, a cependant produit le philosophe *Démocrite* et l'historien *Thucydide*.

~~~~~

ÉPIRE.

L'Épire, pays inégal, a été couvert Épire, entre les monts Cérauniens, le golphe d'Ambracie, la Thessalie, la Macédoine et la mer d'Ionic. jusques dans les gorges et sur les sommets des montagnes d'une multitude de villes, la mer a aussi baigné les remparts de plusieurs cités fameuses. Toutes renfermoient des habitans belliqueux. L'Épire n'avoit rien de rare dans ses productions, que les chiens des Molosses, animaux nerveux, querelleurs et opiniâtres. Les chevaux d'Épire ont été et sont fort estimés. On compte dix peuples dont la réunion a formé ce royaume. A la tête on met les *Selli* comme les plus anciens. A cette nation appartenoit le service du temple de *Dodone*, dédié à Jupiter le Pélasgien. Homère les appelle *Prêtres*,

Ce poète a célébré les exploits de *Pyrrhus* qui n'a peut-être pas été le premier roi d'Épire; mais le règne des autres princes est couvert d'obscurités.

Ce prince étoit fils d'*Achille*. Il vengea la mort de son père tué au siège de Troyes. Après avoir immolé le vieux *Priam* aux pieds des autels, il précipita du haut d'une tour le jeune *Astianax*, fils d'*Hector*, il fit d'*Andromaque* sa concubine, et égorga sur le tombeau d'*Achille*, *Polixène*, fille de l'infortuné *Priam*. Après le siège de Troyes, il conquiert toute l'Épire, à la tête des Molosses, ses premiers sujets. On nommoit aussi *Pyrrhus Néoptolème*, qui veut dire *jeune guerrier*. Ce nom lui resta dans sa vieillesse. Il fut tué sur les marches de l'autel du temple de Delphes qu'il vouloit piller, ainsi qu'il avoit lui-même tué le malheureux *Priam*, embrassant les statues des dieux. Sa mort donna naissance au proverbe : *vengeance néoptolémique*. La pyrrique, sorte de danse d'un homme armé, danse très-célèbre chez les anciens, a été ainsi appelée de son nom, parce qu'il l'avoit pratiquée autour du tombeau d'*Achille*.

Thérimbas.
Arybas.

Les successeurs de *Pyrrhus*, du sang d'*Achille*, sont *Molossus*, *Pielus*, *Admète* : Celui-ci laissa un fils en bas âge, nommé *Thérimbas*. Les Épirotes en confièrent, par un décret, la tutelle et l'éducation à *Sabyllinte*, de haute naissance et d'une grande probité. Il fit éle-

ver
yeux
l'étu
bas
prin
intro
les
donn
gisla
Alec
rent
core
com
frère
pôt.
dre,
nièce
A
heur
d'Al
à-pe
dant
pher
desti
dent
Auss
veu
femm
trouv
sa m
Luca

ver son pupille à Athènes, sous ses yeux, ayant soin qu'il s'appliquât à l'étude des belles-lettres. Aussi *Thérimbias* a-t-il été regardé comme un des princes les plus savans de son temps. Il introduisit les arts et les sciences chez les Epirotés. Les sages lois qu'il leur donna l'ont fait mettre au rang des législateurs. Après deux rois, nommés *Alecte* et *Néoptolème*, les Epirotés furent assez heureux pour en avoir encore un ami des sciences. *Prybas* en communiqua le goût aux enfans de son frère dont il tenoit la couronne en dépôt. Il la rendit en mourant à *Alexandre*, l'aîné de ses neveux. *Olympias*, sa nièce, fut mère d'*Alexandre-le-Grand*.

Alexandre d'Épire se piqua malheureusement d'émulation à l'égard d'*Alexandre* de Macédoine. Ils étoient à-peu-près du même âge. Mais pendant que le Macédonien faisoit triompher ses armes en Orient, le mauvais destin de l'Epirote le mena vers l'Occident, habité par des peuples belliqueux. Aussi disoit-il avec dépit, que son neveu n'avoit eu à combattre que des femmes, et que lui, au contraire, n'avoit trouvé que des hommes. Il fut tué dans sa malheureuse expédition contre les Lucaniens, et ne laissa pas d'enfans.

Alexandre
Eacide.

Eacide, d'une branche collatérale, toujours tenant à la famille de *Pyrrhus*, lui succéda. Il mécontenta ses peuples qui le chassèrent, et qui donnèrent la couronne à son frère *Alceste*. Celui-ci ne se conduisit pas mieux que le hanni, puisque ses sujets le massacrèrent avec deux de ses fils.

Pyrrhus II. Lorsque les Epirotes se soulevèrent contre *Eacide*, son père, et le chassèrent du trône, il s'en fallut peu que le jeune *Pyrrhus*, encore au berceau, ne fût victime de leur fureur : mais deux seigneurs principaux du pays le sauvèrent et le portèrent à la cour de *Glaucias*, roi d'Illyrie, qui avoit épousé sa tante. Il refusa d'abord de recevoir le jeune prince, dans la crainte de s'attirer une guerre de la part des ennemis des *Eacides*. Les conducteurs, après avoir employé vainement les supplications les plus touchantes auprès de son oncle, déposèrent l'enfant à ses pieds. Comme s'il eût démêlé leurs intentions, il se traîna aux genoux du roi et les embrassa. *Glaucias* ne put résister à ses innocentes caresses ; il se rendit, jura de le défendre au péril même de sa vie, et le remit entre les mains de sa femme, pour l'élever comme un de ses fils. Quand il eut atteint l'âge de douze ans, il le conduisit

lui-
trôn
jets
A
den
affer
aux
avec
son
et do
son g
geux
princ
trône
Dépo
chez
sœur.
le mé
batail
comm
ver à
faite,
lui av
là ses
la paix
Pyrrh
ôtage.
adress
rent
Bérér
lui do
To

lui-même en Épire, et le mit sur le trône. Des historiens disent que ses sujets le rappelèrent eux-mêmes.

A l'âge de dix-sept ans, une imprudence lui fit perdre ses états. Se croyant affermi, il alla en Illyrie, pour assister aux noces d'un des fils de *Glaucias*, avec lequel il avoit été élevé. Pendant son absence, ses sujets se révoltèrent, et donnèrent la couronne à *Néoptolème*, son grand oncle. Ce malheur fut avantageux à *Pyrrhus*, puisqu'il fournit à ce prince l'occasion de se former loin du trône et des complaisans qui l'assiègent. Dépouillé de sa couronne, il se retira chez *Démétrius Poliorcete*, mari de sa sœur. Sous ce grand capitaine, il apprit le métier de la guerre, se distingua à la bataille d'Ipsus, par une valeur peu commune, et trouva moyen de conserver à son beau-frère, après cette défaite, les villes de Grèce, dont celui-ci lui avoit donné la garde. Il ne borna pas là ses services. *Démétrius* ayant conclu la paix avec *Ptolémée*, roi d'Égypte, *Pyrrhus* consentit de s'y rendre en ôtage. Sa douceur, sa modération, son adresse dans les exercices, lui méritèrent l'estime des Égyptiens. La reine *Bérénice*, éprise de ses belles qualités, lui donna sa fille *Bérénice* en mariage,

et obtint de *Ptolémée*, son époux, une armée pour reconquérir à son gendre la couronne d'Épire. Par accommodement, illa partagea avec son grand-oncle *Néoptolème*. Le vieux scélérat mécontent de ce partage, voulut faire empoisonner son neveu. *Pyrrhus* averti à temps, se débarrassa de l'usurpateur, et occupa seul le trône. Ses guerres de Macédoine lui ont donné une réputation brillante; celle d'Italie a placé son nom à côté des Romains dans les fastes de la gloire.

Pyrrhus en
Italie.

Ap. D. 2719
Av. J. C. 279

Cette guerre fut provoquée par les habitans de Tarente, ville d'Italie, qui sur la réputation de *Pyrrhus*, qu'on nommoit *le libérateur de la Grèce*, lui envoya demander du secours contre l'oppression des Romains. Mais le vrai motif, le but du roi d'Épire sont clairement exprimés dans sa conversation avec *Cinéas*, son ministre. Cet homme, non seulement entendoit bien la guerre, mais encore étoit un des plus profonds politiques et des plus éloquens orateurs de son temps. *Pyrrhus* disoit de lui: « Les discours persuasifs de *Cinéas* » m'ont acquis plus de villes que je » n'ai pu en conquérir par la force des » armes ». Sollicité par les Tarentins, mais charmé, au fond du cœur, d'avoir à se mesurer avec des guerriers dignes

de lui
sages
aussi s
vât la
comme
avec le
interro
fit livr
bonne
ment l
mais d
que l'o
en avo
ainsi qu
affoibli
nuire, q
Une ten
Lui-mé
gers: Pr
il se jet
passa to
mer sou
Il abor
de Tare
troupes
Les
grandes
gèrent p
que P
guerre,
que ses

ix, une
ndre la
ement,
e Néop-
tent de
isonner
ps, se
occupa
cédoine
illante ;
côté des
oire.
par les
alie, qui
s, qu'on
rèce, lui
s contre
s le vrai
ont clai-
versation
homme,
a guerre,
profonds
orateurs
de lui :
e Cinéas
s que je
force des
arentins,
, d'avoir
s dignes

de lui, il vola à leur secours malgré les sages avis que lui donna un conseiller aussi sage. Peu s'en fallut qu'il ne trouvât la guerre finie avant qu'elle ne fût commencée. Les Tarentins traitoient avec les Romains. Le ministre d'Épire interrompit toutes ces négociations ; se fit livrer la citadelle, où il mit une bonne garnison, et attendit tranquillement le roi, qui ne tarda pas à paroître, mais dans un état bien différent de ce que l'on espéroit. Outre ses troupes, il en avoit emprunté des princes voisins, ainsi que des vaisseaux, tant pour les affaiblir et les mettre hors d'état de lui nuire, que pour les intéresser à ses succès. Une tempête assaillit et dispersa sa flotte. Lui-même courut les plus grands dangers. Près de voir son vaisseau englouti, il se jeta à la nage avec ses gardes, et passa toute la nuit à luter contre une mer soulevée par le plus furieux orage. Il aborda cependant, mais un peu loin de Tarente, qu'il gagna par terre. Ses troupes s'y réunirent successivement.

Les Tarentins le reçurent avec de grandes acclamations de joie. Ils ne songèrent plus qu'à leurs plaisirs, croyant que *Pyrrhus* termineroit seul cette guerre, et qu'il ne meneroit au combat que ses Epirotes ; mais l'intention du

monarque étoit bien différente. Aussitôt qu'il se vit le plus fort dans la ville, il ordonna de fermer les lieux d'exercice, les jardins publics où les habitans venoient débiter des nouvelles, et régler en se promenant les affaires de leur Etat. Les festins et les spectacles furent défendus, comme étant aussi dangereux que les assemblées des raisonneurs politiques. Le roi fit prendre les armes aux jeunes gens, leur apprit à les manier, les incorpora dans ses troupes, se rendit sévère dans les revues et inexorable pour ceux qui s'absentoient ou qui ne s'acquittoient pas exactement de leur devoir. Cette rigueur fit sortir beaucoup d'habitans de la ville. *Pyrrhus* les déclara punissables de mort, ainsi que ceux qui ne se rendoient pas aux revues. Les espions introduits dans les sociétés, lui rendoient compte de tout ce qui se disoit et de tout ce qui se passoit. En conséquence, les plus mutins étoient enlevés secrètement. Sous différens prétextes, il les envoyoit en Epire pour y être détenus. Les calomnies n'étoient pas non plus oubliées contre ceux dont on redoutoit l'influence, et qu'on vouloit rendre suspects au peuple. L'imputation ordinaire et la plus sûre, étoit de persuader à ce même peuple que

tout ce
c'étoit
ceux q
ses am
Ainsi l
faire b
de lui
adorer
tes ses
qu'on l

La g
présent
l'histoi
égards
dire à l
le prem
ces atte
de l'esti
bat : ma
avec em
générau
toire, n
sénateur
trie, ex
galité,
des moe
peut-êtr
publicu

Elle
défi. O
fierté. A

tout ce qui se faisoit pour le soumettre, c'étoit par le conseil et l'instigation de ceux qu'il regardoit auparavant comme ses amis, et qui avoient sa confiance. Ainsi l'art de tromper le peuple, de lui faire baisser les chaînes qu'on lui donne, de lui faire abhorrer ses protecteurs et adorer ses bourreaux ; cet art, avec toutes ses finesses, n'est pas aussi nouveau qu'on le pense.

La guerre de *Pyrrhus* et des Romains présente un caractère nouveau dans l'histoire. C'est qu'elle se fit avec des égards inconnus jusqu'alors. On doit dire à la louange de *Pyrrhus*, qu'il fut le premier à mettre dans ses procédés ces attentions flatteuses qui marquent de l'estime pour l'ennemi que l'on combat : mais aussi les Romains l'imitèrent avec empressement. Ils avoient de grands généraux, ni présomptueux dans la victoire, ni abattus par les défaites, et des sénateurs pénétrés de l'amour de la patrie, exemples du peuple, par la frugalité, le désintéressement, la pureté des mœurs. La guerre de *Pyrrhus* est peut-être le plus beau moment de la république.

Elle commença par une espèce de défi. On y mit des deux côtés de la fierté. *Pyrrhus* écrivit au consul *Levi-*

nus : « J'apprends que vous êtes à la tête
 » d'une armée destinée à faire la guerre
 » aux Tarentins. Licenciez au plutôt
 » cette armée, et venez m'exposer les
 » prétentions que vous pouvez avoir.
 » Lorsque j'aurai entendu les raisons
 » de part et d'autre, je porterai ma sen-
 » tence, que j'aurai soin de faire respec-
 » ter ». *Levinus* répondit : « Sachez,
 » *Pyrrhus*, que la république ne vous
 » prend pas pour arbitre, ni ne vous
 » craint point comme ennemi. De quel
 » droit seriez-vous son juge, vous qui
 » l'avez offensée en amenant vos trou-
 » pes en Italie, sans son consentement ?
 » Nous ne voulons d'autre arbitre que
 » Mars, dont nous sommes descendus ».
 Les deux armées ne tardèrent pas à se
 mettre en présence. Le roi d'Épire ad-
 mira la contenance noble et fière des
 Romains. On peut dire que dans cette
 première action, ils furent vaincus par
 les Eléphants. On n'avoit pas encore vu
 ces animaux en Italie. Les chevaux in-
 commodés par leur odeur, épouvantés
 du ronflement de leur trompe et de leur
 cri perçant, emportèrent les cavaliers,
 et laissèrent les légions à découvert.
Pyrrhus vint à bout de les rompre,
 mais il eut beaucoup de morts et de
 blessés, ce qui lui fit dire : « Encore

» un
 Apr
 tinct
 gard
 serva
 par d
 leurs
 après
 visag
 » so
 » ou
 » po
 » co
 Ce
 facilit
 mais
 et il
 à Ta
 ville
 Rom
 réuss
 une p
 taine
 diffic
 que
 amba
 son i
 deme
 répub
 leur
 cette

» une pareille victoire et je suis perdu ».
Après la bataille, il fit enterrer indistinctement Romains et Epirotes. En regardant les corps des premiers, il observa qu'aucun n'avoit reçu de blessures par derrière, qu'ils étoient encore dans leurs rangs, l'épée à la main, conservant après leur mort un air de fierté sur le visage. « Si *Pyrrhus*, s'écria-t-il, avoit » sous ses ordres des soldats Romains, » ou si les Romains avoient *Pyrrhus* » pour général, ils seroient en état de » conquérir l'univers ».

Cette victoire donna à *Pyrrhus* la facilité de s'étendre dans la Campanie ; mais il n'y forma pas d'établissement, et il revint prendre ses quartiers d'hiver à Tarente. Réfléchissant dans cette ville sur la bravoure et l'habileté des Romains, il se convainquit que s'il ne réussissoit à terminer cette guerre par une paix honorable sa ruine étoit certaine ; desorte qu'il eut une satisfaction difficile à exprimer, lorsqu'il apprit que les Romains lui envoyoient une ambassade. C'étoit sans doute, selon son idée, pour traiter d'un accommodement. Quel plaisir de voir ces fiers républicains à ses pieds, et de pouvoir leur dire, *je vous donne la paix*. Dans cette confiance, il reçut avec les plus

grands honneurs l'ambassade. Elle étoit composée de trois hommes du plus grand mérite. *Cornelius Dollabella*, célèbre par ses victoires, *Emilius Pappus*, d'une probité à toute épreuve, et le vertueux *Fabricius*: *Pyrrhus* attendoit avec une impatience mêlée de joie quelle seroit la proposition des ambassadeurs. Il fut bien étonné lorsqu'ils lui demandèrent seulement l'échange des prisonniers. Le monarque renferma sa surprise en lui-même, et assigna un jour pour sa réponse.

Dans cet intervalle, il combla les ambassadeurs de politesses. Son but étoit de les engager à rendre le sénat favorable à ses desirs. Il s'adressa sur-tout à *Fabricius*. Mais le romain se montra inaccessible aux offres les plus obligeantes. *Pyrrhus* ne pouvant le gagner, voulut voir s'il avoit autant d'intrépidité que de vertu. Il fit cacher un de ses plus grands éléphants dans l'endroit où il devoit avoir une conférence avec *Fabricius*. On baisse la tapisserie, l'éléphant paroît tout d'un coup, levant sa trompe sur la tête de l'ambassadeur, et jetant un grand cri. L'intrépide Romain se retourne vers le monarque, sans donner le moindre signe d'effroi, et lui dit : « Le grand roi qui n'a pu

» m'éb
 » il n
 » bête
 » pareille
 à dîner
 fut que
 cure, d
 ment le
 et aux
 l'austér
 compat
 cette l
 » rhus
 » Rom
 » dans
 » cure
 Le j
 arrivé,
 la libert
 Il renv
 paroles
 et les fi
 chargea
 sitions
 Tarenti
 que la
 leurs pr
 lie, ai
 nations
 offroit
 lui-mê

» m'ébranler par ses offres , pense-t-il
 » il m'épouvanter par le cri d'une
 » bête »? Le monarque surpris d'une
 pareille fermeté , l'invita ce jour même
 à dîner avec lui. Pendant le repas, il
 fut question de la philosophie d'*Epi-
 cure*, dont *Pyrrhus* exaltoit apparem-
 ment le système favorable à la mollesse
 et aux plaisirs. *Fabricius*, chez qui
 l'austérité des mœurs n'étoit pas in-
 compatible avec l'urbanité, lui adressa
 cette louange délicate. « Puisse *Pyrrhus*,
 » tandis qu'il fera la guerre aux
 » Romains, faire consister son bonheur
 » dans cette indolence si vantée d'*Epi-
 cure* »!

Le jour fixé pour la réponse étant
 arrivé, le roi accorda généreusement
 la liberté des prisonniers sans rançon.
 Il renvoya des ambassadeurs avec des
 paroles gracieuses pour la république,
 et les fit accompagner de *Cinéas*, qu'il
 chargea de traiter la paix. Les propo-
 sitions qu'il devoit faire, étoient que les
 Tarentins fussent compris dans le traité,
 que la république rendit la liberté et
 leurs privilèges aux villes grecques d'Ita-
 lie, ainsi qu'aux Samnites et autres
 nations. A ces conditions, *Pyrrhus*
 offroit de cesser toute hostilité, et d'aller
 lui-même à Rome jurer la paix. *Cinéas*,

qui avoit été disciple de *Démosthène* , fit dans le sénat un discours digne de son maître. Une partie des sénateurs inclinoit à accepter ses propositions ; mais comme plusieurs étoient absens ; on renvoya la conclusion au lendemain. Ce jour, *Appius Claudius*, que son grand âge et la perte de la vue forçoient depuis plusieurs années à se tenir renfermé dans le sein de sa famille , se fit porter au sénat. Ce respectable vieillard fit si bien sentir aux sénateurs ce qu'il y avoit à craindre pour la gloire et la sureté de Rome , de conclure ce traité honteux , que d'une voix unanime , ils portèrent un décret en ces termes :

« La guerre contre *Pyrrhus* sera con-
 » tinuée , ses ambassadeurs recevront
 » ordre de sortir aujourd'hui de Rome ,
 » l'entrée de la ville sera refusée au roi
 » d'Épire , et on annoncera à son pre-
 » mier ambassadeur , que la république
 » n'entamera aucune négociation avec
 » son maître , qu'après qu'il sera sorti
 » de l'Italie ».

Cinéas , fort étonné , alla porter cette fière réponse à son roi. « Que
 » vous semble de ce sénat , lui dit *Pyrrhus* : j'ai cru , répondit-il , être dans
 » une assemblée de rois ». Il fallut donc de nouveau en venir aux armes. Le roi fut

dangereusement blessé dans un combat, dont sa valeur rendit le succès indécis pour les Romains; mais ils gagnèrent le champ de bataille. Pendant que les consuls se dispoient à engager une autre action, ils reçurent de *Nicias*, médecin du roi, une lettre par laquelle le traître offroit d'empoisonner son maître, si on vouloit lui promettre une grande récompense. Pleins d'horreur pour une si affreuse proposition, ils écrivirent au monarque en ces termes : « *Caius Fabricius* et *Quintus Emilius*, consuls, au roi *Pyrrhus*, salut: *Pyrrhus* vous êtes trahi. Celui dont la fidélité devoit être inébranlable, offre de vous empoisonner. Nous vous en avertissons, non pour nous attirer vos bonnes grâces, mais afin qu'on ne dise pas que nous avons eu part à un crime qui nous révolte. Finir la guerre par une trahison, c'est un attentat horrible à nos yeux, et jamais nous n'emploierons que les moyens prescrits par l'honneur et la probité ». Une telle générosité pénétra le roi de la plus vive reconnoissance. Il renvoya aussitôt tous les prisonniers qu'il avoit faits dans différentes occasions. Mais les consuls jugèrent qu'il ne leur étoit pas permis de re-

cevoir des présens, pour n'avoir pas commis une action infâme, et ils n'acceptèrent qu'à condition de rendre pareil nombre d'Épirotes. Les pertes du roi lui faisoient sincèrement desirer la paix. Il renvoya *Cinéas* à Rome, pour obtenir des conditions plus modérées de ces ennemis magnanimes; mais le sénat resta inébranlable dans ses résolutions, et ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement, que *Pyrrhus* n'eût quitté l'Italie.

Heureusement les Syracusains fournirent à ce prince le prétexte nécessaire pour en sortir. Ils l'appelèrent à leur secours contre les Carthaginois. Il réussit d'abord. Ensuite les Siciliens l'abandonnèrent, et il fut encore trop heureux, serré de près par les Carthaginois, de trouver, pour abandonner la Sicile, le même prétexte qu'il avoit eu pour quitter l'Italie : c'est-à-dire que les Tarentins menacés par les Romains, le rappelèrent. Il se mesura encore une fois avec eux, mais à forces bien inégales, car les Romains s'étoient aguerris contre les éléphants qu'ils ne craignoient plus. Ils tirèrent même de ces animaux un grand avantage dans la dernière bataille. Un jeune éléphant fut blessé. Ses cris pénétrèrent jusqu'à sa mère, elle sor-

tit d
et
sur
des
Pyrr
que
tans
qu'il
avec
il ne
tirer
dessa
garn
au g
cas d
envo
chais
son p
jets
Rom
P
trep
sur l
qu'il
taille
cript
cons
trep
succ
se r
devo

tit des rangs, courant à travers les soldats, et reversant tout ce qui se trouvoit sur son passage ; elle causa dans l'armée des Epirotes une confusion horrible. *Pyrrhus* retourna à Tarente, et tâcha quelque temps de persuader aux habitans qu'il avoit mandé des troupes, qu'il étoit décidé à continuer la guerre avec plus d'activité que jamais ; mais il ne songeoit véritablement qu'à se retirer, sans peut-être abandonner le dessein de revenir. Il laissa une bonne garnison dans la citadelle, avec l'ordre au gouverneur de se bien défendre en cas d'attaque. Pour l'y engager, il lui envoya un souvenir terrible, c'étoit une chaise couverte de la peau de *Nicias* son perfide médecin ; mais d'autres projets lui firent oublier Tarente dont les Romains s'emparèrent.

Pyrrhus passoit facilement d'une entreprise à une autre ; d'Italie, il revint sur la Macédoine, y trouva les Gaulois qu'il vainquit, et sur le champ de bataille érigea un trophée avec cette inscription : *Leroides Molosses, Pyrrhus, consacre à Minerve les armes des intrépides Gaulois qu'il a vaincus.* Ce succès lui fit imaginer la possibilité de se rendre maître de la Grèce. Il crut devoir commencer par Sparte, mais

il échoua dans son entreprise, ou plutôt, selon sa coutume, il feignit d'abandonner le siège de Lacédémone, non parce qu'il ne pouvoit y réussir, mais parce qu'il étoit appelé par les citoyens d'Argos à leurs secours, contre deux tyrans qui se disputoient la souveraineté. C'étoit où la mort l'attendoit sans avoir goûté le repos que *Cinéas* lui avoit conseillé. Il périt par un mal entendu. Il étoit entré imprudemment dans cette ville. Poursuivi de rue en rue, il fit dire à son fils qui commandoit son armée de ne point lui envoyer de secours, mais de tenir seulement la porte libre. Le messager s'expliqua mal et demanda au contraire un renfort. Cette nouvelle troupe se trouve en face de celle du roi qui gaignoit la porte. On s'embarassa. Pendant que *Pyrrhus* crie et s'agite pour faire reculer ceux qui entrent, son casque tombe; une femme du haut du toit lui jette une tuile sur la tête et le tue.

Si le suffrage d'un ennemi et d'un ennemi éclairé constate le mérite d'un homme, personne n'eut plus de talens militaires que *Pyrrhus*. Les Romains le reconnoissoient pour leur maître, surtout dans l'art des campemens. « *Pyrrhus* et *Annibal*, dit *Cicéron*, vinrent

» à main armée disputer aux Romains
 » la souveraineté de l'Italie. On parle
 » encore avec éloge de la probité du
 » premier, mais le second y est en
 » exécration par son horrible cruauté.
 » *Pyrrhus* avoit cependant quelques
 » défauts. L'ambition le dévorait, et
 » l'inconstance avoit trop de pouvoir
 » sur son esprit ».

Pyrrhus connoissoit le prix de l'amitié. Un de ses courtisans, nommé *Erope*, dont il avoit souvent éprouvé le zèle mourut. Quand le roi en fut instruit, il versa des larmes, et dit dans l'amertume de son regret : « Ce
 » n'est pas de sa mort que je suis at-
 » tristé; il falloit qu'il payât, comme
 » tous les hommes, le tribut à la nature;
 » ce qui me désole, c'est de l'avoir pour
 » ainsi dire négligé, de n'avoir pas ré-
 » compensé à propos les services qu'il
 » m'a rendus, et d'avoir laissé échapper
 » les occasions de lui témoigner tout ce
 » que mon cœur sentoit pour lui. » On
 ne dit rien de ses vertus domestiques. Un si bon ami ne pouvoit être que bon époux et bon père; mais savoir si un si grand guerrier pouvoit être pour ses peuples un excellent roi!

Alexandre.

Alexandre, son fils, aima aussi la guerre; mais il eut la prudence de bor-

Ap. D. 2727

Av. J. C. 271

ner son ambition , et après plusieurs conquêtes , il sut jouir d'un repos que son père n'avoit pas voulu goûter. Trois de ses successeurs ne firent que passer sur le trône , jusqu'à *Déidamie* , qui mourut fille. Elle laissa par son testament à ses sujets le droit de se donner le gouvernement qu'ils jugeroient convenable. Ils en profitèrent , pour se constituer en république. Mais ce gouvernement fomenta , introduisit , entretenit chez les Epirotes des troubles qui causèrent le malheur de ces peuples , dont le pays finit par être réduit en province romaine. Ils avoient sous leurs rois une coutume remarquable ; tous les ans dans une assemblée générale , le roi et le peuple se faisoient une promesse mutuelle ; le roi de respecter les lois , et de régner d'après elles ; le peuple de lui obéir , s'il étoit fidèle à sa parole. Ne fut-ce qu'une cérémonie , elle pourroit être employée utilement , pour rappeler les rois et les peuples à leurs devoirs réciproques.

L
nop
ville
que
sur
sagr
poin
enri
à Ca
vert
actu
meu
qu'i
tino
non
Pon
qui
com
de l
lui
A
étoi
ble.
se o
Elle
vou

B I T H Y N I E.

La Bithynie est vis-à-vis Constantinople, et commence à Calcédoine, *ville des aveugles*, ainsi nommée parce que ses fondateurs l'ont placée en Asie sur un sol ingrat, dans une position désagréable, au lieu de la bâtir sur la pointe d'Europe où est Constantinople, enrichie de tous les avantages refusés à Calcédoine. Ce pays est fertile, couvert de villes opulentes. On y distingue actuellement *Burze*, qui a été la demeure des Empereurs ottomans, avant qu'ils ne l'eussent établie à Constantinople. La *Penderachie* des Grecs, nommée par les Turcs *Erégri*, sur le Pont Euxin, présente encore un ville qui ne manque ni d'habitans ni de commerce, mais elle est bien différente de la fameuse *Héraclée*, dont les ruines lui servent de fondement.

Bithynie, entre le Bosphore de Thrace, la Propontide, le mont Olympe et le Pont Euxin.

Héraclée, fondée par les Béotiens, étoit une puissance maritime formidable. Les rois et les républiques de Grèce, se disputèrent également son alliance. Elle envoyoit ses flottes du côté où elle vouloit que penchât la victoire. On parle

Héraclée.

d'un vaisseau sorti de ses ports portant huit cents rameurs de chaque côté, et douze cents soldats nombre bien petit en comparaison des rameurs. On laisse aux marins à conjecturer ce que pouvoit être un pareil bâtiment. Le gouvernement de cette ville étoit républicain entre les mains des nobles. Le peuple les chassa. Soit par hasard, soit qu'on crût à Héraclée, après les excès commis contre la noblesse, ne pouvoir être bien défendu contre sa fureur que par un déserteur de cet ordre, le peuple rappela dans la ville un noble nommé *Cléarque*, qu'il avoit lui-même détesté et chassé auparavant pour ses mauvaises qualités. Investi par la populace du pouvoir suprême, il traita comme nobles tous les riches, en bannit ou fit mourir la plus grande partie, et s'empara de leurs biens. Les puissances voisines, dont les malheureux proscrits implorèrent le secours armèrent contre lui. Pour se défendre, il força les femmes et les filles des fugitifs à épouser les esclaves. Ces hommes devenus propriétaires des épouses et des biens, devinrent aussi des défenseurs assurés pour le tyran; car dans une révolution, nulle défense opiniâtre sans propriété usurpée. Tous les nobles qui

tomboient entre ses mains étoient mis à mort, après les plus cruelles tortures. Le peuple n'imita que trop fidèlement cette cruauté. Le tyran présentoit lui-même la cigüe à boire aux passans qu'il rencontroit, de sorte qu'on n'osoit sortir, du moins sans contre-poison. On apprendra avec étonnement que ce monstre régna douze ans. Deux jeunes gens déterminés le tuèrent sur son tribunal.

Comment se peut-il que la puissance souveraine ait été laissée à *Satyres*, son frère, qui l'égala en cruauté. Chose aussi remarquable, cet homme fit de ses deux neveux, enfans de *Cléarque*, nommés *Timothée* et *Denis*, deux princes renommés par leur justice, leur modération, et beaucoup d'autres qualités estimables. Le premier régna quinze ans sans titre de roi. Le second le prit, et en remplit les devoirs. On dit que *Denis* excessivement replet, éprouvoit une léthargie dont on ne pouvoit le tirer qu'en lui enfonçant dans la chair de longues aiguilles faites exprès. Ce remède qu'on indique aux médecins des hommes chargés d'un embonpoint excessif, ne prolongea pas les jours de *Denis* au-delà de cinquante ans. Le mauvais sang de *Cléar-*

que suspendu dans ses veines, recommença à circuler dans celles de ses deux fils, qui tuèrent leur mère. *Lysimaque*, leur beau-père, purgea la terre de ces deux monstres, et voulut régner. Mais les Héracléens, après l'avoir prié assez tranquillement de quitter la couronne, ne le trouvant pas disposé à s'en défaire, la lui ôtèrent, le mirent en prison, et abbatirent leur citadelle. Ils s'adressèrent à *Séleucus*, pour se soustraire au ressentiment de *Lysimaque*. Le roi de Syrie ayant refusé leur demande, ils recoururent à *Mithridate*, et en même temps, pour plus grande sûreté, s'adressèrent aux Romains. Mais la guerre s'éleva entre le roi de Pont et la République. Il fallut opter. La flotte de *Mithridate*, amenée par *Archélaüs* dans le port des Héracléens, les détermina. A l'exemple de l'allié qu'ils préféroient, ils massacrèrent tous les Romains qui se trouvèrent dans leur enceinte. *Triarius*, lieutenant de *Cotta*, punit Héraclée de cette affreuse perfidie en la ruinant de fond en comble. Le sénat blâma *Cotta* de s'être porté à cet excès de vengeance. « On vous avoit ordonné, lui dit-on, » de prendre Héraclée et non pas de la » renverser ». On y envoya une colonie romaine ; mais à peine commençoit-elle

à fleurir, qu'un roi de Galatie, appuyé par *Marc-Antoine*, la détruisit de nouveau. Autres reproches de la part d'*Octave*, qui traîna en triomphe et fit mourir le destructeur; mais *Héraclée* n'en perdit pas moins toute sa splendeur, et resta une ville médiocre sous la domination de Romains.

On donne à la Bithynie des rois assujétis aux Mèdes et aux Perses, depuis *Ninus* jusqu'à *Alexandre*. *Bas* vainquit *Calentus*, général du conquérant Macédonien, resta cinquante ans sur le trône, et le laissa à son fils *Zipoctès*. Il mourut, dit-on, de joie, pour avoir gagné une bataille, mais il avoit soixante et seize ans. De trois frères qu'avoit *Nicomède*, son fils, il se débarrassa de deux; le troisième, nommé *Zipoctès* comme son père, se cantonna sur la côte et détermina le roi de Syrie à l'appuyer. *Nicomède* appela les Gaulois dans le même dessein, et leur ouvrit l'Asie. Par leur secours, il chassa à la vérité son frère; mais les Gaulois s'établirent à sa place. On nomma leur petit royaume *Galatie*, ou *Gallo-Grèce*.

Les Galates furent quelquefois des voisins fâcheux pour les rois de Bithynie. Ayant inspiré des soupçons et de violentes craintes à *Zéla*, petit-fils de

Rois.

Ap. D. 2718

Av. J.C. 280

Prusias.

leur introducteur en Asie, il rassembla leurs chefs, sous prétexte d'un grand repas. *Zéla* devoit les faire massacrer à la fois, ils le tuèrent eux-mêmes avant le festin. Son fils *Prusias* le vengea cruellement. Il porta la désolation dans la Galatie, et n'épargna ni sexe ni âge. Ce prince est connu principalement par ses bassesses à l'égard des Romains. Un opprobre éternel couvre son nom, pour avoir consenti de leur livrer *Annibal*; et les Romains partagent son ignominie pour avoir demandé le Carthaginois, qui échappa à leur poursuite, par une mort volontaire.

Après la défaite de *Persée*, les états de la Grèce envoyèrent des ambassadeurs à Rome, féliciter la République. *Prusias* y alla en personne. Si tous les historiens ne l'attestoient, on auroit peine à croire l'excès d'adulation auquel il s'abassa. Il se fit raser la tête, prit un bonnet d'affranchi, parut en cet équipage dans la place publique, et dit au préteur qui y siégeoit : « Vous me » voyez en habit d'affranchi, c'est que » je ne puis me considérer que comme » un de vos esclaves, à qui, par un » excès de bonté, vous avez rendu la » liberté ». En entrant dans le sénat, il se prosterna, baisa le seuil de la porte,

et a
veu
telle
pou
chée
sem
flatt
gne
hon
part
moir
prit
laid.
il s'h
sûr
laide
lettre
et m
Il eu
dign
son t
tend
père
est,
Nico
voirs
mède
sa ré
ne po
ces o
au qu

et appela les sénateurs *ses dieux sau-*
veurs. Enfin le roi de Bithynie s'avilit
tellement, que malgré la sensibilité
pour les adulations justement repro-
chées aux assemblées républicaines, il
semble que le sénat ait eu honte de ses
flatteries, puisque *Tite-Live*, si soi-
gneux de recueillir ce qui pouvoit faire
honneur aux Romains, en a tu une
partie. C'est rendre service à la mé-
moire de *Prusias* de dire que son es-
prit s'aliénoit quelquefois. Il étoit très-
laid. Croyant déguiser sa difformité,
il s'habilloit souvent en femme, moyen
sûr de faire encore mieux ressortir sa
laideur. La science, la philosophie, les
lettres n'ont rien perdu à être négligées
et même méprisées d'un pareil homme.
Il eut pour successeur *Nicomède II*, fils
digne de lui, qui arrosa les marches de
son trône du sang de ses frères. On pré-
tend qu'il y monta sur le cadavre de son
père qu'il avoit fait assassiner. Si cela
est, il est à remarquer que son fils,
Nicomède III, lui rendit les mêmes de-
voirs. Des liaisons trop intimes de *Nico-*
mède IV, avec *Jules César*, ont terni
sa réputation, comme si les Nicomèdes
ne pouvoient pas être sans quelques vi-
ces odieux ou honteux. Cette race finit
au quatrième, et avec lui finit aussi le

royaume de Bithynie, qu'on incorpora à la République.

~~~~~

C O L C H I D E.

Colchide, La Colchide appelée Mingrèlie, a été peuplée du temps de *Sésostris*, par une colonie égyptienne, du moins on le suppose, parce que les Colchidiens ressembloient aux Egyptiens par leurs cheveux bruns et crépus, leur langue et la circoncision. Mais selon toutes les apparences cette colonie y trouva des habitans qu'on dit originaires d'Arménie. De la Colchide nous viennent les faisans, ainsi nommés d'une petite île dans le *Phasis*, où s'en trouvoit une grande quantité. Quelques-unes de leurs rivières charioient des paillettes d'or, qui s'arêtoient dans la laine des toisons, que les habitans étendoient au fond de l'eau; de-là la fable de la toison d'or. Les nations commerçantes alloient trafiquer de ces trésors; de-là l'expédition des Argouantes, marchands ou corsaires, peut-être l'un et l'autre. *Jason*, leur chef, plut à la fille du roi: elle lui applaimit les difficultés du vol ou du commerce, et s'enfuit avec lui. Voilà ce

Colchide,  
entre l'Ibé-  
rie, le Pont-  
Euxin, l'Ar-  
ménie, le  
Pont et la  
Sarmathie.

qu'i  
ce f  
moc  
célè  
com  
pays  
nom  
du t  
qu'on  
langu  
chanc  
Colch  
trente  
thrid  
Pomp  
de tri  
chide  
trée p  
du Po  
es pr

L'I  
que les  
ient,  
aussi de  
n est  
ieurs  
To

qu'il a de plus vrai dans l'histoire de ce fameux voyage. Dans des tems plus modernes, *Dioscoriès* a été une ville célèbre par son opulence et par son commerce. Les marchands de tous les pays du monde, y abordoient en grand nombre. *Pline* dit très-affirmativement, du ton d'un homme qui veut être cru, qu'on parloit dans cette ville trois cents langues différentes, et que les marchands de Rome, qui trafiquoient en Colchide, étoient obligés d'avoir cent trente interprètes dans *Dioscoriès*. *Mithridate* a eu un fils, roi de Colchide. *Pompée* traîna un autre roi à son char de triomphe. On trouve un roi de Colchide sous *Trajan*. Elle a été administrée par les préteurs de la Bithynie et du Pont, mais sans être incorporée à ces provinces.

---

### I B É R I E.

L'Ibérie est la partie de la Géorgie, que les Perses, auxquels ce pays appartient, nomment *Gurgistan*. Elle est aussi dénuée de rivières, que la Colchide en est arrosée. On a les noms de plusieurs tribus des anciens habitans. Il

L'Ibérie, entre la Colchide, le Pont, le Caucase, l'Albanie la Médi

est difficile de croire que l'Espagne nommée par les anciens, *Ibérie*, ait tiré son nom de cette Ibérie asiatique, et que les Argonautes y aient transporté assez d'Ibériens, pour peupler cette grande contrée de l'Europe. Ce qu'on rapporte des anciens habitans, indique une nation estimable. Ils étoient divisés en quatre classes, nobles, prêtres, soldats et laboureurs. Le roi étoit pris dans la première, et étoit toujours le parent le plus âgé du défunt. L'âge plaçoit aussi à la tête de la justice et de l'armée, un prince du sang royal. Les prêtres, outre les fonctions du ministère, ont eu celles de juges. Les laboureurs étoient entendus dans l'agriculture, les gens des villes industrieux, ceux des montagnes un peu grossiers et farouches. Cette nation formoit comme deux peuples. Une partie semblable par la rudesse, aux Scythes et aux Sarmates, ceux des plaines comparables pour la noblesse et l'aisance des manières aux Médes et aux Arméniens. Un de leurs rois, nommé *Artacès*, osa tenir tête à *Pompée*. Mais le courage mal dirigé céda à la valeur aidée de la discipline. Les Ibériens mis en déroute ne voulurent pas se rendre et se retirèrent dans une forêt. Du haut

IBÉRIE  
 50  
 1781  
 1782  
 1783  
 1784  
 1785  
 1786  
 1787  
 1788  
 1789  
 1790  
 1791  
 1792  
 1793  
 1794  
 1795  
 1796  
 1797  
 1798  
 1799  
 1800

des au  
 de leu  
 péire  
 emper  
 l'Ibéri  
 vasion  
 y ont s  
 téréssé  
 à ne pa  
 sait enc  
 princes  
 mais on

Les P  
 appelle  
 Elle est t  
 l'excelle  
 temps vé  
 ante, m  
 lité, puis  
 compter.  
 oient les  
 ussi que  
 partage  
 u'elles  
 mais est-  
 es ne co

des arbres, ils perçoient les Romains de leurs flèches. On y mit le feu, et ils périrent tous dans l'embrâsement. Les empereurs ont long-temps considéré l'Ibérie comme un rempart contre l'invasion des barbares. C'est pourquoi ils y ont soutenu des rois, comme plus intéressés que de petites confédérations à ne pas laisser entamer leurs états. On sait encore les noms de plusieurs de ces princes, jusqu'au règne de *Vespasien*; mais on ignore leurs actions.

## ALBANIE.

Les Perses, possesseurs de l'Albanie, l'appellent la province de *Schirvan*. Elle est très-fertile, et produit l'excellent vin. Ses peuples ont longtemps vécu dans une simplicité que l'on compte au-delà de cent, et qu'ils ignorent les poids et les mesures. On dit aussi que le courage étoit chez eux le partage exclusif des femmes, parce qu'elles descendoient des Amazones. Mais est-ce que le sang de ces guerrières ne couloit pas aussi dans les veines

L'Albanie, entre l'Ibérie, la mer Caspienne, le Caucase, et l'Arménie.

des hommes? On peut attribuer à la bonté de l'air la fleur de santé qui brille sur le visage du sexe. Les Albaniens avoient un respect très-profond pour les vieillards. D'anciens auteurs disent que dans ce petit canton, on parloit vingt six langues, autant qu'il y avoit de petites souverainetés; qu'un chef a réuni ces principautés, s'est formé un royaume, et a fait disparoître cette diversité de langues, peu croyable par sa multiplicité. Un de ses souverains, nommé *Orcèsès*, résista aussi à *Pompée*. Son armée étoit commandée par *Cosis*, son frère. Le général romain ne put le vaincre que par une ruse; encore *Cosis* surpris, ne céda-t-il la victoire qu'avec la vie. Il périt de la main de *Pompée*, dans un combat corps à corps, au centre de la mêlée. Les rois d'Albanie ont été plus ou moins bien traités par les empereurs d'Orient, selon les circonstances, tantôt avec égard, tantôt avec dédain. C'est tout ce qu'on en sait, même sur des notices très-imparfaites; elles laissent entrevoir que l'Albanie a eu des rois jusque sous *Justinien II.*

Les trois royaumes dont on vient de parler, Colchide, Ibérie et Albanie, forment la partie la plus considérable de la Géorgie. Quelques voyageurs modernes

nes  
de l  
rable  
visag  
« di  
« pu  
« m  
fort  
« m  
« ten  
« rita  
« dé  
« ser  
« par  
éloge  
deux  
Georg  
a des  
médio

On r  
des état  
disant  
en part  
dant da  
prendra  
les en ex

nes en font des descriptions qui tiennent de l'enchantement. Pureté d'air admirable, excellens fruits, vin délicieux, visages charmans. « Les Géorgiennes, » dit *Chardin*, sont grandes, dégagées, « point gâtées d'emboupoit, extrêmement déliées à la ceinture ». *Tournefort* dit : « Les femmes de Géorgie ne m'ont causé aucune surprise. Je n'attendois à voir des beautés parfaites. Véritablement elles ne sont nullement désagréables, et peuvent même passer pour des beautés, si on les compare avec les Curdes ». Voilà un mince éloge. On ne peut guères concilier les deux observateurs, qu'en disant qu'en Géorgie, comme par-tout ailleurs, il y a des femmes belles, des femmes d'une médiocre beauté, et des femmes laides.

---

### BOSPHERE.

On ne peut mieux indiquer la position des états des princes Bosphoriens, qu'en disant que la Crimée en étoit le centre; en partant de cette péninsule, et s'étendant dans les environs, tantôt on y comprendra les Palus méotides, tantôt on les en excluera. On expliquera ainsi com-

Bosphore,  
entre la Col-  
chide, le  
Pont-Euxin,  
le Tanaïe.

ment les auteurs n'ont point péché contre la vérité, quand ils ont dit, les uns que le royaume du Bosphore étoit couvert de forêts ainsi que d'un éternel brouillard, que le soleil n'y étendoit jamais ses rayons bienfaisans; les autres qu'il étoit fertile, agréable, semé de plaines délicieuses, entre des montagnes bien boisées. La même diversité se trouve dans la description des mœurs des habitans; là elles étoient douces, ici elles étoient agrestes; dans les relations de leur commerce, florissant dans un endroit, nul dans l'autre; dans la peinture topographique du pays, orné de villes populeuses, à côté de cabanes éparses à peine habitées; enfin, dans les fragmens d'histoire de leurs rois, foibles et puissans, conquérans et assujettis. Il semble que le sort de cette contrée, passant successivement des mains de ses rois aux Romains, de ceux-ci aux Thraces et aux Scythes, aux Sarmates, d'eux aux Génois, pendant les croisades, des Génois aux Tartares, des Tartares aux Turcs, des Turcs aux Russes, que le sort de cette contrée soit d'éprouver des changemens perpétuels.

Le Bosphore a eu très-anciennement des rois qui avoient des relations intimes avec les Athéniens. Le lien principal de

leur  
que  
le B  
enc  
nun  
soie  
de n  
nien  
teur  
com  
seul  
croy  
bliqu  
toire  
des g  
cour  
famil  
aussi  
qui  
mauv  
main  
voltés  
amis.  
rie, v  
décha  
gouve  
et tien  
rain p  
phore  
L'h  
perd

leur amitié , étoit le commerce. Celui que ces républicains avoient établi dans le Bosphore, leur étoit si précieux, qu'ils en consacrerent la mémoire par des monumens religieux. Deux de ces rois faisoient tous les ans présent à *Démosthène* de mille boisseaux de froment. Les Athéniens croyoient sans doute, quand l'orateur favorisoit, dans ses harangues, le commerce du Bosphore, qu'il ne parloit seulement que par intérêt pour ses concitoyens. C'est ainsi qu'on mène les républiques. A travers les lacunes de l'histoire des rois du Bosphore, on trouve des guerres sanglantes, des intrigues de cour, des assassinats, des massacres de familles entières; on trouve quelquefois aussi des princes d'un bon naturel, ou qui deviennent bons après avoir été mauvais, comme *Eumèle*, qui fait inhumainement égorger ses deux frères révoltés, tous leurs enfans et tous leurs amis. Le peuple irrité de cette barbarie, veut le chasser; il l'appaise en le déchargeant de tous impôts, promet de gouverner avec modération et justice, et tient parole. Jamais, dit-on, souverain plus doux n'a régné sur le Bosphore.

L'histoire des princes Bosphoriens se perd dans les troubles de l'empire ro-

main à la chute de la République. Chaque parti eut alternativement dans son armée des rois du Bosphore avec leurs troupes. Ils s'y faisoient estimer par leur valeur. Souvent ils y ont eu de principaux commandemens. On parle d'un *Asander*, qui tenoit un des premiers rangs dans l'armée d'*Auguste*. L'empereur lui fit un passe-droit : il en mourut de chagrin ; mais il avoit quatre-vingt-treize ans.

~~~~~

A B I A D È N E .

Abiadène
en Syrie.

Parmi les petits royaumes qui se formèrent des débris de la monarchie Syrienne, nous remarquerons l'Abiadène. Il y avoit un roi nommé *Monobaze*, qui épousa *Hélène*, sa sœur. Il en eut deux fils, *Monobaze* l'aîné, et *Izate*. Toute l'affection du roi se porta sur *Izate*. Comme cette prédilection causoit des troubles à la cour, peuplée de beaucoup d'autres fils du monarque, il envoya *Izate* achever son éducation chez un prince voisin. Se voyant avancé en âge, il souhaita de revoir *Izate* avant de mourir. Il vint, ce fils chéri. Après l'accueil le plus tendre, il reçut de son père

Chaque
n armée
troupes.
r valeur.
incipaux
n *Asan-*
ers rangs
mpereur
mourut
re-vingt-

E.
qui se for-
archie Sy-
Abiadène.
obaze, qui
n eut deux
ate. Toute
sur *Izate*
ausoit des
de beau-
ue, il en-
tion chez
avancé en
e avant de
Après l'ac-
e son père

en présent, une province perpétuelle-
ment parfumée par des plantes odorifé-
rantes, où il vécut jusqu'à la mort de
son père. Quand le monarque eut fermé
les yeux, *Hélène*, sa veuve, assembla les
grands du royaume, et leur dit : « *Izate*
« a été choisi par son père pour lui suc-
« céder ; cependant, avant de le procla-
« mer, je suis bien aise de savoir vos
« intentions, persuadée qu'un prince
« ne sauroit régner tranquillement, s'il
« n'a pas le bonheur de plaire à ses su-
« jets ». A ce discours, chacun se pros-
terne, jure qu'il se fera un devoir sacré
d'obéir à *Izate*. « Ordonnez, reine, si
« vous redoutez les autres enfans du roi,
« nous sommes prêts à vous en défaire.
« Modérez cet empressement, répondit
« la clémente *Hélène*, qu'il n'y ait pas
« de sang répandu que par l'ordre du
« nouveau roi ». Les seigneurs deman-
dèrent du moins que ces princes, crus
dangereux, fussent mis sous bonne et
sûre garde, et la prièrent de choisir ce-
lui de ses deux fils en qui elle reconnoi-
troit un véritable zèle et amour du bien
public. Le croiroit-on ? *Hélène*, après
avoir manifesté si clairement son pen-
chant pour *Izate*, nomme cependant *Mo-*
obaze, son fils aîné, lui donne la couron-
ne, le sceptre, l'anneau et le manteau

royal, et la souveraine puissance. Le croira-t-on encore? couronne, sceptre, anneau, manteau royal, et la puissance souveraine, *Monobaze* remet tout à *Izate* quand il arriva. Ces deux frères vécurent dans une grande conformité de sentimens, même relativement à la religion. Tous deux abjurèrent l'idolâtrie de leurs ancêtres, et embrassèrent le judaïsme à l'exemple d'*Hélène* leur mère. *Monobaze*, loin de profiter des troubles que le changement de religion occasionna dans le royaume, aida *Izate* à les apaiser. Aussi en mourant, le roi, quoiqu'il eût des enfans, laissa la couronne à son frère, qui ne put la remettre à ses neveux, parce qu'ils furent emmenés par *Titus* à Rome après la prise de Jérusalem, où leur grand'mère les avoit élevés dans la religion Judaïque. On ne sait s'ils furent rappelés dans leur pays. On trouve encore quelques rois de leur race, ou de leurs noms, jusqu'au règne de *Sapor II*, roi de Perse, qui s'approprie l'Abiadène. Nous ne parlerons ni d'Élymaïde, ni de Characène, ni de Chalcidène, ni de Comagène, etc., parce que ces petits états n'ont joué qu'un rôle très-obscur.

ce
ra
cap
mu
le
pre
édi
de
uns
d'o
gni
Ce
sère
s'ét
les
lés
peu
été
dre
rital
tère
fére
où i
C
par

 J U I F S.

La correspondance de plusieurs de ces petits royaumes avec les Juifs , nous ^{Retour de la captivité.} ramène à eux. Les soixante et dix ans de ^{Ap D. 2463} captivité annoncés par le prophète ^{Av. J. C. 535} *Jérémie* , étant écoulés , Dieu fit monter sur le trône de Perse *Cyrus* , qui , dès la première année de son règne , publia un édit par lequel il étoit permis aux Juifs de retourner dans la Judée. Quelques-uns avoient eu l'adresse ou l'industrie d'obtenir des richesses et même des dignités dans les lieux de leur esclavage. Ce ne furent point eux qui s'empresèrent de quitter les endroits dont ils s'étoient fait une nouvelle patrie , mais les plus pauvres , mêlés de quelques zélés , dont on fait monter le nombre à-peu-près à soixante-dix mille. Il auroit été impossible à la plupart d'entreprendre le voyage sans les contributions charitables de leurs compatriotes , qui restèrent tant à Babylone que dans les différentes parties de l'empire Assyrien , où ilsavoient été vendus comme esclaves.

Ce qui se trouva des vases enlevés par *Nabuchodonosor* , *Cyrus* le fit remet-

tre à *Zorobabel*, prince du sang royal, qu'il mit avec le grand-prêtre *Josué*, à la tête de la colonie. On ramassa tout ce que l'on put trouver de gens de bonne volonté, en prêtres, lévites, et autres serviteurs du temple, qu'ils étoient autorisés à rebâtir. *Cyrus* en régla les dimensions. Ce fut le premier ouvrage dont les Juifs s'occupèrent en arrivant. Ils se virent traversés dans leur entreprise par les Samaritains, qui s'étoient offerts à leur aider. Soit jalousie ou mépris, les Juifs refusèrent de tels secours. Dès ce moment les Samaritains reprirent les sentimens d'inimitié qu'ils sembloient vouloir abjurer. Ils réussirent à faire suspendre, d'autorité, l'ouvrage pendant plusieurs années. Il fut repris par ordre de *Darius*, et conduit à un état d'avancement qui permit d'en faire une dédicace solennelle.

Esdras. *Esther*, élevée sur le trône d'As-

suerus, devint, pour les Juifs, une protectrice dont ils tirèrent de grands avantages. Son crédit fit confier l'administration du rassemblement, formé en Judée, à *Esdras*, de la famille d'*Aaron*, homme aussi zélé que savant. Il partit pour Jérusalem avec une nouvelle troupe et de l'argent provenant des aumônes envoyées par les riches à

AD. D. 2541

AV. J. C. 457

leurs frères indigens. *Esdras* s'appliqua principalement à ce qui regardoit la religion. Il rétablit la doctrine dans son état primitif, fit une édition correcte des livres saints, corrigea la liturgie. Une prévarication importante contre la loi attira son attention. Beaucoup de Juifs, même des lévites, avoient contracté des mariages avec des étrangères; *Esdras* les obligea de promettre, par serment, qu'ils renverroient, non-seulement les femmes, mais encore les enfans.

Malgré les faveurs du monarque perse, la colonie judaïque ne prospéroit pas comme on l'avoit espéré. Il paroît qu'*Esdras* étoit plutôt un homme religieux qu'un homme d'état. *Néhémie*, échançon du roi de Perse, juif distingué par ses lumières et ses vertus, prit à cœur le succès du rétablissement de ses frères. Il se fit envoyer en Judée, et partit, non comme son prédécesseur avec une troupe indigente et craintive, mais avec une bonne escorte et des pouvoirs très-étendus, pour rétablir la police, établir l'ordre, faire des marchés, construire et lever tous les obstacles que la malveillance et la jalousie pourroient lui opposer. Sa première opération fut de relever les murs de Jérusalem. Il engagea les plus distingués par leur naissance et

Néhémie.

Ap. D. 2554

Av. J.-C. 444

leurs richesses , à y bâtir des maisons
Quand il les eut rassemblés , il annonça
une lecture publique de la loi. *Esdras*
la fit lui-même , l'expliqua verset par
verset. Le peuple fonda en larmes du
regret de ses prévarications passées. *Né-
hémié* profita de ces dispositions pour
lui faire prendre un engagement solen-
nel sur trois points importants. 1°. De
ne plus contracter de mariages avec les
idolâtres , et de consentir à la dissolu-
tion de ceux qui subsistoient. 2°. De
garder les sabbats tant de chaque sep-
tième jour , que de chaque septième
année. 3°. De payer exactement le tri-
but au temple , pour les réparations de
l'édifice et l'entretien des ministres.

Néhémie fut obligé , par les devoirs
de sa charge , de retourner à la cour de
Perse. Ne voyant plus son bienfaiteur ,
le peuple oublia ses engagements. La
lâche complaisance du grand-prêtre in-
troduisit et fit loger des étrangers dans
l'intérieur du temple. Les magistrats
souffrirent le trafic et le commerce les
jours de sabbat. Le peuple cessa de
payer le tribut au temple , les dîmes
aux lévites. Les sacrifices furent inter-
rompus. Cinq années d'absence suffirent
pour tous ces désordres. *Néhémie* re-
vint. Sa fermeté , sa douceur , son exem-

ple, ses exhortations, ramenèrent le peuple à ses devoirs civils et religieux. On ne sait combien dura le gouvernement de cet homme vertueux. Il étoit fort riche de lui-même, puisqu'il admettoit tous les jours à sa table, cent cinquante des principaux de la nation, outre les étrangers de distinction qui venoient à Jérusalem. Cependant il ne touchoit rien des appointemens attachés à sa charge de gouverneur. Il n'y en eut plus après lui. La puissance passa toute entière entre les mains des grands-prêtres ou souverains sacrificateurs. Depuis cette époque, on peut attribuer les malheurs qui accablèrent les Juifs aux hommes qui aspirèrent à cette éminente dignité.

Il seroit difficile de donner de l'intérêt aux intrigues qui les plaçoient sur le siège pontifical et qui les renversoient. C'est toujours l'ambition d'un homme qui, seul ou aide de sa famille, arrache à un autre la tiare, et la met sur sa tête. Pendant des siècles, tous les esprits s'occupent de cet objet, toute l'attention s'y porte. Les prétendans achetoient la grande-prêtrise des gouverneurs Syriens, la conservoient à force d'argent, pressuroient le peuple pour fournir à leurs engagemens pécuniaires. Nulle

Grands-
prêtres.

Ap. D. 2616

Av. J.-C. 362

énergie dans ce peuple abâtardi, nulle élévation chez les grands, point de prévoyance, point de mesure contre l'étranger, et par conséquent, un effroi; une consternation générale, au moindre bruit des armes. Dans cette uniformité d'événemens, sans mouvemens et sans éclat, on le répète, il seroit difficile de trouver ces traits saillans qui sont l'ame et l'agrément de l'histoire.

Johanan, le premier de ces pontifes devenus souverains, se bat avec son frère dans le temple même, parce que celui-ci a fait, auprès de *Bagoze*, gouverneur de Phénicie, des démarches pour lui succéder. Il donne à ce frère un coup et le terrasse. *Bagoze* accourt pour les séparer; le coup étoit mortel. On veut empêcher *Bagoze* d'entrer, de peur qu'il ne souille le temple. Il force les portes. « Suis-je donc, leur dit-il, « plus impur que le cadavre étendu à « mes pieds? » Comme la punition corporelle du meurtrier n'auroit rien produit au gouverneur, il impose une forte amende au coupable.

Jaddus.

L'entrevue du grand-prêtre *Jaddus* avec *Alexandre-le-grand* est accompagnée de circonstances remarquables. Le conquérant venoit à Jérusalem, plein de colère contre les Juifs qui lui avoient

Ap. D. 2648

Av. J-C. 350

réfu
Tyr
une
un
pas.
en l
tific
leur
Le
cett
resp
vant
mar
reill
« di
« m
« J'
« m
« fa
« à
prêtr
tratic
en s
donn
Quo
viver
favor
Dieu
des p
toire
il off

refusé des vivres pendant le siège de Tyr. Ils ne pouvoient se défendre contre une armée triomphante commandée par un tel chef; aussi *Jaddus* n'y songea-t-il pas. Il ordonne au peuple de s'habiller en blanc. Lui-même avec ses habits pontificaux, les sacrificateurs revêtus des leurs, marchent au-devant d'*Alexandre*. Le vainqueur de l'Asie est frappé de cette pompe religieuse. Il approche avec respect du grand-prêtre, s'incline devant lui avec vénération. Ses courtisans marquent leur étonnement d'une pareille soumission. « Ce n'est pas leur « dit-il, le grand prêtre que j'ai adoré, « mais le Dieu dont il est le ministre. « J'ai reconnu le même homme, le « même ministre que ce même Dieu m'a « fait voir en songe, pour m'encourager « à la conquête de la Perse. » Le grand-prêtre avoit publié que cette démonstration suppliante lui avoit été prescrite en songe, et *Alexandre*, de son côté, donna une cause divine à sa clémence. Quoiqu'il en soit, cette vue le frappa vivement, et lui inspira des sentimens favorables pour une nation protégée de Dieu. Les Juifs montrèrent à *Alexandre* des prophéties qui annonçoient ses victoires. Il admira le temple dans lequel il offrit des sacrifices. Pendant tout son

règne, les Juifs jouirent d'une grande tranquillité. Il en attira un grand nombre dans Alexandrie, sa nouvelle ville; et lui donna de beaux privilèges.

La fidélité des Juifs à garder le sabbat, causa la prise de Jérusalem par *Ptolémée*. Sachant qu'ils étoient déterminés à ne se point défendre ce jour-là, il se présenta et entra dans la ville sans la moindre résistance: il emmena cent mille captifs en Egypte. On est étonné de l'immense quantité d'hommes qui ont été tirés de la Judée en plusieurs circonstances: l'histoire ne présente aucun autre peuple toujours détruit comme celui-ci, et toujours renaissant.

Héliodore.

On peut mettre ensemble l'aventure de *Ptolémée Philopator*, roi d'Egypte, et celle d'*Héliodore*, envoyé d'un gouverneur de Syrie, qu'on a déjà racontée; aventure qui reparoit ici avec des circonstances nouvelles. *Ptolémée* frappé de l'auguste majesté des cérémonies, crut en voir bien davantage, s'il entroit dans la partie intérieure du temple, permise aux seuls prêtres. Il voulut y pénétrer, mais une puissance divine le repoussa: il resta saisi de terreur, et ses serviteurs furent obligés de le reporter hors du temple. *Héliodore* reçut

une punition encore plus terrible ; aussi venoit-il dans un dessein plus criminel. Le gouverneur de Syrie l'envoyoit pour enlever d'immenses trésors qu'un *Simon*, ennemi mortel du grand-prêtre *Onias* ; lui avoit dit être cachés dans le temple. Envain le grand-prêtre lui représente le danger de son entreprise : il entre hardiment à la tête d'une troupe de Syriens ; mais à l'instant une terreur subite les frappe, ils tombent tous. *Héliodore*, plus coupable, meurtri de coups par un grand cavalier resplendissant de lumière, fut long-temps à se remettre de son effroi. Le roi de Syrie auquel parvint cette aventure, crut qu'*Héliodore* faisoit le mal plus grand qu'il n'avoit été. Toujours tenté par ces prétendus trésors, il cherchoit quelqu'un qu'il pût charger de cette commission. « Si vous avez quelqu'un que vous « veuillez châtier, lui dit *Héliodore*, « vous pouvez l'envoyer, il reviendra « dans un état à ne vous laisser aucun « doute sur la protection que Dieu accorde au temple ».

La haine de *Simon* et d'*Onias*, fut très-funeste aux Juifs : elle fit naître dans Jérusalem des factions, dont les membres cherchèrent à s'appuyer, les uns des gouverneurs de Syrie, les

autres des courtisans du roi et de ses conseillers. Quelques rivaux s'assassinèrent ; d'autres se ruinèrent réciproquement par le prix exorbitant qu'ils mirent à la dignité qu'ils poursuivoient. La grande-prêtrise devint le partage du plus offrant : on la vit entre les mains d'un homme qui n'étoit même pas Juif. Les prétendans divisèrent le peuple : la ville assiégea la citadelle , et les chefs opposés étoient deux frères , alternativement vainqueurs et vaincus. Ils n'épargnoient pas les supplices , les tortures et la mort à ceux qui leur étoient contraires. *Antiochus* , appelé par un parti , vint combler ces horreurs : il prit la ville en trois jours. Quarante mille Juifs furent vendus aux peuples voisins , et le vainqueur emporta du temple les vases , les ornemens ainsi que les richesses. Poussé d'une espèce de rage contre cette malheureuse nation , *Antiochus* lui fit encore porter la peine d'une humiliation qu'il avoit soufferte en Egypte de la part des Romains. « Va, « dit-il à *Apollonius* , un de ses lieutenans , piller les villes , passer les hommes au fil de l'épée , vends les femmes « et les enfans. » Cet ordre cruel ne fut que trop bien exécuté , surtout à Jérusalem. *Apollonius* attend le jour du

sabl
inte
dat
apr
pilla
bea
rent
qui
A
mal
rest
visé
barr
abar
vexa
A p
ricu
étoi
indit
trou
à leu
exen
pres
II
édit
dans
sien
tout
flexi
nista
lem

sabbat qui rassembloit les Juifs, et leur interdisoit la défense : il lâche ses soldats sur cette multitude désarmée : après le massacre, la ville est livrée au pillage. Les Syriens détruisirent les plus beaux édifices, et de leurs débris bâtirent sur la cité de *David* une forteresse qui commandoit le temple.

Alors les sacrifices cessèrent : c'étoit malheureusement presque tout ce qui restoit de religion chez un peuple divisé entre ses souverains pontifes, embarrassé du choix, en proie au schisme, abandonné de ses prêtres, et que les vexations des chefs éloignoient de ce lieu. A peine restoit-il quelques signes extérieurs de culte. La circoncision même étoit négligée ; mais au milieu de cette indifférence presque générale, il se trouva des hommes sincèrement attachés à leur religion, dont les discours et les exemples rallumèrent le feu sacré du zèle presqu'éteint.

Il éclata ce zèle à l'occasion d'un édit d'*Antiochus* qui défendit d'adorer dans ses états d'autres Dieux que les siens. Les gouverneurs de Judée surtout eurent ordre de se montrer inflexibles dans l'exécution. *Athénas*, ministre d'*Antiochus*, envoyé à Jérusalem, dédia le temple à *Jupiter Olym-*

Persé-
cutions

pien, et fit élever la statue du Dieu sur l'autel des holocaustes. On y amenoit ceux qu'on vouloit faire sacrifier : s'ils refusoient, ils étoient massacrés sur-le-champ, ou condamnés à périr dans les supplices. La Judée entière devint le théâtre des idolâtries payennes : le sabbat et la circoncision furent défendus sous des peines sévères. On en étendit la rigueur, jusqu'aux femmes qui circoncisoient les enfans dont elles accouchoient. Ces malheureuses mères étoient promenées dans les rues de Jérusalem avec leurs enfans attachés au col, ensuite on les précipitoit du haut des murs. On fit périr jusqu'aux simples témoins de la circoncision.

Le barbare *Athénas* surprit dans une caverne une troupe nombreuse qui s'y étoit rassemblée pour célébrer le sabbat. Après leur avoir inutilement offert une amnistie, s'ils vouloient abjurer leur religion ; sur leur refus, il attendit le jour du sabbat ; hommes, femmes et enfans, il fit tout passer au fil de l'épée, sans éprouver la moindre résistance. Ses officiers détruisirent les livres sacrés qu'ils purent trouver. Tout Juif convaincu d'en avoir gardé chez lui, étoit mis à mort. Entre ceux dont la constance héroïque fut couronnée

par
Eléa
 de p
 tât d
 lées
 étoit
 feind
 tueu
 la m
 dissin
 et il
 simpl
 d'*An*
 enfan
 crut
 ment
 mère
 exhor
 cette
 nière
 Ce
 que
 scène
 tingu
 reuse
 roi ab
 les re
Apell
 arriva
Madu
thias

par le martyr, on remarque le vieillard *Eléazar*. Ses bourreaux le supplièrent de permettre seulement qu'on apportât devant lui, non des viandes immolées aux Dieux, mais celles dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avoit obéi au roi : le vertueux vieillard répondit qu'il préféreroit la mort la plus cruelle à cette lâche dissimulation, qui pourroit être imitée, et il alla avec fermeté au supplice. Une simple femme triompha aussi de la rage d'*Antiochus* lui-même. Elle avoit sept enfans, nommés *Machabées* : le barbare crut l'abattre en les livrant successivement au supplice sous les yeux de cette mère ; mais elle eut la constance de les exhorter l'un après l'autre à la mort, et cette femme courageuse expira la dernière entre les mains des bourreaux.

Ce n'étoit pas seulement à Jérusalem que la persécution causoit de telles scènes : en vain plusieurs familles distinguées avoient fui cette ville malheureuse ; les exécuteurs des volontés du roi alloient les tourmenter jusque dans les retraites qu'elles s'étoient choisies. *Apelle*, un de ces envoyés d'*Antiochus*, arriva dans une petite ville nommée *Madin*, où un prêtre, nommé *Matathias*, s'étoit retiré avec sa famille.

Matathias.

Apelle, selon les ordres, assemble le peuple pour lui signifier les volontés d'*Antiochus*. Se flattant que l'exemple de *Matathias* et de cinq fils que cet Israélite avoit, feroit une impression victorieuse sur la multitude, il s'efforça de le séduire, et lui prodigua ainsi qu'à ses cinq fils, les promesses les plus éblouissantes. Le vertueux père répondit d'une voix assez élevée pour se faire entendre de tout le peuple : « Quand « la nation entière et tout l'Univers « obéiroient à la volonté du roi, mes « fils et moi nous resterons fidèles à « Dieu jusqu'au dernier soupir. » Comme il achevoit ces mots, un Juif s'avance pour sacrifier aux idoles. Saisi de douleur, et se rappelant ce que la loi de *Moïse* ordonnoit en pareilles circonstances, *Matathias*, se jette sur l'apostat et le tue. Ses fils poignent l'officier du roi, renversent l'autel et les idoles, et parcourent la ville en criant : « Que ceux qui aiment la loi « de Dieu nous suivent. » Ils gagnèrent le désert : beaucoup de Juifs fuyant la persécution se joignirent à eux. En peu de temps *Matathias* se vit à la tête d'une petite armée, et osa paroître en campagne. Il avoit eu soin de consulter les docteurs sur le repos du sabbat, dont

la t
coû
qu'd
la p
secre
et a
fit qu
il l'o
chab
seme
Ju
comm
père.
gés t
d'une
ner p
rempe
bien i
ouvri
salem.
nécess
Comm
garnis
entrep
fortifie
l'abri d
attirère
Ils éto
avec un
introdu
voient

la trop rigide observation avoit souvent coûté si cher aux Juifs. Ils répondirent qu'on pouvoit prendre les armes ce jour-là pour sa défense. Cette décision fut secrètement communiquée au peuple, et acquit force de loi. *Matathias* ne fit qu'entrer dans la carrière de la gloire : il l'ouvrit à ses fils, surnommés *Machabées*, qui la parcoururent glorieusement.

Judas Machabée, l'aîné, prit le commandement par le choix de son père. Ses premiers exploits seroient jugés téméraires, si au commencement d'une révolution, il ne falloit pas étonner par la hardiesse. Trois victoires remportées avec un nombre de troupes bien inférieur à celui des Syriens, lui ouvrirent les portes de la ville de Jérusalem. Il fit au temple les réparations nécessaires, et y rétablit le service divin. Comme la citadelle étoit pourvue d'une garnison trop forte, pour qu'il osât entreprendre le siège, il se contenta de fortifier le temple, afin de le mettre à l'abri de toute insulte. Tant de succès attirèrent aux Juifs une foule d'ennemis. Ils étoient mêlés dans leur propre patrie avec un ramas de nations qui s'y étoit introduit durant la captivité, et qui n'avoient jamais vu sans un mécontente-

Machabées.

ment secret revenir les anciens possesseurs. Les Syriens excitèrent ces étrangers domiciliés contre les enfans d'Israël. De tous côtés ceux-ci étoient attaqués : la guerre se faisoit avec toute l'activité et toutes les horreurs des guerres civiles ; mais *Judas* toujours vainqueur força *Lysias* , le principal lieutenant du roi de Syrie , à demander la paix. Elle se fit au bout de trois ans , par l'entremise des Romains , dont le général Juif s'étoit ménagé l'alliance ; mais les autres chefs Syriens ne se crurent pas obligés de cesser les hostilités. Ils les continuèrent non-seulement par eux-mêmes , mais par les Arabes et d'autres peuples voisins qu'ils soulevèrent , et *Judas* continua de vaincre les uns et les autres.

La citadelle de Jérusalem étoit toujours entre les mains des Syriens. *Judas* fit des préparatifs pour s'en emparer. Ce projet su à la cour de Syrie , attira contre la Judée une armée formidable ; commandée par le monarque Syrien lui-même. Avec des forces très-inégales , le général Juif rendit cette grande armée inutile au dessein principal , qui étoit d'imposer à la Judée un joug si pesant , qu'elle ne pût jamais la secouer. *Judas* obtint par la paix , que les Juifs ne seroient pas tourmentés pour leur

relig
ser
rusa
s'y i
quan
vais
pou
neur
dign
vérit
dang
mépr
Ce
intér
mand
obsta
pour
rapin
piège
mais
plus
apost
lui - n
seule
liaiso
Dieu
guerr
les p
opini
égard
sensib

religion. Cependant il ne put se dispenser de recevoir le roi de Syrie dans Jérusalem. Le monarque prétexta pour s'y introduire le motif de curiosité : mais quand il y fut , par la plus insigne mauvaise foi , il la fit démanteler. Il y laissa pour commandant , *Bacchide* , gouverneur de la Mésopotamie , et donna la dignité de grand-prêtre à *Alcime* , à la vérité de la race sacerdotale , mais aussi dangereux par son esprit artificieux que méprisable pour ses vices.

Ces deux hommes avoient un égal intérêt à se défaire de *Judas* ; le commandant , afin de se délivrer de tout obstacle à sa puissance ; le grand-prêtre , pour ne pas trouver d'opposition à ses rapines. De concert ils tendirent des pièges au brave et vertueux *Judas* ; mais il sut éviter leurs embûches. Ses plus grands ennemis étoient les Juifs apostats ; tous unis à *Alcime* , apostat lui-même. *Judas* auroit voulu non-seulement qu'on ne conservât aucune liaison avec les déserteurs de la loi de Dieu , mais encore qu'on leur fit une guerre opiniâtre. Il ne put entraîner les principaux de son parti dans son opinion. Ils se persuadoient que les égards , la douceur , rameneroient insensiblement la faction d'*Alcime*. En

effet , le grand-prêtre le craignit. Il partit pour la Syrie , dans le dessein d'envenimer l'esprit du roi contre *Judas* dont il peignit le crédit et les dispositions comme redoutables. On donna au délateur une armée commandée par *Nicanor* , qui s'étoit toujours déclaré ennemi des Juifs , et il lui fut recommandé de n'épargner aucun moyen pour s'assurer de *Machabée*.

Nicanor crut devoir préférer la ruse à la force. Il vint à Jérusalem s'aboucher avec *Judas*. Pour écarter les soupçons, il avoit éloigné une partie de ses troupes. Mais le Juif , à travers les complaisances du Syrien , n'eut pas de peine à démêler de perfides intentions. Il s'y déroba par la fuite. Cette sage précaution mit *Nicanor* en fureur. Dans son désespoir , il s'exhaloit en imprécations contre la nation entière , et blasphémoit contre Dieu lui-même. Cette rage fit connoître aux Juifs fidèles , combien ils avoient eu tort de ne pas prendre les mesures hostiles que *Judas* conseilloit. Ils se rassemblèrent autour de lui , et même en assez grand nombre , pour qu'il se trouvât en état de présenter la bataille à *Nicanor*. Le Syrien fut défait et tué ; *Judas* , rentré dans Jérusalem , profita d'un intervalle de paix , pour

cons
déjà
séna
la co
roi c
natio
voya
d'*A*
veng
chid
d'aba
pour
grand
de la
gré P
leur c
défit
loppé
de la
« le d
Il f
than ,
circon
bien e
décade
relles
leurs a
mis. A
Jonath
table ,
des aut

consolider l'alliance que les Juifs avoient déjà contractée avec les Romains. Le sénat fit graver sur l'airain le décret qui la confirmoit, et défendit à *Démétrius*, roi de Syrie, toute entreprise contre la nation juive. Mais *Démétrius* n'en envoya pas moins encore, à la sollicitation d'*Alcime*, une nouvelle armée, pour venger la défaite de *Nicanor*. *Bacchide* la commandoit. *Judas* fut obligé d'abandonner Jérusalem. *Bacchide* le poursuivit. Les Juifs, effrayés par le grand nombre des ennemis, marquèrent de la répugnance pour le combat, malgré l'intrépidité de leur chef. Il ranima leur courage, fondit sur les Syriens, défit leur aile droite, mais il fut enveloppé par la gauche, et mourut au sein de la victoire. « Ainsi tomba le fort, le défenseur d'Israël ».

Il fut dignement remplacé par *Jonathan*, son frère, qui se trouva dans des circonstances plus heureuses, et sut bien en profiter. Alors commençoit la décadence des Séleucides, leurs querelles entr'eux et avec les rois d'Egypte leurs alliés, leurs parens et leurs ennemis. A l'aide de cette mésintelligence, *Jonathan* établit une puissance respectable, qui le fit rechercher des uns et des autres : il parvint au plus haut degré

Jonathan.

Ap. D. 2889

Av J.-C. 110

d'élévation. Les Juifs échappés à l'épée des Syriens , après la mort de *Judas* , se réunirent autour de son frère. Ils étoient en petit nombre, et gagnèrent le désert. Leur troupe s'y grossit. Elle se nourrit et s'entretint du pillage qu'elle faisoit sur les voisins presque tous renégats Juifs ou Payens. *Bacchide*, informé des succès de cette troupe, marcha contre elle. *Jonathan* osa l'attendre ; mais sa hardiesse ne fut pas heureuse. *Bacchide* le battit, et l'obligea de se réfugier dans le désert. Après cette victoire , le général Syrien ne trouvant plus d'obstacles, mit des garnisons dans les principales villes de la Judée, et y domina sans résistance. *Alcime* se fortifia ainsi dans Jérusalem. Il renferma dans la citadelle les enfans des principaux Juifs attachés à *Jonathan*, pour lui servir d'ôtages. Non content de cette précaution, de concert avec *Bacchide*, il essaya de s'emparer de *Jonathan*. Celui-ci échappa à leurs embûches. L'acharnement deses ennemis augmenta le nombre de ses partisans. Il tenta encore une fois le sort des armes, et fut vainqueur. Le général Juif profita du moment de la victoire, pour proposer la paix au Syrien. Elle fut jurée entre les deux nations. Il paroît que par le

tra
de
à la
tou
de
L
pire
étoi
ante
tha
don
con
ôtage
Jér
ami
met
toris
Ale
ché
féra
teur
cour
et d
bien
aussi
et se
Dém
conc
gran
Celu
par

traité, *Jonathan* fut revêtu d'une partie de l'autorité royale. Il gouverna la Judée à la manière des anciens Juges, et donna tous ses soins à la réforme du culte et de l'état.

Les princes qui se disputoient l'empire de Syrie, sachant combien il leur étoit important pour conserver quelque autorité en Judée, de s'attacher *Jonathan*, s'empressèrent à l'envi de lui donner des marques d'honneur et de confiance. *Démétrius* lui fit rendre les otages renfermés dans la citadelle de Jérusalem. Il lui écrivit comme à son ami et son allié. Dans sa lettre, il lui permettoit de lever des troupes, et l'autorisoit à faire fabriquer des armes. *Alexandre Bala*, son compétiteur, renchérit sur de telles faveurs. Il lui conféra la dignité de souverain sacrificateur, accompagna cette grâce d'une couronne d'or, d'une robe de pourpre et de riches présents. Sans refuser le bienfait d'*Alexandre*, *Jonathan* voulut aussi tenir la tiare du choix du peuple, et se fit élire par lui souverain pontife. *Démétrius* revint à la charge pour se concilier l'amitié de *Jonathan*; mais le grand-prêtre resta fidèle à *Alexandre*. Celui-ci lui témoigna sa reconnoissance par une confiance entière, et en lui

accordant une pleine victoire sur les envieux de sa puissance, qui essayèrent de porter des plaintes contre lui. Le roi de Syrie ne voulut point les écouter. *Jonathan*, dans la guerre entre *Démétrius* et *Alexandre*, se déclara contre *Appollonius*, gouverneur de Palestine, nommé par *Démétrius*, et mit son armée en déroute. *Alexandre* lui envoya en reconnaissance d'un service si important, une ceinture d'or, telle que les princes de la famille royale avoient coutume d'en porter. A ce présent honorable il en joignit de plus solides, tels que des terres héréditaires, et l'exemption du tribut auparavant imposé aux Juifs. Le fils d'*Alexandre*, fit *Simon*, frère de *Jonathan*, général de toutes les forces de la Judée.

Sous le gouvernement des deux frères elle devint pour ainsi dire une puissance prépondérante. Rome renouvella son alliance avec elle, et Sparte rechercha cette alliance. Les rois d'Égypte ne crurent pas la trop acheter par des marques de confiance qui allèrent jusqu'à donner aux Juifs la garde des forteresses égyptiennes les plus importantes, et plusieurs charges honorables à la cour et dans les provinces. Tant de rapports avec ce royaume, ne pouvoient laisser le général

juif
con
Pt
ce
ce
bra
per
Pto
Il fi
doi
qu'
loit
fils
au p
part
que
mon
J
avec
Sim
succ
il fi
Juifs
gnite
tint
prin
qu'il
vra
noier
tante
veau

juif indifférent sur ce qui se passoit. Il contribua beaucoup à la paix entre *Ptolémée Tryphon* et son frère; mais ce prince, dont on connoît la noirceur, craignant de trouver dans ce brave général un obstacle aux nouvelles perfidies qu'il méditoit, l'attira dans *Ptolémaïde*, où il le fit charger de fers. Il fit dire ensuite à *Simon*, qu'il ne gardoit son frère prisonnier, que parce qu'il lui devoit cent talens; que s'il vouloit lui envoyer cette somme et les deux fils de *Jonathan* en ôtage, il rendroit au père la liberté. Le crédule *Simon* fit partir l'argent et les ôtages: aussitôt que le traître eut reçu l'argent, il fit mourir le père et les enfans.

Jonathan avoit gouverné la Judée Simon.
avec autant de bonheur que de sagesse. Ap. D. 2856
Simon, son frère, déjà fort âgé, lui Av. J. C. 142
succéda. Par un décret de Sanhédrin,
il fut déclaré prince et pontife des
Juifs. Le même décret rendit ces di-
gnités héréditaires dans sa famille. Il
eut en effet un rang distingué entre les
princes de son temps, par les services
qu'il rendit à la nation Juive. Il la déli-
vra des garnisons étrangères qui te-
noient encore quelques places impor-
tantes. Jérusalem lui dut un éclat nou-
veau. Un seigneur de Syrie, envoyé chez

lui en ambassade, admiroit la splendeur de sa maison, dont presque tous les meubles étoient d'or et d'argent. Ses troupes étoient nombreuses et bien disciplinées, commandées par ses trois fils, qui faisoient la gloire et l'ornement de sa vieillesse. Il eut la satisfaction si douce pour un père, de les voir couronnés des lauriers de la victoire: mais pendant qu'il jouissoit d'un bonheur si digne d'envie, un monstre dans sa propre famille creusoit son tombeau. Il avoit marié une de ses filles à un homme nommé *Ptolémée*. Non content du gouvernement de Jéricho, et des environs que son beau-père lui avoit donnés, et où il avoit amassé d'immenses richesses, il conçut le projet de se rendre maître de toute la Judée. Sous prétexte d'un festin, il attira dans une forteresse *Simon* et ses deux fils et les massacre. *Jean*, le troisième fils, surnommé *Hyrchan*, invité aussi à ce funeste repas, ne put s'y trouver. *Ptolémée* envoya pour prendre ce jeune prince, qui, averti à temps, échappa. Le meurtrier ne tira pas de son crime l'avantage qu'il espéroit. Il courut à Jérusalem afin de s'en emparer; mais pendant qu'il vouloit entrer par une porte, *Hyrchan* se présenta à l'autre, et ayant été reçu par préférence, il fut

proclamé prince et souverain pontife, comme avoit été son père.

Ptolémée frustré de ses espérances, Hyrعان. appela à son secours *Antiochus*. Ce Ap. D. 2⁶⁴ prince assiégea Jérusalem et la réduisit Av. J-C. 134 à une affreuse famine. Ces extrémités obligèrent *Hyrعان* d'accepter les conditions que le vainqueur voulut lui imposer. Elles consistoient en une grosse somme d'argent et dans la ruine des fortifications de Jérusalem. Le parricide *Ptolémée* n'influa en rien dans le traité, il avoit pris la fuite. On ignore quelle punition son crime lui attira. *Hyrعان*, soit comme forcé, soit par reconnoissance, accompagna *Antiochus* dans une guerre contre les Parthes. Les troubles qui suivirent, dans lesquels *Antiochus* fut tué, donnèrent au grand-prêtre des Juifs, les moyens de secouer pour toujours le joug des rois de Syrie. Il fit même une invasion dans leurs Etats, et agrandit sa domination non-seulement de ce côté, mais encore vers l'Arabie et la Phénicie. *Hyrعان* tourna ensuite ses armes contre les Samaritains, voisins incommodes, ruina de fond en comble Samarie, et détruisit le temple que ses habitans avoient bâti sur le Mont-Garizim. Son règne ne fut pas moins remarquable par sa sagesse que

par ses exploits. Sous lui la religion se rétablit dans toute sa pureté. Il donnoit l'exemple de l'assiduité aux saintes cérémonies. Le temple par ses soins, reçut un nouvel éclat. Il l'enrichit et le fortifia. Les murailles de Jérusalem se relevèrent. Il cultiva avec soin l'alliance des Romains, et laissa ses états très-florisans à son fils *Aristobule*.

Aristobule. Ce prince fit ce que n'avoient pas osé ses ancêtres, il prit le titre de roi; mais il ne porta la couronne qu'un an; et la teignit du sang de sa mère et d'un de ses frères. Si ces crimes pouvoient souffrir quelque excuse, on diroit qu'il les commît à l'instigation de sa femme. On ajouteroit, pour diminuer l'indignation, que le repentir altéra sa santé, et lui donna des convulsions violentes, suivies de la mort. Il lui restoit trois frères. *Alexandre* monta sur le trône. Son cadet lui donna quelques soupçons, il le fit mourir. Le plus jeune, nommé *Antigone*, dont toute l'ambition se bornoit à une vie douce et paisible, fut traité avec amitié.

Alexandre. Lorsqu'une religion, long-temps affermie dans une nation, commence à être ébranlée, les liens de la morale doivent nécessairement se relâcher, et le crime se multiplier parmi les peuples

Pharisiens.
Sadducéens.

Ap. D. 2894

Av. J. C. 104

qui
tion
fait
plus
en p
pour
Syrie
religi
que
il n'é
dre a
mand
ce qu
n'étoi
Moïse
les au
la mé
Les a
n'étoi
que de
cissen
et rej
traires
au tex
à des i
miers
deleu
leur r
souffri
même
roit l'e

qui éprouvent ce malheur. Les persécutions des rois de Syrie, d'un côté avoient fait des zélés, de l'autre avoient engagé plusieurs personnes à examiner jusqu'où on pouvoit porter la condescendance pour les ordonnances et les prohibitions Syriennes, sans blesser l'essentiel de la religion Judaïque. Les uns prononçoient que sous quelque prétexte que ce fût, il n'étoit pas permis d'apporter le moindre adoucissement à la rigueur des commandemens même liturgiques; et sur ce qu'on représentoit que cette sévérité n'étoit pas prescrite par le texte de Moïse, ils opposoient des traditions orales auxquelles ils prétendoient donner la même autorité qu'aux livres saints. Les autres au contraire disoient que ce n'étoit pas pécher contre la religion, que de se soustraire, par quelques adoucissements, aux vexations et à la ruine; et rejetant les traditions, comme arbitraires et dangereuses, ils s'en tenoient au texte, dont la briéveté les autorisoit à des interprétations favorables. Les premiers avoient des mœurs austères, effet de leur disposition à sacrifier leurs biens, leur repos et leur vie, plutôt que de souffrir la moindre atteinte à la lettre même de la loi. Cette sévérité leur attiroit l'estime et la vénération des peuples

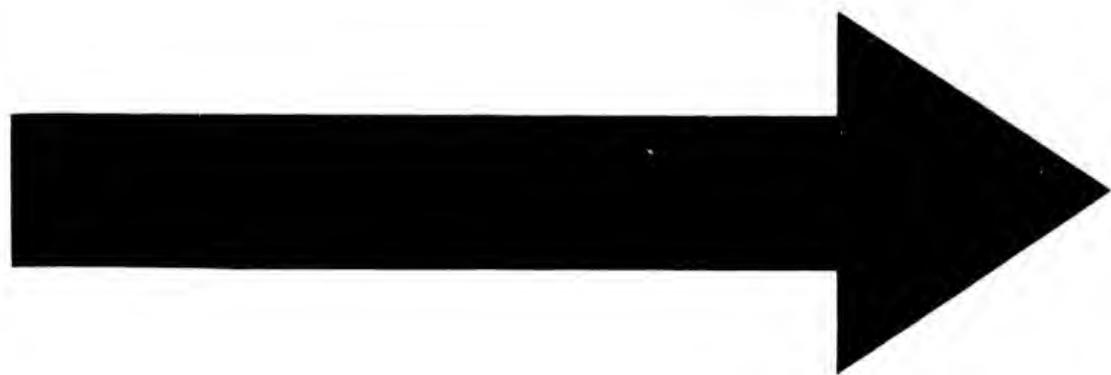
ples. L'opinion des seconds étoit faite pour plaire aux grands , qui , accoutumés aux jouissances , adoptent volontiers les moyens qui peuvent les perpétuer en faisant taire les scrupules. Ils se nommoient *Sadducéens* , et les autres *Pharisiens*. On ne sait trop l'étymologie de ces noms , peut-être ont-ils été ceux de quelques docteurs.

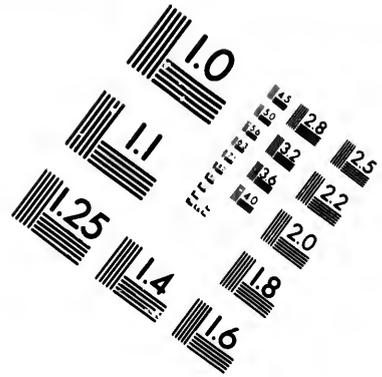
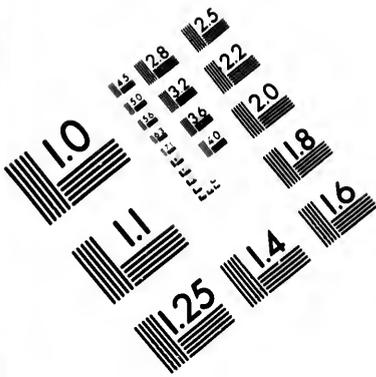
On reproche aux Pharisiens l'orgueil , l'intolérance pour tous ceux qui ne pensoient pas comme eux , et sur-tout pour les Sadducéens. Le dogme de ces deux sectes différoit , en ce que les Pharisiens croyoient l'immortalité de l'âme , la résurrection et les récompenses futures. Les Sadducéens se montroient plus qu'indifférens pour ces articles de foi , sur-tout dans la pratique. Ils ne songeoient guères qu'aux biens de ce monde , et on peut les regarder comme les Epicuriens du judaïsme. Outre la différence des principes , source trop commune d'animosité , on pourroit attribuer la haine des Pharisiens contre les Sadducéens , à la secrète envie des pauvres contre les riches : passion fougueuse dont les rigoristes suivent quelquefois l'instinct sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils croyent être dévorés de zèle , et ne le sont que de jalousie.

Jon
 leur
 les
 «
 «
 «
 «
 «
 «
 «
 Tou
 son
 eux
 de
 mer
 « él
 « ve
 « q
 « ca
 « to
 fut
 tres
 tout
 sant
 puni
 épar
 grin
 V
 avoi
 rédu
 souy

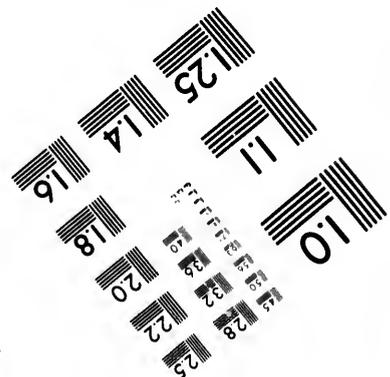
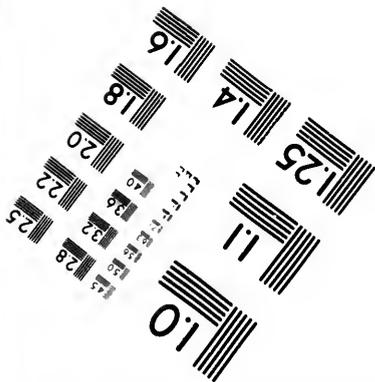
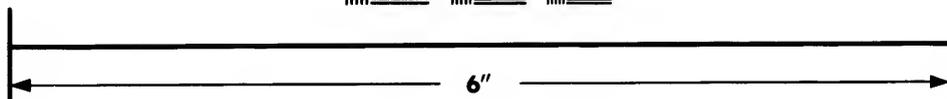
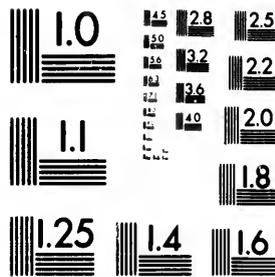
Jonathan avoit cru les gagner en flattant leur orgueil. Il eut la complaisance de les consulter sur sa conduite. « Déclarez-moi librement, dit-il aux principaux chefs qu'il avoit rassemblés à sa table, déclarez-moi si vous avez quelque reproche à me faire sur ma manière de gouverner, parce que je suis résolu d'observer heureusement les lois de Dieu et ses maximes ». Tous les convives exaltèrent sa valeur, son zèle et sa piété. Mais un d'entre eux, nommé *Eléazar*, quand son tour de parler fut venu, lui dit brusquement : « Si vous voulez mériter les éloges qu'on vient de vous donner, vous n'avez d'autre parti à prendre, que d'abdiquer le souverain pontificat, et de vous contenter de l'autorité civile ». Cette audace, qui ne fut pas assez désapprouvée par les autres, fit connoître à *Jonathan* l'esprit de toute la secte. Il s'en vengea en favorisant ouvertement les Sadducéens. Une punition plus sévère auroit peut-être épargné à son fils *Alexandre*, les chagrins que lui firent les Pharisiens.

Vraisemblablement, le désir qu'ils avoient manifesté à *Jonathan*, de le réduire à l'autorité civile, et de faire un souverain pontife de leur secte, se





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
1.8 3.2 2.2
2.0

10
57

réveilla, quand ils virent sur le trône un prince dont la puissance ne se trouvoit pas assez établie pour la redouter comme celle du père. Ils travaillèrent sourdement à le perdre dans l'esprit du peuple. Le mépris qu'ils inspirèrent, éclata à la fête des tabernacles. On y portoit des rameaux de palmiers, de citroniers et d'autres arbres. Au moment que le pontife alloit célébrer le sacrifice, il se vit assailli de tous côtés des fruits pendans à ces branches, et insulté par des cris insolens et menaçans. Cet affront ne resta pas sans vengeance. Le grand-prêtre indigné, ordonna à ses soldats de fondre sur les coupables. On prétend qu'il y en eut six mille de tués, les autres s'enfuirent. Depuis ce temps, *Alexandre* eut toujours à sa solde, six mille étrangers. Cette première rébellion dégénéra en guerre civile. Elle dura six ans, coûta la vie à plus de cinquante mille rebelles, sans compter la perte que le roi fit de son côté, et les calamités qui fondirent sur la Judée. *Alexandre*, quoique vainqueur, employa tous les moyens imaginaires pour calmer les esprits; mais ayant affaire à des hommes grossiers, excités par une secte hautaine et vindicative, les avances ne servirent qu'à les enhardir. Il s'abassa jusqu'à

leur
qu'i
« c
« le
« le
A
rebe
cour
aux
ou s
elle
se t
sec
rabl
tés.
prin
de l
thon
voir
veng
Jéru
dans
suffi
orde
mou
C
tran
ne c
pris
de p
preu

leur faire demander ce qu'ils vouloient qu'il fit pour les satisfaire. « Qu'il se coupe la gorge, répondirent-ils, c'est le moins qu'on doive exiger, après les maux qu'il a faits à la nation ».

Alors le roi ne ménagea plus rien. Les rebelles pressés appelèrent à leur secours *Démétrius*. Les armées en vinrent aux mains. *Alexandre* fut vaincu; mais ou sa perte ne fut pas considérable, ou elle fut promptement réparée, puisqu'il se trouva bientôt en état de livrer un second combat dont l'issue lui fut favorable. Il fit un grand carnage des révoltés. *Démétrius* les avoit quittés. Les principaux chefs se retirèrent du champ de bataille, dans la forteresse de Béthon. Le roi les y assiégea, et après l'avoir prise, donna un libre cours à sa vengeance. Huit cents furent envoyés à Jérusalem, et crucifiés le même jour dans le même endroit. Ce supplice ne suffisant pas à son ressentiment, il ordonna qu'on égorgéât aux yeux des mourans leurs femmes et leurs enfans.

Cette terrible exécution lui assura la tranquillité le reste de son règne, mais ne changea pas la disposition des esprits. Les précautions qu'il se crût obligé de prendre en mourant en sont une preuve. « Lorsque je serai mort, dit-il

« à *Alexandra*, sa femme, envoyez
 « chercher les Pharisiens, montrez-leur
 « mon corps, dites-leur que vous vou-
 « lez le leur abandonner, qu'ils peuvent
 « le priver des honneurs de la sépul-
 « ture, pour se venger des maux que
 « je leur ai faits; assurez-les que vous
 « êtes déterminée à suivre leurs conseils
 « dans le gouvernement du royaume,
 « et comptez que loin de déshonorer
 « ma mémoire, ils s'empresseront de
 « faire célébrer mes funérailles, et que
 « vous régnerez avec une pleine au-
 « torité. » *Alexandre* connoissoit bien
 cette secte orgueilleuse. Ce qu'il avoit
 prédit arriva. Les Pharisiens, flattés de
 la déférence de l'épouse, firent au mari
 des obsèques magnifiques, et gravèrent
 volontiers sur le tombeau de leur en-
 nemi les noms de *héros* et de *père du*
peuple.

Alexandra. Les Pharisiens louèrent sur-tout la
 Ap. D. 2922 haute sagesse que le mourant avoit té-
 Av. J. C. 76 moignée, en laissant le gouvernement
 entre les mains de la reine. Ils comp-
 toient bien tirer grand avantage de ce
 choix. *Alexandra* avoit deux fils. Son
 aîné, nommé *Hyrcau*, âgé de trente
 ans, étoit incapable de régner; elle en
 fit un souverain pontife. Le second,
 nommé *Aristobule*, d'un caractère hardi

et
 d'el
 l'au
 la t
 foil
 troi
 cati
 der
 une
 sans
 com
 fugi
 bien
 dem
 con
 huit
 ils é
 Cha
 que
 plus
 flétri
 rein
 crin
 sieu
 part
 vinn
 terr
 senti
 rage
 à eu
 C

et entreprenant , elle le garda auprès d'elle , mais ne lui donna aucune part à l'autorité. Ainsi le sceptre fut séparé de la tiare. Les Pharisiens connoissoient la foiblesse de la reine ; ils exigèrent d'elle trois choses fort importantes : la révocation des édits donnés pendant les deux derniers règnes , contre leur doctrine ; une amnistie générale pour leurs partisans , quelques crimes qu'ils eussent commis , et le rappel des exilés et des fugitifs , avec la restitution de leurs biens. Ces points obtenus , leur faction demanda la punition de ceux qui avoient conseillé à *Alexandre* le supplice des huit cents crucifiés. Sous ce prétexte , ils établirent une inquisition redoutable. Chaque jour voyoit traîner au supplice quelques-uns de ceux qui avoient été le plus fidèles au roi , que leurs ennemis flétrissoient du titre de *Sadducéens*. La reine gémissoit et souffroit ces excès criminels. Cette persécution dura plusieurs années. Enfin quelques chefs du parti opprimé , *Aristobule* à leur tête , vinrent prier *Alexandra* de mettre un terme à ces vengeances , ou si elle ne se sentoit pas assez forte pour réprimer la rage des Pharisiens , de leur permettre à eux-mêmes de sortir du royaume.

Cette proposition alarma la reine.

Elle craignit en laissant partir les Sadducéens , de se trouver sans défense au pouvoir de ses ennemis. On négocia. *Alexandra* accorda aux persécutés des places qu'il leur fut permis de fortifier pour se mettre à l'abri de la persécution. Quant à son fils *Aristobule*, elle l'occupa dans une guerre étrangère. Il n'y fut pas long-temps. Une maladie dont sa mère fut attaquée lui fit prendre de nouvelles mesures. Les symptômes annonçoient qu'elle pouvoit conduire la malade au tombeau : dans ce cas il n'auroit pas été prudent à *Aristobule* de rester à la cour investi par ses ennemis. Il en sortit clandestinement lui second , et se rendit à la forteresse d'*Agatha*, dont *Gabeste*, ancien ami de son père, étoit gouverneur , et qui entra volontiers dans les vues du prince. Son exemple fut suivi par les gouverneurs des principales places fortes. Le peuple même, qui avoit été traité avec hauteur et dureté par la faction Pharisaique, lorsqu'elle croyoit n'avoir plus besoin de lui, se déclaroit de tous côtés pour *Aristobule*.

Pendant ce temps , la maladie d'*Alexandra* empirait. Les Pharisiens alarmés profitèrent de ses derniers momens pour faire déclarer roi le pontife

Hy
règn
les f
la fa
parti
siens
enfan
en ô
relle.
tobul
Hyrc
digni
démitt
Il y
mé *A*
sélyte
concili
femme
ment c
seroit
ouvert
mettre
tobule,
resserra
unisso
ira la
eances
l'attenc
nomen
eur dis
er à lui

Hyrchan. Ce fut le dernier acte d'un règne foible, pendant lequel s'accrurent les factions qui enlevèrent le sceptre à la famille des Asmonéens. Les deux partis levèrent des armées. Les Phari-siens s'emparèrent de la femme et des enfans d'*Aristobule*, qu'ils gardèrent en ôtage. Une bataille décida la querelle. Le parti d'*Hyrchan* la perdit. *Aristobule* recouvra sa femme et ses enfans. *Hyrchan* acheta la paix au prix de sa dignité de roi et de pontife, dont il se démit en faveur de son frère.

Il y avoit en Idumée un homme nommé *Antipater*, né dans ce pays, et prosélyte juif. Il s'étoit, par son habileté, concilié l'estime du feu roi et de sa femme, et en avoit obtenu le gouvernement de sa patrie : espérant qu'*Hyrchan* seroit leur successeur, il s'étoit déclaré ouvertement pour ce prince. Afin de se mettre à l'abri du ressentiment d'*Aristobule*, après l'abdication d'*Hyrchan*, il resserra plus étroitement les liens qui unissoient aux Phari-siens, et leur inspira la plus grande crainte des vengeances méditées par *Aristobule*, qui l'attendoit, disoit *Antipater* que le moment favorable de les exercer ; et leur disant que jamais ils ne devoient se lever à lui. Tout bien pesé, le parti conclut

Hyrchan.
Aristobule.

AP. D. 1934
AV. J. C. 64

qu'il ne pouvoit espérer de sureté qu'en remettant *Hyrchan* sur le trône. La grande et rare difficulté, étoit d'y faire consentir ce prince trop indolent, pour se donner la peine de croire que son frère eût dessein de lui ôter la vie. Mais *Antipater* ne cessoit de le remplir des plus vives frayeurs. A chaque instant, il faisoit retentir à ses oreilles ces terribles paroles : *Votre vie est dans un danger continuel, vous devez vous résoudre à régner ou à mourir.* Entraîné, plus que persuadé, le foible prince laissa implorer le secours d'*Arétas*, roi d'Arabie. *Antipater* n'avoit demandé d'abord à l'Arabe qu'un asile pour son prince, dont les jours, disoit-il, étoient menacés. Mais quand il l'eut mené à la cour d'*Arétas*, l'adroît Iduméen fit sentir à l'Arabe que la faveur qu'il accordoit à *Hyrchan*, faisant d'*Aristobule* un ennemi irréconciliable, il n'avoit pas d'autre parti à prendre, pour éviter une longue suite de guerres, que de tenter les plus grands efforts, afin de remettre son protégé sur le trône. Cet avis fut goûté. *Arétas* marche en Judée. *Aristobule* surpris, après un combat malheureux, abandonne la campagne au vainqueur, et se retire dans Jérusalem.

Les Romains avoient dans ces contrées des lieutenans qui , sous prétexte de protection, s'enrichissoient des dépouilles des peuples. En vertu de l'ancienne alliance, *Aristobule* prie *Pompée* de le délivrer d'*Arétas*. Sa demande , appuyée d'une bonne somme d'argent , est exaucée. Le roi arabe eut ordre d'évacuer la Judée , et obéit. Il fut question ensuite de décider du droit des deux frères à la couronne de Judée. Ils avoient envoyé deux ambassadeurs au général romain ; mais il voulut les voir en personne à son tribunal. Ils comparurent à Damas. La cause fut plaidée solennellement. On remarqua qu'*Aristobule* s'étoit fait accompagner par une foule de jeunes gens élégamment parés , comme s'ils fussent venus à un spectacle ou à une fête. Par cette compagnie , on peut juger de son conseil. *Hircan* avoit avec lui *Antipater* , dont l'adresse l'auroit fait triompher , si *Pompée* n'avoit pas eu besoin de ménager encore quelque temps *Aristobule* ; mais celui-ci , piqué de l'indécision , quitta Damas , résolu de défendre son droit par les armes. Le général romain le suivit en Judée ; il y eut entre eux des conférences pendant lesquelles *Pompée* étendit sa puissance , et força enfin le malheureux

à donner ordre aux gouverneurs de livrer ses forteresses aux Romains. Il paroît qu'il ne le fit que forcément, peut-être pour se tirer de leurs mains, auxquelles il s'étoit imprudemment confié, puisqu'il se réfugia précipitamment dans Jérusalem. Mais quand il vit *Pompée* près des murs, touché des maux qui alloient accablér la cité sainte et son peuple, l'infortuné *Aristobule* vint se remettre à la discrétion du Romain, le suppliant d'épargner les Juifs. Il promettoit de faire ouvrir les portes de la ville, et de faire donner une grande somme d'argent pour la racheter du pillage; mais quand *Pompée* se presenta, soit qu'*Aristobule* eût changé d'avis, soit qu'il eût promis plus qu'il ne pouvoit tenir, les Romains trouvèrent les portes fermées: *Pompée* le fit charger de fers, et attaqua la ville.

Il y avoit deux partis; celui d'*Aristobule* vouloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité: celui d'*Hyrchan* prévalut, admit les Romains, et les aida même dans les travaux qu'ils furent obligés de faire pour attaquer le temple. Cet édifice, qui étoit une espèce de forteresse, fut pris d'assaut. Il périt plus de douze mille Juifs, tant par l'épée des Romains

que
aux
sent
les
tran
min
pied
moi
l'im
proie
gicus
nant
butin
Rom
Alex
filles.
posse
pontif
tribut
ôta le
consc
Hy
qu'un
tre les
de dir
d'*Hér*
vance
père, s
ter les
l'atten
l'organ
T

que par celle de leurs compatriotes, auxquels l'esprit de faction ôtoit tout sentiment de pitié. Pendant le carnage, les prêtres continuèrent à s'acquitter tranquillement des fonctions de leur ministère, et se laissèrent égorger au pied de l'autel, sans se permettre la moindre résistance. On a peine à croire l'immensité des richesses qui furent la proie du vainqueur, des sommes prodigieuses, des vases d'or d'un poids étonnant, jusqu'à une poutre d'or massif. Ce butin orna le triomphe de *Pompée* à Rome, ainsi qu'*Aristobule*, ses deux fils *Alexandre* et *Antigone*, et ses deux filles. Le vainqueur remit *Hyrca*n en possession de sa dignité de souverain pontife. Il lui donna le titre de prince tributaire de la république; mais il lui ôta le nom de roi, et la Judée fut circonscrite dans ses anciennes bornes.

*Hyrca*n, ce fantôme de roi, ne perdit qu'un titre; car toute l'autorité étoit entre les mains d'*Antipater*. Il est temps de dire que cet Iduméen a été père d'*Hérode*. La fortune du fils sert d'avance d'interprétation à la conduite du père, sans qu'il soit besoin d'en rapporter les motifs. *Antipater* fixe toujours l'attention sur *Hyrca*n. Il se montre l'organe et le défenseur d'un prince foi-

ble , pendant que l'ambitieux ne travaille et n'agit que pour son propre intérêt. Il étoit les occasions de se faire bien venir des Romains. *Scaurus* , menacé de famine avec son armée en Arabie , reçut très-à-propos de lui des vivres en abondance. Il engagea aussi le roi *Arétas* à donner une très-grosse somme au général romain , pour exempter son pays du pillage ; ainsi , il obligeoit l'un et l'autre. En même temps il ornoit *Hyrcan* , son idole , en lui procurant , de la part des Athéniens , une couronne d'or et une statue dans le temple des grâces.

Alexandre , fils d'*Aristobule* , s'échappa des prisons de Rome , et vint renouveler la guerre en Judée ; mais enveloppé avec sa petite armée par les Romains et *Antipater* , il alloit succomber , lorsque sa mère obtint d'eux la paix , dont *Antipater* fut l'entremetteur. A la suite de l'accommodement , le général *Gabinus* partagea la Judée en cinq districts , gouvernés chacun par leurs magistrats. Cette division pouvoit , si *Hyrcan* venoit à mourir , procurer à *Antipater* plus de facilité à s'emparer du royaume par parties , que s'il fût resté en entier. Peu de temps après , *Aristobule* se sauva de Rome , et vint en

Jud
enc
ma
s'é
ren
sur
par
dan
à l'i
ma
Jud
part
pres
bule
crim
d'Al
fut
près
sur l
plain
siné
comp
lorsq
son a
Au
porte
et obt
et d'a
De no
valeur
dans

Judée, à l'exemple de son fils. Il fut encore moins heureux que lui. Les Romains prirent d'assaut la place où il s'étoit retiré, après une défaite, et le renvoyèrent à Rome couvert de blessures. *Alexandre* reparut et fut vaincu par *Cassius*, aidé d'*Antipater*. Cependant, une lueur d'espérance se montra à l'infortuné *Aristobule*. *César*, devenu maître à Rome, résolut de l'envoyer en Judée, pour tenir tête à *Antipater*, partisan de *Pompée*, car on ne parloit presque plus d'*Hyrchan*. Mais *Aristobule* fut empoisonné. On accusa de ce crime les amis de *Pompée*. Le malheur d'*Alexandre*, qui dans le même temps fut décapité à Antioche par l'ordre exprès de *Pompée*, autorisa les soupçons sur les auteurs de la mort du père. On plaint *Pompée* quand on le voit assassiné par *Ptolémée*, en Egypte; mais la compassion se tourne en indignation, lorsqu'on songe aux forfaits odieux dont son ambition l'a rendu coupable.

Aussitôt après sa mort, *Antipater* porte des secours à *César* en Egypte, et obtient de lui la même part d'estime et d'affection qu'il avoit eu de son rival. De nouveaux services, des preuves de valeur distinguées, données à propos dans une bataille qui donna à *César* la

conquête d'Égypte, méritèrent à *Antipater* le titre de procurateur de la Judée, et de citoyen de Rome. En sa considération, *César* rendit aux Juifs tous leurs privilèges. Il ordonna que les motifs de ce bienfait seroient gravés sur une table d'airain, titre très-honorable pour *Antipater* qui n'y étoit pas oublié.

Qu'on juge comment après ces faveurs fut reçu *Antigone*, le dernier des enfans d'*Aristobule*, lorsqu'il vint en Syrie demander justice de la mort de son père. En vain représenta-t-il à *César* que ce malheureux prince avoit été la victime de la préférence qu'il lui avoit donnée sur *Pompée*; en vain réclama-t-il quelque part de l'héritage de son père, les services d'*Aristobule* n'avoient été qu'en volonté; ceux d'*Hyrchan* et du procurateur de la Judée étoient réels et réels. On traita *Aristobule* et *Alexandre* de séditieux qui avoient toujours été ennemis des Romains. Il fut décidé que le dernier avoit perdu la tête par un juste jugement; et pour faire voir à *Antigone* qu'il avoit tort de s'attaquer à *Antipater*, *César* renouvela, en faveur du dernier, tous les privilèges accordés aux Juifs. Le sénat les confirma, et donna de plus la permission de rebâtir les murs de Jérusalem.

Fier de tant de succès, *Antipater* retourna triomphant à Jérusalem avec *Hyrchan*, auquel il rendoit les honneurs, gardant pour lui la puissance. Ce fut alors que lui servit le partage de la Judée en districts. Il donna le gouvernement de Jérusalem à *Phasacle*, son fils aîné, fit *Hérode*, son second, gouverneur de la Galilée, nomma des gens dont il étoit sûr à la tête des autres. Pour lui, il se mit à parcourir la Judée avec *Hyrchan*, comme s'il n'eût été qu'à ses ordres. Sans son autorité, il purgea le pays des brigands, rétablit par-tout la police et la paix. *Hérode*, son fils, en faisoit autant dans son gouvernement, mais avec moins de ménagemens et moins d'égards pour les formes que son père. Il fit assassiner *Ezéchias*, chef d'une troupe indisciplinée et pillarde, et le fit mourir avec ses complices, sans jugement préalable.

Cet acte d'autorité fournit aux envieux d'*Antipater* et de sa famille, un prétexte pour attaquer *Hérode*. Il fut cité devant le Sanhédrin, présidé par *Hyrchan*. Le gouverneur de Galilée y parut non dans l'équipage d'un particulier qui va rendre compte de sa conduite, mais habillé de pourpre, précédé et suivi d'une jeunesse hautaine

et de gens armés. Cette escorte en imposa au tribunal. Personne n'osoit se rendre l'organe de la plainte : Cependant *Saméas*, homme respectable par son intégrité, se leva et accusa *Hérode*, non-seulement du forfait qui l'amenoit devant le sanhédrin, mais encore de sa hardiesse de comparoître d'une manière à braver ses juges. Il finit par ces mots : « Ce qui m'étonne, c'est que le » pontife et le sanhédrin le souffrent. » Dieu n'est pas moins juste que puissant, et ce même *Hérode* que vous » voulez absoudre pour plaire à *Hyr-* » *can*, vous en punira un jour, et l'en » punira lui-même ». Cette prophétie s'accomplit. Quand *Hérode* fut monté sur le trône, il fit périr le grand prêtre et tous les juges, excepté *Saméas*, qu'il honora toujours dans la suite. Dans la circonstance actuelle, *Hérode* se retira fièrement, sans qu'on osât rien décider. Cependant il eut dessein de faire repentir le sanhédrin, même de l'avoir cité. Il leva une armée avec laquelle il voulut se venger du tribunal et d'*Hyrscan* lui-même ; mais *Antipater* l'en détourna.

Il paroît que vers ce temps il s'étoit formé à la cour d'*Hyrscan*, un parti contre *Antipater* et sa famille. A la

rét
qu
foi
ape
pré
tab
loir
le f
can
fam
ché
se r
cett
pou
une
An
Ari
où
ses p
Pha
usur
Hyr
ressa
de z
barr
can
étoit
Il eu
répo
Alor
gnité

ète se trouvoit un nommé *Malichus*, qui devoit avoir gagné la confiance du foible pontife. *Antipater*, ou ne s'en aperçut pas, ou ne prit pas assez de précautions. Il fut empoisonné à la table d'*Hyrchan*. *Malichus* ne porta pas loin l'impunité de son crime. *Hérode* le fit poignarder à côté du même *Hyrchan*. Ce prince étoit plus dominé par la famille Iduméenne, qu'il ne lui étoit attaché; sa tendresse pour les Asmonéens se renouveloit, lorsqu'un membre de cette famille infortunée se présentoit pour faire valoir ses droits. Il donna une preuve marquée de ce penchant à *Antigone*, son neveu, fils de son frère *Aristobule*. Ce prince alla à Antioche où résidoit *Marc-Antoine*, lui porter ses plaintes contre les Iduméens, contre *Phasaclè* sur-tout, et contre *Hérode*, usurpateur de la puissance souveraine. *Hyrchan* se trouvoit présent à cet intéressant procès. Les deux frères avoient de zélés défenseurs. Le triumvir embarrassé, imagina de demander à *Hyrchan* lui-même, lequel des deux partis étoit le plus propre à gouverner le pays. Il eut la foiblesse ou la bonne foi de répondre que c'étoient les deux frères. Alors *Marc-Antoine* leur conféra la dignité de trétrarques, qui apparemment

donnoit l'autorité souveraine , et condamna les accusateurs à la mort. *Hérode* intercéda pour eux et les sauva. En général, ce prince, tant qu'il ne porta pas la couronne, fut doux et humain, sans doute parce qu'il étoit exposé au danger des représailles.

Antigone évincé par un jugement en appelle aux armes. Moyennant cent talens et cinq cents femmes, *Pacon*, roi des Parthes, s'engagea à lui conquérir la Judée et à déposer *Hyrchan*. Le royaume est envahi. *Phasacle* et *Hérode*, toujours possesseur d'*Hyrchan*, se retranchent dans Jérusalem. On s'y bat avec acharnement. Une espèce de traité met *Phasacle* et *Hyrchan* entre les mains d'*Antigone*. Aussitôt qu'il tient son oncle, le neveu lui fait couper les oreilles, afin de le rendre par cette mutilation incapable d'exercer les fonctions de grand-prêtre. *Phasacle* appréhendant d'être appliqué à la torture, se défit lui-même. *Hérode* ne s'étoit pas lié au traité. Il sortit de Jérusalem avec sa mère, *Salomé*, sa sœur *Mariamne*, sa fiancée, son frère *Phéroras*, et *Alexandra*, mère de *Mariamne*, tante d'*Antigone*. Cette troupe fugitive fut souvent attaquée par les Parthes. *Hérode* la défendoit comme un lion, et la déposa sous

et con-
ort. Hé-
es sauva.
qu'il ne
ux et hu-
étoit ex-
es.
jugement
nant cent
, Pacon ,
i conqué-
yrcañ. Le
le et Hé-
Tyrcañ, se
On s'y bat
e de traité
eles mains
nt son on-
es oreilles,
ilation in-
s de grand-
lant d'être
tui-même.
u traité. Il
nère , Sa-
sa fiancée,
exandra,
Antigone.
vent atta-
e la défen-
éposa sous

la garde de *Joseph* , un de ses frères , avec une garnison choisie dans *Mas-sada* , forteresse d'Idumée.

Pour lui , il va chercher du secours par-tout où il croit pouvoir en trouver. Il commence par l'Arabie. Ce n'étoit plus *Arétas* , ami et protecteur de son père qui en occupoit le trône. *Mole* , son successeur , refuse à *Hérode* de l'argent qu'il demandoit. Econduit de ce côté , il passe en Egypte. Beaucoup de commisération et d'honneurs de la part de *Cléopâtre* qui régnoit dans ce pays , mais ni troupes ni argent. Pendant qu'il étoit en Egypte , *Mole* , honteux de l'avoir refusé , le pria de revenir en Arabie , et promet de l'aider. Le fier *Hérode* rejette ce secours tardif , et part pour Rome. Ce fut là qu'il triompha. *Antoine* le prit hautement sous sa protection. L'ambition du prince Iduméen se hornoit à placer sur le trône *Aristobule* , frère de sa chère *Mariamne* , et à être sous lui à la tête des affaires , comme son père l'avoit été sous *Hyrcañ*. C'étoit sans doute l'amour qui lui inspiroit cette modération. *Antoine* , que cette passion porta ensuite à bien d'autres sacrifices , ne l'approuva point. *Vous régnerez* , lui dit-il. Cette résolution prise , *Antigone* est déclaré par

le sénat , ennemi des Romains , et *Hérode* , roi des Juifs , avec promesse de plus grands secours. Il repart pour la Judée , délivre sa famille réduite dans Massada à la dernière extrémité , et il assiège à son tour *Antigone* dans Jérusalem.

Divers obstacles retardèrent le succès du siège. Les troupes exigèrent des quartiers d'hiver plutôt qu'elles ne devoient. Elles se montraient difficiles sur les vivres. Les chefs Romains et autres demandoient de l'argent , en redemandoient encore et n'étoient jamais contents. *Hérode* , pour se tirer de ces embarras , leva le siège , mais sans perdre de vue le projet de le recommencer. Il employa l'intervalle de l'interruption à poursuivre les brigands de la Galilée , qui se réfugioient dans des cavernes inabordables. *Hérode* fit faire des coffres suspendus par des chaînes de fer , dans lesquels on descendoit jusqu'à l'ouverture de leurs trous des soldats qui les faisoient périr par la fumée ou par les armes. Mais les habitans de ces repaires n'étoient pas tous des brigands , il s'y trouvoit des Juifs zélés , préférant la mort à la honte de fléchir sous un Iduméen , simple prosélite , un demi juif , comme ils l'appeloient. Un de ces hom-

mes opiniâtres et féroces ne voyant aucun moyen d'échapper, impatienté des prières de sa femme et de ses enfans, au nombre de sept, qui vouloient se rendre, se met à l'entrée de la caverne, tue sa femme et ses enfans, à mesure qu'ils veulent sortir, jette leurs corps en bas de la montagne, et s'y précipite lui-même. Auparavant il chargea d'imprécations *Hérode*, qui ne pouvant l'atteindre, le supplioit de loin de s'épargner lui et sa famille.

Après ces expéditions, il revint au siège de Jérusalem. La ville basse ne fit pas grande résistance; mais la ville haute, où *Antigone* s'étoit retiré, tint cinq mois malgré les horreurs de la famine. Elle fut prise d'assaut. Il y eut un grand massacre. *Hérode* racheta le pillage du temple, en satisfaisant le soldat de ses propres deniers. Il déroba autant qu'il put de victimes à la première férocité des vainqueurs. *Antigone* s'étoit rendu en suppliant. La politique d'*Hérode* ne souffrit pas qu'il vécût. Il trouva encore assez d'argent pour obtenir la mort de son prisonnier, et l'obtenir d'*Antoine*, auquel il fut mené.

Hérode avoit de grandes qualités. On ne peut disconvenir qu'il ne joignît la

Hérode.

Ap. D. 296-

Av. J. C. 31

bravoure du soldat à l'habileté du capitaine. Il possédoit au suprême degré la science du gouvernement, les adresses de la politique, un goût rare de magnificence, la fermeté dans les revers, l'esprit des ressources, le talent de se faire obéir, et de se concilier l'estime et l'amitié de ceux dont il avoit besoin. Mais aussi on doit lui reprocher une cruauté capable de déparer toutes les vertus, un caractère inquiet, soupçonneux, ombrageux, vindicatif, nul scrupule dans les moyens, nulles bornes dans les jouissances. Personne ne s'est jamais plus livré à ses passions, et n'a été plus puni par elles. On a déjà remarqué qu'il montrait quelqu'humanité avant de parvenir au trône. Aussitôt qu'il y fut monté, deux projets l'occupèrent uniquement : celui de remplir ses coffres épuisés par les sommes considérables qu'il avoit été obligé de donner aux Romains; l'autre de détruire le reste de la faction d'*Antigone*. Ces deux espèces de besoin lui inspirèrent une rapacité sans pitié. Il fit porter à son trésor les meubles précieux des maisons les plus opulentes. Il confisque entre autres les biens de quarante-cinq riches Antigoniens, qu'il fit périr. De peur qu'il ne lui échappât des lambeaux

de
de
po
on
ric
qu
atr
feu
ten
le
qui
ma
lex
avo
la
Le
me
Jér
qui
don
hon
n'e
Al
tif
pré
qui
per
d'in
s'ac
d'

de leurs dépouilles, il établit aux portes des gardes qui visitoient les cercueils, pour examiner si avec les cadavres, on n'emportoit pas une partie de leurs richesses.

L'amour avoit cependant fait pétiller quelques étincelles dans cette ame atroce ; mais elles se perdirent dans le feu sombre de la jalousie ; jalousie de tendresse, jalousie d'autorité, qui firent le malheur d'*Hérode*, et de tous ceux qui l'environnoient. Il avoit obtenu la main de la belle *Mariamne*, fille d'*Alexandre*, sœur d'*Hyrchan*. *Mariamne* avoit un frère nommé *Aristobule*, à la fleur de l'âge, et beau comme elle. Le vieil *Hyrchan*, leur grand-père, emmené chez les Parthes, lorsqu'ils prirent Jérusalem pour *Antigone*, y vivoit tranquille et retiré. A sa place, *Hérode* avoit donné la dignité de grand-prêtre à un homme absent, nommé *Ananel*, qui n'étoit même pas de la race pontificale. *Alexandre* sentit avec amertume le motif de cette préférence. On cherchoit un prétexte de n'y point mettre *Aristobule*, qui auroit dû succéder à son grand-père. La mère du jeune prince, après d'inutiles efforts auprès de son gendre, s'adressa à *Cléopâtre*, et obtint par elle d'*Antoine* un ordre à *Hérode* d'installer

son beau-frère. Il le fit à regret. A la fête des Tabernacles, le nouveau grand-prêtre, qui n'avoit que dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornemens pontificaux, et s'acquitta du sacré ministère avec tant de grâce et de majesté, que les assistans éclatèrent en transports de joie. Leurs acclamations furent son arrêt de mort. Peu de jours après, des émissaires d'*Hérode* invitèrent le jeune *Aristobule* à se baigner dans une rivière. Ils le firent plonger comme par divertissement, et le retinrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût étouffé. A ce crime tiennent tous ceux qu'*Hérode* commit dans sa famille, et dont *Salomé*, sa sœur, le plus infernal caractère qui ait peut-être jamais existé, fut la cause et l'instrument.

Cet odieux forfait parvint à la connoissance de *Cléopâtre* par *Alexandre*. Elle demanda vengeance. *Hérode* fut mandé. Quoiqu'il eût pris dans son trésor des raisons pour être déclaré innocent; en partant, il recommanda à *Joseph*, son oncle, auquel il laissa la garde de *Mariamne*, de la faire mourir s'il ne revenoit pas, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains d'*Antoine*, qu'il soupçonnoit d'en être devenu amoureux, à la seule vue de son por-

trait: Dans un moment de confiance, *Joseph* eut l'indiscrétion de faire part à *Mariamne* de cette étrange marque d'amour, et *Mariamne* celle d'en faire reproche à son époux lorsqu'il revint. Pareille confiance ne pouvoit être selon la conjecture d'un jaloux, que le résultat d'une liaison trop étroite. *Salomé* piquée contre *Mariamne* qui la méprisoit, fournit par de faux rapports des probabilités aux soupçons de son frère. Sans autre examen, il fait tuer son oncle *Joseph*, et enfermer *Alexandra* pour avoir été cause de son funeste voyage.

La politique fit alors diversion aux sollicitudes de l'amour. *Antoine* fut tué. *Octave* se vengeoit cruellement de ses partisans. *Hérode* avoit tout sujet de craindre. Il alla à Rome plaider lui-même sa cause. Avant son départ, il confia sa sœur *Salomé* à *Phéroras*, son frère, personnages dignes l'un de l'autre. Quant à *Mariamne*, son épouse, il la renferma, ainsi qu'*Alexandra*, sa mère, dans la forteresse de *Massada*, sous la garde de *Joseph*, son trésorier, et de *Soëme*, son confident, avec les mêmes ordres sanguinaires donnés lors de son voyage d'Égypte. Il se débarrassa encore d'une autre inquiétude. Le vieil

Ap. D. 2969
Av. J-C 29

Hycran, malgré les agrémens dont il jouissoit à Babylone, sous la domination des Parthes, étoit dévoré du desir de revoir sa patrie. Quand il sut *Hérode* sur le trône, il vint, croyant que les anciens services qu'il avoit rendus à sa famille, lui procureroient une bonne réception. *Hérode* lui-même l'en flatta pour l'attirer. Arrivé en Judée, il le traita avec indifférence. Heureux encore si ce sentiment eût duré ! Mais près de s'éloigner, le tyran soupçonneux considéra qu'*Alexandra* pourroit bien se servir de l'ancien crédit de son père pour exciter quelques troubles ; et le malheureux *Hycran* toujours esclave des autres dans sa grandeur, à l'âge de quatre-vingts ans fut sacrifié à la crainte, non du mal qu'il pouvoit faire, mais de celui qu'on pouvoit faire en son nom.

Ces cruelles précautions prises, *Hérode* s'embarque pour Rome. C'est dans ces occasions qu'on peut connoître l'énergie de son caractère. Il aborde *Auguste*, non en suppliant, mais en homme intrépide et loyal. « J'ai été
« ami d'*Antoine* ; lui dit-il, il n'a pas
« tenu à moi qu'il n'ait fait à vos armes
« une résistance glorieuse. Je lui con-
« seillois de se défaire de *Cléopâtre*, et
« avec les ressources de son royaume,

»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
Ce
sen
con
roi
am
firm
gnit
que
et l
d'*A*
des
trés
fut
C
mo
fête
cru
eu
si l
été
cre

» de tenter encore contre vous le sort
 » des combats. Je l'aurois aidé. J'ai cru
 » que l'honneur, la reconnoissance et
 » l'amitié me dictoient cette conduite ;
 » mais puisqu'*Antoine* a négligé mes
 » conseils, il m'a mis par-là en droit
 » de vous offrir mes services. Si vous
 » daignez les accepter, vous trouverez
 » en moi un ami attaché à vos intérêts,
 » comme il le fut à ceux de votre rival ».

Cette harangue accompagnée de présens magnifiques, charma *Auguste*. Il conçut une estime singulière pour le roi de Judée, et fut toujours plus son ami que son protecteur. *Hérode* le confirma dans ces sentimens par deux magnifiques réceptions qu'il lui fit, et lorsque l'empereur romain alla en Syrie, et lorsqu'il en revint. Présens à la cour d'*Auguste*, vivres à ses troupes, grandes sommes d'argent versées dans son trésor, amusemens, plaisirs, rien ne fut oublié.

Cependant, en même temps que le monarque veilloit à l'ordonnance de ces fêtes, il étoit dévoré par un chagrin cruel au sujet de *Mariamne*. Elle avoit eu la dangereuse curiosité de s'informer si les mêmes ordres meurtriers avoient été renouvelés contre elle. Le fatal secret échappa aussi à *Soëme*, de sorte

que, lorsque l'époux revint plein d'ardeur auprès de l'épouse qu'il adoroit, il fut accueilli froidement, et accablé de reproches amères. Soit que *Mariamne* se crût assez sûre de l'amour de son mari, pour arrêter quand elle voudroit les fougues de la vengeance, soit que cette reine en dédaignât les suites, dégoûtée d'une vie passée auprès d'un homme qu'elle détestoit, elle ne ménageoit plus ses plaintes sur la mort de son jeune frère, sur celle de son grand-père, ni sur les attentats médités et commandés contre sa propre vie. Ces reproches trop mérités mettoient le monarque au désespoir. Ils lui faisoient voir qu'il ne pouvoit plus compter sur une tendresse qu'il auroit achetée au prix de son sang. Ces réflexions jetoient un trouble affreux dans son cœur. Projets de violence, repentir, désespoir, espérance d'obtenir grâces, les mouvemens les plus impétueux, les plus désordonnés, maîtroisoient son ame tour-à-tour. *Salomé*, ennemie méprisée et implacable, saisit le moment d'un de ces violens transports pour se venger de sa belle-sœur. L'échanson du roi se présente à lui, tenant d'une main une coupe empoisonnée, de l'autre de l'argent, que la reine, dit il, venoit de lui donner pour

fair
tran
fait-
ven
con
com
don
L'in
qu'il
est l
pour
croi
repro
fem
cham
des j
cond
juges
soit
parve
penp
pable
l'ordu
pas tr
sa nié
croya
gend
malhe
tragea
pond
meté

faire boire la coupe à son époux. La trame étoit mal ourdie ; mais que ne fait-on pas croire à un homme prévenu ? Vraisemblablement un eunuque considéré de la princesse se trouva compris dans l'accusation. *Hérode* ordonne qu'on le mette à la question. L'infortuné ne dit autre chose, sinon, qu'il croit que l'ordre donné à *Soëme* est la cause de l'aversion de la reine pour son mari. Dans cet aveu, qui le croiroit ? le jaloux trouve une intimité reprehensible entre l'eunuque et sa femme. Il le fait massacrer sur-le-champ. *Mariamne* est traduite devant des juges nommés par *Salomé*. Ils la condamnent à la mort. Ces infâmes juges prient cependant que l'exécution soit suspendue. Mais la belle-sœur fait parvenir aux oreilles d'*Hérode* que le peuple se soulève en faveur de la coupable. Sous ce prétexte, elle arrache l'ordre fatal. *Mariamne* marche d'un pas tranquille à l'échafaud. *Alexandra*, sa mère, se rend sur son passage, et croyant gagner la bienveillance de son gendre, elle a la bassesse d'insulter sa malheureuse fille par des reproches outrageans. La reine ne daigne pas lui répondre, et reçoit le coup avec une fermeté héroïque.

Alexandra ne tira pas l'avantage qu'elle espéroit de la vile adulation qui lui avoit fait empoisonner les derniers momens de sa fille. Pour un léger mécontentement, *Hérode* la fit mourir. Ce prince, poursuivi par l'image d'une femme qu'il idolâtroit, n'éprouva plus que des remords qui lui rendirent la vie odieuse. Toujours il voyoit sa chère *Mariamne*, il l'appeloit à haute voix : dans ses momens de délire, il ordonnoit qu'on la lui amenât, il ne pouvoit se figurer qu'il l'avoit perdue : aucuns divertissemens n'étoient capables de suspendre son désespoir. Il paroît que la religion, qui calme souvent nos peines, n'avoit point d'empire sur ce prince. Il en avoit quelquefois montré, mais quand il se vit absolument le maître, il ne se contraignit plus. Le peuple murmura d'un pareil changement. Pour l'appaiser, ou par faste, il résolut de rendre au temple son ancien éclat. Il y employa des sommes considérables, et en fit un édifice magnifique, approchant de celui de *Salomon*, s'il ne le surpassoit. Il rétablit les murs de Jérusalem et fortifia plusieurs villes. Dans les temps de disette, dans les malheurs, comme un tremblement de terre, une peste, qui firent de grands ravages en Judée,

le tr
froit
doit
jeux
mens
n'avo
lenni
grand
fleuri
heure
sur so
chagr
vier l
Ma
Alex
élever
alla le
Alex
lais, r
Bérén
deux p
a fran
ne cac
eur ca
Salom
dans l
oient
aisoie
qu'ils
rophe
eur c

l'avantage
lation qui
s derniers
léger mé-
it mourir.
nage d'une
rouva plus
rent la vie
t sa chère
aute voix :
, il ordon-
ne pouvoit
aucuns di-
bles de sus-
roit que la
nos peines,
e prince. Il
tré, mais
le maître,
Le peuple
ment. Pour
résolut de
n éclat. Il y
érables, et
approchant
e le surpas-
Jérusalem
s les temps
rs, comme
une peste,
en Judée,

le trésor royal, largement ouvert, of-
froit d'amples ressources. Le roi répan-
doit la joie par des fêtes civiles, des
jeux, des spectacles, tous divertisse-
mens très-agréables à une nation qui
n'avoit connu jusqu'alors que des so-
lennités religieuses. Il avoit sur-tout
grand soin d'éviter la guerre. La paix fit
flourir ses états, et rendit le royaume
heureux, pendant que le monarque,
sur son trône, éprouvoit de nouveaux
chagrins, qui auroient pu lui faire en-
vies le sort du dernier de ses sujets.

Mariamne lui avoit laissé deux fils, *Alexandre* et *Aristobule*. Le père les fit Ap. D. 29⁸⁴
élever à Rome. Après leur éducation, il Av. J. C. 14
alla les chercher lui-même, et maria
Alexandre à *Glaphyre*, fille d'*Arché-
laüs*, roi de Cappadoce, et *Aristobule* à
Bérénice, fille de sa sœur *Salomé*. Ces
deux princes, trop fidèles imitateurs de
la franchise de leur malheureuse mère,
ne cachotent pas assez l'indignation que
leur causoit le souvenir de son triste sort.
Salomé se trouvoit souvent enveloppée
dans leurs murmures, et s'ils n'accu-
soient pas ouvertement leur père, ils lui
faisoient connoître par leur froideur ce
qu'ils pensoient de cette affreuse catas-
trophe. Au lieu de ramener par la dou-
ceur ces esprits aigris, *Hérodé* voulut

les réduire par la crainte. Il avoit eu d'une femme avant *Mariamne*, un fils nommé *Antipater*. Il affecta pour lui une grande prédilection, le combla de faveurs. Les deux frères, incapables de contenir leur ressentiment, se permettoient tout ce qu'il leur dictoit contre le rival qu'on leur opposoit : *Antipater*, au contraire, artificieux et dissimulé, ne laissoit pas échapper le moindre mot contre eux. Il aspirait au trône. *Salomé* vouloit en écarter ceux dont elle craignoit la vengeance. Le plus parfait accord ne tarda pas à s'établir entre elle et *Antipater*. Les scélérats se devinent. Ils parvinrent à remplir tellement l'esprit d'*Hérode* de soupçons, qu'il traîna ses fils à Rome, pour les accuser de haute trahison. Cette imputation calomnieuse arracha des larmes d'indignation aux deux princes. *Alexandre* plaida sa cause et celle de son frère avec tant d'éloquence, qu'*Auguste*, convaincu de leur innocence, ne put s'empêcher de témoigner au père qu'il les avoit accusés trop légèrement. Cette décision produisit une réconciliation. Mais *Hérode* étoit trop ombrageux, ses fils étoient trop imprudens, leurs ennemis trop adroits, pour qu'elle durât long-temps. Les soupçons inspirés par les deux

tra
fur
tim
fils.
pala
just
cusa
eux-
voir
écha
emp
ture
doul
quel
pour
hom
confe
beauc
qu'on
comp
tres,
l'accu
que da
e con
l n'y a
ant q
Cett
l'augm
ffet. A
ier, d
e sa f

avoit eu
e, un fils
pour lui
ombla de
pables de
e permet-
oit contre
Antipater,
dissimulé,
indre mot
ne. *Salomé*
t elle crai-
parfait ac-
entre elle
e devinent.
ement l'es-
qu'il traîna
accuser de
tion calom-
indignation
re plaida sa
e avec tant
convaincu
s'empêcher
es avoit ac-
te décision
. Mais *Hé-*
s fils étoient
nemis trop
ong-temps.
ar les deux

traîtres se réveillèrent. On présenta à la fureur du monarque de moindres victimes, avant d'appeler sa rage sur ses fils. Personne n'étoit en sureté dans son palais. Il n'y avoit pas à espérer qu'on se justifieroit, la mort suivoit de près l'accusation. On en vint enfin aux princes eux-mêmes. *Alexandre* fut accusé d'avoir gagné son maître d'hôtel et son échanson, ses plus chers favoris, pour emprisonner le roi. Appliqués à la torture, ils nièrent constamment; on redoubla les tourmens, et il leur échappa quelques mots qui parurent suffisans pour faire arrêter le prince. Ce jeune homme désespéré envoya au roi quatre confessions différentes, chargées d'aveux beaucoup plus considérables que ceux qu'on avoit arrachés aux tortures. Il y compromettoit toute la cour, les ministres, *Phéroras* et sur-tout *Salomé*. Il l'accusoit d'être venue le trouver jusque dans son lit pour l'engager à appuyer le complot formé contre le tyran, dont il n'y avoit à espérer ni paix ni bonheur, tant qu'il vivoit.

Cette accusation, dont le but étoit d'augmenter le trouble, produisit son effet. *Hérode*, ne sachant plus à qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de sa fureur. Le jour et la nuit son ima-

gination lui peignoit ses fils armés de poignards , prêts à le frapper. Le tyran lui-même étoit aussi à plaindre que les victimes de sa cruauté. *Archélaüs* , beau-père d'*Alexandre* , instruit de ces désordres , vint à Jérusalem , et par sa douceur , par des exhortations aux enfans , des prières au père , il réussit à les réconcilier. Il fut prouvé que jamais les princes n'avoient attenté à la vie ni à la couronne de leur père. *Phéroras* eut l'effronterie de se charger du crime de l'accusation , qu'il attribua sans doute à un excès d'attachement et d'inquiétude pour son frère *Hérode*. *Hérode* l'entendit , crut à sa bonne foi , et le garda auprès de lui.

Les malheureux princes avoient été trop offensés pour que les calomniateurs ne travaillassent pas à s'en défaire. Il étoit naturel que leséjour d'une cour où dominoient leurs ennemis , leur déplût. Ils résolurent d'en sortir , et de se retirer dans quelque pays voisin où ils pussent vivre tranquillement. Ce dessein ébruité , donna au roi de nouvelles alarmes qu'on eut soin d'augmenter par des projets de révolte. Convaincu aussitôt qu'averti , *Hérode* fait arrêter ses fils , assemble un tribunal auquel il appelle des commissaires d'*Auguste*. Le roi , et

pre
lui
ave
auc
la p
ten
ente
ron
roi
alloi
qui
entre
teur
lui. S
sur l
souv
Tyro
put l
trouv
du ro
e bar
pirère
prince
glés.
Ces
même
cun s'
i dan
ontré
rétex
aître,
To

présence de cinq cents personnes, plaida lui-même contre ses malheureux enfans avec tant de véhémence, que tous les auditeurs en furent indignés. Cependant la pluralité des voix fut pour une sentence de mort. Les accusés ne furent pas entendus. Un seul homme, nommé *Tyron*, eut la hardiesse de représenter au roi que, par la mort de ses deux fils, il alloit encourir l'indignation du peuple qui leur étoit attaché, et se remettre entre les mains d'*Antipater*, le seul auteur des conspirations tramées contre lui. *Salomé* eut l'adresse de faire tomber sur *Tyron* même le crime dont il faisoit soupçonner *Antipater*. On demanda à *Tyron* les complices du prince ; il ne put les nommer : au contraire, il se trouva accusé d'avoir gagné le barbier du roi pour l'égorger. *Tyron*, son fils, le barbier, furent mis à la torture, et expirèrent dans les tourmens. Les deux princes furent menés à Sébaste et étranglés.

Ces exécutions épouvantèrent ceux même qui les avoient provoquées. Chacun s'enfuit de la demeure d'un tyran si dangereux. On craignoit d'être rencontré par ses regards. *Phéroras*, sous prétexte d'un mécontentement qu'il fit paraître, se retira dans sa hiérarchie. *An-*

tipater se fit envoyer à Rome auprès d'*Auguste*, afin de cultiver l'amitié de cet empereur pour *Hérode*. Dans cet éloignement, ces deux hommes méditèrent de se débarrasser, l'un de son frère, l'autre de son père. Le poison fut envoyé par *Antipater* à *Phéroras*. Celui-ci, touché de quelques prévenances d'*Hérode*, différa de s'en servir, et mourut de maladie. Sa femme se trouva dépositaire du poison. *Hérode* le découvrit et sut par ce moyen toute la trame. Il manda *Antipater*, qui vint sans le moindre soupçon, et fut aussitôt chargé de chaînes. Il s'étoit, malheureusement pour lui, fait une ennemie formidable de *Salomé*, sa tante, en voulant la rendre suspecte au roi, son frère. Les lettres qui contenoient la preuve de cette intrigue, furent envoyées à Rome. *Salomé*, forte de son innocence, peut-être pour la première fois de sa vie, aiguillonna la colère du roi contre son ancien complice, le fit comparoître devant un tribunal présidé par *Varus*, qu'*Hérode* avoit demandé à *Auguste*.

Cette dernière scène de la vie d'*Hérode* attendriroit, si le souvenir de ses cruautés ne fermoit toute entrée à la compassion. *Antipater* parut, portant sur son visage la honte du crime. Il se

pro
piti
pèn
de
de
vin
les
arti
cell
« T
« l
« la
« n
les
la p
son
cusa
mai
il e
ser
léra
poi
juge
écri
P
ou
fligé
lour
pein
com
pein

prosterna lâchement, en implorant la pitié d'*Hérode*. *Relève-toi*, lui dit son père, *et écoute*. Il l'accusa d'avoir tenté de l'empoisonner, exposa toute la trame de la conspiration qu'il venoit de découvrir, cita les témoins et déduisit toutes les preuves. Sa dernière accusation qu'il articula avec le plus de véhémence, fut celle de la mort de ses deux aimables fils. « Tu as été leur barbare persécuteur, » lui dit-il, s'ils étoient coupables, et « leur infâme meurtrier s'ils étoient innocens ». Au nom de ces deux princes, les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole, et il ne put que faire signe à son avocat de poursuivre les chefs d'accusation. *Antipater* tenta de se justifier; mais accablé par le poids des preuves, il eut recours aux imprécations et aux sermens, ressources ordinaires des scélérats convaincus. *Varus* ne prononça point de sentence, elle fut renvoyée au jugement d'*Auguste*, auquel *Hérode* écrivit.

Pendant cette affaire le monarque, outre les tourmens de l'ame, étoit affligé dans son corps d'une maladie douloureuse. Les historiens en ont fait une peinture effrayante, en la regardant comme un châtiment avant-coureur des peines destinées à ce prince dans une

autre vie. Chaque crise annonçoit une mort prochaine. Le bruit se répandit un jour qu'il venoit d'expirer. *Antipater*, dans sa prison, en marqua de la joie. Son père le sut, et le fit tuer. Il ne survécut que cinq jours à son fils, et mourut à l'âge de soixante-dix ans, « consolé, « dit l'historien *Joseph*, de ses chagrins « domestiques, par le plaisir d'avoir « réussi dans tout le reste ». Jusqu'à la fin, il conserva son caractère atroce. Sentant le moment de son trépas fort prochain, il fit convoquer, sous peine de mort, les principaux de la nation à Jéricho, les fit renfermer dans le cirque, et chargea très-expressément sa sœur *Salomé* et son mari *Alexas* de faire massacrer tous ces Juifs aussitôt qu'il auroit rendu le dernier soupir. « C'est ainsi, « dit-il, que je prétends, non-seulement « réprimer la joie maligne de ce peuple, « mais l'obliger même à accompagner « ma mort de ses larmes ». Cette barbare disposition ne fut pas exécutée. Aussitôt que le roi fut mort, *Alexas* et *Salomé* firent ouvrir le cirque, et renvoyèrent les prisonniers.

Messie.

Sous *Hérode* s'accomplit la prophétie qui avoit annoncé que le *Messie* naîtroit quand le sceptre sortiroit de *Juda*; c'est-à-dire, quand les Juifs cesseroient d'être

gon
Or
ces
fau
sire
par
s'an
toir
cha
d'*H*
Mag
lors
quan
étoie
inhu
fans
ans,
mass
avec
et qu
lence
preuv
1°. L
gnifiq
curier
riens
qui v
faire
solenn
d'*Aug*
tudes

gouvernés par des princes de leur race. Or, *Hérode* avoit détruit tous les princes Asmonéens. C'est donc sous lui qu'il faut chercher la venue du Messie, si désirée par les Juifs. Ils le méconnurent, parce que la naissance de *Jésus-Christ* ne s'annonça point par des faits dont l'histoire profane ait jugé à propos de se charger. On voudroit trouver dans la vie d'*Hérode*, 1°. la réception qu'il fit aux Mages; 2°. sa conversation avec eux, lorsqu'il les engagea à passer par sa cour, quand ils auroient trouvé l'enfant qu'ils étoient venus chercher; 3°. l'ordre inhumain de faire massacrer tous les enfans de Bethléem, au-dessous de deux ans, pour tâcher d'envelopper dans le massacre, celui qu'on lui disoit naître avec des droits au trône qu'il occupoit, et qu'il destinoit à sa famille. Mais le silence des historiens profanes n'est pas une preuve que ces faits n'aient pas existé. 1°. La cour d'*Hérode*, opulente et magnifique, étoit fréquentée par trop de curieux étrangers, pour que les historiens aient tenu compte de tous ceux qui venoient la visiter. C'étoit assez de faire mention de quelques réceptions solennelles, comme celles de *Cléopâtre*, d'*Auguste* et d'*Agrippa*. 2°. Les inquiétudes qu'*Hérode* manifesta aux mages

ont pu être regardées par ses courtisans comme des effets de son caractère ombrageux, qui ne méritoient pas d'être recueillis, ni par conséquent d'être transmis à la postérité. 3°. Quant au massacre des innocens, auprès des cruautés d'*Hérode*, qui, par les armes, la misère ou les supplices, fit périr une infinité de malheureux des deux sexes et de tout âge, qu'est-ce que l'ordre de faire mourir les enfans d'une bourgade? Et si pour lors, cet ordre a mérité l'attention des personnes intéressées, étoit-il assez important pour fixer l'attention de l'historien? D'ailleurs la barbarie affreuse dont il vouloit ensanglanter ses funérailles, ne rend-elle pas tout croyable d'un pareil monstre?

Il l'avoit bien prévu, le deuil ne fut ni long, ni lugubre. *Archélaüs*, son petit-fils, qu'il avoit déclaré, par testament, son successeur, donna à la pompe funèbre, un éclat majestueux, et la termina par une fête, par des largesses faites au peuple, et un repas magnifique à ses amis. Le testament portoit expressément qu'il n'auroit de force qu'après qu'il auroit été ratifié par *César*. Fidèle à cette clause, *Archélaüs* ne voulut ni prendre la couronne, ni s'asseoir sur le trône avant d'avoir été à Rome.

S
ven
aupr
don
voya
tère
rom
testa
pou
don
pare
Il y
pour
qui
jeun
Sim
une
réuss
trou
les c
et le
derni
diess
appu
bloie
sa ho
Ses s
grand
péné
de pe
chefs

Son départ fut différé par un soulèvement. La douceur ne réussissant pas auprès des mutins, il employa la force dont on lui fit un crime. Pendant son voyage, quatre autres révoltes éclatèrent. La première contre les officiers romains qui étoient venus exécuter le testament d'*Hérode*. La seconde eut pour chef un bandit nommé *Judas*, dont les succès durèrent quelque temps parce qu'il s'empara d'un arsenal royal. Il y trouva des habillemens et des armes pour sa troupe. Il pilla aussi les recettes qui le mirent en fonds. Un troisième, jeune homme de belle figure, nommé *Siméon*, déjà estimé des Juifs, prit une manière de faire la guerre qui réussit ordinairement dans les temps de troubles. Il menoit ses partisans contre les châteaux et les maisons opulentes, et leur abandonnoit les richesses. Un dernier, appelé *Arthionge*, d'une hardiesse brutale, d'une taille gigantesque, appuyé de quatre frères qui lui ressembloient, eut la prétention de changer sa houlette de berger contre un sceptre. Ses soldats dignes de lui, commirent de grandes violences par-tout où ils purent pénétrer. Les Romains eurent beaucoup de peine à réduire tous ces mutins. Les chefs se firent tuer plutôt que de se

Archélats.

Ap. D. 3200

De J.-C. 2

rendre. Ils évitèrent par-là le supplice de leurs compagnons, qui furent crucifiés au nombre de deux mille. Tant de rebellions en si peu de temps, justifieroient presque la sévérité, souvent barbare, avec laquelle *Hérode* avoit gouverné ce peuple indocile et opiniâtre.

C'étoit cependant pour régner sur une nation si difficile, que les prétendants se disputoient à Rome. Car *Archélaüs* n'étoit pas le seul. *Salomé* toujours intrigante y avoit amené *Antipas*, autre fils d'*Hérode*. Il existoit deux testamens de ce prince. Par l'un, il déclaroit *Antipas* son successeur; par l'autre, il donnoit la couronne de Judée à *Archélaüs*. Il s'agissoit de décider entre les deux. Les défenseurs du premier disoient qu'il avoit été fait, à la différence du second, dans un temps où l'esprit du testateur n'étoit affoibli ni par la maladie, ni par la vieillesse. L'avocat d'*Archélaüs* tiroit un grand avantage pour la validité de son titre, de la clause qui mettoit l'exécution à la disposition de *César*. Un troisième parti, composé de députés Juifs, ne vouloit ni d'*Antipas* ni d'*Archélaüs*; mais à la place de la royauté, il demandoit que la Judée, déclarée province Romaine, fût gouvernée par des magis-

trats Romains. *Auguste* prit un milieu entre les opinions. Il donna la moitié du royaume à *Archélaüs*, avec le nom d'*Ethnarque*, ou chef de nation, et la promesse de lui donner celui de *Roi* aussitôt qu'il auroit prouvé par sa conduite qu'il en étoit digne. Dans le lot d'*Archélaüs*, étoient comprises la Judée, l'Idumée, et Samarie. Le reste des états d'*Hérode* fut divisé entre ses deux fils, *Philippe*, qui eut une partie de la Galilée avec des états adjacens, et *Antipas* l'autre partie, arrondie jusqu'au Jourdain. *Salomé* qui étoit très-favorisée dans les deux testamens, ne se laissa pas oublier dans le partage. Elle eut des villes et de l'argent. *Auguste* distribua tout le legs aux autres petits-fils du défunt, maria les filles qui restoient à pourvoir, et ne garda que quelques vases de petite valeur, par égard pour la mémoire de son ami.

La clause qui promettoit à *Archélaüs* la royauté en cas de bonne conduite, n'avoit pas été mise sans motif. Ce prince ne donnoit pas des espérances d'un gouvernement doux et sage. Il passoit pour despote et vindicatif. On lui reprochoit quelque cruauté dans la manière dont il avoit terminé et puni la rébellion avant son voyage de Rome.

La suite ne répondit que trop à ce commencement. Outre des défauts de conduite, mauvaises mœurs, libertinage public, irréligion affectée, les Juifs et les Samaritains allèrent à Rome porter des plaintes contre ses exactions et sa tyrannie. *Auguste* le manda comme un simple particulier, l'envoya en exil à Vienne dans les Gaules, dépouillé de ses biens, et réduisit son partage en province Romaine.

En peu d'années, il y eut quatre gouverneurs, tous avides, exacteurs, impérieux, arbitraires, et ce qui amène souvent de graves malheurs, méprisant ceux qu'ils gouvernoient. *Ponce Pilate*, le cinquième, réunit éminemment toutes ces mauvaises qualités. Il se jouoit, comme ses prédécesseurs, de la dignité de grand-prêtre, la donnoit et la retiroit, sans égards pour le mérite ni pour l'opinion et l'estime publique; ne fut-ce que des préjugés, ceux de tout un peuple sont toujours respectables, du moins, on n'y doit toucher qu'avec les plus grandes précautions, et par pure nécessité. Les Juifs abhorroient les images, ils les regardoient, même sur des enseignes militaires, comme des signes de paganisme, et croyoient que l'entrée n'en étoit pas

permise dans la ville sainte. *Pilate* connoissoit leur aversion : soit pour les mortifier , soit pour tirer d'eux quelque somme d'argent , car il étoit très-avare , il introduisit dans Jérusalem les aigles romaines. Les habitans consternés, allèrent le supplier de faire retirer ces objets de scandale. Ils restèrent cinq jours et cinq nuits, prosternés à la porte de son palais, sans pouvoir obtenir de réponse. A la fin, il parut vouloir les entendre. Il fit dresser son tribunal dans le cirque, et le fit entourer de soldats, qui avoient ordre de tomber, au premier signal, sur ceux qui ne fuïroient pas. Les Juifs les virent, et sans s'émouvoir tendirent le col aux meurtriers, protestant que la mort seroit moins terrible pour eux que la violation de leurs lois. *Pilate* se laissa fléchir. Dans d'autres occasions, la crainte d'être dénoncé à *César*, lui fit révoquer des ordres injustes, disposé à en donner de pareils par la même crainte. Tel étoit le gouverneur de la Judée, lorsque *Jésus* s'y fit connoître.

Ne fût-il qu'un homme extraordinaire, sa vie mériteroit d'être recueillie, à plus forte raison, si on le considère comme l'auteur d'une religion qui s'est étendue par toute la terre. *Jésus* étoit

pauvre , quoique de la race de David. Sa mère le conçut vierge , et le mit au monde dans un village de Galilée. Sa naissance fut annoncée aux petits et aux grands ; aux petits , par le ministère des anges , qui en instruisirent les bergers ; aux grands , par une étoile qui conduisit les mages à son berceau. Sa mère fut obligée de l'emmener en Egypte , pour le soustraire aux recherches jalouses d'*Hérode*. A l'âge de douze ans , il étonnoit les docteurs dans le temple , par la sagesse de ses réponses.

Mission de J. C. Sa mission étoit prédite par *Jean* , fils de *Zacharie* , prêtre , prophète , et précurseur du Messie. Les disciples de *Jean* s'attachèrent à J. C. par ordre de leur maître. L'eau changée en vin dans les noces de Cana en Galilée , est le premier miracle qui attesta sa puissance ; l'expulsion des marchands hors du temple qu'ils prophanoient , son premier acte d'autorité. Sa science profonde convertit à lui-même un docteur pharisien nommé *Nicomède*. Il s'attendrit sur le sort de *Jean* , victime de son zèle contre les vices d'*Hérode* et d'*Hérodias* , sa femme. Le fils du centenier guéri , le démoniaque délivré , la pêche miraculeuse , l'usage des membres rendu à un paralytique , servent

Ap. D. 3029

De J.-C. 31

d'
du
co
à
de
cla
La
de
mo
po
cu
res
en
«
«
«
fen
de
«
Et
rac
fui
tio
uti
rah
tati
nis
So
ou

d'appui à sa doctrine. Il guérit le jour du sabbat, malgré le scandale qu'en conçoivent les Pharisiens, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi.

Rien de plus étonnant que le choix de ses apôtres, pris dans la dernière classe du peuple, grossiers et ignorans. La douceur, la bienfaisance, l'esprit de paix éclatent dans son sermon sur la montagne, et sa tendre indulgence pour le pécheur pénitent, dans l'accueil consolant qu'il fait à la pécheresse. Le repentir, selon lui, doit être encouragé. « Il ne faut pas briser un rocher presque cassé, ni éteindre un feu dont il reste encore une étincelle. » Plus coupable encore, la femme adultère trouve grâce auprès de lui. « Que celui qui est sans péché, dit-il, lui jette la première pierre. » Et ses accusateurs, qui croyoient arracher une sentence de mort, s'enfuirent confondus.

Les discours de *Jésus* respirent l'onction ; ses remontrances, le désir d'être utile. On trouve la justesse dans ses paraboles, le pathétique dans ses exhortations. Quelle vertu n'a-t-il pas préconisée ! Quel vice n'a-t-il pas foudroyé ! Soit qu'il redresse un boiteux, soit qu'il ouvre les yeux à un aveugle, soit qu'il

ressuscite un mort, il fait toutes ces actions miraculeuses comme maître de la nature, sans effort, sans paroître étonné de sa puissance. Il entre dans la mer, elle devient ferme sous ses pieds. Sous sa main bienfaisante, cinq pains se multiplient, et nourrissent cinq mille personnes. Mais s'il est Dieu dans ses prodiges, il se montre homme pour ses amis. Les douces larmes qu'il répand avec les sœurs affligées de Lazare! et cet élan du cœur à ses disciples : *allons lui rendre la vie*. Quel contraste entre cette sensibilité pour un ami, et l'indifférence avec laquelle il prédit les injures dont on l'accablera, les tourmens qu'on lui fera souffrir, et la mort ignominieuse qui lui est préparée!

Elle fut l'ouvrage de la haine des Pharisiens dont il avoit contredit l'orgueil et démasqué l'hypocrisie. Ils obtinrent sa condamnation du gouverneur *Ponce Pilate*, en le menaçant de le déferer à *César*, s'il faisoit grâce à un homme qui se disoit roi des Juifs. Comme la vie de *Jésus* avoit été une vie entière de prodiges, son tombeau fut aussi glorieux. Il en sortit le troisième jour, se fit voir à ses apôtres, et leur ordonna d'aller prêcher sa doctrine par toute la terre. Dans un siècle de lumières, dans

des villes opulentes, le centre du luxe et des plaisirs, douze hommes du peuple, grossiers et ignorans, firent adopter une religion fondée sur des mystères, contraire à la volupté, ennemie du faste et de tout ce qui flatte l'orgueil humain. Ils la firent triompher malgré les contradictions des docteurs, les préventions des souverains, et enfin elle a rempli toute la terre. Tel est l'abrégé de la vie et de la doctrine du fondateur du christianisme. Son succès qui est le plus grand des miracles, peut, pour opérer la persuasion, se passer de tous les autres.

La lâche complaisance de *Ponce Pilate* qui lui avoit fait signer la mort de J. C. contre la réclamation de sa propre conscience, ne le sauva pas de la disgrâce qu'il craignoit. Les Juifs se plainquirent de ses exactions. Il fut révoqué et envoyé en exil. A des gouverneurs dont la Judée eut plus ou moins à se louer ou à se plaindre, succéda un roi éprouvé par les vicissitudes de la fortune.

Hérode Agrippa, petit-fils d'*Hérode* le grand, fut élevé à Rome à la cour de *Tibère*, avec *Drusus* et *Caius*, surnommé, depuis *Caligula*. *Agrippa* s'y accoutuma au luxe et à la profusion.

Agrippa.

A la mort de *Drusus*, *Tibère* éloigna les amis de ce prince, pour ne plus avoir sous ses yeux ceux qui pouvoient lui rappeler la mémoire d'un neveu chéri. *Agrippa* se trouva dans le plus grand embarras, sans ressource et chargé de dettes. Il alla se renfermer dans un château d'Idumée, résolu de s'y laisser mourir de faim. Sa femme lui fournit quelques secours qui furent bientôt épuisés. *Hérode Antipas*, son beau-frère, crut lui faire un beau présent, en lui donnant la principale magistrature de Tibériade, dont le revenu pouvoit le faire subsister avec honneur. Mais cela ne put suffire à un homme incapable de régler sa dépense. Son beau-frère lui en fit reproche.

Peu fait pour des réprimandes de cette espèce, *Agrippa* va trouver *Flaccus*, gouverneur de Syrie, vit quelque temps dans l'aisance auprès de lui, se brouille, retourne à Rome, au hasard de ce qui pouvoit arriver; en effet, ses créanciers le font arrêter et charger de chaînes. Pendant qu'il languissoit dans la prison, *Tibère* meurt; *Caligula* monte sur le trône. Son premier soin est d'appeler auprès de lui son ami *Agrippa*, qui du cachot passe dans le palais de l'empereur, et change sa

chaîne de fer contre une d'or, dont *Caligula* lui fait présent, aussi pesante que celle de fer qu'il portoit, le revêt de la pourpre, lui met le diadème sur la tête, et l'établit roi de la Judée. Les Juifs ont eu peu de priaces dont le gouvernement leur ait été plus avantageux. En allant dans son royaume, passant par Alexandrie, il fit punir le gouverneur des vexations qu'il leur faisoit éprouver. Il risqua sa faveur auprès de *Caligula*, et même sa vie, pour épargner aux habitans de Jérusalem une insulte à leur religion, qu'ils craignoient plus que la mort.

L'empereur s'étoit mis en tête de faire placer la statue de *Jupiter* dans le temple, et de s'y faire adorer lui-même comme un Dieu. Envain le gouverneur *Pétrone* différoit l'exécution de cet ordre, en disant qu'il falloit donner du temps aux artistes chargés de la statue, qui devoit être un chef-d'œuvre. *Caligula* pressoit, et *Pétrone*, malgré sa bonne volonté, alloit être forcé d'obéir. *Agrippa* qui étoit à Rome, se présente à l'empereur dans le dessein de faire changer, ou du moins de suspendre l'ordre sacrilège. Au lieu d'en être reçu avec la bienveillance ordinaire, le roi entend ces paroles aussi insensées qu'im-

pies : « Vos sujets Juifs sont d'étranges
 « gens de ne pas vouloir me reconnoître
 « pour un Dieu. J'avois commandé qu'on
 « érigeât la statue de *Jupiter* dans leur
 « temple, il semble que mes ordres trou-
 « vent en eux une résistance que je ne
 « puis envisager que comme une rebel-
 « lion déclarée. » A ces mots *Agrippa*,
 comme frappé de la foudre, tombe sans
 connoissance. On l'emporte sans que
 l'empereur montre la moindre sensibi-
 lité pour l'état de son ami. Cependant
 quelques jours après, *Agrippa* qui sa-
 voit comment il falloit le prendre, lui
 donne un grand festin, et obtient dans
 la gaîté du repas, ce qui lui avoit été
 refusé dans des momens moins pro-
 pices.

Agrippa contribua beaucoup à pro-
 curer l'empire à *Claude*. Ce bon office
 lui valut une faveur décidée. Il s'en
 servit pour le bien de son peuple. Re-
 venu dans son royaume, il fit éclater
 plus de zèle pour la religion Judaïque,
 qu'aucun de ses prédécesseurs. Outre
 qu'il se distingua par un attachement
 sincère au culte de ses pères, il se rendit
 recommandable par plusieurs actes de
 générosité et de clémence ; cependant
 il n'a pas obtenu les éloges des histo-
 riens chrétiens, parce qu'il a commencé

les persécutions. Le crédit dont il jouissoit à Rome, lui donna la liberté de fortifier beaucoup de villes. Néanmoins les ombrageux Romains l'obligèrent de cesser la construction d'un rempart qui auroit pu rendre Jérusalem presque imprenable. Il étoit si respecté de ses voisins, que dans un voyage qu'il fit à Tibériade, il fut visité et complimenté par cinq rois. Cette affluence de monarques contrastoit singulièrement avec le rôle modeste qu'il avoit joué autrefois dans la même ville, étant le premier magistrat de Tibériade. Loin d'oublier son premier état, *Agrippa* fit suspendre dans le temple, à côté de son diadème, la chaîne d'or qu'il avoit échangée contre celle de fer, monument des vicissitudes de la fortune. Il laissa un fils nommé *Agrippa*, comme lui, âgé de dix-sept ans, et trois filles fiancées à des rois.

Claude, dans le premier moment, voulut mettre le jeune *Agrippa* sur le trône : mais les réflexions firent tort au jeune prince. L'empereur réduisit la Judée en province romaine, et donna, après quelques années, à *Agrippa*, en échange, le royaume de Chalcis. La Judée fut livrée à un gouverneur nommé *Félix*, frère de *Pallas*, favori de l'em-

d'étranges
reconnoître
mandé qu'on
r dans leur
ordres trou-
e que je ne
une rebel-
Agrippa,
tombe sans
e sans que
re sensibi-
Cependant
Agrippa qui sa-
rendre, lui
tient dans
i avoit été
moins pro-

oup à pro-
bon office
ée. Il s'en
euple. Re-
fit éclater
Judaïque,
urs. Outre
tachment
il se rendit
s actes de
ependant
des histo-
commencé

preur. En citant cette consanguinité, c'est dire que le gouverneur se crut tout permis, et que les Juifs furent très-malheureux sous sa verge de fer. Il avoit déjà paru, et il continuoit de paroître dans la campagne des bandes de brigands. Par la négligence du gouverneur ou par sa collusion, ils s'introduisoient dans les villes. Le gouverneur s'en servoit pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient. A son exemple, les Juifs eux-mêmes avoient pris l'habitude de payer des assassins.

Un grand désordre s'étoit introduit dans le sanctuaire. Depuis long-temps les grands sacrificateurs ne faisoient que paroître sur le trône pontifical. Rois, gouverneurs, préteurs, tous ceux qui avoient autorité, trouvoient leur intérêt à rendre cette dignité mobile, et la faisoit pour ainsi dire passer de main en main. Les prêtres inférieurs n'étoient pas plus stables dans leurs places. Evincés et possesseurs, il falloit que tous vécussent. Or, les dîmes, les offrandes, et autres rétributions devenoient insuffisantes. Ils se les arrachent les uns aux autres. L'aigreur fut poussée au point que les compétiteurs ne marchent plus qu'accompagnés d'assassins, se chargeoient lorsqu'ils se rencontroient,

sanguinité, sur se crut
 Juifs furent
 erge de fer.
 tinoit de
 des bandes
 ce du gou-
 ils s'intro-
 gouverneur
 le ceux qui
 le, les Juifs
 abitude de
 t introduit
 g-temps les
 soient que
 cal. Rois,
 s ceux qui
 leur inté-
 obile, et la
 r de main
 rs n'étoient
 aces. Evin-
 que tous
 offrandes,
 ient insuf-
 nt les uns
 oussée au
 ne mar-
 l'assassins,
 ontroient,

jusques dans le temple, qu'ils souil-
 loient de sang et de meurtres. *Festus*,
 successeur de *Félix*, employa tout le
 temps de son gouvernement à tâcher
 d'étouffer trois espèces de guerres ci-
 viles. Celle des prêtres entr'eux, celle
 des laïcs séditieux contre les Romains,
 contre les Juifs volontairement soumis
 à eux, et enfin contre les bandits. Ceux-ci
 se glissoient dans les maisons, et guet-
 toient sur les chemins, surtout les fem-
 mes et les enfans. Ils les emmenoit
 dans leurs repaires, et de là faisoient
 savoir aux parens qu'ils ne les relâche-
 roient qu'à tel prix. Par-là, les familles
 opulentes furent ruinées.

A *Festus* succéda *Génius Florus*. Il
 vit quel fléau c'est qu'un méchant
 comme armé de puissance. Ses rapines,
 ses cruautés, ses intelligences intéres-
 sées avec les plus déterminés bandits,
 étoient si publiques et si révoltantes,
 que les Juifs le regardèrent moins com-
 me un magistrat, envoyé pour les gou-
 verner, que comme un bourreau destiné
 à les exterminer. Son but étoit de les
 porter à une rébellion ouverte, pour
 avoir le plaisir cruel de les voir périr
 eux-mêmes, ou pour empêcher qu'on
 n'en vînt à l'examen de son horrible ad-
 ministration. Il ne réussit que trop dans

cet affreux dessein, et il jeta de telles semences de discordes, qu'il parvint à allumer une guerre qui ne finit que par la ruine totale de la nation Juive. *Jésus-Christ* l'avoit prédit en termes presque aussi clairs, que s'il eût parlé après l'événement. Mais que penser de ce que rapporte l'historien *Joseph* d'un paysan nommé *Jésus* ?

Il fut, dit-il, pendant la fête des tabernacles, saisi d'une étrange phrénésie. Il couroit nuit et jour par les rues de la ville, criant d'une voix forte : « Malheur sur la ville ! malheur sur le temple ! voix du côté des quatre vents ! voix contre Jérusalem ! voix contre le peuple » ! Il redouloit ces cris funestes les fêtes et les jours de sabbat, sans que sa voix s'affoiblît jamais. Les principaux Juifs lui firent donner le fouet, sans pouvoir l'obliger à se taire, ni à répondre à une seule question. Le gouverneur renchérit, et le fit déchirer jusqu'au sang. Il ne lui échappa pas un mot ni un gémissement : il n'injurioit pas ceux qui le battoient, ni ne remercioit pas ceux qui lui donnoient à manger. On le laissa aller comme un fou, et l'on s'accoutuma à l'entendre ; mais un jour, après avoir prononcé ses terribles menaces, il ajou-

ta
«
fiu
lan
éto
doi
éto
ave
gno
ma
noi
Ain
mo
ché
qui
pers
sans
reau
plus
se t
qui
Rom
rant
les f
ensu
dése
tout
assez
mém
fuyor

ta d'un ton plus lamentable : « Malheur
« aussi à moi » ! Et ce sinistre prophète
fut en même temps frappé d'une pierre
lancée par une machine , et fut tué.

La haine du peuple contre *Florus* ,
étoit montée à son comble : elle s'éten-
doit sur les Romains et sur ceux qui leur
étoient attachés. Par-tout où les Juifs
avoient la supériorité , ils n'en épar-
gnoient pas un : ceux-ci, en revanche ,
massacroient même les Juifs qui se te-
noient en paix dans leurs demeures.
Ainsi *Florus* , sans qu'on en sache le
motif, envoya des soldats piller le mar-
ché , avec ordre d'égorger tous ceux
qui s'y trouveroient. Plus de trois mille
personnes , hommes , femmes et en-
fants furent massacrés par ces bour-
reaux : ils amenèrent au gouverneur
plusieurs prisonniers , parmi lesquels
se trouvoient des gens de distinction ,
qui même avoient été faits chevaliers
Romains. Ce titre d'honneur ne les ga-
rantit pas de la cruauté de *Florus* , qui
les fit fouetter devant son tribunal, et
ensuite crucifier. Aussi tout le monde
désertoit cette malheureuse ville , sur-
tout les Chrétiens qui étoient déjà en
assez grand nombre. Il en étoit de
même du reste de la Judée , chacun
fuyoit une terre proscrite , inondée de

sang, couverte de cadavres. Si le rapport des historiens est juste, on est effrayé du nombre des morts qui s'enterrèrent dans les villes et dans les campagnes, vingt mille à Césarée, quarante mille à Jotapa, cinquante mille à Alexandrie, vingt-trois mille à Scytopolis, sans compter ceux qui périssoient dans les surprises, les embuscades et les rencontres, genre de guerre très-destructeur.

Vespasien
et Titus.

Ap. D. 3069

De J.-C. 71

Les nouvelles qui arrivoient de tous côtés des fureurs qui ruinoient ce malheureux pays, firent enfin prendre à *Néron* la résolution d'employer tous les moyens de le soumettre. Cette guerre demandoit un homme de tête et de main. L'empereur nomma *Vespasien*, déjà connu par une expédition à peu-près pareille en Germanie. Ce général avança méthodiquement dans le royaume, s'empara des villes fortes, y mit de bonnes garnisons, et chassa vers le centre ceux que le zèle de la religion, ou la crainte d'être punis de leurs barbaries détournoient de se rendre aux Romains. On les nommoit en général *Zélateurs*. Mais il y avoit parmi eux plus de ceux qui prenoient la religion pour prétexte, que de ceux qui combattoient par un véritable attachement pour elle. Insensible

me
de
qui
res
reti
late
tieu
les
gloi
disc
à la
I
Zac
pare
ties
gran
cein
lequ
les b
heur
certa
de su
lérat
trahi
lateu
men
ter,
et d'a
qui é
des c
le mo
T

Si le rap-
on est ef-
qui s'en-
dans les
arée, qua-
nte mille à
le à Scyto-
périssoient
cades et les
très-des-

ent de tous
nt ce mal-
prendre à
ver tous le
guerre d
et de main.
sien, déjà
à-peu-près
éral avança
ume, s'em-
de bonnes
entre ceux
à la crainte
es détour-
mains. On
teurs. Mais
ceux qui
texte, que
ar un véri-
Insensible.

ment ayant en horreur la scélératesse de leurs collègues, plusieurs Zélateurs quittèrent cette troupe infernale; il n'y resta plus que des brigands atroces qui retinrent le nom jadis honorable de *Zélateurs*. On les peint orgueilleux, ambitieux, cruels, commettant de sang-froid les crimes les plus horribles, pour la gloire de Dieu qui auroit été blessé, disoient-ils, si son peuple s'étoit soumis à la puissance des payens.

Leurs premiers chefs se nommoient *Zacharie* et *Eléazar*. Ils s'étoient emparés du temple, et faisoient des sorties sur la ville. *Ananus*, qui avoit été grand sacrificateur, les chassa de l'enceinte extérieure, à l'aide du peuple sûr lequel il conservoit quelque crédit, et les bloqua dans l'intérieur. Il avoit malheureusement admis à sa confiance un certain *Jean*, fils de *Lévi*: en feignant de suivre le parti des modérés, ce scélérat ne cherchoit que l'occasion de les trahir. *Ananus*, l'envoya faire aux *Zélateurs* des propositions d'accommodement; loin de les engager à les accepter, *Jean* leur conseilla de tenir ferme, et d'appeler à leur secours les Iduméens, qui étoient pour ainsi dire les *Zélateurs* des campagnes. Ils vinrent, et trouvèrent le moyen de s'introduire dans le temple.

il n'y eut alors sorte de cruautés que les deux troupes réunies n'exercassent sur le parti opposé. Une mort prompte leur paroissoit quelque chose de trop doux ; ils s'appliquèrent à perfectionner l'art des tortures , et ils n'accordoient la faveur de la mort à leurs ennemis , que lorsque l'excès des longs tourmens les avoit privés de toute connoissance. Pour couvrir les meurtres d'une ombre de justice , ils érigèrent une espèce de tribunal devant lequel ils faisoient comparoître leurs victimes ; mais quand la décision ne leur plaisoit pas , ils les massacroient. « Cette absolution , disoient-ils ironiquement , est plus sûre que celle des juges ».

Douze mille personnes périrent dans ce premier massacre , la plupart gens de distinction , et à la fleur de l'âge. La rage des *Zélateurs* s'étendit , non sur la populace qui étoit toute pour eux , mais sur la classe aisée et travaillée du peuple. Avoir paru leur être opposé , en quelque chose , étoit un crime capital ; ceux qui demeuroient dans l'inaction étoient des espions. Quiconque n'applaudissoit pas à leurs infâmes actions , étoit mal intentionné ; mais si l'on avoit le malheur de passer pour riche , ou de déplaire à un *Zélateur* , on étoit sûr de périr. On n'o-

soit
crés
bar
per
cel
fin
reun
nère
la li
C
fit
étoi
ges
Il se
hard
trou
ves,
pens
donn
que
rend
escar
mon
assez
Les l
mille
cont
qui
adro
ner à

soit ni gémir, ni pleurer ses amis massacrés, ni leur donner la sépulture : leur barbarie avoit étouffé dans les hommes persécutés, tout autre sentiment que celui de la frayeur. Les Iduméens à la fin se lassèrent eux-mêmes de ces horreurs : à quelques-uns près, ils abandonnèrent les *Zélateurs*, après avoir donné la liberté à deux mille prisonniers.

Outre le motif d'humanité qui leur fit quitter Jérusalem, les Iduméens étoient rappelés chez eux par les ravages qu'y faisoit un nouveau chef de parti. Il se nommoit *Simon*, jeune homme hardi et ambitieux. Pour augmenter sa troupe, il donnoit la liberté aux esclaves, et aux hommes libres des récompenses. Ainsi il se forma une armée qui donna de la jalousie aux *Zélateurs*, parce que *Simon* marqua quelque dessein de se rendre maître de Jérusalem : il y eut des escarmouches entre les deux partis. *Simon* ne trouvant pas encore le moment assez favorable, se porta en Idumée. Les Iduméens au nombre de vingt-cinq mille marchèrent contre lui : ils se rencontrèrent, et se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif. *Simon*, aussi adroit que brave, trouva moyen de donner à ses ennemis un général de sa main,

qui lui livra l'armée Idumécenne, selon leur convention.

Pendant que *Simon* étoit occupé en Idumée, les *Zélateurs* de Jérusalem qui se hasardoient quelquefois hors des murs, prirent sa femme. Ils croyoient que pour la recouvrer, il subiroit toutes les conditions qu'ils voudroient lui imposer. Ils se trompèrent. *Simon* vient se poster avec son armée devant les portes de Jérusalem. Par ses cruautés, il jette une telle épouvante dans l'âme de ses ennemis, qu'ils s'estiment heureux de lui rendre sa femme.

Les chefs des *Zélateurs* n'étoient plus *Zacharie* et *Eléazar*. *Jean*, celui qui avoit trahi la confiance d'*Ananus*, les avoit supplantés. Sa méchanceté détacha de lui une partie des *Zélateurs* qui prirent pour chef un prêtre nommé *Eléazar*. Malgré le partage de ses forces, *Jean* ne devenant pas plus traitable, le peuple mécontent, introduisit *Simon* dans la ville. De sorte qu'ils se trouvoient trois chefs. *Eléazar* occupoit le parvis des prêtres, qui étoit le poste le plus avantageux; mais aussi, il n'avoit que deux mille quatre cents hommes, qu'il ne pouvoit nourrir qu'avec les offrandes des fidèles. Le parvis du peuple beaucoup plus grand, contenoit sous

Jea
pro
con
il n
nce
de
roi
le s
nen
Sim
mil
mé
ré
Pen
qui
pou
un
s'en
T
Ves
mor
siég
fait
y av
que
leur
forc
à la
auss
rete
dats

Jean six mille hommes, auxquels il ne procuroit les vivres que par des sorties continuelles. Quand il faisoit ces sorties, il mettoit le feu par-tout. Par cette manœuvre, il réduisit en cendre beaucoup de blé, et d'autres provisions, qui auroient pu aider les habitans à soutenir le siège pendant plusieurs années. L'ennemi qui lui coupoit les vivres, étoit *Simon*, maître de la ville, fort de dix mille *Zélateurs* et de cinq mille Idu-méens. Ces trois chefs furent bientôt réduits à deux par l'adresse de *Jean*. Pendant une fête solennelle, parmi ceux qui entroient dans le parvis des prêtres pour y déposer leurs offrandes, il mêla un nombre suffisant de soldats, qui s'emparèrent des portes.

Tel étoit l'état de Jérusalem, lorsque *Vespasien* parvint à l'empire après la mort de *Vitellius*. Il chargea son fils du siège de la ville, pour lequel il avoit fait les préparatifs nécessaires. Les fêtes y avoient attiré une multitude de Juifs que les *Zélateurs* incorporèrent dans leurs troupes, partie de gré, partie de force; ils servirent à hâter la famine, et à la rendre plus affreuse. On chercha aussi des travaux même inutiles, pour retenir des ouvriers, dont on fit des soldats ou des assassins. *Titus* commença

Siège.

Ap. D. 1072

De J.-C. 74

par des propositions qui ne furent écoutées ni par *Jean*, ni par *Simon*. Ce n'est pas que ces chefs fussent d'accord ; au contraire , ils se faisoient une guerre animée et opiniâtre ; mais ils se réunissoient pour repousser les Romains , alors ils s'aidoient réciproquement. La bonne intelligence renaissoit aussi entre eux , telle qu'elle peut régner entre les brigands , quand il s'agissoit de piller , de chercher et d'arracher des vivres.

Le siège commença donc avec tout l'acharnement de la haine , tant du côté des assaillans que de celui des assiégés. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur , *Titus* se montra sévère et inexorable. Tous ceux qu'on prenoit les armes à la main étoient mis en croix. Les *Zélateurs* répandirent le bruit que les Romains infligeoient ce cruel supplice à ceux qui se rendoient. *Titus* eut beaucoup de peine à les détromper ; mais quand ils eurent reconnu leur erreur , beaucoup de Juifs s'efforcèrent de gagner le camp des Romains. Il semble que les *Zélateurs* auroient dû faciliter cette évasion , qui pouvoit leur donner le moyen de prolonger le siège. Au contraire , le desir forcené de n'être pas seuls malheureux , et d'entraîner l'univers s'ils avoient pu dans leur perte , leur fit faire

des gardes exactes pour arrêter ceux qui vouloient se sauver. Parmi les malheureux qui échappèrent, beaucoup trouvèrent un nouveau danger chez les Romains. On sut que quelques-uns avoient avalé des diamans et des pièces d'or. L'avidité qui ne connoît pas de lois, porta les soldats à les éventrer, afin de trouver leur trésor. Il en périt plus de deux mille avant que *Titus* fût instruit de cette barbarie. Il ne put en punir les coupables, parce qu'ils étoient en grand nombre.

En même temps que les zélateurs retenoient le peuple, ils lui enlevoient avec une cruauté inouïe le peu de vivres qui lui restoient, forçoient les maisons; et s'il y avoit quelques provisions, ils massacroient les possesseurs pour avoir voulu garder ces alimens pour eux-mêmes. S'ils ne trouvoient rien, ils leur faisoient souffrir les tortures les plus cruelles, afin de les contraindre de découvrir où ils avoient caché leurs vivres. C'est dans cette circonstance que ces satellites, attirés par l'odeur, entrèrent chez une malheureuse mère qui mangeoit son enfant. « Oni, leur dit-elle avec l'expression de la rage, oni, barbares, c'est mon propre fils, c'est moi qui ai trempé mes mains dans son sang.

« Vous m'avez tout arraché , prenez
« encore ces tristes restes , mangez.
« Êtes-vous moins déterminés qu'une
« femme ? ou avez-vous plus de com-
« passion qu'une mère ? » Ils s'enfuirent
consternés et glacés d'horreur.

On est surpris qu'un peuple entier se soit laissé réduire à de pareilles extrémités par une poignée de scélérats bien inférieurs en nombre ; mais outre que ceux-ci étoient tous armés , ils avoient aussi pour eux l'illusion du peuple. Il étoit persuadé que Dieu ne laisseroit pas tomber sa ville et son temple entre les mains des prophanes , qu'il leur viendroit des secours extraordinaires. Des imposteurs instruits à contrefaire les prophètes l'entretenoient dans ces espérances lors même que tout étoit désespéré. Un d'entre eux eut le talent de convaincre si bien ces misérables , qu'ils se transportèrent au nombre de six mille , sur un endroit élevé du temple , d'où ils s'efforçoient d'apercevoir le secours qui leur étoit promis. Ils y restèrent cinq jours , la faim seule les contraignit de descendre.

Quelqu'opiniâtre que fût la résistance des assiégés , des assauts redoublés , dans lesquels les machines et le feu furent employés avec un égal succès , rendirent

les Romains maîtres de la ville qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines couvertes de spectres exténués par la famine, qui tendoient leurs mains aux chaînes, et leur col à l'épée du vainqueur. On se représente assez la désolation d'une ville livrée aux flammes. Envain *Titus* voulut dérober le temple à la fureur de ses soldats : les prophéties s'accomplirent. Il n'y resta pas pierre sur pierre. Il sauva seulement des vases sacrés, des instrumens des sacrifices qui ornèrent son triomphe. Quant aux malheureux habitans, les uns expièrent leur obstination par le supplice affreux de la croix, les autres furent envoyés en esclavage, menés comme des troupeaux de bêtes, condamnés à périr dans l'arène comme gladiateurs, ou à expirer sous la dent meurtrière des bêtes féroces, dans les spectacles. Le calcul le plus modéré porte le nombre connu de ceux qui périrent de mort violente pendant cette guerre, dans un petit pays comme la Judée, à un million quatre cent quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix, sans compter ceux qui moururent de chagrin, de misère et victimes des autres fléaux inséparables d'une révolution aussi sanglante.

Jean et *Simon* s'étoient préparé des retraites si chachées qu'on ne put les trouver. *Jean* sortit le premier de la sienne, chassé par la faim. Il demanda la vie, que *Titus* lui accorda. Lorsqu'on ne songeoit plus à *Simon*, après plus d'un mois, on vit soudainement paroître sur les ruines du temple un espèce de fantôme habillé de blanc avec un manteau de pourpre : c'étoit *Simon*. On alla à lui et on l'enchaîna. Tous deux furent réservés pour le triomphe de *Titus*. Après la cérémonie, *Simon* fut battu de verges et décapité, *Jean* fut condamné à une prison perpétuelle. Terrible leçon, et pour les séducteurs, et pour les peuples qui se laissent séduire ! Depuis ce temps les malheureux Juifs errent chez toutes les nations, méprisés et haïs.

Titus avoit été aidé dans sa conquête, par les armes d'*Agrippa*, et s'étoit désennuyé pendant la longueur du siège par *Bérénice* sa sœur. Cette princesse ne lui apporta pas un cœur. Elle avoit été mariée à un roi d'Arabie, qu'elle quitta pour *Philippe*, prince de sa famille. De ses bras elle passa volontairement dans ceux d'*Hérode*, son beau-frère. Une très-grande beauté, l'expérience, l'usage de la coquetterie capti-

vèrent le vainqueur de Jérusalem , au défaut de la tendresse qui devoit être usée chez elle par tant d'épreuves. Il l'emmena à Rome. Elle vécut maîtresse de sa maison , comme si elle eût été sa femme. On prétend qu'il l'auroit épousée , s'il n'avoit craint que l'alliance avec une juive réprouvée par les lois romaines ne lui fermât le chemin à l'empire. Il la renvoya malgré lui et malgré elle. Un de nos meilleurs poètes a célébré avec son élégance ordinaire leurs tendres adieux.

~~~~~

### P A R T H E S.

Pour assigner la position de la Parthie , il suffit de dire que la ville d'Ispahan , actuellement capitale des Persans , est bâtie dans l'endroit où étoient *Hécatompolos* , ou ville aux cent portes , capitale des Parthes. Cet empire qui a fait trembler les Romains , n'étoit pas renfermé dans les bornes étroites qu'occupe le moderne royaume de Perse. Il s'étendoit sur presque toute l'Asie. On croit que ses anciens habitans , ces Parthes si fameux dans l'histoire , étoient Scythes d'origine ; que chassés de leur

Parthie ,  
entre l'Indus,  
le Tigre , la  
mer Rouge ,  
et le mont  
Caucase.

patric, sous le nom de *Parthes*, qui veut dire *exilés*, ils s'arrêrèrent dans ces plaines sabloneuses où l'air est pur et sain, mais où les terres sont peu fertiles.

Mœurs.

Les Parthes étoient un peuple vaillant et courageux ; ils passoient avec raison pour les meilleurs cavaliers et archers de la terre. On les accoutumoit dès l'enfance à monter à cheval et à se servir de l'arc. Leur manière de tirer les flèches par derrière en se retirant, rendoit souvent leur fuite plus redoutable que leur attaque. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, il ne leur étoit pas permis de s'exempter de la guerre. Les grands paroissoient même en paix à cheval et armés. Durs soldats, ils n'étoient pas insensibles aux attraits de la volupté et au plaisir de la table. La poligamie, le mariage avec la sœur étoient permis. Ni agriculture, ni navigation, ni commerce ; ils ne connoissoient que l'art de la guerre. Un homme qui étoit tué dans une bataille, obtenoit un bonheur sans fin, dogme très-bien imaginé pour rendre une nation belliqueuse. Leur religion a été celle des anciens Perses, le culte du Soleil sous le nom de *Mithras*. Ils regardoient comme une infamie de manquer à sa parole. Leurs rois étoient les plus vains et les plus

abso  
rois  
vius  
sour  
sien

L  
chez  
lême  
qui l  
la m  
cipat  
hort  
soun  
cides  
qu'il  
il sul  
trées  
sace  
petit  
ci,  
rég  
der  
cette  
lui a  
renc  
plus  
ses e  
sanc  
pota  
l'Ind  
dre.

absolus des monarches. *Arsace*, roi des rois, écrivoit le roi des Parthes, à *Flavius Vespasien*. L'empereur romain sourit, et lui répondit *Flavius Vespasien* à *Arsace*, roi des rois.

Le nom d'*Arsace* a été héréditaire chez les Parthes, comme celui de *Ptolémée* chez les Egyptiens. Le premier qui l'a rendu célèbre; le fondateur de la monarchie étoit, dit-on, un des principaux seigneurs de la Bactrie. Il exhorta les Parthes qu'*Alexandre* avoit soumis, à se révolter contre les Séleucides, ses successeurs. Outre les pays qu'il arracha à la domination Syrienne; il subjuga l'Hircanie et d'autres contrées voisines, et prit le titre de roi. *Arsace II* qui lui succéda, *Priapatius* son petit-fils, *Phraate* successeur de celui-ci, préparèrent par des victoires le règne de *Mithridate*, qu'on doit regarder comme l'époque de la grandeur de cette monarchie. *Phraate*, son frère, lui avoit laissé la couronne, par préférence à ses enfans, parce qu'il l'en crut plus digne. *Mithridate* ne trompa point ses espérances. Il réduisit sous son obéissance les Perses, les Mèdes, la Mésopotamie, et poussa ses conquêtes dans l'Inde plus loin que n'avoit fait *Alexandre*. C'est une louange pour lui dans ce

Arsace I.

Ap. D. 2642

Av. J.-C. 356

SMILETON

SMILETON

siècle, d'avoir traité avec égards un roi vaincu et prisonnier. Ferme et courageux, il avoit en même temps un caractère de douceur qui le faisoit aimer de tous ceux qui l'approchoient. On assure qu'il examinoit avec soin les lois de tous les peuples dont il fit la conquête; que de cette collection il en tira d'excellentes pour le gouvernement de son empire, et qu'il fut à la fois grand homme de guerre et très-bon législateur.

Cinq rois se succédèrent sans que sous leur règne il arriva d'événemens mémorables, à moins qu'on ne mette de ce nombre l'espèce de leçon donnée à *Phraate II* par des mercenaires grecs, qu'il avoit vaincus, désarmés et retenus dans une assez dure captivité. Il eut besoin d'eux contre les Scythes, et leur rendit leurs armes. Mais beaucoup moins sensibles à ce bienfait forcé qu'au premier outrage, ils se tournèrent contre lui, et lui causèrent de grands dommages.

Sous *Orode*, *Crassus* s'engagea imprudemment dans les vastes plaines de la Mésopotamie. On convient généralement que l'avarice seule porta le Romain à cette expédition. *Crassus* étoit cependant très-opulent; mais il di-

Orode.

Ap. D. 2944

AV. J. C. 54

soit :  
 « voi  
 « fût  
 On de  
 vieux  
*tarus*  
 un âge  
 une v  
 « qua  
 « jou  
 Roma  
*tarus*  
 « pas  
 « tre  
 sant,  
 temps  
 Oro  
 le Ro  
 envoy  
 « vou  
 « Cro  
 mont  
 « d'è  
 « cro  
*sus* a  
*Sylla*  
 cipale  
 dont  
 d'aill  
 phe,  
 l'histo

soit : Qu'un citoyen Romain ne pou-  
 « voit point passer pour riche, qu'il ne  
 « fût en état d'entretenir une armée. »  
 On doit remarquer aussi qu'il étoit déjà  
 vieux. Il s'avisait de plaisanter *Déjo-*  
*tarus*, roi de Galatie, de ce que dans  
 un âge avancé, il commençoit à bâtir  
 une ville. « Il est un peu tard, dit-il,  
 « quand on est à la douzième heure du  
 « jour ». C'étoit la dernière chez les  
 Romains. « Et vous, répondit *Déjo-*  
*tarus*, vous ne commencez sûrement  
 « pas trop matin votre expédition con-  
 « tre les Parthes. » *Déjotarus* bâtis-  
 sant, auroit pu dire qu'il est toujours  
 temps de commencer une bonne chose.

*Orode*, menacé par *Crassus*, lorsque  
 le Romain entra sur son territoire, lui  
 envoya demander ce qu'il vouloit. « Je  
 « vous rendrai réponse à Séleucie, dit  
 « *Crassus*. » L'envoyé répliqua en lui  
 montrant la paume de sa main : « Avant  
 « d'être maître de Séleucie, vous verrez  
 « croître du poil en cet endroit. » *Cras-*  
*sus* avoit, sous le commandement de  
*Sylla*, servi avec gloire et s'étoit prin-  
 cipalement distingué contre *Spartacus*  
 dont il avoit terminé la révolte. Il étoit  
 d'ailleurs homme de lettres, philoso-  
 phe, savant antiquaire, très-versé dans  
 l'histoire; mais il paroît que la science,

sur-tout celle de l'histoire qui doit rendre modeste, lui fut inutile dans la guerre contre les Parthes. Il marcha contre eux, comme un homme sûr de la victoire, et l'histoire n'apprend que trop qu'il n'y a point d'ennemis méprisables. La victoire des Parthes apprendra aussi que tout général qui fait la guerre d'une manière nouvelle pour son ennemi est sûr d'en triompher.

Le roi des Parthes divisa ses forces en deux. Avec une partie, il marcha vers l'Arménie, pour faire une puissante diversion dans un pays dont le roi s'étoit déclaré pour les Romains. L'autre corps prit la route de la Mésopotamie sous les ordres de *Suréna*. C'étoit le nom que portoit le général en chef des Parthes. Les Français ne seront pas étonnés qu'il y ait eu un général brave, intrépide et ami des plaisirs, qui se parfumoit, se faisoit suivre d'un équipage de luxe, et qui étoit néanmoins toujours à la tête de ses soldats dans les occasions périlleuses. *Suréna* descendoit d'une des plus anciennes maisons de Parthie. Alors âgé de trente ans, il étoit distingué par une taille majestueuse, un air affable, et les manières les plus aimables. A ces qualités, il joignit la sagesse dans les conseils, ce qu'il faut d'impétuosité

pour  
sienn  
nir.

La  
guide  
dans  
devin  
venoi  
il arri  
ville  
décou  
réna  
ordre  
cent,  
pour  
toute  
voient  
de vo  
mens  
accab  
avanç  
incom  
charg  
gagné  
trouve  
défen  
pouvo  
que le  
une p  
subite

La

pour lancer des troupes comme les siennes , et de prudence pour les retenir.

La confiance de *Crassus* dans un guide perfide , engagea les Romains dans des pays difficiles , où la marche devint très-pénible. Les vivres leur parvenoient avec peine. L'eau manqua ; et il arriva très-harrassé , non loin de Carres , ville de Mésopotamie , dans une plaine découverte et sabloneuse , comme *Surénéna* le desiroit. Il se présenta alors en ordre de bataille. Les Romains avançaient , à leur ordinaire , tête baissée , pour l'enfoncer ; mais , en un instant , toute cette armée se dispersa ; ils ne voient plus devant eux que des troupes de voltigeurs , tout autour des détachemens d'archers et de frondeurs qui les accablent de pierres et de flèches. S'ils avançaient pour repousser une troupe incommode , elle fuyoit et revenoit à la charge , quand les Romains avoient regagné leurs corps. Les malheureux se trouvoient ainsi assaillis sans pouvoir se défendre. Ils ne savoient même pas d'où pouvoit venir le plus grand danger , parce que les chevaux des Parthes élevoient une poussière épaisse qui favorisoit leurs subites irruptions.

La fleur de l'armée romaine périt

CHARLETON  
UNIVERSITY

d'abord avec le jeune *Crassus*, qui commandoit sous les ordres de son père. Les Parthes lui présentèrent au bout d'une pique, la tête sanglante de son fils. Les Romains furent consternés de ce spectacle. Le malheureux père, renfermant sa douleur, parcouroit les rangs. « Sol-  
 « tats, s'écrioit-il, c'est moi, c'est moi  
 « seul que ce deuil regarde ; Rome est  
 « invincible, si vous demeurez intrépi-  
 « des. » Mais ces paroles étoient cou-  
 vertes par les cris de ces malheureux  
 soldats, aliénés par une espèce de rage.  
 Ne pouvant se défendre, ils pousoient  
 des hurlemens de désespoir. Si les offi-  
 ciers les exhortoient à avancer pour se  
 tirer de cet affreux danger, ils mon-  
 troient leurs mains clouées à leurs bou-  
 cliers, et leurs pieds fixés à terre par les  
 flèches. Ils avoient quelque temps espéré  
 que ce nuage meurtrier s'épuiserait ;  
 mais ils remarquèrent, avec un saisisse-  
 ment de douleur, que les Parthes se  
 faisoient suivre par des chariots pleins  
 de flèches et de dards. Leur désespoir  
 redoubla. Ils arrachotent avec fureur les  
 flèches qui les perçoient, et entraînoient  
 leurs entrailles avec les pointes recour-  
 bées dont elles étoient armées. *Crassus*,  
 accablé de douleur, vouloit mourir sur  
 le champ de bataille. Ses officiers

p'enle  
 traite  
 les P  
 prud  
 téné  
 foibl  
 plica  
 aban  
 Le  
 échap  
 prit  
 duit  
 cile  
 dema  
 hésit  
 mani  
 « vo  
 « gn  
 « qu  
 « dit  
 « de  
 « Cr  
 « mi  
 « sol  
 marc  
 sait si  
 lerie  
 « je  
 « pie  
 « un  
 dit a

l'enlevèrent. On fit une espèce de retraite, que la nuit favorisa, parce que les Parthes avoient la superstition ou la prudence de ne pas combattre dans les ténèbres. La fuite fut retardée par la foiblesse des blessés, et par les supplications lamentables de ceux qu'on abandonnoit.

Les débris de l'armée auroient pu échapper, si un traître que *Crassus* prit encore pour guide, ne l'avoit conduit dans des marais, d'où il étoit difficile de se tirer. *Suréna* se présenta et demanda une conférence au consul. Il hésitoit : ses soldats le pressèrent de manière à ne pouvoir être refusés. « Vous voyez, dit-il à ses officiers, les indignités que je souffre ; mais de grâce, quand vous serez en lieu de sûreté, dites à tout le monde, pour l'honneur de Rome, notre chère patrie, que *Crassus* a péri, trompé par les ennemis, et non pas abandonné par ses soldats. » Il se résigna à son sort, et marcha au lieu de l'entrevue. On ne sait si ce fut compassion ou amère raillerie qui fit dire à *Suréna* : « Que vois-je ? quoi ! le général des Romains à pied et nous à cheval : qu'on lui donne un cheval au plutôt ». *Crassus* répondit avec présence d'esprit : « Il n'y a

« point lieu d'être surpris, nous venons  
 « à l'entrevue chacun à la manière de  
 « notre pays ». *Suréna* répartit : Il y  
 « aura certainement un traité entre  
 « *Orode* et les Romains, mais il faut  
 « partir et aller signer sur les bords de  
 « l'Euphrate ». En même temps des  
 valets jettent le consul sur un cheval,  
 plutôt qu'ils ne l'aident à monter, et  
 hâtent la marche d'un coup de baguette.  
 Les Romains qui avoient accompagné  
*Crassus*, veulent s'opposer à cette vio-  
 lence. L'un d'eux saisit la bride, un  
 Parthe s'efforce de la reprendre. Les  
 cimetières brillent, et dans la mêlée  
*Crassus* est tué. On ne sait si ce fut par  
 un Parthe qu'il fut tué, ou si ce fut un  
 Romain qui le frappa, afin qu'un consul  
 ne fût pas mené en triomphe dans la  
 capitale des Parthes. Le reste de l'armée  
 se rendit à discrétion ; c'étoit une des  
 plus belles que la république eût jamais  
 levée. Pour la première fois, les aigles  
 romaines furent retenues en captivité,  
 avec dix mille prisonniers.

Ne pouvant triompher de la personne  
 de *Crassus*, *Suréna* triompha de son  
 fantôme. Il trouva un Romain nommé  
*Paccianus*, qui avoit beaucoup de  
 ressemblance avec *Crassus*. On le fit  
 monter sur un cheval superbe, précédé

de do  
 assis :  
 hours  
 têtes s  
 mains  
 lances  
 che ét  
 prosti  
 dique  
 même  
*Sur*  
 dériso  
 raison  
 quoiq  
 ce g  
 présen  
 er dan  
 n rep  
 agé à  
 hes. N  
 a, ce  
 ontré  
 enger  
 i épro  
 Pacor  
 iste, l  
 ui ren  
 le aux  
 nt tué  
 ains :  
 sur O

us venons  
anière de  
rtit : Il y  
ité entre  
ais il faut  
bords de  
emps des  
n cheval,  
monter, et  
bague. Je  
compagné  
cette vio-  
bride, un  
ndre. Les  
la mêlée  
ce fut par  
i ce fut un  
un consul  
ne dans la  
de l'armée  
it une des  
eût jamais  
, les aigles  
captivité,  
a personne  
pha de son  
in nommé  
aucoup de  
On le fit  
e, précédé

de douze faux licteurs. Ses gardes étoient assis sur des chamcaux, et avoient des bourses vides pendues à la ceinture. Les têtes sanglantes de plusieurs soldats Romains, portées au bout d'autant de lances, servoient de trophées. La marche étoit fermée par une compagnie de prostituées qui, par des chansons impudiques, achevoient de déshonorer la mémoire de *Crassus*.

*Suréna* survécut peu à ce triomphe dérisoire. Soit jalousie, soit quelque autre raison politique, *Orode* le fit mourir, quoiqu'il fût redevable même du trône à ce général. Ce prince, quand on lui présenta la tête de *Crassus*, lui fit verser dans la bouche de l'or fondu, comme un reproche de l'avarice qui l'avoit engagé à venir troubler le repos des Parthes. N'étant plus commandés par *Suréna*, ces peuples essayèrent des échecs contre les Romains venus de Syrie pour venger *Crassus*; mais à leur tour, ceux-ci éprouvèrent des pertes de la part de *Pacore*, fils d'*Orode*, jeune prince, juste, brave, clément, doué de qualités qui rendirent sa perte infiniment sensible aux peuples qu'il avoit conquis. Il fut tué dans une bataille contre les Romains : cette perte fut très-douloureuse pour *Orode*, son père, et d'autant plus

Phraate.

Ap. D 2963

Av. J. C. 35

CARLETON

UNIVERSITY

fatale pour les Parthes, que le roi qui avoit destiné sa couronne à un prince si vertueux, la mit sur la tête de *Phraate*, le plus indigne de ses enfans.

*Orode* eut la foiblesse de partager son trône avec lui, et la douleur de voir une de ses femmes et ses enfans tomber sous le fer assassin de ce monstre. Le roi voulut s'en plaindre. Le fils fit donner du poison à son père; mais, contre toute attente, ce poison guérit le vieillard d'une hydropisie. *Phraate* le fit étouffer, et envoya dans la tombe avec lui quantité de ses frères et son propre fils, dont il craignoit le mérite. Ce prince dénaturé fut un guerrier valeureux. Peut-être cette qualité l'avoit-elle fait choisir par son malheureux père, lorsqu'il fut pressé par *Ventidius*, lieutenant d'*Antoine*, et qui remporta des victoires qui lui méritèrent à Rome les honneurs du triomphe, qui lui procura la jalousie d'*Antoine*. L'amant de *Cléopâtre* voulut aussi cueillir des lauriers et vaincre les Parthes. Mais la gloire qu'il espéroit s'attacha aux enseignes de *Phraate*. Le Parthe força le Romain à une retraite longue et pénible qui coûta beaucoup de monde à *Antoine*, mais qui ne fut pas honteuse, parce qu'il y déploya les talens d'un grand général.

Un  
le tir  
en esp  
evé c  
le la n  
*Tirida*  
*Phraa*  
Cepen  
ffermi  
uffrag  
llé d  
cheta  
ui ren  
omain  
uste s  
rophés  
*Tirida*  
ut y ve  
e princ  
tages,  
olitiq  
omme  
evenue  
n emp  
i per  
ome,  
us soi  
ssimu  
is, leu  
s fit p  
*Therma*

Une conspiration empêcha *Phraate* de tirer de sa victoire l'avantage qu'il en espéroit. Ce roi parricide avoit soulevé contre lui les principaux seigneurs de la nation. Ils le chassèrent, et mirent *Tiridate*, un d'entre eux, sur le trône. *Phraate* revint et renversa son rival. Cependant il ne se trouva pas assez affermi, pour ne point désirer aussi le suffrage d'*Auguste*, auquel *Tiridate* étoit allé demander des secours. *Phraate* acheta la neutralité de l'empereur, en lui rendant les drapeaux et les aigles romaines, conquises sur *Crassus*. *Auguste* s'honora de la restitution de ces trophées, comme d'une grande victoire. *Tiridate* n'obtint qu'un asile à Rome. Il put y voir quatre fils de *Phraate*, que le prince y envoya, les uns disent comme otages, les autres comme victimes de la politique d'une belle-mère. Cette femme, nommée *Thermuse*, de concubine étoit devenue épouse légitime, et avoit acquis un empire abolu sur son mari. Elle lui persuada d'envoyer ses enfans à Rome, sous prétexte d'une éducation plus soignée. Le mari et la femme se dissimulèrent, comme il arrive quelquefois, leurs véritables sentimens. *Phraate* se fit partir, parce qu'il les craignoit; *Thermuse* provoqua leur exil, pour

GALLETON

UNIVERSITY

1800

procurer la couronne à *Phraate*, son fils. Quand elle le vit en âge, elle empoisonna son époux. Les Parthes, lorsqu'ils eurent découvert le crime de sa mère, le chassèrent. Il fut mal remplacé par *Orode II*, de la race des Arsacides, dont ils ne purent supporter la tyrannie. Ils le tuèrent dans un festin, et demandèrent à *Auguste* un des enfans de *Phraate*. *Vonone*, qu'il leur envoya, tout Romain par les habillemens et les manières, leur déplut. « Nous ne voulons pas, dirent-ils, obéir à un esclave romain »; et ils offrirent la couronne à *Artabane*, roi de Médie, aussi de la race d'*Arsace*.

Artabane.

*Vonone* avoit un parti : il fallut combattre. *Artabane* le vainquit. Le vaincu sollicita la protection des gouverneurs romains voisins de la Parthie. Renvoyé de l'un à l'autre, il traîna sa disgrâce en Arménie, en Syrie, et mourut assassiné en Cilicie. Les partisans d'*Artabane*, devenus mécontents de leur prince, demandèrent à *Tibère* un autre enfant d'*Arsace*. L'empereur en envoya un, et procura à son protégé une diversion puissante de la part de *Mithridate* et de *Pharasmane*, deux frères, rois d'Ibérie et d'Arménie, qui occupèrent *Artabane* pendant que les Romains avançoient en

Parth  
rut de  
par P  
ment  
core la  
On ne  
profité  
mains  
l'ancie  
int pa  
*Artaba*  
chassé  
roi d'A  
es suje  
être la  
odieux  
e disti  
quité,  
l avoit  
lacèren  
lane. I  
qu'ils ét  
ne con  
ilia. G  
l'âme,  
e lui c  
epentir  
e pouv  
ner ce  
rmes ju  
ar les pr  
To

*Phraate*, son  
 elle em-  
 hes, lors-  
 me de sa  
 mal rem-  
 des Arsa-  
 porter la  
 un festin,  
 des enfans  
 ar envoya,  
 mens et les  
 s ne vou-  
 un esclave  
 couronne  
 aussi de la  
 allut com-  
 Le vaincu  
 gouverneurs  
 Renvoyé  
 disgrâce en  
 t assassiné  
*Artabane*,  
 prince, de-  
 tre enfant  
 oya un, et  
 diversion  
*Tiridate* et de  
 bis d'Ibérie  
*Artabane*  
 nçoient en

Parthie avec le nouveau roi, qui mourut de maladie. Mais *Artabane* fut vaincu par *Pharasmane*, et perdit non-seulement le sceptre des Parthes, mais encore la Médie, son royaume paternel. On ne voit pas que *Pharasmane* ait profité de sa victoire, puisque les Romains ramenèrent sur le trône *Tiridate*, l'ancien rival de *Phraate*. Il ne s'y souvint pas mieux que la première fois. *Artabane* s'y rétablit, en fut encore chassé, et y remonta par l'aide d'*Izare*, roi d'Abiadène, qui le réconcilia avec ses sujets. Ils ne se repentirent pas de l'être laissés appaiser. *Artabane*, tyran odieux jusqu'alors, devint un bon roi, se distingua par sa modération et son équité, et laissa des regrets après lui. Il avoit beaucoup d'enfans. Deux se placèrent sur le trône, *Gotarze* et *Bardane*. Ils s'étoient déjà battus, et lorsqu'ils étoient prêts à se battre encore, une conspiration contre eux les réconcilia. *Gotarze* eut même la grandeur d'âme, croyant son frère plus capable, de lui céder la couronne. Il en eut du repentir. Mais *Bardane* conserva assez de pouvoir pour l'empêcher de témoigner ce sentiment. Ce prince porta ses armes jusqu'aux lieux rendus célèbres par les premières victoires d'*Alexandre*.

et érigea des trophées. L'orgueil de ses triomphes le rendit insupportable aux principaux seigneurs de sa cour, qui le tuèrent dans une partie de chasse. *Bar-dane* auroit été un grand roi, s'il s'étoit fait aimer de ses sujets, autant qu'il se fit craindre de ses ennemis.

*Vologèse.* Après sa mort, *Gotarze*, son frère, reprit la couronne. Elle lui fut disputée par *Méherdate*, prince arsacide, que l'empereur *Claude* appuya des forces romaines. Malgré cette protection, *Méherdate* fut vaincu. *Gotarze*, en lui conservant la vie, lui fit couper les oreilles, par mépris pour les Romains. *Vologèse*, son successeur, soutint une guerre sanglante contre eux, à l'occasion des couronnes d'Arménie et de Syrie qu'il avoit données à *Tiridate* et à *Pacoré*, ses deux frères. *Corbulon* enleva à *Tiridate* celle d'Arménie, et la mit sur la tête de *Tigrane*, cappadocien. *Vologèse* et *Corbulon* s'estimoient assez pour n'oser se mesurer. Ils se firent des propositions de paix auxquelles ils accédèrent réciproquement. *Vologèse* déféra à *Néron* l'honneur de couronner publiquement à Rome *Tiridate*, son frère, comme s'il lui eût fait don de ce royaume, que le Parthe possédoit. Moyennant cette

déféré  
tabli

EL

troisi

tira c

Traj

ménie

avoit

mi les

un riv

main

avec l

tout c

*Cosro*

de lui

écoule

à Traj

rut ave

sance,

son fil

prince

ques p

faire h

voulut

L'emp

enleva

enfans

Ces

de san

en revi

voient

déférence, la bonne intelligence se rétablit entre les deux empires.

Elle dura jusqu'à ce que *Cosroès*, troisième successeur de *Vologèse*, attira contre les Parthes les armes de *Trajan*, en renversant du trône d'Arménie *Exadare*, que l'empereur y avoit placé. *Trajan* jeta la division parmi les Parthes, en donnant à *Cosroès* un rival nommé *Parthanaspate*. Le Romain passa dans l'empire des Parthes avec la rapidité d'un torrent qui ravage tout ce qui se présente sur son passage. *Cosroès*, après avoir tenté vainement de lui opposer quelque digue, le laissa écouler. *Parthanaspate* s'étoit attaché à *Trajan* comme une ombre ; il disparut avec lui. *Cosroès* recouvra sa puissance, et la transféra à *Vologèse II*, son fils. Affoibli par les Romains, ce prince consentit de se réduire à quelques provinces, et à l'humiliation d'en faire hommage. Son fils *Vologèse III*, voulut se relever de cet abaissement. L'empereur *Sévère* le retint sous le joug, enleva ses trésors, ses femmes et ses enfans, mais *Vologèse* échappa.

*Cosroès.*

Ces expéditions coûtèrent beaucoup de sang aux Romains, sans qu'il leur en revint aucun avantage réel. Ils n'avoient pas assez de force pour garde

leurs conquêtes. Les habitans fidèles au nom des Arsacides , secouoient le joug dès que les armées romaines s'étoient retirées. De sorte que leurs victoires contribuoient seulement à affoiblir les Parthes. L'inutilité de ces efforts ne les ralentissoit pas. Il y eut entre les successeurs de *Trajan* , comme une émulation à se décorer du titre de *Parthique*. *Caracalla* y parvint par un moyen inconnu à ses prédécesseurs , et plus expéditif.

**Artabane IV.** *Artabane* , frère de *Vologèse* , lui avoit succédé. *Caracalla* envoie des ambassadeurs demander sa fille en mariage ; elle est accordée avec joie. Peu de temps après , l'empereur annonce , par une autre ambassade , qu'il part pour aller célébrer les noces à la cour d'*Artabane*. Le Parthe vint au devant de lui avec la fleur de la noblesse , désarmée comme à une fête. *Caracalla* tombe avec une forte escorte dont il s'étoit fait accompagner, sur ce cortège pacifique , et enlève un grand butin dont il s'autorise auprès du sénat pour se faire donner le nom de *Parthique*. *Artabane* , échappé à ce danger comme par miracle , jura une haine implacable au perfide empereur , et embrâsa la nation de la même ardeur de vengeance.

Elle  
état  
cru  
la lis  
deux  
mains  
pend  
nuit.  
cun v  
sur le  
morts  
On vo  
cesser  
Nous  
Déterr  
ou à t  
du tro  
charge  
envoya  
sassiné  
de son  
eux de  
l'oreill  
sentit  
étoient  
Mais  
sure pr  
par cet  
braves  
péri. L  
e joug

Elle étoit alors , cette nation , dans un état de force respectable : qui auroit cru qu'une seule bataille l'effaceroit de la liste des puissances ! L'action dura deux jours entre les Parthes et les Romains. Les deux peuples avoient suspendu leurs efforts à l'approche de la nuit. Ils s'étoient séparés en criant chacun victoire , et se reposoient appuyés sur leurs armes. Déjà quarante mille morts couvroient le champ de bataille. On voulut engager *Artabane* à faire cesser un si long carnage. Il répondit : *Nous ne faisons que de commencer.* Déterminé à périr avec le dernier Parthe, ou à tuer le dernier Romain , à l'aube du troisième jour , il faisoit sonner la charge , lorsque le général romain lui envoya dire que *Caracalla* avoit été assassiné , et que le traître ayant été puni de son forfait , toute dissension entre eux devoit finir. Le roi de Parthes prêta l'oreille à ces paroles de paix , et consentit à un traité dont les conditions étoient avantageuses.

Mais elles ne guérèrent pas la blessure profonde faite à l'empire parthe par cette bataille meurtrière. Les plus braves guerriers de la nation y avoient péri. Les Perses qui , après avoir porté le joug macédonien , vivoient depuis cinq

cents ans assujétis aux Parthes sans être détruits , profitèrent de l'occasion pour reprendre l'empire du pays qu'ils habitoient ; ils se réunirent en grand nombre , et livrèrent plusieurs batailles aux Parthes. Après des prodiges de valeur de part et d'autre , la victoire se déclara sans retour pour les Perses. *Artabane* fut tué ; son armée se dissipa. Les Parthes se trouvèrent sans chefs et s'incorporèrent à leur tour au peuple qui s'étoit , pour ainsi dire , incorporé à eux , lorsque leur premier roi s'étoit fait un empire des provinces persanes , ravies aux successeurs d'*Alexandre*. Il fut , sous ces nouveaux Perses , le même empire , mais rajeuni et revivifié.



## P E R S E S .

*Artaxarxe.*

230.

Ce changement fut opéré par un homme dont la naissance présente des circonstances au moins singulières , et qui ne sont pas fabuleuses. Un courtisan du pays des Cadducéens , nommé *Pabec* , très-versé dans l'astrologie judiciaire , reçut un jour chez lui un officier appelé *Pusan*. La science du courtisan lui fit connoître que celui qui

sans être parviendroit  
 sion pour aux plus grands honneurs , et seroit  
 u'ils habi- le chef d'une puissante famille. *Pabec*  
 and nom- qui auroit volontiers donné sa fille en  
 tailles aux mariage , s'il en avoit eu. A son défaut ,  
 de valeur et engagea sa femme à partager sa cou-  
 se déclara che avec *Pusan*. Elle devint enceinte ,  
*Artabane* et accoucha de notre héros. Il se distin-  
 a. Les Par- qua dans les troubles qui suivirent la  
 et s'incor- mort d'*Artabane*, et obtint la couronne.  
 ble qui s'é- Quand il fut parvenu au trône , *Pabec*  
 oré à eux , et *Pusan* se disputèrent l'honneur de  
 toit fait un ni avoir donné le jour. Pour les accor-  
 mes , ravies der , on donna à l'enfant un nom qui  
 re. Il fut , ignifioit que l'un étoit le mari, et l'au-  
 , le même tre le père. Ce nom qu'on regrette ,  
 vivifié. parce qu'on pourroit le franciser , est  
 perdu, et le fondateur du second em-  
 pire persan est connu dans l'histoire  
 sous celui d'*Artaxare* ou *Artaxerxès*.

Après s'être affermi sur le trône , il  
 résolut de réunir sous sa domination  
 tout ce qui avoit été autrefois attaché à  
 l'empire des Perses. La plus grande par-  
 tie étoit entre les mains des Romains.  
*Artaxare* envoya à l'empereur des am-  
 bassadeurs , si l'on peut donner ce titre  
 à quatre cents hommes choisis , d'une  
 taille et d'une force extraordinaires , et  
 superbement habillés. Ces messagers  
 dirent , mot pour mot , ce qu'ils de-

voient dire , et ne s'écartèrent pas de l'ordre. Introduits devant l'empereur, ils lui parlèrent en ces termes : « Le » grand roi *Artaxare* ordonne aux Ro- » mains , ainsi qu'à leur prince , d'éva- » cuer la Syrie et toute l'Asie mineure , » et de rendre aux Perses tous les pays » en de-çà de la mer Egée et du Pont » comme étant le bien de leurs an- » cêtres. » Cette harangue ne plût point à l'empereur *Sévère*. Comme ses ambassadeurs étoient forts et robustes , il les destina à cultiver des terres qu'il leur assigna en Phrygie, et les fit dépouiller de leurs riches habits pour leur en donner de plus conformes à leur nouveau état. Le succès ne répondit pas à cette bravade d'*Artaxare*. Ce prince qui s'étoit imposé , par sa fierté menaçante, l'obligation d'attaquer , fut réduit à la défensive. Cependant il ne faut pas croire , par le triomphe de *Sévère* à Rome, et le superbe nom de *Parthien* et de *Persien* , dont il se décora, que ses succès aient été fort importants. *Artaxare* reprit toutes les provinces qui lui avoient été enlevées au commencement de l'expédition , et mourut après un règne glorieux de douze ans , admiré et regretté de ses sujets.

Sapor.  
242.

Son fils *Sapor* vit d'abord ses états

en va  
jeun  
pent  
les re  
par l  
persa  
fait  
tête c  
servi  
lui m  
dit qu  
est c  
jeter  
creux  
passa  
malgr  
rélien  
à Sap  
corde  
rélien  
mains  
range  
cette  
méde  
d'Hy  
de S  
adapt  
nion c  
l'orig  
H  
conn

envalis par l'empereur *Gordien*, le jeune. *Philippe* les lui rendit, s'en repentit et s'en remit en possession. *Sapor* les recouvra; il y fut attaqué de nouveau par l'empereur *Valérien*. Le monarque persan le fit prisonnier. Après l'avoir fait marcher ignominieusement à la tête de son armée, et s'être quelquefois servi de lui pour monter à cheval, en lui mettant le pied sur le cou, on dit qu'il le fit écorcher vif. Cette cruauté est croyable d'un homme qui faisoit jeter ses prisonniers dans des chemins creux pour les égaliser et faciliter le passage de ses voitures : on dit que malgré cette barbarie insultante, *Aurélien*, successeur de *Valérien*, donna à *Sapor* sa fille en mariage. Ce qui s'accorderoit peu avec le triomphe d'*Aurélien*, dans lequel il montra aux Romains le char de *Sapor*. Mais tout s'arrange entre les princes. A la suite de cette princesse étoient attachés deux médecins grecs, qui portèrent les écrits d'*Hippocrate* en Orient. Sous le règne de *Sapor* parut *Manès*, qui voulut adapter à la religion chrétienne, l'opinion des deux principes pour expliquer l'origine du bien et du mal.

*Hormisdas*, fils de *Sapor*, n'est connu que par la honte de n'avoir pas

*Hormisdas.*

273.

secouru l'intéressante *Zénobie*, reine de Palmyre, et de l'avoir laissé traîner en triomphe et en captivité par *Aurélien*. Son fils *Varamne I*, ne régna qu'un an. L'empereur *Probus* rendit à son successeur *Varamne II*, les bravades d'*Artaxare*. Il répondit à son ambassadeur qui venoit offrir des présents et demander la paix : « Tout ce » que votre maître peut avoir au monde » est à moi, je m'en mettrai en possession, dès que je le jugerai à propos ». Il le fit, mais il jugea aussi à propos d'abandonner ses conquêtes, que *Varamne* reprit. A son fils *Varamne III*, succéda *Narsès*; il battit l'empereur *Galère*, qui ne se tenoit pas assez sur ses gardes. Le vainqueur tomba dans la même faute et fut battu à son tour. Son successeur *Hormisdas II*, ne laissa de ressource pour la monarchie, qu'une espérance très-ambiguë. Sa femme étoit enceinte. Les grands demandèrent aux magies quel seroit cet enfant : ils répondirent hardiment un mâle : la nation couronna pour ainsi dire le ventre.

Sapor II.  
308.

*Sapor* second naquit. Il fut élevé avec soin, à ce qu'on croit, dans la religion chrétienne, qu'il abjura. Il est assez singulier qu'une des plus grandes guerres des Perses se soit faite entre

des t  
ligion  
enval  
suivit  
fuge  
posa  
Cepen  
miers  
nétra  
princi  
et réd  
ment  
versé  
atteint  
taille  
de cet  
tout le  
son su  
une pa  
romain  
*Sap*  
soit à  
les Ro  
une te  
riche  
« Con  
» son  
» qua  
» peat  
me, il  
de cet

des transfuges et persécuteurs de la religion, *Sapor* et *Julien*. Celui-ci pour envahir la Perse prit mal ses mesures, suivit les conseils perfides d'un transfuge qui lui fit brûler sa flotte, et l'exposa à faire périr son armée de faim. Cependant la victoire couronna ses premiers efforts. Il battit les Perses, pénétra dans leur pays, s'empara de leurs principales villes, enleva leurs trésors, et réduisit *Sapor* à prendre honteusement la fuite. *Julien* eût peut-être renversé l'empire des Perses, s'il n'eût été atteint d'une flèche dans la dernière bataille qu'il livra aux ennemis. La mort de cet empereur fit perdre aux Romains tout le fruit de leurs exploits, et *Jovien*, son successeur, fut obligé d'acheter par une paix honteuse le salut de l'armée romaine qui manquoit de vivres.

*Sapor* avoit quatre fils, l'un déplaisoit à ce roi, l'autre s'étoit retiré chez les Romains. Il avoit donné au troisième une tente de peaux de chameaux enrichie d'or et admirablement peinte. « Comment la trouvez-vous, dit-il à son fils ? Fort belle, répondit-il ; mais quand je serai roi, j'en aurai une de peaux d'hommes ». Et pour cela même, il ne le fut pas. Son père irrité de cette réponse, mit sur le trône son

Artaxerce.  
380.

quatrième fils *Sapor III*. Lui et *Varamne IV*, vécurent en paix avec les Romains.

Isdigerte.  
401.

*Isdigerte* eut avec *Arcadius*, empereur d'Orient, une liaison si intime que ce prince, à sa mort, le nomma protecteur ainsi que tuteur de son fils *Théodose II*, et de l'empire. Le Perse envoya pour veiller à l'éducation du fils de son ami, l'eunuque *Arcadius*, homme sage et d'une expérience consommée, qui sans doute étoit chrétien. Il s'en trouvoit un grand nombre à la cour d'*Isdigerte*, qu'on croit l'avoir été lui-même. Sous *Varamne V*, son successeur, par le zèle indiscret d'un chrétien qui mit le feu à un temple persan, la guerre recommença avec les Romains. Les troupes du monarque persan étoient commandées par un général nommé *Narsès*, qui envoya défier le général romain. Il lui laissoit, disoit-il, le choix du jour où ils pourroient se trouver en campagne. « Les Romains, répondit » celui-ci, se battent quand ils le jugent à propos, et non pas quand leurs ennemis croient y trouver leur compte ». *Varamne* appela à son secours les Sarrazins, peuples qu'on voit paroître pour la première fois dans ces contrées. Sous lui la religion chrétienne

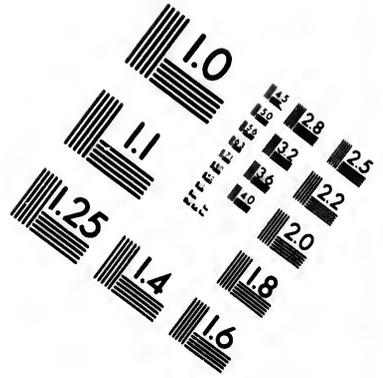
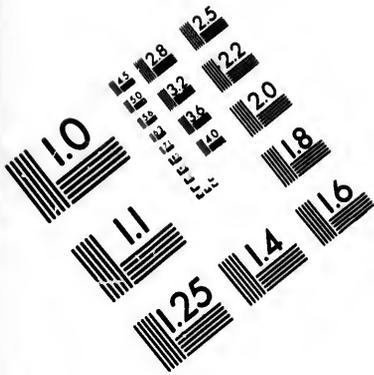
repr  
fais  
Rom  
sept  
pour  
d'Ar  
vases  
nou  
la gu  
de l  
patri  
évêq  
grand  
corda  
à sa  
So  
dans  
la Per  
à-fait  
une  
péné  
pas a  
Ils l  
prom  
chez  
roi. I  
faire  
s'hun  
barra  
d'ent  
au le

reprit faveur en Perse, par la charité bienfaisante d'*Acace*, évêque d'Amide. Les Romains avoient entassé dans cette ville sept mille prisonniers Persans, sans pourvoir à leur subsistance. L'évêque d'Amide et son clergé vendirent les vases d'or et d'argent de l'église, en nourrirent les prisonniers pendant toute la guerre, et leur firent à la paix de l'argent pour retourner dans leur patrie. *Varamne* appela ce charitable évêque à sa cour, le reçut avec de grands témoignages de respect, et accorda aux chrétiens plusieurs faveurs à sa considération.

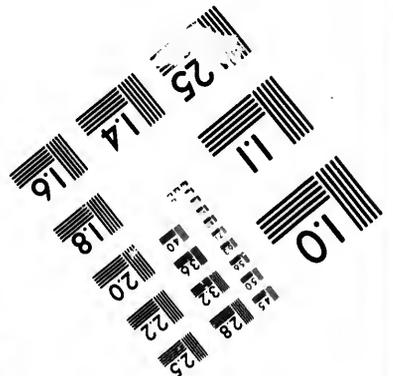
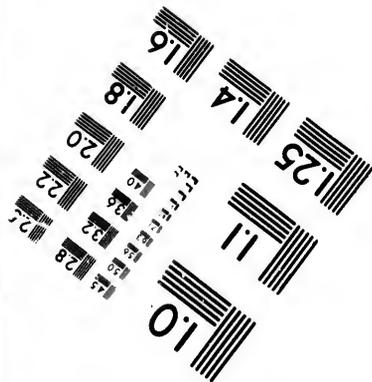
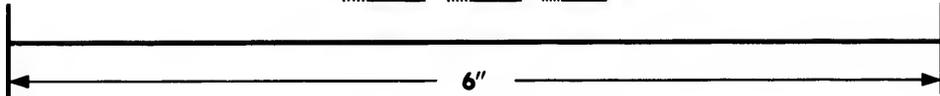
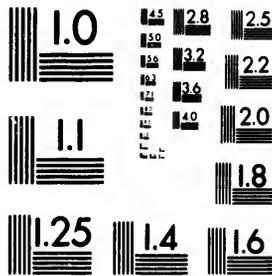
Sous *Pérose*, les Huns furent connus dans l'empire, ils habitoient le nord de la Perse. Ces peuples n'étoient pas tout-à-fait sauvages ; ils avoient des villes, une forme de gouvernement. *Pérose* pénétra dans leur pays ; et n'en sortit pas aussi facilement qu'il y étoit entré. Ils l'enveloppèrent et le réduisirent à promettre de ne jamais les inquiéter chez eux, et à rendre hommage à leur roi. Le Persan cherchoit un moyen de faire cet acte humiliant sans pourtant s'humilier. Les Mages le tirèrent d'embarras ; ils lui fournirent l'expédient d'entrer dans la tente du roi des Huns, au lever du soleil. « Ainsi, dirent-ils,

Pérose.  
558.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14  
12  
10  
8  
6  
4  
2  
18  
20  
22  
25

14  
12  
10  
8  
6  
4  
2  
18  
20  
22  
25

» vous paroîtrez vous prosterner devant  
 « l'astre, et non devant le monarque ».  
*Pérose* mit autant de bonne-foi dans  
 l'exécution du traité que dans la céré-  
 monie de l'hommage. Il voulut sur-  
 prendre les Huns, ils le battirent et il  
 fut tué dans l'action.

*Cavade.*

492.

Le foible *Valens* qui lui succéda,  
 ne put s'affranchir du tribut que les  
 Huns avoient imposé à la Perse, et en  
 mourut de déplaisir. *Cavade*, ou *Ca-  
 bade*, son successeur, entreprit d'effa-  
 cer cette honte, et y réussit. Ses vic-  
 toires le rendirent fier et entreprenant,  
 jusques dans son royaume dont il vou-  
 lut changer la constitution. Il n'y a eu  
 qu'une extravagance manifeste qui ait pu  
 le porter à défendre par un édit, à  
 toute femme de son empire, de refuser  
 tout homme qui lui demanderoit ses  
 faveurs. Cet acte seul mériteroit le trai-  
 tement que les grands lui firent. Ils se  
 rendirent maîtres de sa personne, et  
 donnèrent le diadème à un de ses parens,  
 nommé *Zambade*.

Le premier soin du nouveau roi,  
 fut de convoquer une assemblée géné-  
 rale de la noblesse, pour décider du sort  
 de *Cavade*. Le peuple avoit déclaré la  
 personne du monarque sacrée; cepen-  
 dant les sentimens de l'assemblée se trou-

vère  
*Gus*  
 gnev  
 nif d  
 rogn  
 à l'a  
 » pr  
 » vi  
 » de  
 » éc  
 litiqu  
 valut  
*Cava*  
 autor  
 avoit  
 le re  
 régn  
 toute  
 ter g  
 indu  
 geoit  
 Av  
 la rei  
 sonne  
 son m  
 tes le  
 sans  
 cier  
 d'elle  
 crire  
 Le ge

vèrent partagés, même après l'action de *Gusanastade*, un des principaux seigneurs. Il tira de sa poche un petit canif dont il se servoit ordinairement pour rogner ses ongles, et dit en le montrant à l'assemblée : « Ce canif, employé à » propos, nous rendroit un service que » vingt mille hommes seront incapables » de nous rendre, si nous laissons » échapper cette occasion ». Mais la politique cruelle de *Gusanastade* ne prévalut pas. On décida à l'unanimité que *Cavade* ayant lui-même abdiqué son autorité, par l'odieux usage qu'il en avoit fait, seroit confiné en prison pour le reste de sa vie, et que *Zambade* régneroit à sa place. Ce prince avoit toutes les qualités nécessaires pour porter glorieusement la couronne : sage, indulgent, ami de l'ordre, il ne songeoit qu'à rendre son peuple heureux.

Avec *Cavade* on n'avoit pas enfermé la reine. Cette princesse, la seule personne qui ne l'eût pas abandonné dans son malheur, lui portoit elle-même toutes les choses dont il avoit besoin, mais sans avoir permission de le voir. L'officier qui le gardoit devint amoureux d'elle, et lui accorda la permission d'écrire à son mari. Elle desira de le voir. Le geolier mit une condition à cette fa-

veur. La reine en instruisit son époux ; il lui marqua qu'elle eût à flatter une passion qui pouvoit lui être si utile. Elle obtint l'entrevue dans laquelle *Cavade* apprit qu'un ami fidèle, nommé *Sezose*, lui tenoit prête une compagnie de gardes, destinée à l'accompagner par-tout où il jugeroit à propos, quand il se seroit sauvé. Les mesures furent prises en conséquence de cette précaution. La reine mit les habits du roi. Celui-ci se sauva sous des habits de femme. Il se réfugia chez le roi des Huns, qui le reçut bien, lui fit épouser sa fille, et lui donna une armée. La reine prisonnière pour son mari, quoique son action méritât du moins de l'admiration, fut traitée avec plus de sévérité que de clémence.

*Cavade* qui, pendant sa retraite chez les Huns, avoit lié des correspondances avec quelques seigneurs persans, trouva des facilités à rentrer dans son royaume.

Il promit les gouvernemens des provinces à ceux qui viendroient les premiers lui rendre hommage. Comme les gouvernemens ne sortoient pas ordinairement des familles, cette promesse y mit une espèce de division. On s'empressa d'obtenir la préférence. Cette

émul-  
bre de  
cisifs  
tale. C  
bade  
et cre  
son re  
La  
n'eut  
point  
qu'à lu  
plaudi  
qui re  
cien éc  
comm  
tice. I  
lui avo  
se réta  
ment.  
pour  
mand  
lui de  
tame l  
ville  
long-  
prit,  
frit q  
massa  
diess  
digne  
des l



résistance. « Pourquoi , dit le roi avec » colère, avez-vous osé vous défendre » contre moi ? — C'est , répondit l'A- » midéen , que Dieu vouloit que vous » dussiez Amide, non à votre volonté, » mais à votre valeur ». Ce compli- ment appaisa le roi , il fit cesser le carnage , et quelque temps après , il rendit à la ville ses privilèges , fit rétablir ses murailles et ses édifices publics.

Il paroît que *Cavade* n'étoit pas naturellement méchant , et que ses premiers égaremens sont plutôt dus à l'effervescence de la jeunesse, qu'à la noirceur de caractère. On trouve dans sa vie une action dont on ne peut porter un jugement bien certain. Ce *Séroze* auquel il devoit sa liberté , devint ou coupable ou suspect. *Cavade* souffrit qu'il fut accusé , jugé , condamné à mort , et que la sentence s'exécutât. Il est vrai qu'il la mouilla de ses larmes , et qu'il marqua le plus vif chagrin d'être obligé d'abandonner à la rigueur des lois un homme auquel il avoit de si grandes obligations. Le principal grief établi contre *Séroze* , est d'avoir fait enterrer le corps de sa femme , au mépris de la religion des Perses, qui ordonnoit qu'on exposât leurs cadavres aux oiseaux; mais on trouve que dans ce temps *Ca-*

vade  
l'emp  
auqu  
*Séro*  
dout  
puiss  
intér  
tôt la  
d'un  
de C  
crite.  
les p  
leur p  
Ce  
se tro  
taque  
de ba  
provi  
se ré  
*Cava*  
que  
l'obli  
son h  
curen  
mais  
loin  
rât sa  
les d  
adop  
droit  
de l'

*vade* avoit imaginé de faire adopter par l'empereur d'Orient, celui de ses fils auquel il destinoit la couronne, et que *Séroze* mit obstacle à ce traité. Sans doute le crime d'un sujet devenu assez puissant pour faire échouer un projet intéressant à son maître, aura été plutôt la cause de sa mort que la violation d'un rite religieux. En ce cas, les larmes de *Cavade* furent des larmes d'hypocrite. Rarement la reconnaissance chez les princes résiste à un attentat contre leur puissance.

Ce projet de *Cavade* tient à l'état où se trouvoit alors l'empire d'Orient, attaqué de tout côté par une inondation de barbares, et mal défendu par les provinces frontières, dont les peuples se réunissoient souvent aux assaillans. *Cavade* voulut persuader à l'empereur que l'adoption mettroit son fils dans l'obligation de défendre l'empire comme son bien propre, et que par-là il se procureroit une protection sûre et puissante; mais celui-ci craignit que cette adoption, loin d'assurer l'unité de l'empire, n'opérât sa division et son affoiblissement par les droits que s'arrogeroit le prince adopté sur les provinces qu'il prétendrait avoir conservées contre les efforts de l'invasion. Peu s'en fallut que cette

adoption ne fût agréée de part et d'autre; mais au moment qu'elle alloit se terminer, de foibles obstacles la firent échouer. Le Persan vouloit qu'elle se fit à la manière des Romains, afin de lui donner toute la force possible: les Romains vouloient n'y employer que la manière des barbares, afin sans doute d'y laisser des défauts de forme, qui, dans le besoin, la rendroient de nul effet. On ne put jamais s'accorder sur cet article, qui sembloit une pure bagatelle après les difficultés surmontées dans un pareil traité. Les Romains l'avoient laissé venir jusqu'à ce point pour gagner du temps. *Cavade* témoigna un grand mécontentement, recommença la guerre, la fit quelque temps, et se laissa appaiser par une bonne somme d'argent. C'est le moyen le plus victorieux qu'il employa contre l'empire d'Orient. Il l'apprit à son fils *Chosroès*, qui en fit un grand usage.

*Chosroès.*

532.

Ce prince n'étoit pas l'aîné; mais il avoit la faveur de son père, parce qu'il étoit fier, guerrier, toujours occupé de grands desseins, qu'il exécutoit avec autant d'ardeur qu'il avoit de facilité à les concevoir. *Cavade* le nomma par son testament son successeur, au préjudice de *Cauze*, son aîné. Le testa-

ment  
*Chosroès*  
 On con  
 roi, J  
 d'Orie  
 tive. C  
 faisoit  
 d'un l  
 la défe  
 tourme  
 offroit  
 somme  
 tion, i  
 mées,  
 trop se  
 S'il ess  
 servoie  
 mis sur  
 gnées.  
 moyen  
*Chosroès*  
 conditi  
 Il pou  
 qu'à en  
 part d'  
 Si j  
 quill  
*lisai*  
 victo  
 vous  
 pou

ment fut confirmé par la nation, et *Chosroès* reconnu monarque de Perse. On compte sous le règne de ce nouveau roi, jusqu'à cinq traités avec l'empire d'Orient, dont voici la marche alternative. *Chosroès* déclaroit la guerre, la faisoit d'abord vivement et s'assuroit d'un bon butin. Il se tenoit ensuite sur la défensive, et lorsqu'il voyoit l'empire tourmenté par d'autres agresseurs, il offroit la paix, dont il tiroit de grosses sommes d'argent. Avec cette contribution, il recrutoit et grossissoit ses armées, et revenoit à la charge, sans même trop se soucier de colorer ses prétextes. S'il essuyoit des échecs, ses trésors lui servoient à susciter à l'empire des ennemis sur quelques frontières un peu éloignées. Il falloit alors diminuer les moyens de défense et d'attaque en Perse. *Chosroès* offroit encore la paix, dont les conditions étoient toujours de l'argent. Il poussa, on peut dire, l'effronterie, jusqu'à envoyer demander à *Justinien* sa part d'un gain qu'il lui avoit laissé faire. « Si je ne vous avois pas laissé tranquille, lui dit-il, votre général *Bélisaire* n'auroit pas remporté tant de victoires en Afrique, par conséquent vous me devez une partie des dépouilles ». *Justinien* sourit, mais il

crut ne devoir pas éconduire les ambassadeurs sans les satisfaire.

Telle est la vie militaire de *Chosroès*. Durant un long règne, il ne cessa de tourmenter ses sujets et ceux de ses voisins. Cependant il affectoit une grande compassion pour les peuples qui éprouvoient les malheurs de la guerre. Des ambassadeurs romains lui ayant exposé pathétiquement ces calamités dans une audience publique, il renchérit sur leur description, et s'attendrit jusqu'aux larmes. Elles étoient versées pour encourager les Perses, témoins de sa sensibilité, à l'aider vigoureusement contre *Justinien*, auquel *Chosroès* reprochoit d'être l'agresseur. Au reste, on auroit bien de la peine à décider lequel étoit le plus coupable. Si *Justinien* reprochoit justement à *Chosroès* d'appeler les *Goths* contre l'empire et de favoriser leurs dévastations, celui-ci prouvoit par des lettres authentiques que l'empereur ne cessoit de déchaîner contre les Perses les Huns et les Sarrazins. Les petits rois voisins, tels que celui des Lazes, auroient pu aussi naudire l'ambition de ces deux grands empires, qui les entraînoient malgré eux dans leurs querelles et les en rendoient victimes. Il y a cette différence entre *Justinien* et *Chosroès*

que l  
seule  
dis c  
tête c  
trépi  
ne lai  
ce c  
même  
Ap  
sévère  
règne.  
tudes  
royau  
la dur  
à-peu  
fait en  
moins  
le dép  
siré m  
nomm  
borgne  
dans le  
de cet  
bien le  
peuple  
qu'elle  
décida  
mès qu  
ils for  
oit le  
ue lui

que l'empereur romain faisoit la guerre seulement par ses lieutenans , tandis que le Persan parut toujours à la tête de ses armées : il étoit brave , intrépide , opiniâtre , habile général , et ne laissoit faire à ses lieutenans que ce qu'il ne pouvoit pas faire lui-même.

Après une conjuration qu'il punit sévèrement au commencement de son règne, *Chosroès* n'éprouva plus d'inquiétudes de la part des grands de son royaume. Les conjurés lui reprochoient la dureté, la bizarrerie, le despotisme, à-peu-près les mêmes défauts qui avoient fait enfermer *Cavade*, son père. Le moins qu'ils se proposoient, c'étoit de le déposer comme lui. Ils auroient désiré mettre à sa place un de ses frères, nommé *Zamès*; mais ce prince étoit borgne, et les Perses ne souffroient pas dans leurs monarques d'imperfections de cette nature. Une faction trouva bien les moyens d'éluder les préjugés du peuple sur le sujet indigne et même haï qu'elle veut lui donner pour maître. On décida donc que ce ne seroit pas *Zamès* qui occuperoit le trône, mais un fils fort jeune qu'il avoit, dont il se-voit le conseil, à condition néanmoins que lui-même ne se conduiroit que par

le conseil des conspirateurs ; c'est-à-dire qu'on vouloit donner au peuple une multitude de rois au lieu d'un *Chosroès*, qui, s'il savoit prendre l'argent, savoit aussi bien l'employer, avoit, parmi les complices, des espions par lesquels il étoit instruit jour par jour de toutes les démarches des factieux. Il les laissa manœuvrer, s'attacher des partisans, en grossir le nombre, afin de connoître lui-même ses amis et ses ennemis. Puis, quand il les vit près d'éclater, il les fit tous saisir et mourir en même-temps. Le seul petit *Cavade* échappa, parce qu'il étoit élevé loin de la cour, chez un honnête vieillard qui eut horreur de se souiller du sang d'un enfant. Le vieillard fut dénoncé quelques années après par son propre fils, qui craignit, si la désobéissance de son père étoit découverte par d'autres, de perdre le gouvernement, que la punition du père feroit vaquer. Le jeune *Cavade* étoit alors en sureté. *Chosroès* mourut de chagrin après la perte d'une bataille qui laissoit son royaume ouvert aux Romains. Ils y prirent des quartiers d'hiver : ce qui fut infiniment sensible au vieux roi, accoutumé à prendre les siens chez les ennemis. Peu s'en étoit fallu qu'il ne fût fait prisonnier dans

cette  
expres  
expose  
généra  
Hon  
objet  
gnation  
coupab  
nimer  
grand  
èrent  
égne s  
l lâcha  
rue, l  
enta se  
estes s  
Sécur  
ser ! Il  
aram  
nerrier  
u lieu  
er, lu  
vec un  
épond  
clave,  
es mes  
oncilie  
ne par  
oyoit c  
ans sa  
révol  
Tom

cette défaite. Aussi recommanda-t-il expressément à son fils de ne jamais exposer sa personne dans une action générale contre les Romains.

*Hormisdas*, son fils, présente un objet d'indignation et de pitié. D'indignation, par les fautes dont il se rendit coupable. Il eut le malheur de ne point aimer son peuple : le malheur aussi grand de croire des devins, qui l'assurèrent que, quelque chose qu'il fît, son règne seroit heureux. En conséquence, il lâcha la bride à ses passions, il fut cruel, hautain, opiniâtre, et mécontenta ses sujets, sans craindre les funestes suites de cette tyrannie.

Sécurité funeste qui l'engagea à tout braver ! Il avoit un bon général, nommé *Varame*. Après plusieurs avantages, ce guerrier essaya une défaite. *Hormisdas* au lieu de le plaindre et de l'encourager, lui envoya un habit de femme avec une lettre insultante. *Varame* lui répond comme auroit fait une femme esclave, et en même-temps il prend les mesures pour se défendre. Il se concilie le cœur de ses soldats, séduit une partie de l'armée que le roi envoyoit contre lui. Le monarque se retire dans sa capitale. Les principales villes se révoltent, et les habitans pillent de

tous côtés les palais royaux. Les prisons furent ouvertes. Entre ceux qui brisèrent leurs chaînes, se trouva un prince du sang royal, nommé *Bindoès*, que *Hormisdas* avoit chargé de fers pour un sujet assez léger. Il se jeta dans l'armée qui ne s'étoit pas attachée aux drapeaux de *Varamé*. Elle le reconnut pour son chef. Il s'avança à sa tête vers *Ctésiphon*, y entra sans peine, et alla au palais, où il trouva *Hormisdas* sur son trône avec tout l'appareil de sa dignité. « Qui vous amène ici? lui dit » *Hormisdas*, et comment vous êtes- » vous sauvé de votre prison » *Bindoès* ne lui répondit que par des reproches mêlés d'injures. « Qu'on l'arrête ! s'écrie *Hormisdas* ».

Ici, l'indignation fait place à la pitié. La garde du monarque reste interdite. Enhardi par son inaction, *Bindoès* se précipite sur le roi, lui arrache la tiare et le fait traîner en prison. *Chosroès*, fils d'*Hormisdas*, quoique connu pour être peu attaché à son père, parut avoir quelque crainte. *Bindoès* le rassure par des promesses. Du fond de son cachot, *Hormisdas* demande à être entendu dans une assemblée de la nation. Il est amené en présence de ses sujets, plaide lui-même sa cause avec toute l'énergie

du  
sio  
dis  
tan  
con  
à cr  
ose  
Cet  
tun  
cho  
yeu  
mon  
man  
pas  
don  
mais  
doux  
ples  
reux  
On  
Chos  
père  
de l'  
n'eut  
les m  
ce fil  
V  
ces c  
son a  
pour  
beaux

du malheur. Il faisoit quelque impression. *Bindoès* prend la parole, fait à son discours une réponse longue et insultante, et finit par représenter à ceux qui composoient le tribunal, ce qu'ils ont à craindre s'ils rétablissent celui qu'ils osent faire comparoître devant eux. Cette raison fut déterminante. L'infortuné monarque est ramené dans son cachot. On lui passe un fer rouge sur les yeux, pour le mettre hors d'état de remonter jamais sur le trône. Il avoit demandé que du moins on ne lui donnât pas pour successeur son fils *Chosroès*, dont il détailla les mauvaises qualités, mais son autre fils, *Hormisdas*, prince doux, qui seroit le bonheur de ses peuples. La recommandation d'un malheureux est souvent un arrêt de proscription. On tua *Hormisdas*, et sa mère, et *Chosroès* fut placé sur le trône. Son père, tout aveugle qu'il étoit, lui causoit de l'inquiétude, et ses reproches, qu'il n'eut pas la prudence de renfermer dans les murs de sa prison, importunoient ce fils dénaturé; il le fit assassiner.

*Varamé* n'avoit pris aucune part à ces changemens. Il se tenoit à la tête de son armée, résolu de ne pas travailler pour un autre. *Chosroès* lui envoya de beaux présens, et des lettres obligeantes,

Chosroès.  
589.

pleines de promesses. *Varamé* rejeta tout. Dans sa réponse il prit le titre de *Fléau des Tyrans*. Il ordonnoit à *Chosroès* de quitter un sceptre usurpé, et faisoit entendre que son but en continuant la guerre, étoit de venger son roi et de punir un parricide. Ce motif lui donna beaucoup de partisans. Les deux rivaux se trouvèrent en présence. *Chosroès* fut vaincu si complètement, qu'il ne put que se sauver par des chemins détournés jusqu'à un poste avancé des Romains, sur la frontière, où il fut bien reçu. *Varamé* s'empara de *Ctésiphon*. Il fit mettre en prison *Bindoès*, comme auteur de la dernière révolution, et ne ménagea pas ses complices, sans cependant user de cruauté à leur égard. Il hasarda ensuite de prendre non pas le titre de roi, mais les ornemens. Cette tentative déplut à la noblesse. Il se forma un complot. On tira *Bindoès* de prison. Les conjurés attaquèrent *Varamé* dans son palais pendant la nuit. Il se défendit vaillamment. Plusieurs nobles périrent dans l'action, d'autres furent condamnés ensuite à être foulés aux pieds par les éléphants. *Bindoès* se sauva et gagna la Médie, où il s'empressa de lever des troupes pour seconder *Chosroès*.

Ce fugitif trouva une puissante protec-

tion  
à so  
pire  
de M  
ram  
que  
Com  
trou  
un p  
temp  
attaq  
bare  
avoit  
par  
qu'il  
du sa  
mém  
peupl  
*Vara*  
grand  
quelq  
avoier  
Dan  
des ég  
jusqu  
sur la  
main,  
romain  
a bien  
Quand  
gemen

tion dans l'empereur *Maurice*, qui mit à son service toutes les troupes de l'empire sur cette frontière, sous les ordres de *Narsès*, son plus habile général. *Varame* essuya une défaite aussi complète que celle qu'avoit éprouvée *Chosroès*. Comme lui, il s'enfuit presque seul, et trouva un asile au nord de la Perse, chez un prince barbare. Il y vécut quelque temps considéré ; mais la crainte d'être attaqué par *Chosroès*, détermina le barbare à empoisonner son hôte. *Chosroès* avoit amusé le peuple de la capitale par des spectacles et des fêtes, lorsqu'il ceignit son front du diadème, teint du sang de son père. Il se servit de la même politique pour faire oublier à ce peuple la douceur du gouvernement de *Varame* ; mais il n'épargna aucun des grands dont il crut avoir à craindre quelque chose, même de ceux qui lui avoient été favorables.

Dans son adversité, il avoit montré des égards pour la religion chrétienne, jusqu'à paroître lui donner la préférence sur la sienne. Il s'habilloit aussi en romain, parloit en romain, agissoit en romain, sans doute, afin de conserver la bienveillance de l'empereur *Maurice*. Quand il n'eut plus besoin de ces ménagemens, il y renonça. *Chosroès II* passe

pour un grand persécuteur des chrétiens. Quant aux Romains, c'est-à-dire aux sujets de l'empire de Constantinople, dont les empereurs prenoient toujours le titre d'empereurs romains, quoiqu'ils fussent Grecs; quant aux Romains, *Chosroès*, rétabli par leurs secours, se montra dès le commencement assez froid sur la reconnoissance. *Narsès*, en lui faisant ses adieux avant de sortir de ses états, lui représenta l'obligation où il étoit de ne pas oublier les services de l'empereur *Maurice* et des Romains, dont ce général parloit comme des *maîtres du monde*. *Chosroès* répondit modestement qu'à l'égard des services, il ne les oublieroit jamais. Pour la puissance romaine, dont *Narsès* lui faisoit une peinture si magnifique, le roi de Perse fit sentir qu'il ne la croyoit pas si redoutable : il déduisit les motifs de son opinion, et marqua si exactement le déclin et la dissolution de cet empire, que les historiens grecs n'ont pu s'empêcher de le citer comme un grand astrologue; mais ce n'étoit qu'un homme sage et réfléchi, qui, connoissant à fond les causes de destruction inhérentes à cet empire, a pu, par la seule force de son jugement, marquer les degrés d'affoiblissement, et prévoir la dernière

catas  
de ti  
pire.  
quoi  
la m  
lui fo  
dans  
la m  
ne fu  
de se  
entre  
*Phoc*  
attaqu  
On  
quêtes  
qu'il  
seizièr  
le plat  
contri  
para  
année  
rie. La  
porta  
Syrie  
et en H  
quable  
de l'A  
l'une  
Galicie  
édoim  
Apame

catastrophe. Un peu de honte l'empêcha de tirer sa part des dépouilles de l'empire, tant que son bienfaiteur vécut, quoiqu'il en marquât quelque envie. Mais la mort de *Maurice*, qui fut assassiné, lui fournit l'occasion de porter ses armes dans l'empire, sous prétexte de venger la mort de son ami. Une preuve que ce ne fut qu'un prétexte, c'est qu'au lieu de se joindre aux généraux romains, entre autres à *Narsès*, déclarés contre *Phocas*, meurtrier de *Maurice*, il les attaqua tous indistinctement.

On est étonné de l'étendue des conquêtes de *Chosroës*, du peu de temps qu'il mit à les faire et à les perdre. La seizième année de son règne, il mit tout le plat pays des frontières romaines à contribution. L'année suivante, il s'empara des forteresses. La dix-huitième année, il pilla la Mésopotamie et la Syrie. La dix-neuvième, il passa l'Euphrate, porta la désolation dans le reste de la Syrie, qu'il avoit épargnée en Palestine et en Phénicie. La vingtième est remarquable par le ravage de la Cappadoce et de l'Arménie, et par la défaite entière d'une armée romaine, qui lui ouvrit la Galicie et la Paphlagonie, jusqu'à Chalcedoine. Deux ans après, *Chosroës* prit Apamée, *Edesse* bloqua Antioche, et

remporta une si grande victoire , qu'il resta à peine aux vaincus des soldats pour pleurer les morts. L'année suivante , il prit Césarée , emmena une multitude de captifs Syriens. La vingt-cinquième année il se rendit maître de Damas , et renvoya ignominieusement sans réponse les ambassadeurs envoyés par l'empereur *Héraclius* pour demander la paix. La vingt-sixième, il conquiert la Judée , prit et pilla la ville de Jérusalem , emmena en Perse le patriarche , emporta la vraie croix , vendit quatre-vingt-dix mille chrétiens aux Juifs de ses états , qui les égorgèrent tous.

On est fatigué de cette chronologie sanglante. Il resteroit cependant encore à suivre *Chosroès* en Egypte haute et basse qu'il subjugué ; ainsi il joint la monarchie d'Afrique à celle d'Asie, projet inutilement tenté par ses plus illustres ancêtres. Il revient contre l'empire et répond arrogamment à *Héraclius* , qui lui demandoit encore la paix : « Je vous l'accorderai quand vous et vos sujets aurez abjuré le Dieu crucifié , et embrassé la religion des Perses ». *Héraclius* , débarrassé de ses autres guerres , marche en personne contre *Chosroès* , le bat , lui offre encore la paix , et l'empereur est refusé avec mépris. Mais

Per  
vain  
rom  
son  
gén  
gag  
pers  
vain  
son  
Cho  
T  
déjà  
peup  
tout  
ses n  
cause  
misc  
dent  
moir  
fond  
raux  
de su  
mou  
mair  
conc  
celu  
qui p  
au s  
répa  
foul  
un c

Persan ne soutint pas sa fierté , il fuit , vaincu en bataille rangée par l'empereur romain , et laisse cinquante mille prisonniers , auxquels *Héraclius* donne généreusement la liberté. L'empereur gagne encore contre deux généraux persans , une victoire si complète , que le vainqueur est obligé de relâcher un prisonnier pour aller porter aux sujets de *Chosroès* la nouvelle de leur défaite.

Tant de revers aigrissent le caractère déjà trop cruel de *Chosroès* ; grands , peuples , soldats , généraux , il rend tout ce qui le touche responsable de ses malheurs. Une lettre insolente avoit causé l'effrayante catastrophe d'*Hormisdas* , son père ; une lettre imprudente précipita celle du fils , qui fut non moins terrible. Il eut des soupçons mal fondés contre *Sarbate* , un de ses généraux. Sans examen , il écrit à un autre de surprendre son collègue et de le faire mourir. Cette lettre tombe entre les mains des Romains. Ils l'envoient au condamné. *Sarbate* , à son nom , joint celui de quatre cents officiers de marque , qui paroissent par-là destinés comme lui au supplice. Cette lettre ainsi falsifiée , répandue dans l'armée , y suscite une foule de mécontents. *Sarbate* en forme un corps considérable , et se retire à

leur tête dans le camp des Romains. La conduite de *Chosroès* est d'autant moins excusable, qu'il avoit besoin alors de la parfaite obéissance de ses sujets et du concours de ses troupes, pour le projet qu'il avoit formé de donner la couronne à *Merdasas*, le plus jeune de ses fils, au préjudice de *Siroès* l'ainé. Celui-ci, instruit du dessein de son père, lève l'étendard de la révolte. *Héraclius* donne la liberté aux prisonniers persans qu'il avoit en très-grand nombre, à condition qu'ils se joindront à *Siroès*. Ainsi il se trouve tout d'un coup une forte armée contre son père. L'âge, les fatigues, les chagrins avoient affoibli *Chosroès*. Il se laisse prendre sans aucune résistance, et est déposé après un règne de trente ans.

Siroès,  
626.

Ses malheurs ne se bornèrent pas là. La Providence, selon l'expression d'un poète, avoit besoin de se faire absoudre des succès du parricide *Chosroès*. Le premier soin de son fils fut de lui faire appliquer des chaînes aux jambes, aux bras et au col. Il le fit ensuite renfermer dans un cachot dont l'accès fut laissé libre à tous ceux qui aiment à se repaître du spectacle de l'infortune. « Com-  
» ment trouvez-vous, lui disoient ces  
» curieux impitoyables, comment trou-

» ve  
» av  
» Il  
» du  
» pe  
» ét  
jours  
nour  
hout  
prés  
*Siro*  
père  
sât ex  
n'eut  
royal  
s'il n  
effray  
mém  
So  
*rasas*  
que  
trône  
tuer  
mém  
qu'un  
Ils se  
ronn  
de *S*  
*dige*  
écha  
sont

» vez-vous cette coupe amère que vous  
 » avez fait boire à des nations entières ?  
 » Il est juste que vous soyez descendu  
 » du trône dans une prison , vous qui  
 » peupliez les prisons pendant que vous  
 » étiez sur le trône ». Il languit cinq  
 jours dans cet état , n'ayant pour toute  
 nourriture que du pain et de l'eau. Au  
 bout de ce terme , on mit à mort , en sa  
 présence , son fils bien aimé. Ensuite  
*Siroès* donna ordre qu'on percât son  
 père à coups de flèches , et qu'on le lais-  
 sât expirer de ses blessures. Ce fils cruel  
 n'eut que le temps d'essayer le bandeau  
 royal teint du sang de son père. Comme  
 s'il n'eût été placé sur le trône que pour  
 effrayer les monstres : monstre lui-  
 même , il mourut dans l'année.

Son fils *Ardezer* lui succéda. *Séba-*  
*rasas* , général de l'armée , prétendit  
 que mal-à-propos on l'avoit élevé sur le  
 trône sans consulter les troupes. Il fit  
 tuer le jeune prince , et s'y plaça lui-  
 même. Les grands ne purent souffrir  
 qu'un d'entre eux devînt leur maître.  
 Ils se déterminèrent à rendre la cou-  
 ronne à la maison royale. Ils se défirent  
 de *Sébarasas* , et proclamèrent roi *Is-*  
*digerte II* , fils d'un frère de *Siroès* ,  
 échappé au massacre. Les historiens ne  
 sont pas d'accord sur l'opinion qu'on

Isdigerte II.  
650.

avoit de ce monarque. Les uns le représentent comme un prince efféminé qui s'endormit dans le sein des plaisirs , et laissa son royaume en proie aux Sarrazins ; d'autres disent qu'il défendit son pays avec intrépidité jusqu'au temps où les Perses , fatigués de guerres et de combats , reçurent au milieu d'eux les nouveaux conquérans. Comme les Mèdes s'étoient incorporés aux Perses, les Perses aux Parthes, les Parthes de nouveau aux Perses, ces Perses modernes laissèrent incorporer à eux les Sarrazins , ou les sectateurs de la religion de Mahomet qui s'est substituée à celle des Mages. Ce changement est arrivé vers 640. On est partagé sur le sort d'*Isdigerte*, comme sur son caractère. Ceux qui lui donnent de la grandeur d'ame et de la bravoure, le font tuer dans une bataille. Ceux qui lui refusent ces qualités , prétendent que , plus amoureux du repos que de la gloire, il céda son diadème aux Sarrazins , à condition qu'on le laisseroit vivre tranquille dans une petite province où il mourut.

On doit aux écrivains orientaux le recueil des anecdotes , des bons mots , des réponses ingénieuses, et autres traits agréables concernant les Perses, qui ont été négligés ou ignorés par les auteurs

grecs  
nie fi  
sion  
cette  
quefo  
riété  
perso

Ar

que le  
cordo  
d'une  
la gue  
penser  
les par  
leur p  
pour l  
les ins  
capital  
» ploy  
» men  
» mèn  
intitulé  
Dans c  
ximes  
tous le  
jusqu'a  
seurs c  
auroit

Sap

est jus  
cruauté

grecs. Leur variété rompra la monotonie fatigante des guerres, et fera diversion aux atrocités trop communes de cette ancienne histoire. On aura quelquefois lieu d'être étonné de la contrariété des jugemens portés sur la même personne.

*Ardschir*, le même qu'*Artaxare*, que les Grecs font fils de la femme d'un cordonnier, naquit, selon les orientaux, d'une princesse du sang royal. Il ne fit la guerre que quand il ne put s'en dispenser, fut le bienfaiteur de ses peuples, les partagea en différentes classes, selon leur profession, établit des magistrats pour les gouverner, des maîtres pour les instruire, diminua l'usage des peines capitales. « Il ne faut, disoit-il, employer le glaive que quand un châti-  
» ment plus doux ne produit pas le  
» même effet ». Il composa un livre intitulé : *Règles pour être heureux*. Dans cet ouvrage il prescrivit les maximes dont la pratique est nécessaire à tous les hommes, depuis le monarque jusqu'aux artisans. Un de ses successeurs ordonna que chaque famille en auroit une copie.

*Sapor I*, sous le nom de *Shabour*, est justifié par les Orientaux, de la cruauté que lui imputent les Grecs à

l'égard de *Valérien*. Ils lui reconnoissent des vertus douces qu'on croit volontiers incompatibles avec l'ordre supposé de faire écorcher vif un empereur, son prisonnier. Il est rapporté d'*Hormouz*, nommé *Hormisdas*, que le gouverneur d'une de ses provinces, située du côté des Indes, lui envoya un exprès pour lui faire savoir qu'il avoit occasion d'acheter une quantité de beaux diamans, pour cent mille pièces d'or. Le roi le refusa. « Mais, lui fit dire le » gouverneur par un nouvel exprès, il » y a cent pour cent à gagner. Cent » ou mille pour cent, répondit *Hormouz*, ne me tentent pas : si je fais » le métier de marchand, qui fera le » métier de roi ? Que deviendront les » négocians persans, si j'emploie mes » trésors à leur enlever les gains qu'ils » pourroient faire ? » *Varanne* appelé *Vaharane*, qui fit écorcher vif *Manès* ou *Manès*, pour ses opinions religieuses, disoit : « On ne peut définir l'humani- » té, parce que toutes les vertus y » sont comprises ».

*Shabourg*, ou *Sapor II*, persécutoit cruellement les Arabes. Il en fit mourir un grand nombre, et faisoit casser l'épaule à tous ceux qui étoient en état de porter les armes. Les remon-

tran  
chan  
rann  
père  
une  
Ils é  
« Po  
» ran  
» deu  
» à c  
» la p  
les ho  
répon  
à vous  
haram  
et enl  
disputa  
bâti d  
chacun  
ôteroit  
en mo  
La  
vade,  
quelqu  
un acte  
religieu  
siple d  
meilleu  
goût d  
le ren  
nunes.

trances courageuses d'un Arabe le firent changer de conduite. *Baharam* ou *Varanne IV*, privé du sceptre de son père, mit son rival, nommé *Kesra*, à une épreuve que celui-ci n'osa risquer. Ils étoient prêts à se livrer bataille. « Pour épargner le sang, dit *Baharam*, qu'on place la couronne entre deux lions affamés. Elle appartiendra à celui qui aura la hardiesse d'aller la prendre ». *Baharam* fit à *Kesra* les honneurs de la primauté. *Kesra* répondit : « J'en suis possesseur, c'est à vous de tâcher de la retirer ». *Baharam* n'hésita pas, tua les deux lions, et enleva la couronne que *Kesra* ne disputa plus. Sous *Baharam*, il fut bâti deux palais avec tant d'art, que chacun devoit s'écrouler ; lorsqu'on en ôteroit une seule pierre : l'architecte, en mourant, emporta son secret.

La défense faite par *Cobad*, ou *Capade*, à toutes les femmes de refuser quelqu'homme que ce fût, a passé pour un acte de démence. C'étoit une folie religieuse inspirée par *Masdeck*, disciple de *Manès*. Il ne trouva pas de meilleur moyen d'ôter aux Perses le goût des femmes et des richesses, que de rendre les unes et les autres communes. *Cobad* adopta son système, sans

doute moins par persuasion , que par libertinage. *Chosroès* , son fils , extirpa cette nouvelle secte , en punissant de mort son inventeur et ses principaux disciples. « Ce n'est , lui dit-il , ni toi , » ni les tiens que je cherche à détruire ; » mais je veux me conserver moi-même , » ainsi que le peuple confié à mes » soins ». En effet , le but du supplice des scélérats , doit être moins leur punition que le salut du peuple.

Mais si *Chosroès* , nommé *Nouschirvan* , savoit punir , il savoit aussi apprécier les fautes et pardonner. Un officier de sa maison qu'il avoit chassé , se trouvoit réduit par sa disgrâce , à une extrême pauvreté. Un jour que le roi donnoit un grand festin à sa cour , l'officier emporta un plat d'or. Le roi seul le vit. Les tables levées , on chercha le plat avec beaucoup d'inquiétude. « Ne vous » tourmentez pas , dit *Chosroès* , celui » qui a pris le plat , ne le rendra pas » et celui qui l'a vu ne le découvrira » pas ». L'année suivante , le même officier se présenta au festin royal , selon sa coutume. *Chosroès* le voyant habillé de neuf , lui dit à l'oreille : « Est-ce mon » plat qui vous a acheté cette belle » robe ? » Oui sire , répondit l'officier et montrant ses habits de dessous , ma

en c  
tenu  
trer  
van  
cont  
man  
voyc  
le fil  
rebe  
relig  
V  
mon  
arriv  
dant  
» l'in  
» vie  
» die  
» tra  
» la  
» de  
» de  
» m  
acco  
voul  
sins  
» ail  
» pu  
» fai  
» er  
» jo  
» d'

en ordre, vous voyez bien qu'il s'en est tenu là. » Cette gaie répartie le fit rentrer en grâce. Comme *David*, *Nouschirvan* eut un fils bien aimé, qui se révolta contre lui. Comme *David*, il le recommanda tendrement au général qu'il envoyoit contre lui, et comme *Absalon*, le fils expia par sa mort, le crime de sa rebellion. Ce fut un enthousiasme de religion qui égara ce jeune prince.

Voici quelques maximes tant de ce monarque que d'autres. On vit un jour arriver un courrier qui s'écria en l'abondant : « Dieu est juste ! dieu est juste ! » l'implacable ennemi de notre maître » vient d'être enlevé par la mort ; à » dieu ne plaise, répartit le roi avec » tranquillité, que je me réjouisse de » la mort de mon ennemi. Il n'y a rien » de plus ridicule pour des mortels, que » de se réjouir à la vue d'un exemple de » mortalité ». Ses gens pressés de lui accommoder un plat de gibier qu'ils vouloient lui servir, prirent à des voisins quelques pincées de sel. « Qu'on » aille sur-le-champ le payer, dit-il ; » puis se tournant vers son visir, l'affaire, ajouta-t-il, est peu importante » en elle-même, mais un roi doit toujours » être juste, parce qu'il sert » d'exemple à ses sujets. Puisque je

» dois faire observer la justice à mon  
 » peuple dans les plus petites choses,  
 » je dois du moins lui faire voir que  
 » cette observation est possible. — La  
 » vie la plus longue, le règne le plus  
 » glorieux passent comme un songe, et  
 » nos successeurs nous talonnent. C'est  
 » de mon père que je tiens ce diadème  
 » qui servira bientôt à quelqu'autre ».

*Quelle est la situation la plus fâcheuse, demandoit un roi à ses courtisans ? un philosophe répondit, la vieillesse jointe à la pauvreté. Un sage, un extrême abattement d'esprit, accompagné de violentes douleurs. Le premier ministre, celui qui seroit proche du terme de sa vie, sans avoir pratiqué la vertu. Les deux sages reconnurent que la réponse du ministre étoit la meilleure.*

---

## I T A L I E.

L'Italie, l'objet de l'admiration des peuples qui vont y contempler les débris de sa grandeur, l'Italie, enveloppée de la mer de trois côtés, a du quatrième des bornes naturelles qui sont les Alpes. Une chaîne de montagnes, nommée

L'Italie  
 entre la mer  
 Ionienne,  
 l'Adriatique  
 et les Alpes.

l'Appen-  
 gueur,  
 y trou-  
 glace s-  
 soleil a-  
 chalen-  
 sur le  
 Aussi  
 les pro-  
 grappe-  
 mûrier  
 que pr-  
 au cise-  
 voureu-  
 firmats  
 trées :  
 fait co-  
 Rome  
 rendoi-  
 tributa-  
 suffiso-  
 phosé  
 L'Italie  
 à elle-  
 a été  
 moins  
 tans,  
 bre. C  
 des co-  
 les pèr-  
 y trou-

l'Appenin, la traverse dans toute sa longueur, du nord au sud, de sorte qu'on y trouve tous les climats, la neige et la glace sur les sommets, pendant qu'un soleil ardent brûle la Calabre, et qu'une chaleur douce et bienfaisante s'étend sur les parties moins méridionales. Aussi dans ce pays jouit-on de toutes les productions de l'ancien monde. La grappe mûrit à côté de l'olive. Sous le mûrier où le ver s'enveloppe de sa coque précieuse, la brebis livre sa toison au ciseau du berger. Les fruits sont savoureux et abondans. Il est rare que les frimats trompent comme dans nos contrées septentrionales, l'espérance que fait concevoir une fleur trop hâtive. Rome seule, ce monstre dévorant, rendoit l'univers, sur-tout l'Egypte, tributaire de ses besoins. L'Italie ne lui suffisoit point. Ce pays étoit métamorphosé en vergers et en jardins délicieux. L'Italie, de nos jours, peut se suffire à elle-même. Maintenant il paroît qu'elle a été peuplée par des Grecs, ou du moins s'ils y ont rencontré des habitans, ils étoient épars et en petit nombre. Ce sont les Grecs qui ont formé des colonies florissantes, et qui ont été les pères de différentes nations qu'*Enée* y trouva en arrivant.

La partie d'Italie qui a été peuplée ou policée la première, est l'Etrurie, qui s'allongeoit, en suivant la côte, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Ce pays étoit divisé en cantons, gouvernés chacun par des rois qui faisoient la guerre, tantôt en commun, tantôt séparés. Chaque canton fournissoit au chef de l'armée un licteur, de sorte que par le nombre des licteurs, on pouvoit connoître le nombre des alliés réunis. On peut juger de la religion des Etrusques par celle des Romains, qui ont emprunté d'eux, cérémonies, sacrifices, augures. Avant que ceux-ci eussent conquis la Grèce, ils regardoient l'Etrurie comme la mère des arts et des sciences, et ils envoyoiént dans ses villes, ceux de leurs enfans auxquels ils vouloient procurer une éducation distinguée. La langue des Etrusques différoit du Grec et du Latin: il en reste des inscriptions. Les cabinets des curieux conservent aussi des vases que leur antiquité rend moins précieux que l'élégance de leur forme.

*Enée.*

*Enée*, rendu si célèbre par le prince des poètes latins, échappé des flammes de Troie avec les compagnons de son infortune, arrive sur les côtes du Latium, pendant que *Latinus* qui en étoit

roi, faisoit du débat. *Latinus* m... que ce s... mais il t... disposés... ore plu... conte, leur acc... uils p... *Enée* y... promess... ie, sa... droit... pouse... ommé... ain et... ésespér... étrang... llume... ème ba... née se... ablit d... ux Gre... vères d... foi au... s cont... ux pe... quel il... bis ans... Les R...

roi, faisoit la guerre aux Rutules. Averti  
 du débarquement de ces étrangers, *La-*  
*tinus* marche au-devant d'eux, croyant  
 que ce sont des pirates ou des brigands;  
 mais il trouve des hommes bien armés,  
 disposés à se défendre, cependant en-  
 core plus disposés à la paix. *Latinus* les  
 écoute, et sensible à leurs malheurs, il  
 leur accorde des terres, à condition  
 qu'ils l'aideront contre les Rutules.  
*Enée* y consent, et remplit si bien sa  
 promesse, que le roi lui donne *Lavi-*  
*nie*, sa fille unique, en mariage, avec  
 le droit de succéder au trône. La reine,  
 épouse de *Latinus*, avoit un neveu,  
 nommé *Turnus*, qui comptoit sur la  
 couronne et sur le trône de la princesse.  
 Désespéré de la préférence accordée à  
 un étranger, il se retire chez les Rutules,  
 allume la guerre éteinte, et dans la  
 même bataille, lui et *Latinus* périssent.  
*Enée* se trouve sur le trône de *Latinus*,  
 établit dans son royaume les fêtes et les  
 cultes des Grecs, le culte de *Vesta* et les lois  
 sacrées de cette déesse, les dieux Lares,  
 la foi au Palladium; et par le mélange  
 des coutumes grecques et latines, des  
 deux peuples il n'en fait qu'un, sur  
 lequel il régna paisiblement pendant  
 trois ans.

Les Rutules joints aux Tyrrhéniens,

le tirent de ce repos si utile à sa colonie, dont la puissance commençoit à leur donner de l'ombrage. *Enée* va à leur rencontre, et dans un choc sur les bords du *Numicus*, il est malheureusement poussé dans la rivière où il se noie. Comme son corps ne fut pas retrouvé, les Troyens semèrent le bruit qu'il avoit disparu dans le fort de la mêlée, et le firent passer pour un dieu. Ils lui élevèrent un temple. *Ascagne* ou *Jule* son fils, prit la couronne. *Lavinie*, sa belle-mère, étoit enceinte. Elle craignoit quelque violence de la part de son beau-fils, et se sauva dans une forêt où elle accoucha d'un fils, qu'elle nomma *Enée Sylvius*, par allusion à la forêt de *Sylva*, où il étoit né. *Jule* fit chercher sa belle-mère, la retrouva avec son fils. Loin de la maltraiter, il eut toutes sortes d'égards pour la mère et l'enfant, et bâtit une ville qu'il nomma *Lavinium*, comme le chef-lieu du patrimoine de *Lavinie*, et de l'héritage de son fils *Sylvius*. Pour lui, il se construisit une ville, qu'il nomma *Albe*, où il acheva ses jours. Il ne laissa qu'un fils, nommé comme lui *Jule*. Les habitans du *Lavinium*, voyant leur petit royaume prêt d'être partagé en deux par les droits de l'oncle et du neveu, ce qui pouvoit

traï  
et l  
qu'i  
Lav  
Jule  
Ils c  
tifica  
rois  
viron

On  
et de  
que les  
leur rè  
père de  
Albe  
ainé ;  
le se d  
Egeste  
onsacr  
est-à-  
récaut  
en allan  
abillé  
toit-ce  
mulie  
vestale

traîner sa destruction, soumirent *Albe* et *Lavinium* à la même souveraineté, qu'ils conférèrent à *Sylvius*, né de *Lavinie*, fille de *Latinus*, au lieu que *Jule* n'étoit que le fils d'un étranger. Ils donnèrent à *Jule* le souverain pontificat. De *Sylvius* sont descendus les rois qui ont régné à *Albe*, pendant environ quatre cents ans.

~~~~~

R O M E (Monarchie).

On ne sait des premiers rois d'*Albe* et de *Lavinium*, presque autre chose que leur nom, et à-peu-près la durée de leur règne, jusqu'à *Aventius*, qui fut père de *Numitor* et d'*Amulius*. Le trône d'*Albe* devoit appartenir à *Numitor*, l'aîné ; mais *Amulius* l'usurpa, et afin de se délivrer de toute crainte, il tua *Egestus*, fils unique de *Numitor*, et consacra *Rhèa Sylvia*, sa fille, à *Vesta*, c'est-à-dire, à une virginité perpétuelle. Précaution inutile. Elle fut rencontrée, en allant puiser de l'eau, par un homme habillé en Mars. Etoit-ce un passant ? Etoit-ce un amant ? étoit-ce son oncle *Amulius* lui-même, qui vouloit rendre la vestale mère, afin d'avoir un prétexte

Rémus et Romulus.

pour la faire périr? Peu de temps après cette aventure, elle accoucha de deux jumeaux. *Amulius* l'accusa devant le peuple. Il fut ordonné que les enfans seroient jetés dans le Tibre, et qu'elle-même seroit punie de mort. La peine, à la prière d'*Antho*, fille d'*Amulius*, fut commuée en une prison perpétuelle.

Les enfans, enfermés dans un même berceau, vogoient sur le fleuve, et furent portés au pied du mont Aventin. *Faustule*, intendant des bergers du roi, les trouva, et les donna pour être élevés, à sa femme *Acca Laurentia*, surnommée *Louve*, à cause de ses débauches. Dès leur première jeunesse, on remarquoit en eux un air de noblesse et de grandeur, qui leur donnoit sur les autres bergers une espèce d'empire naturel. Une querelle, portée devant leur grand-père *Numitor*, les fait reconnoître par ce vieillard. Ils prennent la résolution de le remettre sur le trône, et de délivrer leur mère de sa prison, et réussissent à l'aide des bergers leurs camarades, qui prennent, pour signe de ralliement, quelques poignées de foin nommées *Manipuli*, attachées à de longues perches. Telles ont été les premières enseignes des Romains.

Numitor, remplacé sur le trône, donna

à R
fils,
par
Tibr
erroi
berge
sourn
remu
des e
se joi
Troye
quante
s'attach
de Ré
villes
urent c
es dev
choix d
oit au
Quelle
orde,
plus su
rère.
Du r
onda
ar le m
es autr
ord en
banes
arler,
avoien
Tom.

nps après
 de deux
 devant le
 es enfans
 et qu'elle.
 La peine,
Amulius,
 perpétuelle.
 s un même
 fleuve, et
 nt Aventin.
 gers du roi,
 ur être éle-
rentia, sur-
 ses débau-
 unesse, on
 de noblesse
 nnoit sur les
 l'empire na-
 e devant leur
 ait reconnoi-
 ennent la ré-
 le trône, e-
 sa prison, e-
 gers leurs ca-
 pour signe d-
 nées de foins
 nées à delon-
 été les pro-
 ains.
 trône, don-

à *Rémus* et à *Romulus*, ses deux petits-
 fils, le terrain où ils avoient été élevés
 par *Faustule*. C'étoit un canton près du
 Tibre, semé de monticules, sur lesquels
 erroient les troupeaux dont le chef des
 bergers avoit l'intendance. *Numitor* leur
 fournit toutes sortes d'instrumens pour
 remuer la terre, des bêtes de somme,
 des esclaves, et permit à ses sujets de
 se joindre à la colonie. La plupart des
 Troyens, dont il restoit encore cin-
 quante familles du temps d'*Auguste*,
 s'attachèrent à la fortune de *Romulus* et
 de *Rémus*. Les habitans de deux petites
 villes voisines, ou villages voisins en-
 firent de même. La division se mit entre
 les deux frères, soit à l'occasion du
 choix de l'endroit où on bâtiroit la ville,
 soit au sujet du plan de cette ville.
 Quelle qu'ait été la cause de la dis-
 corde, *Rémus* fut tué, et l'opinion la
 plus suivie, est qu'il fut tué par son
 frère.

Du nom de *Romulus*, la ville qu'il
 fonda prit celui de Rome. Il la plaça
 sur le mont Palatin, qui faisoit le centre
 des autres monticules. Elle consista d'a-
 bord en mille maisons, ou plutôt mille
 chaubanes, et ce ne fut, à proprement
 parler, qu'un village dont les habitans
 avoient d'autre occupation que de

Fondation
de Rome.

Ap. D, 2151
Av. J.-C. 747

cultiver un terrain stérile qu'ils avoient partagé entre eux. Les murs et les toits des maisons étoient de jonc et de paille, ceux de la ville de claies, et les fossés si petits, qu'un homme pouvoit les sauter. Tels sont les commencemens d'une ville

Romulus.

qui est devenue la capitale du monde. L'autorité que *Romulus* avoit prise pour bâtir la ville, il la remit à sa colonie, qui la lui rendit, en le nommant roi. Mais il ne voulut monter sur le trône, qu'après un sacrifice solennel. Pendant la cérémonie, un éclair part du côté gauche, *Romulus* le fait regarder comme un signe du consentement des dieux. Après avoir ainsi consacré le choix des hommes par le suffrage de la divinité, il travaille à établir un gouvernement régulier. Les lois qu'il donna à ses sujets, sont l'ouvrage d'un politique profond, et marquent qu'il possédoit éminemment la science si rare de concilier et de balancer les pouvoirs.

Gouvernement.

Le nouveau roi partagea son territoire en trois portions. L'une fut affectée aux frais du culte, l'autre aux besoins de l'état, la troisième fut subdivisée en trente, à chaque *Curie*. Il institua deux classes de citoyens, distinguant ceux qui avoient de la naissance et des richesses, de ceux qui

voient
ges.
des c
de F
possé
et mi
més
betail
faire
Pou
marqu
dition
classes
écipro
droit d
patricie
de l'ass
es, et
son de
voient
es celu
bligés
de sout
dit, d'a
propres
eter le
ar les e
les, et
veur. I
aux p
ent en

ils avoient
et les toits
t de paille,
les fossés si
t les sauter,
s d'une ville
du monde.
avoit prise
ait à sa colo-
le nomman
onter sur le
ce solennel
clair part de
fait regarde
entement de
consacré l
suffrage de
lir un gouver
qu'il donna
d'un politique
u'il possédo
i rare de co
ouvoirs.
gea son pe
L'une fut a
e, l'autre a
sième fut su
aque *Curie*.
e citoyens,
ient de la na
e ceux qui

voient ni l'un ni l'autre de ces avantages. Les premiers devoient s'acquitter des cérémonies religieuses, sous le nom de *Patriciens*, et ils étoient appelés à posséder les principales dignités civiles et militaires. L'emploi des autres, nommés *Plébéiens*, consistoit à nourrir le bétail, à cultiver les terres, ou bien à faire le commerce.

Pour empêcher qu'une diversité si marquée de conditions ne causât des séditions, *Romulus* attacha ces différentes classes les unes aux autres par des liens réciproques. Chaque plébéien eut le droit de se choisir, dans le corps des patriciens, un patricien qui étoit obligé de l'assister de son crédit, de ses lumières, et de le défendre contre l'oppression des grands. Ces protecteurs prenoient le nom de *Patrons*, et les protégés celui de *Clients*. Les patrons étoient obligés d'expliquer les lois à leurs clients, de soutenir les procès qu'on leur intentoit, d'avoir soin d'eux comme de leurs propres enfans; les clients devoient racheter leurs patrons, s'ils étoient pris par les ennemis, fournir la dot de leurs filles, et faire d'autres dépenses en leur faveur. Il n'étoit pas permis aux clients aux patrons de s'accuser mutuellement en justice, ni de donner les suf-

frages l'un contre l'autre; chacune de ces fautes étoit réputée une trahison infâme, et pouvoit être vengée par la mort. Cette relation de patrons et de cliens, produisit l'union la plus étroite pendant plus de six cents ans; et lors même que la population entière s'élevoit contre les hommes puissans, cette affection particulière subsistoit et ramenoit les esprits.

Romulus établit le sénat composé de quatre-vingt-dix-neuf sénateurs, choisis tant par les patriciens que par le peuple, dans l'ordre des premiers. Le roi nommoit le centième qui étoit chef ou prince du sénat. On appelloit les sénateurs *Pères*, soit à cause de leur âge, soit pour désigner leur soin paternel à l'égard des citoyens. Les premiers sénateurs furent la source de la première noblesse parmi les Romains. Le roi se fit donner une garde choisie par les Curies dans leur sein. Il s'attribua aussi un habit distingué, et douze licteurs armés d'un faisceau de verges surmonté d'une hache en signe de souveraineté.

L'intendance de toutes les choses saintes appartenoit au monarque. Le roi étoit conservateur des lois et coutumes, connoissoit les affaires les plus importantes, assembloit le peuple et le sénat

dom
les v
com
peup
résol
de f
sénat

Le
partic
que c
prêtre
des te
sembl
jours
ceux
princi
tirés d
inférie
peuple
âgés au
femme
les fon
voient
et leurs
Comm
payoie
dispens
leurs c
endu
par arg
prêtres

donnoit le premier son avis, comptoit les voix, concluoit à la pluralité, et commandoit en chef les armées. Le peuple proposoit des lois, prenoit des résolutions qui cependant n'acquéroient de force que par la confirmation du sénat.

Le culte religieux attira l'attention particulière de *Romulus*. Il ordonna que chaque Curie eût son temple, ses prêtres, que le peuple s'assemblât dans des temps marqués, pour manger ensemble les victimes, et il institua des jours de fêtes pour le soulagement de ceux qui vivoient de leur travail. Les principaux ministres des dieux étoient tirés de la classe des patriciens; le clergé inférieur, de la classe la plus aisée du peuple. Tous les prêtres devoient être âgés au moins de cinquante ans. Leurs femmes seules étoient autorisées à faire les fonctions de prêtresses. Leurs fils servoient à l'autel jusqu'à l'âge de puberté, et leurs filles tant qu'elles étoient vierges. Comme les familles sacerdotales ne payoient pas d'impôts, qu'elles étoient dispensées de porter les armes, et que leurs charges étoient à vie, il étoit défendu de les rechercher par brigue ou par argent. Chaque Curie choisissoit ses prêtres, ses aruspices, qui devoient

par l'inspection des entrailles des bêtes, et consultoient le vol des oiseaux. Ainsi le sacerdoce, accompagné d'aisance et de respect, étoit une ressource que tout citoyen honnête pouvoit se proposer pour sa vieillesse.

Sabines.

Rome naissante s'accrut par le droit d'asile que *Romulus* donna au temple de Jupiter *Aziléen*. Tous ceux des pays voisins qui vouloient se soustraire aux poursuites de leurs créanciers et de la justice, y accoururent : il est vrai que ce n'étoit pas une population fort estimable, mais enfin, elle multiplioit le nombre des habitans, et elle augmenta tellement la quantité des hommes, que les femmes ne furent plus en proportion. Le roi pourvut à cet inconvénient : il indiqua une fête solennelle, à laquelle les villes voisines furent invitées. La curiosité y amena les filles avec leurs mères. Quand l'heure du spectacle fut arrivée, au signal donné, la jeunesse romaine se répand de tous côtés parmi ces étrangers désarmés, et enlève leurs filles au nombre de plus de six cents. Chacun mena chez lui celle qui lui étoit tombée en partage, sans attenter aucunement à son honneur, ainsi que *Romulus* l'avoit expressément recommandé. Il paroit qu'on laissa aux filles le temps de s'ap-

païser
leurs c
suite
gieuse
Qua
sées da
dées l
nomm
Rome
avoit é
filles.
et avan
mains,
relle p
accepta
Rome
des ha
popula
Sabins
sultées
La gue
et les R
us avo
nom de
bins. R
reçut u
rallenti
défense
dans la
eurs m
es uns

païser et aux jeunes gens celui de gagner leurs cœurs. Les mariages se firent ensuite avec toutes les cérémonies religieuses.

Quatre nations se trouvoient intéressées dans cette affaire. Trois commandées par le roi d'une d'entre elles, nommé *Acron*, marchèrent droit à Rome pour venger l'injure qui leur avoit été faite en la personne de leurs filles. *Romulus* sortit au devant d'elles, et avant que les armées en vinsent aux mains, il offrit à *Acron* de vider la querelle par un combat singulier. *Acron* accepta le défi et fut tué. Le roi de Rome prit sa capitale, la détruisit, et des habitans qu'il enleva augmenta la population de la sienne. Il restoit les Sabins, la plus puissante des nations insultées par l'enlèvement de leur filles. La guerre s'alluma vivement entre eux et les Romains. La citadelle que *Romulus* avoit bâtie sur le mont Célius, sous le nom de *Capitole*, fut prise par les Sabins. *Romulus* en voulant la reprendre, reçut une blessure dangereuse, qui ne rallentit cependant ni les attaques ni la défense. Les jeunes femmes se trouvant dans la cruelle alternative de voir périr leurs maris ou leurs parens, peut-être les uns et les autres, prirent pour pro-

curer la paix un moyen qui leur réussit. La plupart étoient déjà mères. Elles s'en allèrent au camp des Sabins, portant sur leurs bras les gages d'un hymen heureux. Ce spectacle toucha les Sabins. Elles obtinrent d'abord une trêve, ensuite un traité plus heureux peut-être qu'elles n'auroient osé l'espérer, puisqu'il fut stipulé que les deux nations n'en feroient plus qu'une, que les deux rois résideroient à Rome, et y régneroient conjointement. Les familles Sabinnes qui voulurent quitter leur patrie pour suivre leur roi *Tatius*, s'établirent sur le mont Tarpéien. *Romulus* occupoit le mont Palatin. La vallée entre eux devint une place commune qui fut depuis le marché de Rome, *Forum*. En récompense de l'heureuse union que les Sabines avoient procurée, on leur accorda des privilèges et des distinctions honorables. *Tatius* distribua sa nation, comme *Romulus* avoit distribué la sienne. Il créa aussi un sénat de cent pères conscrits. C'est de ce temps qu'on date l'origine des chevaliers romains, classe intermédiaire entre les patriciens et le peuple. *Tatius* régna paisiblement pendant six ans avec *Romulus*. Il fut assassiné pendant un sacrifice. On ne sait si *Romulus* eut part à ce crime. Du moins

a-t-o
qu'il
Le
par d
jeter
sante
des co
de sa
Romu
femme
est vra
de n'en
pas pe
mari se
au lieu
femme
elle éto
poison
clefs, o
pouvoi
orison,
qu'âge e
Point d
mulus
y en e
écles,
ivorce
x cent
Telle
mulus.
port de

a-t-on lieu de l'en soupçonner, puis-
qu'il ne le vengea pas.

Le règne des deux rois fut signalé
par des victoires qui commencèrent à
jeter des richesses dans la ville nais-
sante, par la vente des esclaves, et par
des conquêtes qui reculèrent les limites
de sa domination. Aux lois déjà faites,
Romulus en ajouta sur le mariage. Les
femmes n'y étoient pas bien traitées. Il
est vrai qu'il n'étoit permis aux Romains
de n'en avoir qu'une seule; mais il n'étoit
pas permis à la femme de quitter son
mari sous quelque prétexte que ce fût,
au lieu que le mari pouvoit répudier sa
femme, et même la punir de mort, si
elle étoit convaincue d'adultère, d'em-
poisonnement, d'avoir fait de fausses
cléfs, ou bu seulement du vin. Les pères
pouvoient faire mettre leurs enfans en
prison, les vendre comme esclaves, quel-
qu'âge et quelque dignité qu'ils eussent.
Point de lois contre le parricide: *Ro-
mulus* jugea ce crime impossible. Aussi
n'y en eut-il pas d'exemple pendant dix
siècles, et malgré la loi qui autorisoit le
divorce, il n'y en eut qu'un au bout de
six cent vingt ans.

Telles sont les dernières lois de *Ro-
mulus*. Devenu plus puissant par la
mort de son collègue le roi des Sabins, il

voulut encore se débarrasser des entraves que le sénat mettoit quelquefois à son autorité. Ce corps ombrageux vit des projets de tyrannie dans la liberté que prit le monarque de distribuer à ses soldats des terres conquises sans le consulter. D'autres dispositions que *Romulus* fit de lui-même contre le sentiment des sénateurs, portèrent ceux-ci à s'en défaire. Ils le tuèrent pendant un orage qui dispersa ses gardes, et laissa ce prince seul à leur merci. Pour qu'il ne restât pas de trace de leur crime, ils dépecèrent son corps, et en emportèrent chacun un morceau sous leur robe. Le peuple attaché à son roi s'émut. On l'appaisa en lui disant que pendant cet orage, *Romulus* avoit été enlevé au ciel. *Julius Proculus*, sénateur très-estimé, affirma l'avoir vu. D'ailleurs, le corps ne se trouvoit pas; pouvoit-on avoir une meilleure preuve de cette apothéose? *Romulus* fut adoré et ne fut point vengé. Il passoit pour le fils de *Mars*, et en avoit la valeur. Sa sagesse fut égale à sa valeur, puisque de trois mille trois cents hommes, il porta le nombre des habitans de Rome à quarante-sept mille, et ce qui met le comble à sa gloire, il fit goûter des lois justes à une troupe de brigands et d'aventuriers, et il en forma un

peu
maî
L
poir
Les
faire
la ro
veme
du d
qui v
Rom
seur
fin, s
s'acco
daire
roient
qu'un
Num
fille d
lus. C
pagne
uniqu
sagess
instan
sa ché
nager
pour l
Ceu
prince
ses rit
tres, r

peuple qui devint avec le temps le maître de la terre.

La mort de *Romulus*, qui ne laissa point d'enfans, fut suivie d'un interrègne. Les sénateurs ne se pressoient pas de le faire finir, parce qu'ils s'étoient attribué la royauté dont ils jouissoient alternativement pendant cinq jours. Le prétexte du délai étoit la prétention des Sabins qui vouloient un roi de leur nation. Les *Romains* demandoient que le successeur de *Romulus* fût pris entre eux. Enfin, sur les instances du peuple, qui ne s'accommodoit pas d'un roi hebdomadaire, il fut résolu que les *Romains* éliroient, mais qu'ils ne pourroient choisir qu'un Sabin. Les voix se réunirent sur *Numa Pompilius*, veuf de *Tatia*, fille de *Tatius*, le collègue de *Romulus*. Cet homme vivoit retiré à la campagne, fuyant la cour, les affaires, et uniquement occupé de l'étude de la sagesse. Ce fut à regret, et forcé par les instances de son propre père, qu'il quitta sa chère solitude, bien résolu de se ménager le plus de momens qu'il pourroit pour la revoir.

Ceux qui traitent de petit génie tout *Numa Pompilius*, prince qui s'occupe de la religion, de ses rites, de sa police, de ses ministres, n'estimeront pas beaucoup *Numa*

Ap. D. 2288

Av. J-C. 710

Pompilius ; mais ceux qui croient que les principes religieux, rendus respectables par le culte extérieur, peuvent adoucir les mœurs d'un peuple, lui insinuer, pour ainsi dire, la morale par les yeux, ne mépriseront pas les soins de *Numa* à cet égard. Afin de donner à ses institutions religieuses une autorité utile, il ne fut pas fâché qu'il crût qu'il les puisoit dans des entretiens secrets qu'il avoit avec une nymphe nommée *Egérie*, habitante des bosquets de sa retraite champêtre. Il congédia la garde de *Romulus*. « Je ne voudrois pas, dit-il, « régner sur un peuple qui m'inspire-
« roit quelque défiance. » Quant à sa foi particulière, on prétend qu'il concevoit Dieu, ou le premier principe de toutes choses, comme un être impassible, incorruptible ; qu'il n'approuvoit pas en conséquence qu'on représentât la divinité par des images d'hommes ; et en effet, pendant cent soixante ans, il y eut très-peu d'images d'hommes dans les temples des Romains. Il institua jusqu'à huit collèges de prêtres, ou plutôt il rendit sacrées les fonctions qui ne regardoient pas directement la religion, et les y fit tenir par des sermens, des sacrifices et d'autres institutions pieuses. Ainsi remplir tel devoir dans sa curie,

ache
sacri
actio
qui s
Cette
par g
jouiss
Ils p
relati
peu q
veill
droit
déterr
étoit
jours.
pontif
comm
l'état.
de la c
prit po
très-pr
Pou
prêt à
cer tro
consac
visages
tourne
consid
autel à
traités
introd

acheter et choisir les victimes pour les sacrifier, déclarer la guerre, toutes actions réputées sacerdotales, et ceux qui s'en acquittoient autant de prêtres. Cette hiérarchie inférieure aboutissoit, par gradation, à celle des pontifes qui jouissoient d'une très-grande autorité. Ils prononçoient sur toutes les causes relatives à la religion, et il y en avoit peu qui ne fussent de ce ressort. Ils surveilloient la conduite des prêtres, avoient droit de les punir, régloient les fêtes, déterminoient quelle sorte de travail étoit permise ou défendue à certains jours. La dignité de leur chef, le grand pontife, étoit regardée, à juste titre, comme une des plus considérables de l'état. Comme il auroit été dangereux de la confier indifféremment, *Numa* la prit pour lui, ou la donna, dit-on, à un très-proche parent dont il étoit sûr.

Pour empêcher son peuple, toujours prêt à courir aux armes, de commencer trop légèrement la guerre, *Numa* consacra un temple à *Janus* aux deux visages, symbole de la prudence, qui tourne ses regards de plus d'un côté, et considère le présent et l'avenir, et un autel à la bonne foi conservatrice des traités tant publics que particuliers. Il introduisit le culte des *Dieux Termes*,

destinés à punir ceux qui, non contents des terres qu'ils possédoient, envahissoient celles d'autrui. Ces dieux, simples bornes fixées aux limites des champs, étoient si sacrés, que les déplacer étoit un crime odieux, et il étoit permis à tout le monde de tuer le coupable. Il protégea l'agriculture; lui-même en alloit visiter les progrès. L'émulation qu'il inspira, délivra la ville de la soldatesque oisive qui avoit conservé, sous *Romulus*, l'habitude de vivre de rapines.

On regarde comme le chef-d'œuvre de la politique de *Numa*, la création des communautés d'arts et métiers. Il rangea ensemble les hommes de la même profession. Les habitans de Rome jusqu'alors divisés en Albains et Romains, se confondirent dans ces classes, et ne songèrent plus à la diversité de leur origine. On doit remarquer une loi singulière de *Numa*, si ce fut une loi, ou si ce ne fut pas plutôt une simple permission accordée au besoin pressant d'un état naissant. Par cette loi, un mari qui avoit éprouvé la fécondité de sa femme, pouvoit la prêter à celui dont l'épouse étoit stérile; mais le prêteur avoit droit de rappeler sa femme quand il vouloit, et de la prêter à d'autres. On ne dit pas si le consentement de la femme

étoit
Numa
 un p
 « Il
 « qu
 « lib
 « es
Numa
 cipes
 roien
 si le
 confia
 plicat
 mens
 chron
 célébr
 par le
 tout l
 variati
 Ce
 vingt-
 trois a
 armes
 mains
 n'aper
 ni om
 tendit
 cun de
 avoit
 peuple
 tèrent

étoit requis. C'est en faveur du sexe que *Numa* abrogea la loi qui permettoit à un père de vendre son fils, même marié. « Il seroit injuste, dit le législateur, qu'une femme qui a épousé un homme libre, fût obligée de vivre avec un esclave ».

Numa réforma le calendrier. Les principes astronomiques dont il s'appuya auroient rendu l'année romaine invariable, si le collège des prêtres auxquels il en confia le soin, n'eût apporté à leur application des négligences et des changemens : ce qui embrouilla tellement la chronologie, que dans la suite, on ne célébra plus les fêtes dans les temps fixés par leur institution. Les élections et tout l'ordre civil éprouvèrent la même variation.

Ce prince mourut dans sa quatre-vingt-deuxième année, après quarante-trois ans de règne, pendant lequel les armes s'étoient changées, chez les Romains, en instrumens d'agriculture. On n'aperçut chez eux ni esprit de sédition, ni ombre de mécontentement. On n'entendit jamais le moindre murmure. Chacun de ses sujets le pleura, comme s'il avoit perdu un père ou un ami. Les peuples voisins et alliés de Rome assistèrent à ses funérailles, et y portèrent

des parfums et des couronnes pour honorer ses obsèques. Il fut enterré au pied du Mont-Janicule, selon sa volonté, avec des livres qu'il avoit composés. Quatre cents ans après, son tombeau ayant été trouvé par hasard, ses livres furent portés au sénat. Ils expliquoient les raisons qu'il avoit eues de donner à la religion des Romains la forme qu'il laissa à sa mort. Le sénat jugea les raisons *frivoles*, et fit brûler les livres. On croiroit difficilement que rien de frivole ait sorti de la plume de *Numa*. Il est probable que ce prince écrivant en liberté ce qui ne devoit être su qu'après sa mort, aura dit des choses qui pouvoient diminuer le respect du peuple pour ses pratiques : inconvenient toujours très-dangereux. En bon politique, le sénat feignit de les mépriser. Dans ces occasions, le feu vaut mieux qu'une réfutation.

Tullus Hostilius.

Ap D. 2333
Av. J. C. 665

Numa n'avoit laissé qu'une fille nommée *Pompilie*. Le peuple élut roi *Tullus Hostilius*, petit-fils d'une des Sabines enlevées. Le sénat confirma cette nomination. Il fut bon comme *Numa*, brave comme *Romulus*. Pendant son règne, la ville d'Albe, mère de Rome, passa sous la domination de sa fille, par l'évènement du combat entre les *Horaces*

et le
des c
l'aut
natio
enne
firent
tions
n'y av
entre
un m
villes.
désigr
comm
l'effus
d'autr
sur les
Le c
les deu
Horac
les tro
çoient
leurs,
comme
remen
jeunes
mitié,
etées a
ment, s
'arrach
choisis
comme

et les trois *Curiaces*. Ils étoient enfans des deux sœurs, l'une mariée à *Horace*, l'autre à *Curiace*, albain. Entre les deux nations, qui n'auroient jamais dû être ennemies, il s'éleva des différends qui firent naître des hostilités. Les deux nations reconnurent apparemment qu'il n'y avoit qu'un moyen d'affermir la paix entre elles, c'étoit de les réunir sous un même chef qui seroit roi des deux villes. Elles convinrent que la victoire désigneroit celui des deux peuples qui commanderoit à l'autre. Pour éviter l'effusion du sang, on choisit de part et d'autre trois champions; le sort tomba sur les *Horaces* et les *Curiaces*.

Le combat ayant été proclamé entre les deux camps, *Tullus* conduit les trois *Horaces*, et *Suffétius*, chef des Albains, les trois *Curiaces*. A mesure qu'ils avancoient, le peuple semoit le chemin de fleurs, et les couronnoit de guirlandes comme des victimes dévouées volontairement au salut de la patrie. Ces six jeunes gens, si proches parens, liés d'amitié, puisqu'il y avoit des alliances pratiquées avec leurs sœurs, avancement lentement, s'embrassent avec tendresse, puis s'arrachant des bras l'un de l'autre, choisissent chacun leur champion, et commencent un combat furieux. Deux

pour ho-
nterré au
volonté,
omposés.
tombeau
ses livres
liquoient
donner à
rme qu'il
ea les rai-
livres. On
de frivole
ma. Il est
ant en li-
u qu'après
s qui pou-
du peuple
nient tou-
politique,
r. Dans ces
ux qu'une
e fille nom-
roi *Tullus*
les Sabines
cette nomi-
ma, brave
son règne,
ome, passa
le, par l'é-
es: *Horaces*

Horaces tombent, frappés à mort. Les Albains élèvent un cri de joie, et se croient vainqueurs ; mais leurs trois champions étoient blessés, et le Romain seul resté n'avoit aucune blessure. Il prend la fuite, dans l'espérance que les trois *Curiaces* le suivront plus ou moins vite, selon qu'il leur resteroit plus ou moins de force ; quand il les voit séparés à une assez grande distance pour ne pouvoir se secourir, il retourne contre eux, les tue l'un après l'autre. *Suffétius*, sur le champ de bataille même, reconnoît, au nom de sa nation, *Tullus* pour souverain.

Pendant que les Romains éclatoient en transports de joie, une sœur d'*Horace*, fiancée à un *Curiace*, aperçoit entre les trophées portées par son frère, une cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour son amant. A cette vue, elle se frappe le sein, verse un torrent de larmes, et reproche amèrement à son frère sa victoire. Irrité de la violence de ses reproches, il la frappe de son épée et la tue. La victoire d'*Horace* ne put le soustraire à la rigueur de la loi, il est saisi et mené devant le tribunal. Le crime étoit notoire et avoué. Le juge prononce la sentence : « Nous te déclarons coupable, va, licteur, lie ses mains ». C'é-

toit
roi,
fait
puni
igno
par
Ce
avoit
et qu
toujo
prés
crut l
mains
Suffé
refusa
du co
voisin
tre, e
joindr
de ma
reille d
« Cou
« c'es
« gagr
« que
tôt que
bains t
Tullus
nison :
peuple
ans à A

toit un arrêt de mort. Par le conseil du roi, *Horace* appelle au peuple, qui lui fait grâce de la vie, mais non de toute punition. Il passa sous le joug, peine ignominieuse, et ne fut réhabilité que par des sacrifices expiatoires.

Ce n'étoit qu'à regret que *Suffétius* avoit reconnu la domination romaine, et qu'il recevoit les ordres de *Tullus*, toujours prêt à les violer, quand il se présenteroit une occasion favorable. Il crut la trouver dans une guerre des Romains contre les habitans de Fidène. *Suffétius*, appelé avec ses Albains, ne refusa pas de marcher; mais au moment du combat, il se retira sur une hauteur voisine, dans l'intention de rester neutre, et d'attendre l'évènement pour se joindre au vainqueur. Le Romain, loin de marquer son étonnement d'une pareille désertion, s'écrie d'une voix forte : « Courage, amis, la victoire est à nous, c'est par mon ordre que les Albains gagnent la hauteur pour attaquer en queue les Fidenates ». En effet, aussitôt que ceux-ci furent vaincus, les Albains tombèrent sur les Fidenates; mais *Tullus* fit payer cher à *Suffétius* sa trahison : il fut écartelé par sentence du peuple Romain. Ce qui restoit des habitans à Albe, eut ordre de se transporter

à Rome, où on leur donna le rang et les dignités dont ils jouissoient dans leur ville, qui fut détruite. Cette augmentation de peuple exigea une nouvelle enceinte, d'autant plus nécessaire, que *Tullus* y joignit d'autres peuples voisins, et attacha le pays qui leur étoit soumis à la domination romaine, laquelle alloit toujours en croissant. Ce prince, dit-on, mourut frappé d'un coup de foudre, et toute sa famille, femme et enfans, disparut avec lui. Cet événement bien singulier a fait croire que l'embrasement supposé, causé par la foudre, n'a fait que cacher le massacre de *Tullus*, dont on soupçonne *Ancus Marcius*, son successeur.

Ancus Marcius.

AD. D. 2366

Av. J.-C. 632

Que ce crime ait peu touché les Romains, ou qu'il soit supposé, *Ancus* fut porté sur le trône par le peuple, du consentement du sénat. Comme ses prédécesseurs, il se montra très-zélé pour l'observation des pratiques religieuses. Il renferma dans la ville les monts Aventin et Janicule, parce qu'il y reçut beaucoup de nouveaux citoyens, amenés des villes assujéties. Ses victoires aggrandirent aussi le territoire romain. Il creusa des salines sur le bord de la mer, fit bâtir le port et la ville d'Ostie, pour faciliter le commerce de ses sujets : deux

ouvi
dès
rien
avan
rut a
et lai
l'autr
tame
tutell
Ta
ciant
sors à
il se
floriss
ses qu
celui-c
ville,
un obs
mée T
à Rom
venir a
ses ma
concili
rent na
Afin de
grâces
richesse
il offrit
blic, po
l'état. A
lingua à

ouvrages très-utiles, qui marquent que dès ce temps les Romains n'oublioient rien de ce qui pouvoit contribuer à leur avantage présent et futur. *Ancus* mourut après un règne de vingt-quatre ans, et laissa deux enfans, l'un en bas âge, l'autre âgé de quinze ans. Par son testament, il les mit tous deux sous la tutelle de *Tarquin*.

Tarquin étoit fils d'un riche négociant de Corinthe. Pour mettre ses trésors à l'abri de la rapacité d'un tyran, il se sauva à *Tarquinie*, une des plus florissantes villes d'Etrurie. Les richesses qu'il laissa à son fils, firent aspirer celui-ci aux premières dignités de cette ville, mais sa qualité d'étranger mettant un obstacle à ses desirs, sa femme nommée *Tanaquil*, lui conseilla de se fixer à Rome, où des étrangers pouvoient parvenir au trône. Il la crut, se présenta : ses manières nobles et généreuses lui concilièrent l'affection du peuple, et firent naître au roi l'envie de le connoître. Afin de mieux s'insinuer dans les bonnes grâces de ce prince, et que ses grandes richesses ne causassent point d'ombrage, il offrit de les déposer dans le trésor public, pour être employées au besoin de l'état. Aussi vaillant qu'habile, il se distingua à la tête de la cavalerie et de l'in-

Tarquin.

Ap. D. 2390

Av. J.C. 608

fanterie. Le roi récompensa sa valeur, en le faisant patricien et sénateur. Sa prudence ne le fit pas moins admirer dans le conseil, que son courage l'avoit fait estimer à l'armée. *Ancus* mourant, ne crut pouvoir mettre l'intérêt de ses fils en meilleures mains, ne soupçonnant pas qu'un étranger récemment établi à Rome, quel que fût son mérite, eût jamais assez de crédit pour leur enlever la couronne.

Mais il se trompa. Quand il fut question de l'élection d'un roi, *Tarquin* écarta adroitement son pupile, et ne crut pas trop présumer, en demandant au peuple assemblé la couronne pour lui-même. Il cita *Tatius* et *Numa*, l'un étranger, l'autre né même parmi les ennemis de Rome. S'il ne put obtenir dans cette première démarche la dignité qu'il ambitionnoit, le peuple fit du moins, et le sénat ratifia un décret par lequel il étoit ordonné à *Tarquin* de se charger de l'administration des affaires publiques. Cette décision paroît une espèce d'épreuve à laquelle les Romains le soumettoient. Ils eurent tout lieu de s'en applaudir. *Tarquin* détruisit toutes les ligues formées contre Rome. Les Etrusques et les Sabins en étoient les principaux appuis, *Tarquin* les obligea de se soumettre. Les Etrusques lui en-

voy
en r
un t
d'un
et de
coul
la m
que
L'ave
une
plus
doré
de de

Va
Rome
On lu
bres l
acque
dans l
eaux s
versoie
si éleve
pouvo
n'ont p
rables
citerne
de For
place r
pour le
l'admir
tifia le

leur, en sa prudence dans le fait estimé, ne crut pas qu'un homme, quel qu'il soit, fût assez digne de couronne. *Tarquin* fut questionné, et ne demandant rien de bon pour lui-même, l'un des *Tumani*, l'un des sénateurs, parmi les autres, put obtenir de la dignité royale. Le peuple fit du décret par lequel *Tarquin* de ses affaires devoit une espérance aux Romains tout lieu de cruauté toutes les villes de Rome. Les citoyens étoient les uns obligés à les autres, et les autres furent obligés à lui en faire.

Vainqueur de tous les ennemis de Rome, *Tarquin* travailla à l'embellir. On lui donna le cirque où se sont célébrés les jeux romains, et sur-tout les aqueducs souterrains destinés à porter dans le Tibre les immondices et les eaux superflues de la ville. Ils en traversoient la plus grande partie et étoient si élevés, qu'un chariot chargé de foin pouvoit y passer. Nos plus belles villes n'ont pas de monumens utiles comparables à ces aqueducs de Rome et aux citernes d'Alexandrie. *Tarquin* entourait le Forum de portiques, fit bâtir dans la place même des temples, des écoles pour les deux sexes, et des salles pour l'administration de la justice, et il fortifia le Capitole.

On raconte une altercation entre lui et un augure nommé *Accius Névius*, qui donna lieu à un événement singulier. L'augure informé que le roi vouloit augmenter le nombre des corps de cavalerie, prit les augures et déclara qu'ils n'étoient pas favorables au changement. *Tarquin*, dans le dessein de décréditer une science qu'on paroissoit vouloir faire servir à contrarier sa volonté, mar le au tribunal *Névius*, et lui dit : « *Augure*, sauriez-vous si ce que j'ai dans l'esprit peut s'exécuter ? Allez consulter vos oiseaux. » Il obéit, revient, et assure que cela peut s'exécuter. *Tarquin* tire un rasoir et un caillou de dessous sa robe, et dit : « Je pense si vous pouviez couper ce caillou avec ce rasoir. » Le peuple se mit à rire, et croyoit voir l'augure confondre. Mais sans se déconcerter, il dit au roi : « Essayez ; et faites-moi punir si vous ne réussissez pas. » Soit que le roi soit que l'augure, comme le disent quelques historiens, ait fait l'épreuve, le rasoir entra dans le caillou, le partagea et coupa même un peu la main qui le tenoit. *Tarquin* rendit hommage à la vérité de la science augurale, et renonça à son projet, c'est-à-dire, qu'il n'établit pas de corps de cavalerie ; mais il aug

men
mên
peup
pèce
pour
augur
se tro
roi, a
roit pa
à Rom
pour a
s'en es
Tar
mais no
tudes d
es enfan
e voyoi
qu'ils au
peut-êtr
eplacer
esse po
omme
us que
pour ma
ille. D'
estoit de
pur les
oit un
aindre.
m, éto
arquin.
Tom.

menta chaque corps, ce qui revenoit au même. Envain auroit-on objecté au peuple des spectateurs, que cette espèce de défi pouvoit avoir été concerté pour rendre plus robuste la foi dans les augures, que sans doute ce caillou, qui se trouve si à propos sous la robe du roi, avec le rasoir, étoit préparé; il n'auroit pas été sûr d'exprimer ces soupçons à Rome, où le miracle a toujours passé pour authentique. *Cicéron* cependant s'en est moqué.

Tarquin vieillissoit comblé de gloire, mais non sans éprouver de vives inquiétudes de la part de ses anciens pupilles, les enfans d'*Ancus Marcus*. Ces princes le voyoient avec peine assis sur le trône qu'ils auroient dû occuper; cependant, peut-être auroient-ils attendu, pour s'y replacer, la fin de sa vie, dont la vieillesse pouvoit faire envisager le terme comme prochain, s'ils ne s'étoient aperçus que le vieux roi prenoit des mesures pour maintenir le sceptre dans sa famille. D'un fils qu'il avoit perdu, il lui estoit deux petits enfans, trop jeunes pour les mettre sur les rangs. Mais il avoit un gendre d'un mérite à faire tout valloir. *Servius Tullius*, c'étoit son nom, étoit né presque dans le palais de *Tarquin*. On le disoit fils d'un des dieux

Lares de ce palais, qui auroit pu être *Tarquin* lui-même; du moins lui marqua-t-il toujours la tendresse d'un père. *Tanaquil*, son épouse, n'en paroissoit pas jalouse; au contraire, elle montra toujours beaucoup d'amitié au jeune *Servius*, et la princesse gardoit auprès d'elle, moins comme esclave, que comme compagne, *Ocrisie*, sa mère. Dès la plus tendre jeunesse, cette femme étoit l'esclave de *Tarquin*. Il en avoit fait présent à *Tanaquil*. On ne sait si la captive étoit pour lors enceinte, ou si elle le devint. On n'est pas plus instruit de la naissance d'*Ocrisie*, que les uns disent fort illustre, d'autres très-basse. Quand elle accoucha, elle donna à son fils le nom de *Servius*, qui a perpétué la mémoire de l'état de servitude dans lequel il est né.

Le roi fit donner une belle éducation à ce fils, dont les qualités naturelles reçurent un nouvel éclat; par sa prudence, son courage, ses services, mérita le rang de patricien, et la dignité de sénateur. *Tarquin* lui fit épouser une dame romaine de la première distinction. Après la mort de cette première épouse, ce prince lui donna sa propre fille en mariage, et le combla de grâces. Le peuple les ratifia par ses

approbation. C'étoit cette faveur du peuple que les enfans d'*Ancus* redoutoient le plus. Ils appréhendoient que *Tarquin* ne s'en servît pour approcher son gendre du trône, et même pour l'y affermir avant sa mort. Ils résolurent de le prévenir.

Le roi reposoit tranquillement dans son palais. Deux hommes, ayant chacun une coignée sur l'épaule, commencent une querelle très-vive à la porte. Ils demandent à être jugés par le monarque. *Tarquin* importuné de leurs clameurs, ordonne qu'on les fasse approcher. Pendant qu'il écoute l'un attentivement, l'autre lui décharge la coignée sur la tête, et tous deux s'enfuient. Ils croyoient se sauver à l'aide de conjurés apostés dans le voisinage : mais ils furent appliqués à la torture, ils avouèrent qu'ils avoient commis le crime par ordre du fils d'*Ancus*.

La reine *Tanaquil*, douée d'une sagesse et d'une fermeté supérieure, conserva toute sa présence d'esprit à la vue de son époux mourant. Elle ordonna qu'on ne laissât entrer personne dans le palais. S'étant renfermée dans l'appartement du roi, elle, *Ocrisie*, mère de *Lucius* et sa femme, fille de *Tarquin*, s'excitèrent à se saisir de la royauté.

Leurs mesures prises, *Tanaquil* se présente à une fenêtre, et dit au peuple assemblé, que le roi, frappé d'un coup violent, avoit d'abord perdu connoissance, mais qu'il est revenu à lui, que ses sujets le reverront bientôt, qu'en attendant, il ordonne qu'on obéisse à *Servius*, qui administrera la justice jusqu'à son parfait rétablissement. Cette sage dissimulation de *Tanaquil* eut tout le succès qu'elle en pouvoit attendre. Les fils d'*Ancus* croyant que le roi vivoit encore, s'exilèrent d'eux-mêmes. *Servius*, revêtu des habits royaux, et entouré de licteurs, monta sur le tribunal. Comme il vouloit ne paroître que prêter son ministère, pour peu qu'il se présentât de difficultés dans une cause, il disoit qu'il consulteroit le roi, et feignoit d'aller prendre son avis. Il cita les fils d'*Ancus*, qui se gardèrent bien de comparoître. *Servius* les déclara inéligibles, et fit confisquer leurs biens.

Servius Tullius.

Ap. D. 2427

Av. J.-C. 471

Après avoir ainsi ménagé quelque temps les affaires, avec une prudence et une douceur qui lui concilièrent l'amitié du peuple, il annonça la mort de *Tarquin*, auquel on fit des obsèques magnifiques. *Servius* continua de paroître en public revêtu des ornements royaux, entouré d'une garde nom-

reus
es fo
ccou
as se
tre a
as de
nsult
un h
nce
con
rvitu
ave re
crur
r con
s fore
ri d
nvoca
torité
inten
t pro
Mais
mps d
conv
uple,
deux
urs ar
rs, le
les tu
nt la m
'engag
patric

quil se pré-
t au peuple
é d'un coup
du connois-
u à lui, que
ntôt, qu'en
on obéisse à
a la justice
ement. Cette
quil eut tou
voit attendre
que le roi vi
eux-mêmes
ts royaux, et
a sur le tribu
e paroître qu
ur peu qu'il s
ans une cause
t le roi, et fa
avis. Il cita
lèrent bien
s déclara in
rs biens.
énagé quelq
une prudent
oncilièrent l
nça la mort
des obséqu
ntinua de p
des orneme
garde non

reuve, et s'occupa de remplir toutes
es fonctions de la royauté. Le peuple,
accoutumé à le voir ainsi, ne songeoit
as seulement que les choses dussent
tre autrement; mais le sénat ne pensoit
as de même. Il regardoit comme une
sulte faite à son autorité la hardiesse
un homme qui s'emparoit de la puis-
ance souveraine, sans même daigner
consulter, et d'un homme né dans la
vertude. L'idée d'obéir au fils d'un es-
ave révoltoit les sénateurs. Cependant,
crurent qu'il seroit imprudent d'écla-
r contre celui qui avoit en main toutes
s forcés du royaume. Ils prirent le
rti de lui proposer, à la première
nvocation du sénat, de déposer son
utorité, et d'établir, selon la coutume,
inter règne, pendant lequel on pour-
it procéder à l'élection d'un roi.

Mais *Servius* ne leur laissa pas le
mps d'effectuer leurs projets. Au lieu
convoquer le sénat, il assembla le
uple, et ayant fait mettre à ses côtés
deux fils du roi, il adressa un dis-
urs artificieux et touchant à ses audi-
rs, les supplia de vouloir être avec
les tuteurs des enfans d'un prince,
nt la mémoire devoit leur être chère.
engagea à protéger le peuple contre
patriciens, à payer toutes les dettes

des pauvres citoyens , et à partager entre eux les pays conquis sur l'ennemi. Ces promesses furent fidèlement remplies. *Servius* ajouta à ces dons des privilèges, qui, à plusieurs égards, mettoient le peuple de niveau avec les patriciens et les sénateurs , premier germe de la division qui a toujours existé entre ces deux corps.

Servius appuya ces démarches par de nouvelles victoires sur les Volsques et sur d'autres peuples qui s'étoient imaginé avoir, à la mort de *Tarquin*, une occasion favorable de secouer le joug. Après les avoir complètement défaits, il se fit décerner le triomphe à Rome malgré le sénat. Les terres des vaincus il les partagea tant aux anciens habitans de la ville, qu'à ceux des peuples subjugués qui consentirent à venir demeurer dans Rome , et leur accorda le nom et les privilèges des citoyens romains. Avec ce renfort, il résolut de donner à son autorité les droits apparens qui lui manquoient encore. Il assembla les citoyens. Dans un discours pathétique qui arracha des larmes, il se plaignit de ce que les patriciens conspiroient contre sa vie, uniquement à cause de l'affection qu'il manifestoit pour le peuple. Il le pria de disposer de la couronne

en fa
comm
fils d
loient
mots
de ne
Le pe
tés cri
« pou
« cha
« ver
« pou
« avo
« ger
« indi
reconn
qui n'
Cepen
pas l'é
la cour
noncer
ser sur
Tarqu
quil le
mais il
rut peu
lieu de
alens p
avoit d
éternise
cette p

à partager
sur l'ennemi.
ement renu-
es dons des
égards, met-
au avec les
rs, premier
a toujours
s.
marches par
es Volsques
'étoient ima-
arquin, un
ouer le joug
ment défait
phe à Rome
des vaincus
iens habitant
peuples sub-
venir demeur
corda le non
ens romains
ut de donner
apparens qu
assembla le
s pathétique
il se plaign
conspiroien
t à cause d
pour le pe
de la couronne

en faveur de ses pupiles et de lui ,
comme leur tuteur , ou en faveur des
fils d'*Ancus* , que les patriciens vou-
loient mettre sur le trône. Après ces
mots, il descend du tribunal, feignant
de ne vouloir pas gêner les suffrages.
Le peuple l'arrête. Quelques gens apos-
tés crient : « Qu'on assemble les curies ,
« pour que *Servius* soit élu roi. Je suis
« charmé, répond ce prince, de trou-
« ver en vous tant de reconnoissance,
« pour les services que je puis vous
« avoir rendus. Faites ce que vous ju-
« gerez convenable, ajouta-t-il d'un air
« indifférent ». Les voix prises, il fut
reconnu roi à une pluralité de suffrages,
qui n'avoit pas encore eu d'exemple.
Cependant, comme le sénat ne ratifioit
pas l'élection, *Servius* hésita à prendre
la couronne. Il délibéra même d'y re-
noncer absolument, et de la faire pas-
ser sur la tête des deux petits-fils de
Tarquin, son beau-père; mais *Tana-
quil* le rassura, et le fit jurer que ja-
mais il n'abdiqueroit. Cette reine mou-
rut peu de temps après. Son gendre, au-
lieu de-la rendre célèbre par ses grands
talens pour le gouvernement dont elle
avoit donné plusieurs preuves, crut
éterniser plus sûrement la mémoire de
cette princesse par le signe des vertus

domestiques qui sont la vraie gloire d'une femme. Il fit suspendre sa quenouille dans le temple d'*Hercule*.

Redevable de son autorité au peuple, *Servius* sentit qu'il étoit important de ne lui pas laisser un pouvoir dont il pouvoit abuser contre l'intérêt de l'état : par des gradations adroitement ménagées dans les classes déjà instituées, il donna aux riches, à ceux qui avoient quelque chose à perdre, la principale influence dans les élections et les affaires majeures. Les mêmes aussi, par les mêmes moyens, se trouvoient appelés les premiers à former les légions. Ainsi le soin d'assurer la sûreté du royaume se trouva confié entre les mains de ceux qui avoient le plus d'intérêt à le défendre. Les moyens qu'il prit pour soulager la classe indigente dans la distribution des impôts, sans gêner la classe opulente ; la manière facile et ingénieuse qu'il imagina pour savoir toujours le nombre des citoyens, combien il en naissoit, combien il en mouroit, le tout par une simple marque que chacun jetoit dans une urne toujours exposée au public ; l'adresse qu'il eut d'attacher les affranchis à l'état, en leur accordant des privilèges qui les rapprochoient des citoyens, sans leur en don-

ner
obt
dres
pou
mên
du I
ils p
toute
Serv
des c
du g
gagne
l'aut
comp
cause
les cr
conno
Les
la can
épars
à la
Servi
des lie
fit ent
les hab
iaux,
ce qu'i
en mê
sûreté
en tem
e fléau

nér le rang qu'ils pouvoient cependant obtenir ensuite par leur mérite ; l'adresse non moins grande qu'il employa pour communiquer de l'émulation même parmi les esclaves , auxquels il fit du Dieu des carrefours , un Dieu , dont ils pouvoient seuls être les prêtres : toutes ces inventions marquent dans *Servius* un certain esprit d'ordre , et des connoissances profondes dans l'art du gouvernement. Il tâcha aussi de regagner le sénat , en retranchant de l'autorité royale , et en donnant à cette compagnie , le droit de juger toutes les causes , excepté celles qui concernoient les crimes d'état , dont il se réserva la connoissance.

Les soins du roi s'étendirent aussi sur la campagne. Les cultivateurs y étoient éparés , et par-là exposés à tout perdre à la moindre invasion de l'ennemi. *Servius* parcourut les champs , marqua des lieux sur quelques montagnes qu'il fit entourrer de hayes et de fossés , où les habitans pouvoient mener leurs bestiaux , et renfermer , en cas d'alarmes , ce qu'ils avoient de plus précieux ; mais en même temps qu'il pourvoyoit à la sûreté de ses sujets , et de leurs effets en temps de guerre , il tâcha d'écarter le fléau de son royaume. Les ennemis

les plus proches étoient les Latins ; sous ce nom étoient comprises beaucoup de petites Nations inquiètes et remuantes , avec lesquelles on ne pouvoit jamais compter sur une paix stable. Il faut aussi avouer que l'humeur entreprenante des Romains , étoit souvent une excuse légitime des hostilités commises par les peuples voisins. *Servius* engagea les Latins à envoyer à Rome des députés pour affaire importante.

Lorsqu'ils furent arrivés , le roi leur proposa de bâtir à frais communs , un temple en l'honneur de *Diane* ; d'ordonner que les nations contractantes , réunies avec les Romains , y offriroient chaque année des sacrifices ; que cette fête seroit suivie d'un conseil où l'on termineroit à l'amiable les différends , et dans lequel on prendroit les mesures les plus propres à cultiver la bonne intelligence entre les alliés ; qu'enfin la cérémonie finiroit par une foire où chacun pourroit se procurer ce qui lui étoit le plus nécessaire. Les conditions furent toutes acceptées. On y ajouta de plus , que ce temple bâti par toutes les villes , seroit un asile pour tous leurs habitans. On peut remarquer ici l'adresse de *Servius* à procurer par une seule chose deux avantages à Rome :

d'ab
suite
cette
tion
exist
Po
pupi
petit
fait é
assor
pour
honn
d'un
le pl
son a
une f
plus
jouèr
leur m
tière.
toute
mens
tandis
ter au
Arun
à men
La
bientô
lui pr
père,
tous l

d'abord la paix avec ses voisins , ensuite un concours utile au commerce de cette ville. Les articles de cette convention furent gravés sur une colonne qui existoit encore du temps d'*Auguste*.

Pour s'attacher entièrement ses deux pupiles , *Lucius Tarquinius* et *Aruns* , petit-fils de *Tarquin* , *Servius* leur avoit fait épouser ses deux filles. Ces mariages assortis par l'âge , ne le furent point pour le caractère. *Tarquinius* l'aîné , homme hardi et cruel , eut une femme d'un esprit doux et raisonnable. *Aruns* , le plus jeune , bien plus humain que son aîné , trouva dans la jeune *Tullie* , une femme ambitieuse et capable des plus grands crimes. Les deux femmes jouèrent chacune leur rôle auprès de leur mari , conformément à leur caractère. Celle de *Tarquin* cherchoit en toute occasion à lui inspirer des sentimens de douceur et de modération , tandis que sa jeune sœur tâchoit de porter aux entreprises les plus violentes. *Aruns* , qui faisoit consister son bonheur à mener une vie tranquille.

La ressemblance d'inclination lia bientôt *Tullie* avec *Tarquin*. Elle osa lui proposer de massacrer son propre père , sa sœur et *Aruns* , afin de lever tous les obstacles qui pourroient les

empêcher de se marier, et de monter ensemble sur le trône. De cette affreuse proposition, il n'y eut alors que ce qui regardoit *Aruns* et la sœur de *Tullie* d'exécuté. Celle-ci empoisonna son mari; *Tarquin* empoisonna sa femme, et ils eurent ensuite l'effronterie de demander au roi la permission de se marier. *Servius* et *Tarquinie* ne répondirent que par un profond silence, que ces deux personnages, bien dignes l'un de l'autre, interprétèrent comme un consentement. Aussitôt après leur mariage, les deux nouveaux époux déclarèrent que la couronne leur appartenoit. Les patriciens que *Servius* avoit humiliés, en plus d'une occasion, épousèrent sans peine les intérêts de *Tarquin*, tandis qu'à force d'argent, les rebelles cherchoient à s'attacher les pauvres citoyens.

Envain *Servius* les engagea tendrement à attendre sa mort, qui ne pouvoit pas tarder d'arriver, *Tarquin* le força à paroître devant le sénat, pour répondre aux reproches d'usurpation qu'il lui fit. Le roi plaida noblement sa cause; mais soit qu'il vit dans les sénateurs des préventions contre lui, soit pour d'autres causes, il termina son apologie par un appel à l'assemblée du peuple. L'élo-

qu
de
acc
« S
« r
que
« T
« m
il pr
ren
cès s
plus
leme
dans
cons
plus
O
publ
dom
vant
temp
et va
teurs
Les
Tarq
Serv
prend
forme
d'inve
d'esc
d'enn

quence du monarque y fut victorieuse : de toutes les parties de la place cette acclamation se fit entendre : « Que *Servius* règne , qu'il continue à rendre les Romains heureux ! » Quelques particuliers ajoutèrent : « Que *Tarquin* périsse et qu'il expire sous nos coups ! » Alarmé de ces menaces , il prit promptement la fuite ; mais sans renoncer à son dessein. Le mauvais succès servit à lui faire prendre des mesures plus sûres pour réussir. Ce fut principalement de fortifier le parti qu'il avoit dans le sénat ; et dès qu'il le jugea assez considérable , il exécuta le dessein le plus hardi qu'on pût imaginer.

On le vit un jour traverser la place publique , habillé magnifiquement. Ses domestiques portoient des faisceaux devant lui. Il entre brusquement dans le temple où le sénat tenoit ses séances , et va se placer sur le trône. Les sénateurs de son parti étoient déjà arrivés. Les autres convoqués , au nom du roi *Tarquin* , accoururent , croyant que *Servius* étoit mort , puisque *Tarquin* prenoit le titre de roi. L'assemblée étant formée , *Tarquin* fait un discours plein d'invectives contre le roi , qu'il traite d'esclave , de fauteur de la populace , d'ennemi des patriciens. Il haranguoit

encore, lorsque *Servius* paroît. Indigné de l'audace de son gendre, il s'avance vers le trône pour l'en faire descendre. Le peuple accouru à ce spectacle, ainsi que les sénateurs, laissa les deux rivaux lutter ensemble. Le combat ne fut pas long. *Tarquin*, jeune et robuste, saisit le vieillard par le milieu du corps, le transporte hors de l'assemblée, et le jette du haut des degrés.

Tullie, instruite de ce qui se passoit, se trouve presque aussitôt au sénat, et salue la première son mari roi. Son exemple est suivi sur-le-champ par les sénateurs de son parti. *Servius* mourant s'en retournoit, soutenu par deux plébéiens qui l'avoient relevé. *Tullie* sa fille, exhorte le nouveau roi à achever de s'assurer de la couronne. Le conseil n'étoit pas obscur. *Tarquin* dépêche quelques serviteurs qui atteignent son beau-père, et lui ôtent inhumainement le peu de vie qui lui restoit. *Tullie* remonte triomphante dans son char pour retourner à son palais. Le chemin étoit de passer par une rue étroite où venoit d'être assassiné son père qui palpitoit encore. A la vue de ce corps sanglant, le cocher retient les chevaux. « Pour-
« quoi n'avancez-vous pas, lui dit
« *Tullie*? Hélas! s'écrie le cocher, c'est

« le
« d
« su
coch
Serv
du c
bits c
néral
heur
de pa
fait p
Il éto
n'aur
trouv
par u
pas q
sépul
rois.
ques
dant l
survéc
ses de
suivan
fut de
tentat
peut t
Ta
perbe
défaut
dérive
armé c

« le corps du roi votre père. Quoi! lui
 « dit-elle en fureur, tu crains de passer
 « sur un corps mort? Marche ». Le
 cocher obéit. On rapporte que le sang de
Servius non-seulement teignit les roues
 du char, mais encore rejaillit sur les ha-
 bits de son exécration. Ce prince gé-
 néralement estimé, fit plus pour le bon-
 heur des Romains pendant vingt années
 de paix, que ses prédécesseurs n'avoient
 fait par un grand nombre de victoires.
 Il étoit doux, humain, juste. Jamais il
 n'auroit eu d'ennemis, s'il n'en avoit
 trouvé dans sa propre famille. *Tarquin*,
 par une politique barbare, ne voulut
 pas qu'on lui rendit les honneurs de la
 sépulture, tels qu'on les rendoit aux
 rois. *Tarquinié* sa veuve, suivie de quel-
 ques amis, le conduisit au tombeau pen-
 dant la nuit; et comme si elle n'avoit
 survécu à son époux que pour lui rendre
 ses derniers devoirs, elle mourut la nuit
 suivante, sans qu'on puisse dire si ce
 fut de douleur, ou par un nouvel at-
 tentat de *Tullie* et de son époux. On
 peut tout croire de pareils monstres.

Tarquin II a été surnommé le *Su-* Tarquin II.
 Ap. D. 2471
 Av. J. C. 527
perbe, épithète qui réunit les deux
 défauts de capricieux et hautain, d'où
 dérivent dans un homme en place et
 armé d'autorité, l'impatience de la con-

tradition, le mépris pour les inférieurs, l'abandon à tous ses desirs, l'indifférence sur les moyens de les satisfaire, et le dédain du jugement du public et de la réputation. On trouve tous ces vices dans la conduite de *Tarquin*, de *Tullie* sa femme, et de leurs enfans. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, et les patriciens qui l'avoient servi par jalousie contre *Servius*, et les ingrats plébéiens qui n'avoient pas défendu le malheureux prince, devinrent indistinctement victimes de sa tyrannie et de son avidité. Ils s'entoura d'une garde d'étrangers, qui exécutoit sur-le-champ ses ordres, quelque barbares ou injustes qu'ils fussent. La richesse et le mérite étoient deux crimes qu'il ne pardonna jamais. Un de ses premiers forfaits fut l'assassinat de *Junius*, son parent. Il le fit tuer avec un de ses fils, et s'empara de ses richesses. Un autre fils échappa à la mort, en contrefaisant l'imbécille et le fou. Il joua ce rôle difficile pendant plus de vingt ans, ce qui lui fit donner le surnom de *Brutus*, qu'il conserva même après avoir recouvré le libre usage de son esprit. La crainte d'éprouver un pareil traitement, fit abandonner la ville aux principaux citoyens. *Tarquin* ne pouvant plus dépouiller d'hommes opu-

lens,
mes
ville
encor
pense
Af
masse
sonne
à la
comm
peuple
songea
les ét
tint à
autres
hensib
pertine
fourbe
de *Ta*
Il co
latines
noient
député
jour m
jusqu'a
choque
député
pliqua
l'assem
auquel
mariag

lens, exerça sa tyrannie contre les hommes d'une richesse moins grande. La ville se remplit de délateurs qui étoient encouragés par l'impunité et les récompenses, signes certains de la tyrannie.

Afin que les citoyens réunis ne formassent aucun dessein contre sa personne, il défendit toute assemblée, soit à la ville, soit à la campagne; mais comme il se doutoit que tôt ou tard le peuple chercheroit à secouer le joug, il songea à se faire un parti puissant parmi les étrangers. Dans la conduite qu'il tint à cette occasion, comme dans les autres actions, même les moins répréhensibles, on remarque sa fatuité impertinente, la cruauté et sur-tout la fourberie qui a été le caractère dominant de *Tarquin* et de sa famille.

Il convoqua une assemblée des villes latines, pour affaires qui les concernoient, disoit il, toutes également. Les députés se rendirent de bonne heure au jour marqué. *Tarquin* se fit attendre jusqu'au soir. La plupart furent très-choqués de ce retard. Un d'entre ces députés, nommé *Herdonius*, s'en expliqua hautement. Ils vouloient rompre l'assemblée. *Mamilius*, riche Latin, auquel *Tarquin* avoit donné sa fille en mariage, pour se faire des partisans,

obtint que l'assemblée seroit remise au lendemain. Le monarque de Rome paroît. Après quelques excuses faites à la légère, il dit qu'il les a convoqués pour réclamer le droit de commander les armées latines, droit qui lui avoit été transmis par son grand-père. Tout le monde se taisoit. *Herdonius*, déjà choqué du retard dédaigneux de la veille, prend vivement la parole, et fait si bien sentir les inconvéniens de la demande, que *Tarquin* déconcerté, ne trouve rien à répondre pour le moment : mais il prie de remettre la délibération au lendemain, promettant de réfuter victorieusement *Herdonius*.

Pendant la nuit, il gagne les domestiques de ce député, et fait cacher des armes chez lui. Le lendemain, au lieu d'entamer la question, *Tarquin* se plaint qu'*Herdonius* veut l'assassiner, qu'à ce dessein il a fait dans sa maison un amas d'armes, et qu'il en a de cachées jusques dans son bagage. L'accusé se récrie contre la calomnie, et consent à être puni comme coupable, si l'on trouve des armes chez lui. On fouille sa maison ; il ne fut pas difficile de les trouver. *Herdonius* est jugé à mort comme coupable et suffisamment convaincu. La sentence est exécutée sur le champ. Il

fut
com
pren
les
entre
C
l'anc
mit l
les vi
de le
alliés
nes c
Ensu
revin
mém
les a
des
qui e
enco
expr
« Q
« no
pas e
traité
ne pe
batti
rasa.
des r
cus,
tuell
de le

fut ensuite facile au roi d'obtenir le commandement qu'il demandoit. Le premier emploi qu'il en fit, fut contre les Volsques qui n'avoient pas voulu entrer dans la ligue latine.

Cette ligue, commencée par *Tarquin* l'ancien, perfectionnée par celui-ci, qui y mit la dernière main, est plus que toutes les victoires des Romains, le fondement de leur grandeur. Avec les forces des alliés ils subjuguèrent les nations voisines qui n'avoient pas voulu s'y joindre. Ensuite, débarrassés de ces ennemis, ils revinrent sur les puissances liguées elles-mêmes, qu'ils assujétirent les unes par les autres. On voit dans cette conduite des Romains, le principe dominateur qui étoit déjà en action, s'il n'étoit pas encore en système, et qu'on pourroit exprimer par cette espèce de proverbe : « Qui n'est pas pour nous est contre nous ». Les Volsques qui ne voulurent pas entrer dans la confédération, furent traités en ennemis. *Tarquin*, auquel on ne peut refuser des talens militaires, les battit, prit leur ville principale, et la rasa. Il eut aussi des avantages contre des restes de Sabins, qui toujours vaincus, jamais subjugués, luttoient perpétuellement contre les anciens ravisseurs de leurs filles : insulte que noublièrent

point ceux qui dans ce temps ne voulurent pas se prêter à un accord.

Une autre guerre fut dirigée personnellement contre *Tarquin*. Un grand nombre de patriciens mécontents s'étoient réfugiés à Gabies, ville des Latins, peu éloignée de Rome, et ils avoient engagé les habitans à épouser leur cause. Cette guerre, guerre de surprise, et de dévastation, dura sept ans, et produisit dans Rome une famine si terrible, que le peuple en fureur, demanda au roi la paix ou des vivres. Les murmures fomentés sous main, par les émissaires, des exilés de Gabies, sembloient préparer une révolte générale. *Sextus Tarquinius*, fils du roi, trouva un moyen de la prévenir, moyen fondé sur une complication de trahisons infâmes, mais d'autant plus digne du père et du fils. Il feint de se brouiller avec son père, déclame hautement contre lui. Le roi le condamne à être battu de verges, comme rebelle. Il s'évade et se rend à Gabies, dont les habitans lui font un accueil plein d'amitié.

Le perfide se conduisit très-adroitement : toutes les fois qu'on le mettoit à la tête de quelque détachement, il en revenoit chargé de butin. Son père facilitoit ses exploits militaires, en lui ex-

posa
dans
qui
man
faire
men
de so
rité
un e
expli
man
escla
quan
ment
la m
vées
répor
conv
existo
livre
faire
com
Pétre
son r
cache
lettre
A pe
autre
tus é
plices
ville,

posant en petit nombre ou en position dangereuse , les officiers et les soldats qui lui étoient suspects. Il tiroit de cette manœuvre double avantage , de se défaire de ceux qu'il craignoit , et d'augmenter dans la ville ennemie le crédit de son fils. Quand *Sextus* crut son autorité bien établie, il dépêcha à son père un esclave de confiance , chargé de lui expliquer l'état des choses , et de lui demander ses conseils. *Tarquin* mène cet esclave dans un jardin où il y avoit quantité de pavots. Comme par amusement , avec une baguette qu'il tenoit à la main, il abbat les têtes les plus élevées , et renvoye le messenger sans autre réponse. *Sextus* comprit l'énigme. Il convoqua les Gabiens , et leur dit qu'il existoit dans la ville un complot pour le livrer à son père. Le peuple le prie de faire connoître les conspirateurs. *Sextus*, comme malgré lui, nomme *Antistus Pétro*, homme également distingué par son rang et par son mérite. Il avoit fait cacher dans les papiers de l'accusé, des lettres appropriées aux circonstances. A peine sont-elles produites que , sans autre examen, on lapide *Antistus*. *Sextus* est chargé de découvrir les complices. Il fait fermer les portes de la ville, répand des satellites , qui, par ses

ordres, mettent fidèlement en pratique le conseil secret de *Tarquin*, en abattant les têtes les plus élevées. *Sextus* feint ensuite de se réconcilier avec son père, et obtient la paix pour le reste des habitans, qui n'étant plus à craindre, privés de leurs chefs, furent traités avec assez d'humanité. On inscrivit le traité sur la peau du bœuf immolé après le serment. On couvrit de cette peau un bouclier de bois, conservé dans le temple du *Dieu de la Fidélité*, où il se voyoit encore du temps d'*Auguste*.

Sous *Tarquin* le Superbe, parurent les livres des Sybilles. Une vieille femme inconnue et étrangère, les présente au roi, au nombre de neuf volumes : *Tarquin* ne veut pas donner le prix qu'elle demande : la vieille femme reprend ses livres, en brûle trois, revient proposer les six autres, et en demande le même prix. Même refus : elle en brûle encore trois, reparoît et menace de brûler les trois autres qui restent, si on ne lui donne la somme totale qu'elle exige. Cette singulière conduite excite l'attention du roi. On examine, il se trouve que ce sont les Oracles de la Sybille de Cumès. Le roi les paie, la vieille recommande qu'on en ait grand soin, et disparoît. Ces livres ont été

MILLION

MILLION

MILLION

d'un
Dans
les t
desso
étoien
consu
blesse
ensui
seuls a
y lire
rable
tique,
parler
On
tage,
ces livr
étoit p
fait pr
vius :
gloire
constru
voient
père to
aussi da
le term
venus e
de l'Un
de gloir
Rare
moindr
es'arm

d'une grande utilité pour les Romains. Dans les occasions embarrassantes, on les tiroit, en grande cérémonie, de dessous les voûtes du capitolé, où ils étoient gardés. Ceux qui devoient les consulter, membres du corps de la noblesse, d'abord au nombre de deux, ensuite portés jusqu'à quinze, étoient seuls autorisés à les ouvrir, et pouvoient y lire ce qu'ils jugeoient de plus favorable aux circonstances. Adroite politique, d'avoir toujours un oracle prêt à parler comme on veut!

On ne sait si *Tarquin* prévint cet avantage, en se faisant peut-être présenter ces livres, comme nous avons vu qu'il étoit possible que son grand-père ait fait préparer le caillou d'*Accius Nevius* : *Tarquin* le Superbe se faisoit gloire d'imiter l'ancien. Il acheva la construction des fameux égoûts qui n'avoient pas été conduits par son grand-père tout-à-fait jusqu'au Tibre. Il bâtit aussi dans le Capitolé, ce temple fameux, le terme des triomphateurs, où ils sont venus ensuite consacrer les dépouilles de l'Univers. *Tarquin* prépara ce trône de gloire, et n'en jouit pas.

Rarement il étoit sans guerre : le moindre prétexte suffisoit pour mettre ses armes entre les mains des habitans

de petites souverainetés si peu distantes l'une de l'autre. Les hostilités suivoient bientôt les mécontentemens. Ainsi *Tarquain* se plaignant de ce que les Rutules donnoient asile à ces bannis, assiégea Ardee, leur capitale, qui n'étoit qu'à cinq ou six lieues de Rome. Les fils du roi et beaucoup de jeunes gens attachés à la cour se trouvoient à ce siège. Comme il n'étoit pas poussé vigoureusement, il y avoit bien des intervalles pour les plaisirs. Dans un de ces momens, ces jeunes gens, au nombre desquels étoit *Collatin*, mari de *Lucrece*, se mirent à parler de leurs femmes : sujet de conversation délicat. Chacun relevoit le mérite de la sienne. Pour terminer cette espèce de dispute, ils conviennent qu'en sortant de table, après leur souper, ils monteront à cheval, iront surprendre leurs femmes qui ne les attendoient pas, et que celle qu'ils trouveront occupée de la manière la plus convenable à son sexe, sera déclarée l'emporter sur les autres.

Ils partent : arrivés à Rome, ils trouvent les princesses, femmes des jeunes *Tarquins*, en grande compagnie. Au contraire *Lucrece*, épouse de *Collatin*, enfermée avec ses femmes, travailloit à des ouvrages de laine, quoique la nuit fût déjà avancée. D'un consentement

unan
Quel
soir à
crèce
son m
trodu
met la
de la
Sur le
déclar
gera ;
qu'il n
et qu'
que v
de *Col*
tout m
avoir s
retourn
Dès
Rome
à ses p
lettre d
auprès
eux se
ils sont
Lucrec
et la rés
survivre
ils de l
qu'il n'
point d
Tor

unanime, la victoire lui est adjugée. Quelques jours après, *Sextus* arrive le soir à la maison de campagne de *Lucrece*, elle le reçoit comme un ami de son mari. Au milieu de la nuit, il s'introduit dans sa chambre l'épée nue, met la main sur son sein, et la menace de la tuer, si elle fait le moindre bruit. Sur le refus d'écouter sa passion, il lui déclare que si elle persiste, il l'égorgera; qu'il tuera ensuite un esclave qu'il mettra auprès d'elle dans le lit, et qu'il publiera par-tout qu'il n'a fait que venger l'outrage fait à l'honneur de *Collatin*. La crainte de l'infamie ôte tout moyen de défense à *Lucrece*. Après avoir satisfait ses infâmes desirs, *Sextus* retourne au camp.

Dès le matin, *Lucrece* se rend à Rome: elle écrit à son mari, à son père, à ses plus proches parens de venir. La lettre étoit si pressante, qu'ils arrivent auprès d'elle en grand nombre. Avec eux se trouvoit *Junius Brutus*. Quand ils sont tous assemblés, la malheureuse *Lucrece* leur révèle son funeste secret, et la résolution qu'elle a prise de ne pas survivre à sa honte. Envain s'efforcent-ils de la consoler, en lui représentant qu'il n'y a point de crime où il n'y a point de consentement. Elle embrasse

son père et son mari, tire un poignard caché sous sa robe, et se l'enfonce dans le sein. A ce spectacle, *Brutus* cessant de se contrefaire, se précipite sur le cadavre, retire le fer sanglant, et le tenant élevé : « Nous ne devons point, « dit-il, perdre notre temps à répandre « d'inutiles larmes. Je jure par ce sang, « si pur avant l'outrage de Tarquin, « que je poursuivrai le fer et le feu à « la main Tarquin le Superbe, sa cou- « pable femme et leurs enfans ; que je « ne souffrirai pas que quelqu'un de « cette famille, ni quelque autre que ce « soit règne jamais dans Rome. Grands « Dieux ! je vous prends à témoin de « mon serment ! » Il présente ensuite le poignard à *Collatin*, au reste de la compagnie, et leur fait prononcer les mêmes paroles.

Surpris de trouver dans *Brutus* une présence d'esprit qu'on ne lui connoissoit pas, ces Romains le crurent inspiré, et s'abandonnèrent à ses conseils. Il les détrompa, leur découvrit que sa folie avoit été feinte, et les exhorta à secouer le joug honteux qui les accabloit. Par ses ordres, les portes de la ville sont fermées. Le corps sanglant de *Lucrèce* est porté dans la place publique : le sénat s'assemble, et lance un

décre
et sé
Après
conv
fortu
autan
sa po
reau
Dieux
ou pa
Instru
accou
et les
çante
armée
à sa c
saires
trouva
sente
Chasse
troupe
soixan
et ses
d'aller
leurs a

Que

décret par lequel *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont proscrits à jamais. Après s'être assuré du sénat, *Brutus* convoque le peuple; le corps de l'infortunée *Lucrece*, exposé à sa vue, fit autant que son discours. Le tyran, lui, sa postérité, furent condamnés de nouveau à un exil éternel, et on dévoua aux Dieux infernaux quiconque par action ou par parole tâcherait de le rétablir. Instruit de cette révolution, *Tarquin* accourt : il trouve les portes fermées et les citoyens dans une attitude menaçante sur les remparts : il retourne à son armée. Le peu de temps qu'il avoit mis à sa course avoit aussi suffi aux émissaires de *Brutus* pour s'y rendre : il la trouva révoltée contre lui. On lui présente la pointe des piques et la mort. Chassé de la capitale, abandonné de ses troupes, proscrit par ses sujets, à l'âge de soixante-seize ans, *Tarquin*, sa femme et ses enfans sont obligés de fuir, et d'aller mendier un asile jusques chez leurs anciens ennemis.

~~~~~

### ROME (République.)

Que les Romains témoins des crimes

République.

Ap. D. 2494

Av. J-C. 564

de *Tarquin* et de sa famille l'aient pros-  
crite pour toujours , rien de plus juste ;  
mais qu'après les obligations qu'ils  
avoient à la royauté , ils l'aient pros-  
crite elle-même pour le présent et pour l'ave-  
nir , c'est un événement qui étonneroit ,  
si on ne savoit que le peuple une fois  
lancé , va toujours plus loin qu'il n'a-  
voit imaginé. *Brutus* , qu'on doit regar-  
der comme l'auteur de cette révolution ,  
étoit un homme ambitieux , sombre et  
opiniâtre. Ambitieux : on en a une preuve  
dans ce qu'il fit en revenant de consul-  
ter l'oracle de Delphes avec les fils de  
*Tarquin*. Ayant eu la curiosité de de-  
mander lequel d'entre eux étoit destiné  
à régner , la prêtresse répondit : « Ce  
« sera celui qui le premier baisera sa  
« mère. » Un homme sans ambition  
n'auroit pas pris pour lui la promesse  
qui ne paroïssoit adressée qu'à l'un des  
deux princes ; mais *Brutus* se l'appli-  
qua. En rentrant en Italie , il laissa les  
ensans courir au col de leur mère ; pour  
lui , s'étant laissé tomber , il baisa la  
terre , notre mère commune , et pré-  
tendit s'être approprié par-là le sens de  
l'oracle.

*Brutus* avoit un caractère sombre ,  
même atrabilaire ; il put le contracter  
pendant la longue dissimulation qu'il

s'étoit  
lence  
que l  
tifiant  
l'expo  
noit c  
efface  
quelq  
tions  
soluti  
frayer  
sentim  
mettre  
mence  
factieu  
voit , c  
ci assa  
et pres  
mande  
de pré  
faut au  
leurs c  
à des a  
à leur  
remen  
Il p  
tout fo  
etroit  
ment :  
veut pa  
aussitô

ent pros-  
 lus juste ;  
 ns qu'ils  
 t proscrire  
 our l'ave-  
 onneroit,  
 e une fois  
 qu'il n'a-  
 doit regar-  
 évolution,  
 sombre et  
 une preuve  
 de consul-  
 les fils de  
 sité de de-  
 oit destiné  
 ndit : « Ce  
 baisera sa  
 s ambition  
 a promesse  
 t à l'un des  
 se l'appli-  
 il laissa les  
 mère ; pour  
 il baisa la  
 e , et pré-  
 le sens de  
 e sombre,  
 contracter  
 ation qu'il

s'étoit imposée. Plus il se faisoit de violence pour cacher adroitement le dépit que lui causoient les plaisanteries mortifiantes auxquelles sa feinte imbécillité l'exposoit , plus il cherchoit et combinoit de moyens pour se venger , et pour effacer son humiliation actuelle , par quelque action glorieuse. Ces dispositions accoutument l'esprit à des résolutions vigoureuses , à ne point s'effrayer des extrêmes , à repousser les sentimens de la nature , s'ils venoient mettre obstacle aux projets déjà commencés. Tel est l'enthousiasme des grands factieux , qui ne diffèrent , comme on voit , des scélérats que par l'objet. Ceux-ci assassinent pour voler ; ceux-là tuent et prescrivent des meurtres pour commander. Les scélérats n'ont pas besoin de prétextes , leur but est clair ; il en faut aux chefs de factions pour échauffer leurs complices , les pousser sans remords à des actions atroces qui les enchaînent à leur cause , et ce prétexte est ordinairement le dessein de procurer la liberté.

Il paroît que *Brutus* avoit son plan tout formé dans sa tête. Dans ce plan entroit comme partie nécessaire le serment : le serment , ce frein dont on ne veut pas que les autres soient exempts , aussitôt qu'on l'a reçu soi-même. Celui

que les citoyens avoient prêté, exigé même des femmes et des enfans, savoir de ne jamais rappeler *Tarquin* ni sa famille, et de ne se jamais laisser gouverner par des rois, *Brutus* le fit jurer à tous les soldats revenus de l'armée, en présence des citoyens qui le renouvelèrent. Il gagna le peuple en le rendant maître de l'élection de deux magistrats quidevoient le gouverner. On leur donna le titre modeste de *Consuls*, comme qui diroit, *homme qui a soin, qui surveille*. Le premier fut *Brutus* lui-même, auquel on joignit *Collatin*, mari de *Lucrece*. Il y eut quelque jalousie à ce sujet. *Brutus* sut l'appaiser. Il se concilia aussi l'amitié du sénat, en augmentant le pouvoir de ce corps par l'addition de cent membres aux deux cents qui le composoient déjà. On prit ces nouveaux sénateurs, non parmi les patriciens, mais parmi les chevaliers, afin que le peuple ne crût pas que la première classe vouloit tout envahir.

Les Tarquins se réfugioient de ville en ville, et sollicitoient l'intervention des alliés auprès de leurs anciens sujets. Les Etrusques envoyèrent des Ambassadeurs chargés d'une lettre suppliante du monarque déposé. Ils demandoient qu'elle fût lue dans l'assem-

L'AMILLIUM

L'AMILLIUM

blé  
poi  
qu  
qu  
rép  
Cet  
app  
peu  
fave  
un g  
sur-  
Acc  
la c  
s'éta  
sée  
droi  
nir  
pou  
pop  
faud  
ratic  
amb  
geoi  
tabl  
la co  
venx  
tus  
L  
lier  
jeur  
hom

blée du peuple. Le sénat n'y consentit point. Ils prièrent qu'on rendît à *Tarquin* ses biens, du moins ceux de *Tarquin* l'ancien, son grand-père, dont la république n'avoit point à se plaindre. Cette demande, rejetée par *Brutus*, approuvée par *Collatin*, renvoyée au peuple, ne passa que de trois voix en faveur de *Tarquin*. Cette famille avoit un grand nombre de partisans à Rome, sur-tout parmi les jeunes patriciens. Accoutumés au luxe et aux plaisirs de la cour, ils ne voyoient pas sans peine s'établir une république austère, hérissée de formes par lesquelles il deviendroit nécessaire de passer pour parvenir aux honneurs et aux dignités, sans pouvoir espérer de faveur que d'une populace qu'ils dédaignoient, et qu'il faudroit pourtant supplier. Ces considérations les rendirent faciles à écouter les ambassadeurs Toscans qui les engageoient à se réunir pour faciliter le rétablissement des *Tarquins*. A la tête de la conspiration se trouvèrent trois neveux de *Collatin*, deux neveux de *Brutus* et ses deux fils *Titus* et *Tibérius*.

Les conspirateurs veulent aussi se lier par la religion des sermens. Ces jeunes gens immolèrent, dit-on, un homme, jurèrent sur ses entrailles fu-

mantes qu'ils feroient leur possible pour exterminer les consuls et rétablir le roi. Ils mêlèrent dans leur vin du sang de cet homme, se portèrent l'un à l'autre cet exécration breuvage, et ils écrivirent chacun au roi une lettre qu'ils remirent aux ambassadeurs. Ce fut ce qui les perdit. Un esclave les écoutoit. Il alla révéler ce qu'il avoit entendu à un patricien très-estimé, nommé *Valérius*. Cet homme sort de sa maison, accompagné de ses clients, de ses domestiques et de ses amis, met une garde à l'entrée de la maison où ces imprudens célébroient leur détestable orgie, va droit chez les ambassadeurs, saisit les lettres, et muni de cette preuve, fait arrêter tout ce qu'on put saisir de conjurés.

Le lendemain de grand matin, les consuls paroissent sur leur tribunal. Les prisonniers sont amenés. *Brutus*, sans laisser voir la moindre altération sur son visage, interroge ses deux fils. Trois fois il les somme de se justifier, trois fois ils ne répondent que par des sanglots. Un silence d'horreur régnoit dans la place. Quelques voix l'interrompent: *Bannissez-les, bannissez-les. Valérius* se taisoit, *Collatin* pleuroit. L'attendrissement gaignoit l'assemblée. *Brutus*,

WILLIAM WINDHAM

d'un  
 « L  
 « e  
 pou  
 tou  
 ges,  
 acti  
 men  
 cain  
 son  
 coup  
 corc  
 tifier  
 loir  
 tre  
 risqu  
 rius  
 gard  
 diffé  
 duqu  
 rés,  
 mort  
 pect  
 roit  
 que  
 main  
 proc  
 tion  
 fut s  
 profi  
 roier

d'une voix ferme, dit aux licteurs : « Licteurs, je vous abandonne mes fils, exécutez la loi ». Le père les voit dépouiller sous ses yeux sans qu'il détourne la vue ; ils sont déchirés de verges, et on leur coupe la tête. Après cette action, que les historiens romains nomment grandeur d'ame, fermeté républicaine, il quitte son tribunal, et laisse son collègue décider du sort des autres coupables. *Collatin*, plus humain, accorda un jour à ses neveux pour se justifier ; mais il eut l'imprudence de vouloir remettre l'esclave dénonciateur entre les mains de ses maîtres, c'étoit risquer de l'envoyer au supplice. *Valérius*, qui l'avoit pris sous sa sauvegarde, s'y opposa. Pour terminer leur différend, on rappelle *Brutus*, sur l'avis duquel il fut décidé que tous les conjurés, sans exception, seroient mis à mort, ce qui fut exécuté ; que par respect pour le droit des gens, on renverroit les ambassadeurs sans les punir ; que l'esclave seroit déclaré citoyen romain, et jouiroit de la liberté qu'il avoit procurée à la patrie. On remit en question l'affaire des biens des Tarquins. Il fut statué qu'ils seroient confisques au profit du public, que leurs palais seroient rasés, et leurs terres partagées

entre les pauvres citoyens. Le peuple ne se réserva qu'un champ près de la ville qui fut consacré à Mars, et où les jeunes romains vinrent dans la suite faire leurs exercices. Les citoyens ne voulurent point profiter de la moisson ni des arbres dont ce champ étoit couvert. On fit jeter ces productions dans le Tibre, où elles formèrent une île. *Collatin*, dont l'attendrissement étoit peut-être regardé par *Brutus* comme un reproche de sa dureté, déplut à l'impérieux consul. Il déclara qu'il ne lui étoit plus possible de le garder pour collègue, et en menaçant de se retirer, il força le peuple à déposer le malheureux *Collatin*. *Valérius* fut élu à sa place. Cette sanglante tragédie finit par un trait adroit de politique. On publia une amnistie pour ceux qui avoient suivi la fortune des tyrans, pourvu qu'ils revinssent dans un temps donné. Cette sage précaution priva le roi d'un grand nombre d'amis et de soldats, et ramena à Rome beaucoup de citoyens distingués.

Le malheur des Tarquins, quoique mérité, leur attiroit de la compassion. Les Véliens armèrent pour eux, et se présentèrent en bataille devant les Romains. Le choc commença par la ca-

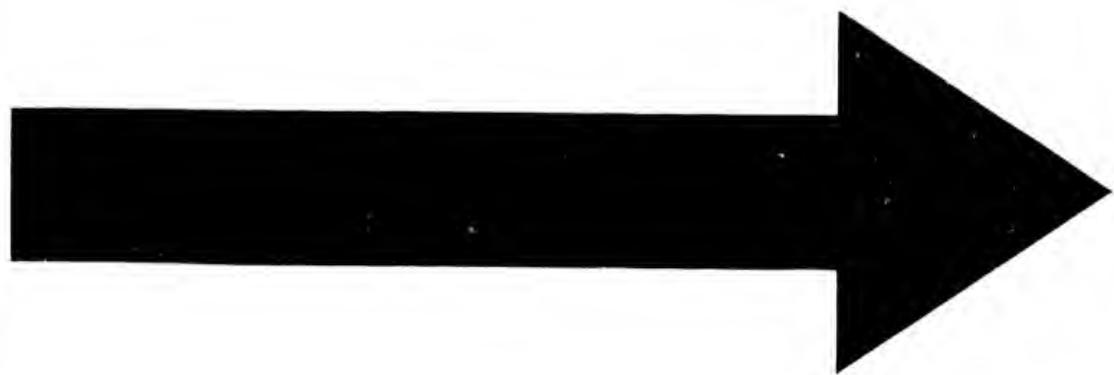
VALLIN

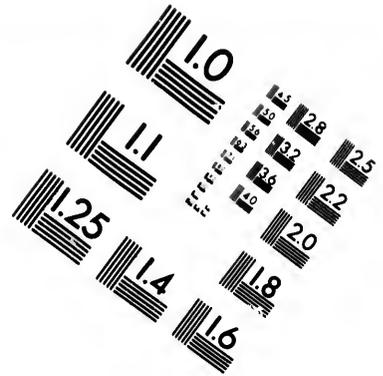
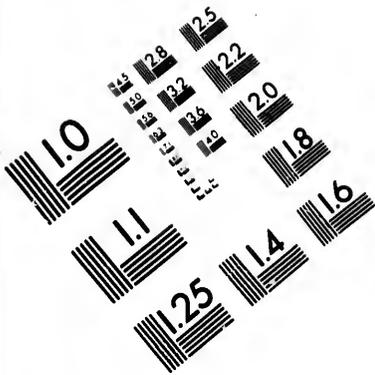
VALLIN

val  
ma  
gue  
lict  
« t  
« t  
com  
se P  
Les  
cent  
chan  
de r  
toire  
un  
trion  
qu'o  
alloi  
de s  
obsè  
d'un  
aitét  
rom  
an p  
*Brut*  
char  
L  
du p  
*Pub*  
souv  
souv  
sur

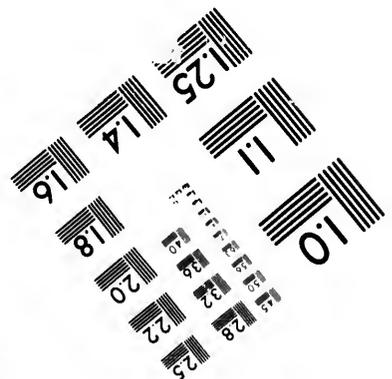
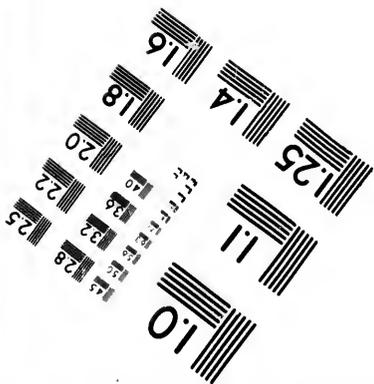
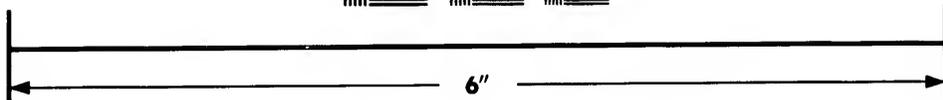
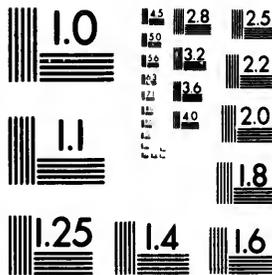
valerie. *Aruns*, fils de *Tarquin*, commandoit celle de l'ennemi. Le jeune guerrier, apercevant *Brutus* entouré de licteurs, s'écrie : « Voilà l'ennemi mortel de ma famille, l'usurpateur du trône de mon père. » Ils courent l'un contre l'autre avec tant de fureur, qu'ils se percent et tombent morts ensemble. Les Véiens perdirent onze mille trois cents hommes que l'on comptoit sur le champ de bataille, et les Romains de moins, d'où ils s'adjugèrent la victoire. *Valérius* rentra dans Rome sur un char à quatre chevaux, premier triomphe de cette espèce : dans le petit, qu'on nommoit *Ovatiën*, le vainqueur alloit à pied. Le consul menoit le corps de son collègue, auquel il fit faire des obsèques magnifiques, accompagnées d'une oraison funèbre, la première qui ait été prononcée dans Rome. Les dames romaines prirent le deuil pendant un an pour le vengeur de leur sexe. Ainsi, *Brutus* survécut peu au plaisir d'avoir changé le gouvernement de sa patrie.

Le zèle de *Valérius* pour les intérêts du peuple, lui fit donner le surnom de *Publicola* ou *Populaire*. Il avoit été soupçonné de vouloir prétendre à la souveraineté, parce qu'il se faisoit bâtir sur le mont Palatin une maison qui do-





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 2.8  
1.6 3.2  
1.8 2.5  
2.0 2.2  
1.8

1.1  
1.0  
1.1

minoit la place publique. Il plut à quelques citoyens ombrageux de la transformer aux yeux du peuple en citadelle. *Valérius*, instruit des murmures, la fit raser en une nuit jusqu'aux fondemens. Il fit ôter, des faisceaux consulaires, les haches, ces objets de terreur, et ordonna aux licteurs de les incliner devant l'assemblée du peuple. Il lui sacrifia beaucoup des droits et de l'autorité de sa charge, et c'est peut-être sa complaisance qui inspira au peuple ce goût de domination, cet esprit turbulent qui mit plus d'une fois la république en danger. *Publicola* est le premier flatteur du peuple.

Les *Véiens* ayant été battus, les *Tarquins* sollicitèrent et obtinrent le secours de *Porsenna*, roi des *Clusiens*. La victoire dans cette guerre abandonna les aigles romaines. Mais la fermeté et la constance des Romains les firent encore triompher. On cite toujours avec éloge le courage d'*Horatius-Coclès*. Seul, il défendit la tête du pont par lequel les légions épouvantées fuyoient dans la ville. Il soutint le choc des ennemis pendant qu'on rompoit le pont derrière lui; et quand il le vit tout-à-fait rompu, il se jeta dans le fleuve et se sauva à la nage. La ville, composée alors de trois

VALERIUS

VALERIUS

cent  
pou  
*Porsenna*  
offr  
s'ils  
maî  
« c  
« l'  
D  
jeun  
sort  
dég  
camp  
alors  
comp  
près  
secré  
aussi  
« sai  
« tes  
« po  
« sui  
« ta  
« m  
sa ma  
crific  
sans d  
« à r  
« sac  
« qui  
Cet  
sion t

cents mille habitans , attaquée au dépourvu , éprouva une misère affreuse. *Porsenna* profita de l'occasion pour offrir aux Romains de lever le siège s'ils vouloient recevoir leurs anciens maîtres. « Plutôt mourir de faim, s'écrièrent-ils tous, que de souffrir l'esclavage et l'oppression ».

Dans le plus fort de la détresse , un jeune homme, nommé *Mucius Cordus*, sort de Rome armé d'un poignard, et déguisé en Toscan, s'introduit dans le camp de *Porsenna*. Ce prince faisait alors lui-même le prêt à ses soldats, accompagné d'un secrétaire, vêtu à-peu-près comme lui. *Mucius* se jette sur le secrétaire et le poignarde. On l'arrête aussitôt. « Qui es-tu, lui dit *Porsenna* saisi d'effroi, d'où viens-tu, quels sont tes complices? Je suis Romain, répondit l'intrépide jeune homme. Je suis venu pour délivrer ma patrie par ta mort. Vois comme je me punis de mon erreur ». En même temps il met sa main dans un brâsier destiné aux sacrifices et la laisse brûler jusqu'aux os sans donner signe de douleur. « Quant à mes complices, ajouta *Mucius*, saches que nous sommes trois cents qui avons juré de t'arracher la vie ». Cette fausse confiance fit une impression terrible sur le roi des Clusiens. Il

renvoya le jeune enthousiaste avec honneur, et crut, de l'avis de son conseil, n'avoir d'autre parti à prendre pour sa sûreté, que de terminer cette guerre à l'amiable.

*Porsenna* envoya faire des propositions aux Romains. On convint de quelques articles : en attendant la pleine acceptation de quelques autres, les Romains donnèrent en ôtage dix jeunes patriciens et dix jeunes filles de la première qualité. *Clélie*, une d'entre elles, se baignant avec ses compagnes, ne peut se voir si près de sa patrie sans desir d'y retourner. Elle se met à la nage, excite ses compagnes à l'imiter, et toutes arrivent sur le bord. *Valérius* étant instruit, envoie dire à *Porsenna* que c'est à son insçu et contre son gré que ces jeunes filles se sont évadées, et qu'on va les ramener. Les Tarquins remarquoient avec peine la confiance qui s'établissoit entre *Porsenna* et les Romains. Ils appréhendoient que leurs intérêts ne fussent sacrifiés dans le traité qui se ménageoit. Pour le rompre, ils imaginent d'enlever les jeunes filles qu'on renvoyoit, persuadés que cet acte de violence rallumera le feu de la guerre, près de s'éteindre. Ils dressent une embuscade à l'escorte. Quoique foible et surprise, elle se défendit assez long-temps

BIBLIOTHEQUE

pon  
de C  
Cet  
blen  
ami  
et p  
sach  
il or  
leur  
sent  
men  
moig  
éleva  
une  
cour  
Cora  
parce  
sa m  
bliqu  
La r  
senna  
form  
appa  
« Ce  
Le  
Aprè  
dont  
citér  
Lati  
la fo  
beau

pour être secourue à propos par un corps de Clusiens. *Porsenna* arriva lui-même. Cet acte de perfidie le brouilla irrévocablement avec les *Tarquins*. Il se retira ami des Romains. Sans rien exiger d'eux, et par un trait de générosité délicate, sachant qu'ils étoient pressés par la faim, il ordonna à ses soldats de laisser toutes leurs provisions dans le camp. Il fit présent à *Clélie* d'un beau cheval superbement enharnaché. Les Romains lui témoignèrent leur reconnoissance en lui élevant une statue. Ils lui envoyèrent une chaine d'ivoire, un sceptre, une couronne d'or et une robe triomphale. *Cordus*, surnommé *Scævola*, *Gaucher*, parce qu'il ne put plus se servir que de sa main gauche, reçut aussi de la république des présens honorables et utiles. La mémoire de la générosité de *Porsenna* s'est perpétuée d'âge en âge par la formule établie pour la vente des effets appartenans au public : Le hérault crioit : « Ce sont ici les biens de *Porsenna* ».

Les *Tarquins* ne se rebutoient pas. Après les Etrusques ou les Toscans, dont les Clusiens faisoient partie, ils suscitèrent contre les Romains, tous les Latins ; mais ils comptoient moins sur la force que sur l'intrigue. Il y avoit beaucoup de mécontentement à Rome.

D'abord les esclaves formèrent une conspiration. On la découvrit. Un grand nombre de coupables furent mis en croix. L'atrocité du supplice irrita tout le corps des esclaves. Les pauvres citoyens presque tous accablés de dettes, se plaignoient de la dureté de leurs créanciers. Les familles plébéiennes un peu aisées, en général, étoient révoltées de la morgue des patriciens; et parmi les patriciens même, les *Tarquins* conservoient toujours des amis entre ces hommes que le faste des cours et les promesses des grands séduisent. Le complot de s'emparer des portes et des remparts pendant la nuit, de les livrer aux troupes des *Tarquins*, d'égorger les sénateurs désignés, alloit s'exécuter, lorsque les artisans de cette trame, effrayés de leur propre ouvrage, allèrent tout découvrir. Le sénat se trouva très-embarrassé. Les complices étoient en très-grand nombre. L'appel au peuple introduit par *Publicola*, pouvoit les sauver quand ils auroient été condamnés par le sénat. On résolut de finir brusquement cette affaire, sans donner au peuple le temps de réfléchir. Les consuls, par un faux avis, firent réunir les conjurés dans la place. Le sénat les condamna. On fit ratifier la sentence par le petit nombre de

WILLIAM WILLIAM

WILLIAM WILLIAM

plé  
 Ap  
 toy  
 aus  
 che  
 qui  
  
 E  
 étoi  
 la g  
 mes  
 touj  
 soier  
 « in  
 « ba  
 « no  
 « to  
 poss  
 pend  
 dette  
 cette  
 Le r  
 Les s  
 dans  
 lue e  
 term  
 et pr  
 quel  
 quel

plébéiens qui se trouvoient rassemblés. Après le prononcé du jugement, ces citoyens reçurent l'ordre de se retirer, et aussitôt on lâcha contre les criminels, les chevaliers romains et d'autres troupes qui les passèrent au fil de l'épée.

## DICTATEUR.

En même temps que la république étoit inquiétée au-dedans, elle soutenoit la guerre au-dehors. Il falloit des hommes. Les pauvres citoyens, qui forment toujours le plus grand nombre, refusoient de s'enrôler. « Nous serions bien insensés, disoient-ils, d'aller combattre pour la défense d'une ville où nous sommes opprimés par d'impitoyables créanciers ». Le sénat crut possible de recruter les légions, en suspendant, par un décret, toute action pour dettes, jusqu'à la fin de la guerre; mais cette condescendance même fut inutile. Le refus dégénéroit en révolte ouverte. Les sénateurs comprirent alors combien dans ces occasions, une puissance absolue et unique est nécessaire. Ils se déterminèrent à tenter de cet expédient, et proposèrent un décret en vertu duquel, tous ceux qui étoient chargés de quelque partie de l'administration pu-

Dictateur.

Ap. D. 2506

Av. J. C. 492

blique, devoient se démettre de leur pouvoir, et être remplacés par un seul magistrat, dont la puissance ne dureroit que six mois. Le peuple y consentit. Tous les magistrats se dédirent, et un des consuls, le dernier démissionnaire, nomma ce magistrat unique, appelé *Dictateur*, sur la tête duquel se réunit l'autorité de toutes les autres magistratures.

Le dictateur devoit avoir été consul. Il choisissoit à son gré un général de cavalerie qui lui servoit pour ainsi dire de lieutenant, et qui exécutoit ses ordres.

Le dictateur faisoit la guerre et la paix, ordonnoit des impôts sans consulter le sénat, et il n'étoit comptable ni responsable de rien de ce qu'il avoit fait pendant sa magistrature. On ne lui connoît que deux espèces de dépendance : la première de ne pouvoir sortir de l'Italie, la seconde de ne pouvoir monter à cheval, sans en avoir demandé la permission au peuple. Du reste il étoit plus souverain que jamais n'avoient été les rois, et ce magistrat ne paroissoit qu'entouré de vingt-quatre licteurs, avec leurs faisceaux armés de haches.

Le premier dictateur fut *Titus Lartius*. Il nomma général de la cavalerie *Spurius Cassius*, qui avoit été honoré

VIRILIVM

VIRILIVM

du  
reil  
peu  
Le  
tage  
tins  
tem  
prép  
gner  
gran  
le d  
quin  
rest  
à exp  
à rec  
avoi  
de d  
serm  
tanc  
nou  
rent  
aux  
la g  
niât  
bor  
què  
rent  
Les  
espè  
aprè  
extr

de leur pou-  
 un seul ma-  
 lureroit que  
 it. Tous les  
 m des con-  
 ire, nomma  
*Dictateur*,  
 l'autorité de  
 res.  
 été consul.  
 général de  
 ur ainsi dire  
 xécutoit ses  
 rre et la paix,  
 consulter le  
 le ni respon-  
 voit fait pen-  
 e lui connoît  
 endance : la  
 ir de l'Italie,  
 monter à che-  
 é la permis-  
 il étoit plus  
 oient été les  
 oissoit qu'en-  
 cteurs, avec  
 aches.  
*Titus Lar-*  
 e la cavalerie  
 it été honori

du consulat, et d'un triomphe. L'appareil de cette magistrature en imposa au peuple, qui ne refusa plus de s'enrôler. Le dictateur obtint, par quelques avantages, une trêve d'un an avec les Latins, et déposa la dictature avant le temps prescrit. Pendant la trêve, les préparatifs des Latins firent juger que la guerre alloit recommencer avec la plus grande violence. C'étoit en effet comme le dernier coup de désespoir des *Tarquins*. Trois fils de *Tarquin le Superbe* restoient encore, tous braves, déterminés à expirer sur le champ de bataille, ou bien à recouvrer le royaume de leur père. Ils avoient un corps formidable d'exilés et de déserteurs, tous engagés par le même serment. La république crut la circonstance assez importante pour nommer un nouveau dictateur. Les enrôlemens se firent moyennant la promesse ordinaire aux débiteurs, d'améliorer leur sort après la guerre. Jamais combat ne fut plus opiniâtre que celui qui se donna près des bords du lac *Régille*. Les chefs s'attaquèrent corps à corps. Presque tous y furent grièvement blessés, ou y périrent. Les trois fils de *Tarquin*, sa dernière espérance, tombèrent entre les morts, après des prodiges de valeur. Les Latins, extrêmement affoiblis par cette défaite,

subirent les conditions de paix que le vainqueur voulut imposer. Il exigea qu'ils chassassent de leur pays tous les exilés. *Tarquin le Superbe* fut obligé d'aller cacher sa honte dans la Campanie, chez le tyran *Aristomène*, où il mourut âgé de 90 ans.

Mais bientôt on vit renaître à Rome les troubles domestiques. La lutte des créanciers et de leurs débiteurs recommença avec plus de fureur qu'auparavant. C'étoit un sujet légitime de dissension, si on examine la dureté des lois à cet égard. Quand un débiteur ne payoit pas après trois sommations, le créancier avoit le droit de le charger de fers, de le garder dans sa maison, assujéti aux travaux les plus fatigans et les plus humilians, ou de le vendre comme un esclave. Le droit du créancier s'étendoit jusque sur la vie du débiteur. Quand ils étoient plusieurs créanciers, ils pouvoient se partager le corps du malheureux, à proportion de la somme qui leur étoit due. On dit que cette loi barbare ne s'exécutoit pas; mais si elle existoit, il est possible qu'il y ait eu des hommes assez inhumains pour la mettre en pratique. Du moins s'en trouva-t-il de capable d'exercer le droit de servitude dans toute sa rigueur. L'histoire nous a laissé un exemple de cette cruauté.

Pendant qu'on délibéroit sur un nouvel enrôlement pour la guerre contre les Volsques, paroît dans la place publique, un homme déjà âgé, pâle, défait, la barbe longue, les cheveux en désordre : parmi ceux qui s'attroupèrent autour de lui, plusieurs se souvenoient d'avoir servi avec lui, et de l'avoir vu combattre vaillamment aux premiers rangs des légions. « Je suis né libre, dit-il, s'adressant au peuple, je me suis trouvé à vingt-huit batailles. Dans la dernière guerre contre les Sabins, j'ai perdu le revenu de mon champ pendant une année. Ma maison a été brûlée par l'ennemi, et tous mes biens ont été enlevés. Obligé de payer le tribut, j'ai été forcé d'emprunter. Les intérêts se sont accumulés. J'ai été contraint, pour y satisfaire, de vendre l'héritage de mes pères. Comme je ne pouvois m'acquitter entièrement, mon créancier m'a emmené chez lui avec deux de mes enfans. Il m'a livré à ses esclaves qui par son ordre, m'ont traité de la manière la plus cruelle. » En achevant, il se dépouille et montre sur son dos les stigmates encore récentes des verges avec lesquelles on l'a déchiré, et sur sa poitrine, les honorables cicatrices des

blessures reçues en combattant pour la patrie. Ce spectacle confirma le peuple dans son obstination à ne pas s' enrôler.

Il y avoit deux consuls d'un caractère absolument opposé : *Appius Sévère*, inflexible, ne connoissant de la loi que la rigueur ; *Servilius* au contraire persuadé qu'il faut savoir courber, quelquefois la faire taire, et se ployer aux circonstances. Le premier étoit très-estimé des riches patriciens ; le second étoit considéré par le pauvre peuple comme son protecteur et son ami. Envain cependant fit-il ses efforts dans cette circonstance pour engager les plébéiens à se ranger sous les drapeaux de la république.

« Que les Volsques arrivent , disoient-ils , que nous importe d'où nous viennent nos fers , de la main des ennemis ou de celle de nos compatriotes. Que les patriciens essuyent les dangers de la guerre , puisqu'ils ont seuls la récompense de nos victoires ; devons-nous nous faire un rempart de nos corps pour empêcher que l'ennemi ne vienne détruire nos prisons , et n'emporte nos chaînes » ? Néanmoins après ce premier mouvement de dépit et de fureur, *Servilius* obtint une audience plus calme. Ces malheureux encore jaloux de l'honneur du sénat , tandis qu'ils en

MILLIUM MILLIUM

nt pour la  
 le peuple  
 s'ennôler.  
 n caractère  
 Sévère, in-  
 la loi que la  
 re persuadé  
 quelquefois la  
 ux circons-  
 -estimé des  
 étoit consi-  
 comme son  
 in cependant  
 circonstance  
 à se ranger  
 république.  
 nt, disoient-  
 où nous vien-  
 des ennemis  
 patriotes. Que  
 es dangers de  
 t seuls la ré-  
 ives; devons-  
 de nos corps  
 emine vienne  
 b'emporte nos  
 après ce pre-  
 et de fureur,  
 audience plus  
 core jaloux de  
 adis qu'ils en

étoient si peu ménagés, eurent la con-  
 descendance de prêter l'oreille aux pa-  
 roles du consul, lequel leur dit : « Qu'il  
 « seroit contraire à la dignité de la com-  
 « pagnie de paroître n'avoir travaillé au  
 « soulagement des citoyens que par un  
 « motif de crainte. Attendez la fin de  
 « la campagne, et soyez sûrs qu'alors  
 « ce que vous voulez exiger de force,  
 « le sénat vous l'accordera par un motif  
 « de reconnoissance ». Ils le crurent,  
 partirent et défirent les Volsques sous  
 sa conduite. Contre l'usage établi de  
 réserver toujours une partie du butin  
 pour le trésor public, *Servilius* l'aban-  
 donna tout entier à ses soldats. Cette  
 générosité choqua les sénateurs qui lui  
 refusèrent les honneurs du triomphe;  
 mais son armée le lui déféra malgré  
 eux.

La mauvaise humeur du sénat étoit  
 d'un fâcheux augure pour l'exécution  
 des promesses de *Servilius*. Aussi furent-  
 elles oubliées. *Appius* jugeoit les causes  
 des débiteurs avec plus de sévérité que  
 jamais : et le foible *Servilius* lui-même,  
 entraîné par les patriciens, se laissoit  
 aller jusqu'à prononcer quelquefois avec  
 autant de sévérité que son collègue.  
 Cette conduite cependant étoit d'autant  
 plus injuste, que pour obtenir la grâce

promise, c'étoient ceux qui avoient le plus de dettes, qui s'étoient le plus distingués par leur valeur. Survinrent encore deux guerres, l'une contre les Arunces, qui se plaignoient que les Romains s'approchoient trop de leurs frontières. Ils menacèrent d'attaquer la république, si elle n'abandonnoit pas une ville des Volsques, où elle avoit mis garnison. Le sénat répondit aux ambassadeurs : « Dites à vos maîtres qu'il est dangereux d'attaquer ceux dont le voisinage est formidable. » Ce petit peuple fut bientôt mis à la raison. L'autre guerre plus importante, étoit encore contre les Sabins. Nouvelle exhortation aux Plébéiens de s'enrôler : nouveau refus. Comme la chose étoit pressante, on ne s'amusa point à négocier. Le sénat fit nommer un dictateur par les consuls. Le choix tomba sur *Manius Valérius*, septuagénaire, frère du fameux *Publicola*. Il harangua le peuple, promit de faire ensorte que le sénat auroit pour les débiteurs insolvable tous les égards qu'ils pourroient eux-mêmes souhaiter. « En attendant, ajouta-t-il, j'ordonne qu'on ne parle ni de contestations, ni d'emprisonnement pendant mon administration. »

Le peuple comptant sur ses promesses

avoient le  
 nt le plus  
 Survinrent  
 contre les  
 ent que les  
 pp de leurs  
 l'attaquer la  
 donnoit pas  
 lle avoit mi  
 t aux ambas  
 tres qu'il es  
 eux dont le  
 e. » Ce petit  
 raison. L'au  
 , étoit encore  
 e exhortation  
 er : nouvea  
 pit pressante  
 gocier. Le sé  
 ateur par les  
 sur *Manius*  
 frère du fa  
 qua le peuple  
 que le sénat  
 rs insolvable  
 urroient eux  
 endant, ajou  
 n ne parle m  
 l'emprisonne  
 ministration »  
 ar ses prome

ses , prit les armes avec plaisir, et s'en  
 servit avec gloire. Le dictateur mérita  
 les honneurs du triomphe. Il auroit  
 peut-être été plus flatté d'en obtenir  
 un sur la dureté de cœur des sénateurs.  
 Envain il les pria de se relâcher : les  
 usuriers , favorisés par *Appius* , l'em-  
 portèrent. On reprocha même au vieil-  
 lard qu'il abandonnoit son corps pour  
 faire sa cour aux plébéiens. Le dicta-  
 teur irrité , ne put s'empêcher de leur  
 dire : « Vous serez peut-être trop heu-  
 reux dans peu de jours , d'avoir un  
 intercesseur comme moi auprès du  
 peuple ». Il quitte la salle du sénat ,  
 convoque l'assemblée du peuple et s'y  
 rend avec toutes les marques de sa di-  
 gnité. Il commence par le remercier de  
 la promptitude avec laquelle ses conci-  
 toyens ont pris les armes à sa prière. Il  
 se plaint ensuite du procédé peu sincère  
 du sénat , tant envers eux qu'envers  
 lui. Il abdique sa dignité. « Jugez-moi,  
 ajoute-t-il, je me livre à votre ressen-  
 timent , si vous me soupçonnez de  
 vous avoir trahis ». Le peuple qui  
 l'avoit écouté avec des sentimens de  
 respect , le reconduisit chez lui avec  
 autant d'acclamations , que s'il avoit  
 procuré l'abolition des dettes.

## TRIBUNS DU PEUPLE.

Tribuns du  
peuple.

Ap. D 2511  
Av. J. C. 487

Les Romains avoient un respect religieux pour leurs étendards. Ils juroient sur ces signes sacrés en s'enrôlant dans la milice, et croyoient ne pouvoir les quitter que quand on les licencioit. Mal instruits, ou trop confians, les patriciens s'imaginèrent que les soldats n'ayant point été congédiés par le dictateur avec les formes ordinaires après la guerre des Sabins, n'oseroient refuser de continuer le service sous les consuls, et qu'une nouvelle guerre seroit le moyen d'empêcher qu'ils ne songeassent à l'abolition des dettes. Ils ordonnèrent donc aux généraux de mener chacun leur armée, l'une contre les Eques, l'autre contre un reste de Sabins qui remuoient encore. Les soldats démêlant l'artifice, sortirent de Rome avec la rage dans le cœur. Ils délibérèrent comment ils s'y prendroient pour désobéir, sans manquer à leur serment. Ce fut d'abandonner leurs officiers, d'enlever les drapeaux et de les emporter avec eux. Ce parti pris, ils se retirèrent conduits par un plébéien nommé *Belutius*, sur une montagne à une lieue

MILLIUM MILLIUM

de  
nom  
C  
à R  
foul  
aux  
rici  
dem  
V  
o m  
o qu  
Cete  
donn  
dicta  
grand  
paix,  
prix  
oyoi  
a mo  
qu'on  
ude  
voir  
essa  
eune  
oble  
persu  
e le  
ion p  
e ris  
vis p  
Co

de Rome, montagne qu'on a depuis nommée le *Mont Sacré*.

Cette retraite ne fut pas plutôt sue à Rome, que le peuple se précipita en foule hors des portes, afin de se joindre aux soldats, malgré les efforts des patriciens pour le retenir. Ils envoyèrent demander ce que vouloient les plébeiens.

« Vous le savez, répondirent-ils sèchement, et vous connoîtrez bientôt quels ennemis vous avez à combattre ».

Cette réponse rapportée au sénat, donna lieu à de grands débats. L'édicteur concluoit d'envoyer une grande députation chargée de faire la paix, et de ramener le peuple à quelque prix que ce fût. L'inflexible *Appius* voyoit la ruine de la république dans la moindre condescendance. Il vouloit qu'on attendît, sans montrer d'inquiétude, le repentir du peuple, dût-on avoir recours aux armes, s'il étoit nécessaire. *Appius* avoit pour lui toute la jeunesse jalouse des prérogatives de la noblesse. Les vieillards au contraire, persuadés qu'un peu de complaisance ne leur ôteroit rien de leur considération personnelle, ne croyoient pas courir de risques en faisant des avances; leur avis prévalut; la députation eut lieu.

Comme elle étoit composée de tout

ce qu'il y avoit de sénateurs les plus estimés, elle fut reçue avec le plus grand respect. Leur seule présence auroit suffi pour ramener les esprits, et les patriciens auroient remporté une victoire entière sans faire de sacrifices, si les plébéiens n'avoient eu parmi eux des hommes habiles, souples, adroits, et propres à démêler l'artificieuse politique du sénat. De ce nombre étoit un *Lucius Junius*, portant le nom du fondateur de la république; il affectoit aussi le surnom de *Brutus*, et de se croire destiné à délivrer le peuple de la tyrannie du sénat, comme *Brutus* avoit délivré Rome de l'oppression des rois.

*Ménénius* porta la parole. Il fit précéder les offres du sénat par une fable qui devoit être écrite en gros caractères, dans tous les lieux destinés aux assemblées populaires. « Un jour, dit-il, les membres se fâchèrent contre l'estomach. C'est un paresseux, dirent-ils, qui ne travaille ni n'agit, pendant que nous nous donnons bien de la peine. Il faut que chacun ait son tour. En conséquence, les membres cessèrent de fournir des alimens. L'estomach n'ayant plus de nourriture, tout le corps tomba en langueur, et

» sent trop tard que celui qu'ils regardoient  
 » comme inutile, contribuoit  
 » plus que tous les autres à l'intérêt  
 » commun ». Cet apologue, appliqué  
 au gouvernement, fit une grande im-  
 pression parmi cette multitude armée,  
 sur-tout étant terminé par la déclaration  
 que le sénat consentoit à l'abolition des  
 dettes.

Tous les soldats applaudirent avec  
 une joie vive. Ils n'en demandoient pas  
 davantage. Déjà ils levoient leurs tentes  
 pour suivre les députés. Leurs chefs les  
 arrêterent. « Voilà, dit *Brutus*, un  
 grand pas fait en faveur du peuple.  
 Certainement, la condescendance du  
 sénat doit exciter notre reconnois-  
 sance; mais quelle sûreté nous donne-  
 t-on pour l'avenir? Et quelle autre  
 pouvez-vous demander, répondit  
*Ménénius*, que celle que nos lois  
 et la constitution de la république  
 vous donnent. Permettez-nous,  
 répliqua *Brutus*, de vous en pro-  
 poser une que vous ne nous refuserez  
 pas, si vos intentions sont droites;  
 c'est que le peuple soit autorisé à  
 choisir annuellement des magistrats  
 qui n'auront dans Rome d'autre auto-  
 rité que celle de les protéger ». Les  
 députés surpris, dirent qu'ils n'avoient

pas de pouvoir à cet égard, et qu'il falloit en référer au sénat. A la simple proposition, *Appius* entra en fureur; il annonça les plus grands malheurs pour la république. Mais le plus grand nombre des sénateurs étoit las de la division, et vouloit la paix. La loi passa suivant le desir de *Brutus*, qui fut élu avec *Bellutus* et trois autres. De cinq, le nombre fut ensuite porté à dix, et leur personne fut déclarée inviolable.

Les tribuns avoient leur siège près du sénat. Il ne leur étoit permis d'y entrer que quand les consuls les appeloient. Ils n'avoient ni robes distinctes, ni licteurs, ni chaise curulé, n'étoient habillés que comme de simples particuliers, et n'avoient à leurs ordres qu'un simple serviteur, nommé *Messenger*. Leur autorité étoit renfermée dans Rome, d'où ils ne pouvoient sortir. Si le sénat ou un autre tribunal portoit un jugement, par lequel le peuple lui paroissoit lésé, il suffisoit qu'un d'entre eux se levât, et prononçât *veto, je défends*; ce seul mot empêchoit toute action. Les tribuns ne pouvoient être choisis que parmi les plébéiens, et devoient être élus par eux. On ne les établit d'abord que pour s'opposer à l'oppression du peuple, et veiller à la conservation de ses droits; mais

ne tardèrent pas à étendre leur puissance au-delà des premières bornes ; de sorte qu'on eût bientôt à leur reprocher des désordres plus grands que ceux qu'ils avoient été destinés à réprimer ; aussi quelques anciens les ont-ils appelés *le poison de la tranquillité publique*.

La première occasion importante dans laquelle éclata l'ambitieuse prétention des tribuns , celle de resserrer , de borner la puissance du sénat et de s'en revêtir eux-mêmes , fut l'affaire de *Coriolan*. Il se nommoit *Caius Marcius*, d'une famille patricienne. Le surnom de *Coriolan* lui fut donné à la tête de l'armée , pour ses exploits au siège de Corioles , capitaine des Volsques , qu'il prit , et pour des traits de courage étonnans qui déterminèrent la victoire en faveur des Romains , dans une bataille qu'ils gagnèrent quelques jours après. Fier de ses succès , zélé avec ardeur pour les prérogatives de son ordre , il ne pouvoit voir sans indignation les atteintes sourdes que les tribuns ne cessent de lui porter. Ils se servoient de tous les moyens possibles pour envenimer le peuple contre le sénat. Une famine survint ; c'étoit , disoient-ils , le crime des patriciens , le crime des riches qui faisoient des amas de blé , afin

Coriolan.

de le vendre plus cher. Dans cette persuasion, le peuple, qu'il suffit de prévenir pour le faire agir même contre ses intérêts, crut bien se venger des patriciens, en refusant de s'enrôler pour une expédition qui devoit lui procurer des vivres. *Coriolan*, voulant faire voir aux tribuns qu'on pouvoit déconcerter leur malice, se met à la tête de quelques volontaires, entre sur les terres des ennemis, obtient des avantages décisifs, et revient avec un riche butin en blé, bétail et prisonniers.

Ce triomphe fut une humiliation pour les tribuns, qui résolurent de punir celui qui la causoit. *Coriolan*, de son côté, loin de chercher à adoucir leur ressentiment, les bravoit en toutes circonstances. Il se déclara, dans le sénat, avec la véhémence de son caractère, contre l'accord fait sur le mont sacré, accord auquel les tribuns devoient leur puissance. Ceux-ci pensèrent à le faire repentir de sa hardiesse. Dans un moment où ils le tenoient dans la place publique, le centre de leur puissance, deux tribuns, sans même consulter le peuple, le condamnent à être précipité de la roche Tarpéienne, supplice des traîtres. Ils s'avancent pour saisir *Coriolan*. Les patriciens le mettent au milieu d'eux

Il y auroit eu un combat sanglant sans la modération du peuple même, qui, jugeant que ses magistrats avoient été trop loin, convertit l'arrêt de mort en un ajournement à comparoître devant lui, pour se purger du crime de tyrannie, le seul dont on l'accusoit.

On eut beaucoup de peine dans le sénat à déterminer *Coriolan* à se soumettre. Il regardoit la prétention du peuple comme attentatoire à l'autorité du sénat. Son opinion étoit appuyée par *Appius*, qui revenoit toujours sur les dangers que la foiblesse du sénat préparoit à la république. Il repassoit tous les torts des sénateurs, démontroit clairement la fausseté de leur molle politique, et en prédisoit les funestes effets: cependant, comme les tribuns s'étoient engagés à n'intenter d'autre action que celle de tyrannie, et que *Coriolan* étoit bien pur à cet égard, il se rendit aux instances des sénateurs, d'autant plus volontiers, qu'ils promirent de l'accompagner à l'assemblée, et de ne le point abandonner.

Elle commença d'une manière qui dut faire mal augurer aux patriciens de l'issue. Les tribuns avoient arrangé le peuple de manière que contre l'ordre ordinaire, la dernière classe, celle de

la populace, dont ils dispoient, devoit avoir la prépondérance des suffrages. Envain les consuls se récrièrent contre cette forme irrégulière. Il fallut encore céder ce point. Ils l'abandonnèrent en partie, parce qu'ils espéroient obtenir qu'en considération des prières de tout le sénat, on n'en viendroit pas aux voix. « Contentez-vous, disoit le » consul *Minucius*, de la soumission » de *Coriolan*. Voudriez-vous traiter » en criminel un si illustre citoyen ? » C'est le sénat entier qui vous demande » de le recevoir en grâce. Pourriez-vous » refuser trois cents des principaux » membres de la république ? L'ennemi » le plus cruel ne pourroit tenir contre » un si grand nombre d'illustres sup- » plians. L'assemblée est convoquée, » répondit froidement le tribun *Sici- » nius*, elle ne peut être renvoyée que » l'affaire ne soit terminée à la pluralité » des voix ».

L'accusation du tribun roula sur deux points : savoir, que *Coriolan* avoit empêché de diminuer le prix du blé, et avoit fait ses efforts pour abolir le tribunal, d'où il tiroit la conséquence qu'il aspirait à la tyrannie. Sans s'amuser à réfuter des imputations, dont on tiroit une conséquence sensiblement calom-

ent, de-  
des suf-  
écrièrent  
e. Il fallut  
abandon-  
espéroient  
des prières  
endroit pas  
, disoit le  
oumission  
ous traiter  
citoyen ?  
s demande  
urriez-vous  
principaux  
? L'ennemi  
enir contre  
ustres sup-  
onvoquée,  
ribun Sici-  
envoyée que  
a la pluralité  
ula sur deux  
n avoit em-  
du blé, et  
ôlir le tribu-  
quence qu'il  
s s'amuser à  
ont on tiroit  
ment calom-

mieuse, l'accusé parla en guerrier devant les compagnons et les témoins de ses victoires, exposa aux yeux du peuple les couronnes qu'il avoit reçues de la main de ses généraux. « Qu'ils parlent, » s'écria-t-il en les appelant par leur nom, qu'ils parlent ceux que j'ai sauvés dans les batailles; qu'ils paroissent ceux que j'ai arrachés au fer des ennemis, et à qui j'ai conservé la vie ». Tous se levèrent, et étendant les mains en supplians: « sauvez, disoient-ils au peuple, sauvez celui à qui nous devons l'avantage d'être au milieu de vous. S'il faut une victime, prenez-nous, nous sommes prêts à mourir pour lui ». Comme ceux qui tenoient ce langage étoient presque tous plébéiens, leurs sollicitations arrachèrent des larmes à la plus grande partie du peuple. *Coriolan* ouvre ses habits, montre les cicatrices de ses plaies. « C'est pour sauver ces dignes citoyens, dit-il, que j'ai reçu ses blessures; que les tribuns accordent, s'il se peut, de pareilles actions avec l'odieux dessein qu'ils m'imputent ». Les principaux plébéiens convenoient qu'un citoyen si distingué par sa naissance et son mérite, n'auroit pas dû être mis en justice sur de si frivoles présomptions. Ils conclu-

rent à l'absoudre, et même à l'absoudre avec éloge. Les tribuns voyoient l'objet de leur haine près de leur échapper. Un d'eux contre la parole donnée de renfermer l'accusation dans le crime de tyrannie, intente une autre action, qui étoit d'avoir partagé à ses soldats le butin pris sur les Antiates, au lieu de le mettre dans le trésor public. *Coriolan*, qui ne s'attendoit pas à ce nouveau grief, répond que les circonstances l'avoient autorisé à cette disposition, quoiqu'elle ne fût pas conforme aux lois, qu'il n'a rien pris pour lui, que les dépouilles ont été mises entre les mains de ceux même qui l'écoutent. Mais parmi les Romains présens, il y en avoit aussi beaucoup qui n'avoient pas participé à cette largesse, parce qu'ils n'étoient pas de l'expédition des Antiates. Ils prirent moins d'intérêt au sort d'un homme auquel ils n'avoient pas d'obligation personnelle. L'esprit public changea. Les tribuns profitèrent du moment, et *Coriolan* fut condamné à un bannissement perpétuel.

Il sortit de l'assemblée la rage dans le cœur. Arrivé chez lui, il trouve *Veturie*, sa mère, et sa femme *Volumnie*, fondant en larmes. « Je n'ai plus, leur » dit-il, ni mère, ni femme, ni enfans.

MILLIUM

MILLIUM

» J  
» n  
adie  
por  
leur  
d'eu  
seul  
sur  
pag  
les  
che  
asile  
que  
et  
mai  
che  
vict  
capi  
gén  
lieu  
et i  
C  
dan  
étra  
d'e  
sen  
foy  
éte  
lez  
vis  
les

» J'abjure tout, jusqu'à mes dieux domestiques». Il part après ce brusque adieu. Les sénateurs l'attendoient à la porte de la ville. Justement offensé de leur peu de courage, il passe au milieu d'eux sans daigner leur adresser une seule parole. Il médite quelques jours sur son sort dans une maison de campagne où il s'étoit retiré. De là il jette les yeux sur les différens peuples voisins chez lesquels il pourra chercher un asile, et il se détermine pour les Volsques, qu'il avoit plusieurs fois battus, et songe à chercher un asile dans la maison même d'*Attius Tullus*, leur chef, sur lequel il avoit remporté des victoires. Il se rend à Antium, leur capitale, entre dans la maison de ce général, et va s'asseoir près du foyer, lieu consacré aux dieux domestiques, et inviolable chez les anciens.

On annonce à *Attius*, qui soupait dans un autre appartement, qu'un étranger d'une taille majestueuse, vient d'entrer dans sa maison sans dire un seul mot, et qu'il s'est placé auprès du foyer de ses lares. *Attius* approche. *Qui êtes-vous*, dit-il à l'inconnu, *que voulez-vous?* L'étranger découvre son visage qu'il avoit jusqu'alors caché avec les mains. Le Volsque ne se rappelant

pas ses traits, le Romain lui dit : « Je suis  
 » *Coriolan*. Exilé pour toujours de ma  
 » patrie, j'en viens chercher ici une  
 » autre, et vous offrir mon bras et mes  
 » conseils contre mes ingrats conci-  
 » toyens ». *Attius* lui tend la main, gage  
 de sûreté dans leurs mœurs, et conduit  
 cet illustre proscrit dans un appartement.

Les Romains s'étoient fait, par leur  
 injustice, un ennemi terrible qui les ré-  
 duisit aux dernières extrémités. Les Vols-  
 ques donnèrent le commandement à  
*Coriolan*, qui entra sur le territoire de  
 Rome, trouva les citoyens dispersés à  
 la campagne, les fit tous esclaves, brûla  
 les fermes, emmena le bétail, brisa les  
 instrumens de l'agriculture, mit tout à  
 feu et à sang, et vint camper aux portes  
 de la ville. Les plébéciens éperdus, cou-  
 rurent au sénat, abjurèrent leur fatal  
 décret, et demandèrent le rappel de  
 l'exilé. Mais cette compagnie reprenant  
 son ancienne dignité, ne voulut pas flé-  
 chir devant un rebelle. Elle laissa tout au  
 plus espérer à *Coriolan*, qu'il pourroit,  
 en concluant la paix, obtenir la liberté de  
 revenir dans sa patrie. Les députés qu'on  
 envoya, quoique la plupart ses anciens  
 amis, entre autres *Minucius*, furent  
 reçus avec hauteur. *Coriolan* les fit passer  
 entre les haies de soldats menaçans, et

it : « Je suis  
 ours de ma  
 ner ici une  
 bras et mes  
 rats conci-  
 main, gage  
 et conduit  
 partement.  
 t, par leur  
 e qui les ré-  
 és. Les Vols-  
 ndement à  
 erritoire de  
 dispersés à  
 aves, brûla  
 il, brisa les  
 mit tout à  
 aux portes  
 erdus, cou-  
 t leur fatal  
 rappel de  
 e reprenant  
 ulut pas flé-  
 aissa tout au  
 il pourroit,  
 la liberté de  
 putés qu'on  
 ses anciens  
 us, furent  
 les fit passer  
 enaçans, et

imposa pour condition, à l'égard des  
 Volsques, ce qu'il put imaginer de plus  
 mortifiant pour les Romains. « Quant à  
 moi, croyez-vous qu'un simple rappel  
 répare suffisamment les affronts que  
 j'ai reçus? Quelle sureté y a-t-il pour  
 moi dans ma patrie? pendant qu'il ne  
 tient qu'à des tribuns effrontés, à un  
*Sicinnius*, à un *Décius*, d'armer  
 contre moi une vile populace? Non?  
 Rome est une marâtre. Elle a traité de  
 la manière la plus cruelle un fils qui  
 ne cherchoit qu'à s'immoler pour sa  
 gloire. Elle connoitra bientôt par les  
 effets de mon ressentiment, si les dieux  
 épousent ma cause ou la sienne. Allez,  
 je vous donne trente jours, au bout de  
 ce terme, je reparoîtrai sous ces  
 murs pour entendre votre réponse ».

Cette trêve fut employée par les  
 Volsques à continuer leurs ravages, et  
 par les Romains fut employée à délibérer.  
 Le sénat, toujours intrépide, rendit ce  
 décret remarquable : « On ne traitera  
 pas avec les Volsques, qu'ils ne  
 soient hors du territoire de la répu-  
 blique ». Au terme marqué, *Corio-  
 lan* reparoît. Des députés lui portent la  
 résolution du sénat. Le Romain s'obstine  
 au contraire aux conditions qu'il a déjà  
 proposées pour les Volsques. Déjà on se

dispose à l'attaque, et à livrer l'assaut à la ville de Rome. Le peuple consterné garnit les divers postes. Les sénateurs permettent cependant qu'une députation religieuse aille prier *Coriolan* de se soumettre au décret. Les augures, les prêtres, les pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie, arrivent au camp, sont reçus avec respect, mais n'obtiennent rien. Leur retour infructueux redouble les alarmes. Les hommes bordent les murailles avec une contenance mal assurée. Les femmes faisoient retentir les temples de leurs gémissemens. On en voit tout-à-coup sortir les plus distinguées, ayant à leur tête *Valerie*, sœur du fameux *Valerius Publicola*.

Elles dirigent leurs pas vers la maison de *Coriolan*, où sa mère et sa femme déploroient ensemble leur malheur et celui de Rome : « Vous êtes, leur dit  
 » *Valerie*, la seule ressource qui nous  
 » reste. Nous venons vous conjurer de  
 » sauver nos biens, notre honneur et  
 » notre liberté. Venez avec nous au  
 » camp de *Coriolan*, amenez ses ten-  
 » dres enfans qui pourront toucher le  
 » cœur de leur père. Votre présence  
 » l'engagera à préférer la conservation  
 » de sa triste famille à son ressentiment.  
 » et aux avantages qu'il peut retirer de

» la  
 lours  
 de C  
 soient  
 guer  
 piro  
 elles  
 de A  
 parte  
 O  
 char  
 qui c  
 Il so  
 amb  
 avec  
 qués  
 de n  
 pen  
 cele  
 sa fé  
 baiss  
 sonn  
 Leu  
 quar  
 de  
 jus  
 avo  
 pris  
 arri  
 mar  
 ce c

er l'assaut à  
le consterner  
es sénateurs  
une députa-  
*Coriolan* de se  
augures, les  
tus de leurs  
nt au camp,  
mais n'ob-  
infructueux  
ommes bor-  
e contenance  
faisoient re-  
émissemens.  
ortir les plus  
ête *Valerie*,  
s *Publicola*.  
ers la maison  
et sa femme  
malheur et  
tes, leur dit  
rce qui nous  
s conjurer de  
e honneur et  
avec nous au  
enez ses ten-  
nt toucher le  
otre présence  
conservation  
ressentiment.  
eut retirer de

» la part des Volsques ». Encore dou-  
loureusement affectées du brusque adieu  
de *Coriolan*, sa mère et sa femme refu-  
soient d'essayer leur foible crédit sur un  
guerrier fier de ses forces, et qui ne res-  
piroit que la vengeance. Cependant  
elles se laissent entraîner par les instances  
de *Valerie* et de ses compagnes ; et  
partent du consentement du sénat.

On avertit *Coriolan* qu'une file de  
chars sort de Rome, remplis de dames,  
qui dirigent leur marche vers le camp.  
Il soupçonne le but de cette étrange  
ambassade, se propose de les recevoir  
avec les mêmes égards qu'il avoit mar-  
qués aux ministres de la religion ; mais  
de ne leur pas accorder davantage. Ce-  
pendant sa fermeté commence à chan-  
celer quand il voit à la tête sa mère et  
sa femme : il ordonne à ses licteurs de  
baisser les faisceaux devant des per-  
sonnes si chères, et court les embrasser.  
Leurs larmes se confondirent ; mais  
quand *Véturie* voulut expliquer le sujet  
de sa mission, son fils l'interrompit,  
jusqu'à ce que les officiers volsques qu'il  
avoit fait mander, de peur qu'ils ne  
prissent ombrage de l'entrevue, fussent  
arrivés. Elle dit qu'elles viennent de-  
mander la paix, et conjurer son fils par  
ce qu'il avoit de plus cher, de tourner

ses armes contre d'autres ennemis. Il répond que, sans trahir les intérêts d'une nation qui l'a honoré du commandement de ses troupes, il ne peut abandonner les avantages que les circonstances lui offrent sur Rome. Elle réplique qu'elle ne prétend rien exiger de lui qui puisse l'exposer au moindre blâme ; que sans manquer à ce qu'il doit à ses bienfaiteurs, il est le maître de faire une paix également avantageuse aux deux nations. « Par le grand Jupiter » s'écrie-t-elle, par les mânes de tes » ancêtres, je te conjure de retirer les » troupes de devant Rome, et d'accorder aux Romains une trêve d'un an » pendant laquelle on prendra des mesures sûres pour faire une paix durable. O mon fils ! toujours obstiné dans ta vengeance, résisteras-tu aux larmes de ta mère ? Considère que ta réponse décidera de ma réputation et de ma vie : une Romaine sait mourir quand l'honneur veut qu'elle meure. Si je ne puis te persuader, j'ai résolu de me donner la mort à tes yeux. Tu n'iras à Rome qu'en foulant aux pieds le corps de ta malheureuse mère. Mon fils, mon cher fils, accorde-moi la grâce que je te demande ! Si mes prières, si mes larmes ne sont pas

ennemis. Ils les intéréto  
pré du com-  
, il ne peut  
que les cir-  
Rome. Elle  
d rien exigent  
au moindre  
er à ce qu'il  
st le maître  
avantageuse  
rand Jupiter,  
mânes de tes  
de retirer les  
, et d'accor-  
rève d'un an  
ndra des me-  
ix durable. O  
stiné dans ta  
u aux larmes  
e que ta ré-  
réputation et  
ne sait mourir  
u'elle meure  
er, j'ai résolu  
tes yeux. Tu  
lant aux pieds  
se mère. Mon  
corde-moi la  
nde ! Si mes  
ne sont pas

capables de t'émouvoir, vois ta mère prosternée devant toi, te suppliant d'épargner ta patrie. En prononçant ces paroles, elle embrassoit ses genoux et versoit un torrent de larmes. Ses enfans et toutes les dames romaines se prosternèrent de même.

*Coriolan*, voyant sa mère à ses genoux, n'est plus maître de ses mouvemens. Agité de mille passions différentes, s'écrie : « Ah ! ma mère, vous me désarmez ! » Puis la pressant tendrement dans ses bras, il ajoute d'une voix basse : « Rome est sauvée, et votre fils est perdu ». En effet, les Volsques ne lui pardonnèrent pas l'engagement qu'il prit de sortir sur-le-champ du territoire de la république, selon les résolutions du sénat. Dans les discussions qui s'élevèrent ensuite à Antium, à l'occasion des autres conditions de la paix, on forma de vives plaintes sur la complaisance de *Coriolan*, qui voulut se justifier devant le peuple ; mais des assassins postés ne lui laissèrent pas le temps de parler, et le massacrèrent. Le sénat demanda aux dames romaines ce qu'elles desiroient en recompense d'un si grand service ; elles prièrent qu'il leur fût seulement permis de bâtir à leurs dépens un temple à la fortune des dames. Le

sénat ordonna qu'on le construisit des deniers du trésor public. *Valérie* en fut la première prêtresse. Comme *Coriolan* avoit porté les armes contre sa patrie, le sénat ne voulut pas qu'on lui fît des obsèques à Rome ; mais les dames en portèrent le deuil pendant dix mois. Quoique mort dans la disgrâce, son pays l'a toujours honoré comme un héros. Il étoit désintéressé, ami de la vertu, aussi brave que prudent ; mais pas assez populaire. *Coriolan* a été reconnu plus propre qu'aucun des généraux qui l'ont précédé à reculer les frontières de la république, s'il n'avoit pas été arrêté par les malheureux troubles qui ont empêché sa patrie de recueillir le fruit de ses vertus.

Si on jugeoit de toutes les républiques par l'exemple de Rome, on diroit que c'est dans les troubles qu'elles se forment ; que c'est dans les troubles qu'elles se fortifient et s'agrandissent ; que par conséquent cet état leur est nécessaire, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à prendre tout leur accroissement. Cette crise de gouvernement est aussi redoutable pour les hommes doux et pacifiques, qu'avantageuse pour les intrigans, les ambitieux, les vindicatifs, ainsi que pour les autres hommes

dont les passions sont exaltées. Que ceux-ci consultent l'histoire romaine à l'époque dont nous parlons ; ils y trouveront tous les moyens pratiqués et praticables pour faire valoir un parti , et rendre recommandables , fonder sa fortune et son crédit à l'aide d'une réputation populaire.

Ici paroît *la loi agraire*, cette pomme de discorde jetée entre les pauvres et les riches. Elle avoit été déjà annoncée, à la suite de l'abolition des dettes , comme le seul moyen d'amener l'égalité nécessaire dans les républiques. *Cassius*, consul , en fit l'objet d'une délibération égale pour mortifier les sénateurs qui n'avoient refusé les honneurs du triomphe qu'il obtint pourtant malgré eux. Les tribuns , magistrats du peuple , s'y opposèrent par jalousie , parce qu'ils n'avoient pas proposé eux-mêmes cette loi , et qu'ils ne vouloient pas que le peuple reçût un bienfait d'une autre main que de la leur ; mais ayant réussi à ôter à *Cassius* le mérite de la proposition , ils s'en emparèrent , et la firent passer pour leur bien valoir , qu'ils forcèrent le sénat à accorder qu'il seroit nommé dix hommes , appelés *décemvirs* , pour faire le partage. Ensuite l'infortuné *Cassius* , fut couronné au prix de sa démarche en faveur du

peuple, fut accusé par le sénat du crime de haute - trahison devant ce même peuple qui le condamna à être précipité de la roche tarpéienne.

Les Sabins.

Les délais affectés du sénat à nommer les décemvirs, déterminèrent les plébéiens à ne point s'enrôler dans une guerre réellement entreprise pour faire diversion à la loi agraire. Les tribuns appuyoient cette résolution dans la ville qui étoit le centre de leur puissance et qui ne pouvoit s'étendre au-delà. Les consuls font transporter leur tribunat dans la campagne. Là, ils citent les citoyens pour être enrôlés. Quand il se trouvoit quelques réfractaires, ils ordonnoient qu'on démolît leurs fermes et qu'on emmenât leurs bestiaux. Moyennant ces expéditions militaires, deux armées furent bientôt levées. Soldats braves à leur ordinaire, mais marchant dans le dessein de déshonorer leurs chefs, ils se laissèrent enlever et repousser par les ennemis jusques dans leur camp : alors ils firent volte face, et les chassèrent à leur tour, de manière cependant que leur victoire ne pût mériter les honneurs du triomphe aux consuls. Cette obstination du peuple produisit de la part de la famille patricienne des *Fabius*, un dévouement

comparable à celui des Lacédémoniens  
aux Thermophyles : ils allèrent offrir au  
sénat de défendre seuls de leurs corps  
et de leurs biens , les frontières de la  
république contre les Véiens. Partis au  
nombre de trois cents , ils font de tels  
exploits que les Véiens sont obligés de  
venir marcher contre eux une armée en-  
tière. Le nombre l'emporta sur la va-  
leur , encore les Véiens n'obtinrent-ils  
pas la victoire en se mesurant corps à  
corps avec les *Fabius*. Ils les percèrent  
de loin à coups de flèches. Il ne sur-  
vécut de cette famille qu'un enfant de  
quatorze ans , seul rejeton qui perpétua  
le nom de *Fabius*.

Le consul de ce moment étoit *Mé-  
nénius*, homme généralement estimé.  
Les tribuns le soupçonnèrent de s'en-  
tendre avec les patriciens pour différer  
toujours , sous différens prétextes , la  
nomination des *décemvirs* , ou plutôt  
son mérite trop reconnu du peuple leur  
portoit ombrage. Aussitôt qu'il fut sorti  
de charge , ils l'accusèrent d'avoir laissé  
écouler les *Fabius* qu'il auroit pu défen-  
dre. Comme il se pratiquoit dans ces  
occasions , ces magistrats changèrent la  
manière de recueillir les voix , afin de  
donner la prépondérance à celles de la  
populace dont ils dispoient. *Ménénius*

fut condamné à mort ; peine qu'à la sollicitation du sénat, les tribuns laissent commuer en une amende, mais si forte, qu'il étoit hors d'état de la payer, n'ayant pour tout patrimoine que la gloire de son père et la sienne. Ses amis lui offrirent de la payer ; il les remercia, s'enferma dans sa maison et mourut de chagrin ou se tua.

Famine.

C'étoit un combat perpétuel entre les deux partis. La famine y donnoit souvent lieu. Rome se trouvoit fort exposée à ce fléau. On en sentira aisément la cause, quand on fera réflexion que cette ville, extrêmement peuplée, n'avoit qu'un territoire fort borné, peu capable de fournir à ses besoins ; tant par la cause que de fréquentes guerres occupoient les bras destinés à l'agriculture, qu'elle étoit souvent détruite avant la moisson par les ravages des ennemis. Le sénat, afin de prévenir ou de soulager la disette, formoit avec l'argent du trésor public des greniers, dont il distribuoit le blé au peuple à un prix modique. Les tribuns persuadèrent au peuple, que ce prix, quelque modique qu'on l'établit, étoit encore trop haut, que ce blé ayant été payé avec l'argent du trésor, le peuple devoit avoir po-

rien le blé qu'on en avoit acheté ; que si les patriciens ne vouloient pas le donner, il falloit aller le prendre. D'ailleurs cette manutention des blés, fournissoit une occasion favorable de calomnier ceux qui en étoient chargés, comme s'ils eussent fait de cette denrée de première nécessité un objet de spéculation lucrative.

Les patriciens attaqués avec tant d'aiguillon, résolurent de repousser la force par la force. Peut-être y employèrent-ils d'abord quelques machines sourdes ; mais le tribun *Gennius* fut trouvé mort dans son lit, la veille d'un jour où il devoit porter un coup décisif au sénat. Le peuple le remplaça par un homme violent, nommé *Voléron*, personnellement insulté par les patriciens, et irrité contre eux. Ceux-ci lui opposèrent *Appius*, héritier de la haine de son père contre le peuple, et de son inexorable fermeté.

La lutte s'établit entre ces deux hommes, sur la manière d'élire les tribuns ; mais la manière, disoit *Voléron*, qui donnoit trop d'influence au sénat sur l'élection des magistrats du peuple, et lui fournissoit le moyen d'en mettre, dans le nombre, quelques-uns à son choix, dont ils se servoient pour croiser les

Loi de  
Voléron.

opinions des autres , et suspendre leur fatal *veto*. *Appius* s'éleva , dans l'assemblée du peuple, contre les prétentions de *Voléron*, avec toute la véhémence dont il étoit capable. Un tribun , nommé *Lectorius*, après avoir traité *Appius* de bête féroce, contre laquelle il falloit combattre, non avec des paroles , mais avec l'épée, ordonna au consul de sortir de l'assemblée. Sur son refus le tribun s'avance avec ses officiers pour le saisir. Les licteurs et les patriciens environnent *Appius*. Il y eut des coups de donnés rendus , mais il n'y eut point de sang répandu , parce qu'on ne portoit point d'armes dans la ville. L'assemblée se sépara en désordre. Pendant la nuit les plébéiens s'emparèrent du capitolé. Tout tendoit à une guerre ouverte , lorsque l'esprit conciliant du consul *Quinctius*, et de quelques sénateurs modérés , ramena la paix. On reconnut que la rixe passée , n'étoit arrivée de part et d'autre que par un excès de zèle pour la république , et moyennant une petite déférence pour le sénat , la loi de *Voléron* passa malgré les vives réclamations et les protestations d'*Appius*.

Le consul se vengea de cette victoire du peuple par une rigueur excessive dans la discipline de l'armée, à la tête de

pendre leur  
ans l'assem-  
rétentions de  
émeence dont  
an , nommé  
aité *Appius*  
uelle il falloit  
paroles , mais  
nsul de sortir  
fus le tribun  
pour le saisir.  
s'environnent  
ps de donnés  
point de sang  
portoit point  
assemblée se  
ant la nuit les  
capitole. Tout  
erte , lorsque  
sul *Quinctius*  
rs modérés ,  
onnut que la  
ée de part et  
de zèle pour  
ant une petite  
la loi de *Vo-*  
s réclamations  
*pius*.  
cette victoire  
eur excessive  
ée , à la tête de

laquelle il marcha contre les Volsques.  
Centurions et soldats , également irri-  
és , renouvelèrent le projet qui avoit  
déjà été exécuté contre les mêmes enne-  
nis , de déshonorer leur général en se  
missant battre. *Appius* , frémissant de  
rage à la vue de cette trahison , ramène  
l'armée sur le territoire de la république.  
Donnant alors un libre cours à son res-  
sentiment , il fait couper la tête , en sa  
présence , aux centurions ainsi qu'aux  
autres officiers qui avoient quitté leurs  
rangs. Ceux qui avoient abandonné leurs  
rapeaux à l'ennemi , furent battus de  
barges jusqu'à la mort ; enfin il fit déci-  
der les soldats. Après cette sanglante  
exécution , le consul rentré dans la  
ville , continua de s'opposer fièrement  
aux prétentions des tribuns , et à délier  
leur vengeance. Il les brava jusques dans  
l'assemblée du peuple , convoquée pour  
lui faire son procès comme à un ennemi  
de la patrie. *Appius* y parut , non en  
habit de deuil , comme c'étoit l'ordi-  
naire en ces sortes d'occasions , mais  
avec une contenance ferme et assurée ,  
sans permettre que ses amis sollicitassent  
en sa faveur. Il plaida sa cause lui-  
même. Ses raisons , et la manière de  
s'exprimer , firent tant d'impression ,  
qu'il alloit être renvoyé absous , si les

tribuns, s'apercevant de ces dispositions favorables, n'eussent pas fait remettre la décision à un autre jour, sous prétexte qu'on n'auroit pas le temps de recueillir les voix avant la nuit. *Appius* sentit que ce délai n'étoit imaginé que pour prendre des mesures plus sûres contre lui, et trop certain de ne pouvoir échapper à la vengeance de ses ennemis, il prévint sa condamnation et se donna la mort. Les tribuns vouloient qu'on le privat de honneurs dus à son mérite et au rang qu'il avoit tenu dans la république; mais les consuls permirent au fils de faire l'oraison funèbre de son père, et le peuple écouta son éloge avec plaisir.

On n'est pas étonné, après la mort d'*Appius*, de voir reproduire la loi agraire. Pour l'é luder, les patriciens cherchèrent à se débarrasser de ceux qui avoient le plus d'intérêt à son établissement, savoir les pauvres. Quelle que fût l'intention du sénat, ce qu'il proposoit étoit un véritable avantage; consistoit à partager entre eux les terres des *Antiates* nouvellement conquises; mais quand il fut question de recevoir les noms de ceux qui voudroient former cette colonie, peu de plébéiens vinrent s'inscrire. Ils se plaignirent même au sénat, disant que les patriciens ne cher-

hoient qu'à envoyer loin de Rome, ceux qui avoient le courage des'opposer à leur tyrannie. Les jeux, les spectacles, les assemblées publiques, l'agitation des affaires, la part que chacun d'eux avoit au gouvernement, contribuoiēt à les attacher à Rome, quelque misérables qu'ils y fussent, et leur faisoient regarder une colonie comme un exil honorable. Le plus, les tribuns n'étoient pas fâchés de retenir cette multitude oisive et indigente, qui leur étoit d'un grand secours dans leurs querelles avec le sénat.

Il en survint une plus importante pour le fond et les suites que la loi agraire. Jusqu'alors les consuls avoient rendu la justice. Ils régloient leurs sentences sur les principes de l'équité naturelle, sur d'anciens usages, ou sur les lois de *Romulus* et de ses successeurs, dont il se trouvoit encore quelques vestiges dans les livres sacrés confiés à la garde des pontifes. Mais ces premiers principes de la jurisprudence romaine avoient toujours été cachés au peuple. Un tribun, nommé *Terentius*, représenta que cette forme rendoit les magistrats patriciens maîtres des fortunes des particuliers, en ce que les principes dont ils s'appuyoient, étant ignorés, ils avoient les interpréter suivant leurs

caprices ou leurs intérêts. *Terentius* demandoit deux choses. Premièrement que les consuls n'eussent pas seuls le droit de rendre la justice ; secondement qu'on fît des lois connues de tout le monde , afin que les juges pussent conformer leurs sentences , et que ceux qui seroient exposés à des contestations fussent éclairés sur la justice de leurs causes , et ne se jettassent pas dans des procès ruineux.

Rien n'étoit plus raisonnable que ces deux demandes ; et elles auroient certainement été accordées sans délai par le sénat, s'il n'eût écouté que la justice ; mais il se laissa entraîner par la jeunesse toujours ardente , qui ne pouvoit voir sans dépit qu'on entamât les privilèges de son ordre. *Quinctius Céson*, jeune homme violent , d'une taille extraordinaire , qui s'étoit distingué dans plusieurs batailles , par sa valeur , ne se distingua pas moins dans la place publique , par des coups appliqués avec force sur tous ceux qui se condoient les tribuns. *Céson* congédia ainsi l'assemblée malgré elle. Les tribuns eurent leur revanche le lendemain , non par des coups , mais par une accusation de crime capital , contre ce jeune imprudent. A ses torts trop réels on mêla des calomnies , et il auroit

êts. *Terentius* condamné à la mort, sans l'estime qu'on  
Premièreme voit pour *Quinctius Cincinnatus*, son  
nt pas seuls père. En sa considération, le fils fut  
; secondemen condamné seulement à une forte amende.  
nes de tout Le père, pour la payer, vendit la plus  
ges pussent grande partie de ses biens, et se retira  
és, et que ce dans une pauvre cabane au-delà du  
s contestatio Tibre, où il cultivoit de ses propres  
justice de le mains cinq ou six ares de terre, le  
nt pas dans le seul bien qui lui restât.

La condamnation du fils avoit été  
accompagnée de beaucoup d'égards  
pour le père. Les tribuns eux-mêmes  
s sans délai n'avoient pu s'empêcher de lui marquer  
é que la justice l'estime qu'ils avoient pour ses vertus.  
r par la jeunesse Cette conduite fit espérer que *Quinctius*  
ne pouvoit voir *Cincinnatus*, réélu consul, pourroit  
ât les privilèges tranquilliser le peuple. D'ailleurs, on  
*Céson*, jeune homme avoit besoin d'un homme ferme pour  
taille extraordinaire remettre l'ordre dans la ville, où  
ué dans plusieurs *Herdonius*, capitaine sabin, à la tête  
, ne se distinguoit d'une troupe d'Eques et de Volsques,  
e publique, n'avoit pénétré. Ils s'étoient emparés du  
ec force sur le Capitole, en avoient à la vérité été  
les tribuns. chassés; mais leur séjour avoit causé des  
plée malgré les désordres dont la réparation demandoit  
r revanche le tout l'ascendant d'un homme d'un caractè-  
ups, mais par un re tel que celui de *Cincinnatus*. Les  
apital, contre députés du sénat qui lui portèrent le  
s torts trop récè secret de son élection, le trouvèrent dans  
, et il auroit son champ, conduisant lui-même sa

charrue. Il eut de la peine à accepter cependant l'amour de la patrie l'emporta. En quittant sa femme, il lui recommanda comme la chose essentielle le soin de son petit ménage, et il ajouta : « Je crains bien, ma chère Racilie, que » notre champ ne soit mal labouré cette » année ». Dans son premier discours, il blâma également le peuple et le sénat, le premier d'avoir trop demandé; le second d'avoir trop accordé. « Je vous mène » contre les Eques et les Volsques, dit-il » il aux légions, nous déclarons, moi » collègue et moi, que notre dessein est » de camper tout l'hiver, et que nous » ne vous ramènerons pas que le temps » de notre magistrature ne soit expiré ». Passer l'hiver en campagne loin de leurs foyers! L'idée seule de cette épreuve qu'ils n'avoient pas encore subie, effraya les citoyens. Les femmes sur-tout manifestèrent la plus grande inquiétude. Les tribuns voulurent s'opposer à ce projet alarmant. « Vos efforts seront vains, » répondit *Cincinnatus*; les citoyens en » prenant les armes pour chasser les » Eques et les Volsques du capitolé, ont » juré de ne les quitter que par ordre des » consuls, et ils tiendront leur serment ».

Il ne se trompa pas. Malgré les mouvemens que se donnèrent les tribuns, le

CINCINNATUS

CINCINNATUS

scr  
sou  
et  
rec  
fléc  
con  
con  
not  
xer  
avo  
tan  
que  
par  
la r  
poi  
et l  
poi  
de  
con  
sén  
ses  
lég  
étr  
fais  
une  
la r  
toi  
dar  
sib  
« I

scrupule déterminâ les soldats à rester sous les drapeaux loin de leurs femmes et de leurs enfans. Celles-ci eurent recours aux sénateurs et les prièrent de fléchir le consul. Il se laissa gagner à condition que principalement sous son consulat, il ne seroit point question de nouvelles lois. *Cincinnatus* rétablit l'exercice de la justice que tous ces troubles avoient interrompu. Il la rendit avec tant d'équité, de douceur et de bonté, que le peuple charmé de sa conduite, parut oublier qu'il y eût des tribuns dans la république. Outre l'obligation de ne point parler de nouvelles lois, le peuple et le sénat s'étoient imposés celle de ne point continuer leurs magistrats au-delà de l'année. Contre cet engagement, les comices élurent les mêmes tribuns. Le sénat vouloit par représailles perpétuer ses consuls. *Cincinnatus* s'y opposa. La légèreté du peuple, dit-il, ne doit pas être une règle pour nous. Il renvoya les faisceaux et retourna dans sa chaumière.

*Cincinnatus* en fut bientôt tiré par une circonstance très-alarmante pour la république. Le consul *Minucius* s'étoit laissé enfermer par les Volsques dans un défilé dont il lui étoit impossible de se dégager. L'armée alloit périr, « Il nous faut un dictateur, s'écrièrent

« les Romains : et ce dictateur doit être  
« *Cincinnatus* ». Quand il aperçut de  
loin les députés qui lui apportoit le  
décret d'élection, précédés de vingt-  
quatre licteurs, il quitta son habit de  
travail, en prit un plus décent, et alla à  
leur rencontre. « Quelle nouvelle appor-  
tez-vous de Rome? leur dit-il. Rome,  
« répondirent-ils, notre patrie et la  
« vôtre est en grand danger. Elle a  
« besoin d'un dictateur, elle jette les  
« yeux sur vous ». *Cincinnatus* soupire,  
regarde tristement ses bœufs, compa-  
gnons de ses travaux, et part.

Ses trois fils, ses amis, les sénateurs  
l'attendoient sur les bords du Tibre. Il  
s'informe de l'état des choses, nomme  
général de la cavalerie *Lucius Tarqui-  
tius*, de race patricienne, mais qui  
avoit servi jusqu'alors avec distinction  
dans l'infanterie, n'ayant pas assez de  
bien pour entretenir un cheval. Le dic-  
tateur ordonne que les boutiques et les  
tribunaux soient fermés, que chaque  
citoyen en état de porter les armes se  
trouve le lendemain à un rendez-vous  
qu'il leur marqua hors de la ville avec  
douze pieux chacun et du pain cuit  
pour cinq jours. Arrivé devant le camp  
ennemi, il le fait entourer avec les  
pieux que chaque soldat avoit apportés,

de sorte que les Volsques se trouvèrent dans la même situation où ils avoient mis les Romains. Après quelques efforts inutiles pour se dégager, le général Volsque envoie des députés demander pour toute grâce la vie sauve, et offre de se retirer sans armes et sans bagage. « Je ne crois pas, leur répond froidement le dictateur, que votre mort soit un grand avantage pour la république, ainsi je veux bien vous laisser la vie; mais vous livrerez votre général et vos officiers, et tous les soldats passeront sous le joug, pour conserver à jamais le souvenir de leur dépendance ». On plante en terre deux javelines, surmontées d'une troisième attachée en travers à la pointe des deux autres. Par cette espèce de porte passèrent les Eques et les Volsques désarmés, entre les haies de soldats romains. Les simples soldats volsques furent renvoyés chez eux, et les principaux officiers réservés pour le triomphe du dictateur.

Ensuite, s'adressant à l'armée qu'il venoit de délivrer. « Soldats de *Minucius*, leur dit-il, vous qui avez pensé devenir la proie de nos ennemis, vous ne partagerez pas leurs dépouilles, et vous, consul, vous apprendrez le

« métier de la guerre comme lieuten-  
 « nant , avant de pouvoir commander  
 « les légions comme général ». Per-  
 sonne ne murmuroit de cette sévérité ;  
 au contraire , l'armée entière fit présent  
 à *Cincinnatus* d'une couronne d'or  
 pour avoir sauvé la vie et l'honneur de  
 ses concitoyens. Il triompha , et abdi-  
 qua au bout de seize jours une dignité  
 qu'il pouvoit retenir six mois. Caractère  
 unique dans l'histoire. Homme d'un  
 sens profond , esprit juste , cœur droit,  
 ne voyant que le devoir , sans crainte et  
 sans espérance. On punit le calomnia-  
 teur de son fils , par lequel avoit été  
 provoqué l'amende qui réduisit le père  
 à la pauvreté. Il revint lui-même aux  
 affaires publiques. Le sénat lui dut le  
 conseil de laisser augmenter le nombre  
 des tribuns de cinq à dix. « Plus ils  
 » seront , dit-il , moins il y aura  
 » d'union entr'eux , et moins ils seront  
 » redoutables ».

Dix tribuns.

Ap. D. 2547

Av. J. C. 451

A côté de *Cincinnatus* se présente un  
 homme extraordinaire, un homme dont  
 on pourroit traiter les exploits de fables  
 exagérées , s'il n'en eût fait l'énuméra-  
 tion devant ceux qui auroient pu le  
 contredire , et qui cependant l'approu-  
 vèrent. *Tullius* , tribun du peuple , re-  
 produisit la loi agraire , cet éternel

épouvantail des Patriciens. Paroît dans l'assemblée *Siccinius Dentatus*, plébéien âgé d'environ soixante ans, mais encore dans toute sa force et d'une taille avantageuse. Armé de l'éloquence des faits, qui est la meilleure, il élève la voix et dit : « Citoyens, je me suis  
« trouvé à cent vingt batailles. J'ai reçu  
« quarante-cinq blessures, toutes par  
« devant, et jusqu'à douze en un jour,  
« quand *Herdonius* s'est emparé du  
« Capitole. Je suis officier depuis trente  
« ans, toujours employé. J'ai été cou-  
« ronné quatorze fois de la main d'au-  
« tant de citoyens auxquels j'ai sauvé  
« la vie. J'ai obtenu trois couronnes  
« murales pour avoir monté le premier  
« à l'assaut, huit autres pour différens  
« exploits, quatre-vingt-trois colliers  
« d'or, soixante bracelets de même  
« métal, dix-huit piques, vingt-cinq  
« harnois, dont il y en a neuf qui sont  
« le prix de la victoire que j'ai rempor-  
« tée sur autant d'ennemis dans des  
« combats particuliers. Voilà toutes les  
« récompenses que j'ai reçues jusqu'ici.  
« Je ne possède pas un pouce de terre,  
« non plus que vous, Romains, qui  
« avez été les compagnons de mes tra-  
« vaux. Les pays que nous avons conquis  
« sont entre les mains des patriciens.

« Ils possèdent ce que nous avons acheté  
 « au prix de notre sang. Puisqu'on nous  
 « traite ainsi , faisons-nous justice à  
 « nous-mêmes , et passons en ce jour  
 « la loi proposée par *Icilius* ».

*Décemvirs.*

*ap. D. 253*

*av. J. C. 445*

Cette véhémence harangue auroit produit son effet sans la circonspection d'*Icilius*. Il craignit qu'on ne l'accusât de précipitation dans une affaire de cette importance , et remit la décision au lendemain. Les patriciens s'agitèrent pendant la nuit , et vinrent à bout de mettre la discorde dans l'assemblée , qui ne conclut rien. Survint une nouvelle guerre , cause de nouveaux délais. Enfin , par accommodement , les tribuns suspendirent les démarches pour la loi agraire , et le sénat accorda la loi *Terentia* , ainsi nommée de *Terentius* qui l'avoit proposée le premier. Le but que se proposoit ce tribun étoit de donner un corps de jurisprudence à la république. Conformément à l'avis d'*Appius* , alors consul , il fut statué qu'on chargerait dix hommes respectables par leur âge et par leur sagesse , de composer un corps de lois. Ces commissaires nommés *décemvirs* , à cause de leur nombre , devoient être revêtus de la puissance souveraine pendant un an. Toutes les autres magistratures , étoient

avons acheté  
 isqu'on nous  
 us justice à  
 ns en ce jour  
 us ».   
 ngue auroit  
 rconspection  
 ne l'accusât  
 affaire de cette  
 décision au  
 as s'agitèrent  
 nt à bout de  
 l'assemblée,  
 nt une nou-  
 veaux délais.  
 nt, les tribuns  
 es pour la loi  
 da la loi Té-  
 Terentius qui  
 r. Le but que  
 it de donner  
 ce à la répu-  
 vis d'*Appius*,  
 é qu'on char-  
 ables par leur  
 de composer  
 commissaires  
 ause de leur  
 évêtus de la  
 dant un an.  
 ures étoient

progées pendant cet espace de temps,  
 toutes les sentences des *décemvirs*  
 déclarées sans appel, et on leur donnoit  
 exclusivement le droit de faire la guerre  
 et la paix.

## DÉCEMVIRS.

Le gouvernement des *décemvirs* fut Lois des  
décemvirs.  
 d'abord juste et modéré, digne d'hom-  
 mes occupés du bonheur de leurs con-  
 citoyens, et qui travailloient à faire  
 pûter d'avance les lois qu'ils médi-  
 oient. Les Romains envoyèrent dans  
 Athènes des députés chargés de rap-  
 porter les lois de *Solon*, qui servirent  
 de base à celles des *décemvirs*. Deux  
 tables, après avoir été composées, furent  
 soumises à l'examen du peuple, qui les  
 approuva généralement. Comme le tra-  
 vail n'étoit pas complet, on nomma les  
*décemvirs* encore pour une année.  
*Appius*, descendant de ces fameux  
 patriciens, antagonistes perpétuels des  
 plébéiens, avoit depuis quelque temps  
 mangé de caractère; il caressoit le peu-  
 ple; par ce moyen, de consul il s'étoit fait  
 nommer *décemvir*. Il se fit nommer, ou  
 plutôt il se nomma lui-même une se-  
 conde fois, et le peuple lui donna ses  
 suffrages; mais ce qui lui étoit aussi

important, il composa le collège de *décemvirs* de personnes qui lui étoient entièrement dévouées ; entre autres de trois plébéiens , contre la loi qui n'admettoit à cette fonction que des patriciens.

Jusqu'alors , un seul des *décemvirs* avoit douze faisceaux , et les autres marques de la souveraineté , quand il présidoit , ce qui ne duroit qu'un jour. Les autres étoient précédés d'un simple officier. Après la seconde nomination , chacun se fit accompagner de douze licteurs. Ils s'entourèrent de jeunes patriciens hantains et insolens qui étoient charmés de voir établir une puissance dont ils s'autorisoient pour narquer le peuple sans risque. On croit même que les sénateurs souffroient volontiers un pouvoir qui menoit directement à la tyrannie , tant dans l'espérance d'y parvenir eux-mêmes , que par le plaisir de voir humilier ce peuple , dont les prétentions les avoient si souvent embarrassés. *Appius* étoit l'ame du conseil des *décemvirs* ; il dirigeoit leurs démarches , régloit leurs opérations , faisoit présider les uns aux armées , les autres aux tribunaux , selon leur capacité et ses vues particulières.

Elles n'étoient point ignorées : son

oncle propre les dévoila dans le sénat, et s'exila, pour ne pas, disoit-il, voir son neveu devenir le tyran de sa patrie. Tout le monde d'ailleurs les apercevoit; parce qu'ayant achevé les lois, les *décemvirs*, qui auroient dû se démettre, se perpétuèrent de leur autorité propre. Tout leur réussissoit, lorsque *Appius* mit lui-même des bornes à sa fortune, par deux crimes également atroces, quoique d'un genre différent. Le premier fut commis contre *Sicinius Dentatus*, recommandable par tant de trophées. Il étoit revenu de l'armée, fort mécontent de la conduite des *décemvirs* qui la commandoient. *Appius*, resté à Rome pour surveiller tout, craignit l'effet de ses discours. Il le renvoya à l'armée, avec une commission honorable. Les généraux, prévenus par leur collègue, le reçurent avec les plus grandes marques d'estime et firent semblant de vouloir se conduire par ses avis. Il leur donna le conseil de s'avancer dans le pays ennemi. Comme s'ils vouloient ne voir que par ses yeux, ils le chargent d'aller avec un détachement reconnoître le terrain, après avoir pris la précaution de ne le composer que de soldats qui leur étoient dévoués.

Arrivés dans un lieu serré qu'ils

jugèrent convenable à leur dessein, les traitres attaquent *Sicinnius* de tous côtés. Le brave vétérán s'adosse à un rocher, et recueillant toute sa valeur fait mordre la poussière à quinze soldats et en blesse plus de trente. N'osant plus l'approcher, ils tâchent de le tuer à coups de flèches. Il résiste encore, mais quelques-uns gagnent le haut du rocher et l'assomment à coups de pierres. Ils reviennent publiant qu'ils sont tombés dans une embuscade, et que leur chef y a péri avec les compagnons qui leur manquent. Mais les criminels ne prévoient jamais tout. La cohorte qui fut envoyée pour ensevelir les morts, s'aperçut qu'il n'y avoit que des Romains, et que tous étoient couchés, comme s'ils avoient combattu contre *Sicinnius*. Cette observation dévoila l'affreux mystère, et alluma dans le cœur des soldats une fureur concentrée que l'autre crime d'*Appius* fit éclater.

En se rendant le matin à son tribunal, il aperçut une jeune fille d'une extrême beauté, nommée *Virginie*, qui, selon la coutume des jeunes romaines, alloit aux écoles publiques, conduite par sa nourrice. Elle étoit fille du plébéien *Virginus*, distingué par sa probité et

par s  
il l'a  
Elle  
épo  
peu  
Rom  
une  
de r  
la je  
sant  
de  
fut  
pass  
que  
l'éc  
*Vir*  
esch  
com  
I  
qui  
née  
der  
qui  
pré  
fill  
«  
«  
«  
«  
«  
«

UMILIVM

UMILIVM

par sa valeur. En partant pour l'armée, il l'avoit confiée à un oncle maternel. Elle devoit, au retour de son père, épouser *Scilius*, qui avoit été tribun du peuple, et qui se trouvoit alors à Rome. Le décemvir, tourmenté par une violente passion, tâche inutilement de recourir à la nourrice pour séduire la jeune fille. La séduction ne réussissant pas, il en vient à la violence. Un de ses chiens, nommé *Claudius*, en fut l'instrument. Ce ministre de la passion d'*Appius*, accompagné de quelques scélérats, entre un jour dans l'école, et se met en devoir d'emmenet *Virginie*, comme fille d'une de ses esclaves. Le peuple s'y oppose. Il la conduit au tribunal d'*Appius*.

La fable qu'il débita devant celui qui l'avoit inventée, étoit que *Virginie*, née chez lui d'une esclave, avoit été demandée par la femme de *Virginus*, qui se trouvoit stérile, afin de la présenter à son mari comme sa propre fille. « Je fournirai, disoit *Claudius*, « des preuves incontestables de ce fait ; « mais comme en attendant, il est juste « que l'esclave suive son maître, je « dois l'emmenet, en donnant suffisante « caution de la représenter après l'arri- « vée de son prétendu père ». L'oncle

arrive au secours de sa nièce, parle, prie, sollicite en vain. Le décemvir ordonne que *Virginie* soit remise entre les mains de *Claudius*. Les femmes, outrées de l'injustice, font un rempart à la jeune vierge : *Icilius* arrive et repousse les licteurs, prend sa fiancée entre ses bras, et s'écrie : « Non, « *Appius*, non, il n'y a que la mort « qui puisse me séparer de *Virginie*. « Fais la moi donner, et ajoute ce crime « à tant d'autres, dont tu es déjà « souillé. Joins tous tes licteurs et ceux « de tes collègues, je défendrai l'honneur de mon épouse jusqu'au dernier « soupir. Si quelqu'un veut attenter à « celui de *Virginie*, qu'il avance, je « jure par tous les dieux que son audace « ne restera pas impunie ».

Malgré ces menaces, les licteurs eurent ordre de saisir *Virginie*, mais le peuple repoussa les officiers du décemvir. Lui-même, feignant de mêler l'indulgence à la justice, dit qu'il consentoit que *Virginie* restât entre les mains de son oncle, jusqu'au retour de *Virginus*, qu'il fixe au lendemain. S'il ne comparoit pas, alors *Claudius* pourra amener son esclave, et il fait sur-le-champ partir des couriers pour avertir ses collègues de retenir *Virginus* au

èce, parle,  
e décemvir  
remise entre  
es femmes,  
un rempart  
arrive et ré-  
l sa fiancée  
: « Non,  
que la mort  
de *Virginie*.  
ute ce crime  
tu es déjà  
teurs et ceux  
endrai l'hon-  
qu'au dernier  
ut attenter à  
l avance, je  
eson audace  
).  
les licteurs  
*Virginie*, mais  
ciers du dé-  
nt de mêler  
it qu'il con-  
ât entre les  
au retour de  
ndemain. S'il  
*Clodius* pourra  
fait sur-le-  
pour avertir  
*Virginie* au

camp. Mais ceux d'*Icilius* les précédè-  
rent, et *Appius* fut bien étonné d'ap-  
prendre dès le lendemain matin, que  
le père étoit déjà dans la place avec sa  
fille. Ce contre-temps ne le déconcerte  
point. Il monte sur son tribunal, et  
affectant l'impartialité, il paroît écouter  
les deux parties avec un égal intérêt ;  
comme si la force de la conviction lui  
arrachoit une sentence rigoureuse, il  
adjuge *Virginie* à *Clodius*. « Infâme  
scélérat ! s'écrie le père, hors de lui-  
même, je ne t'ai jamais destiné ma  
fille, je l'ai élevée pour être l'épouse  
d'un citoyen romain, et non pour  
être la victime d'un impudique ravis-  
seur ! » Il jeta les yeux sur le peuple,  
pour voir s'il avoit quelque secours à en  
attendre. Hélas ! ce peuple effrayé par  
le décemvir qui faisoit parler la loi, se  
retiroit en silence. *Virginie*, dans cette  
cruelle extrémité, s'approche d'*Appius*,  
en suppliant : « Excusez, lui dit-il, ô  
*Appius*, les paroles qui viennent  
d'échapper à ma douleur, et permet-  
tez-moi d'interroger en particulier la  
nourrice de *Virginie*, en présence  
de *Virginie* elle-même, afin d'avoir  
du moins la consolation d'être dé-  
trompé ». Cette légère faveur lui est  
accordée. Il embrasse sa fille, la mène

en conversant avec elle, vers une boutique de boucher, où il avoit aperçu un couteau, s'en empare et le montrant à la jeune et innocente *Virginie*, il lui dit : « Ma chère fille, voilà l'unique « moyen de conserver ta liberté et ton « honneur. Va, *Virginie*, va rejoindre « ta mère, libre et pure ». En même temps il lui enfonce le couteau dans le cœur. Elle tombe palpitante sur ses pieds, et meurt. *Appius* crie qu'on l'arrête ; mais avec le même couteau il se fait jour à travers les satellites, monte à cheval, et arrive à l'armée, tenant encore à la main le couteau de goûtant du sang de sa fille.

Tribuns  
militaires.

Les soldats s'assemblent autour de lui. Déjà irrités par le meurtre de *Severus*, ils n'eurent pas de peine à partager le ressentiment de *Virginie*.

L'armée se lève toute entière, marche vers Rome, traverse paisiblement la ville et va camper sur le Mont Aventin. Elle sentoît la nécessité de se choisir des chefs, et vouloit nommer *Virginie*. « Ma fille, est morte, répondit « il, et je ne l'ai pas encore vengée. « Avant que je puisse accepter quelque « honneur, il faut que ses mânes soient « appaisés. D'ailleurs quelle prudence « et quels conseils modérés pouvez-vous

attendre d'un homme que nos tyrans viennent de réduire au désespoir ? Je pourrai être plus utile à la cause commune, en agissant comme particulier ». Ces raisons déterminèrent à prendre d'autres commandans. C'est l'origine des *tribuns militaires*, qui entrèrent dans la suite pour les généraux à l'armée, ce que les tribuns populaires firent pour les consuls, dans la ville.

*Appius*, ne pouvant traiter avec l'armée, qui ne vouloit pas l'écouter, se présenta au sénat. Il semble que cette compagnie auroit dû profiter sur-le-champ de l'occasion pour briser le joug des *décemvirs* ; mais comme il étoit principalement sur le peuple, les patriciens ne se pressèrent pas de l'entreprendre : cependant, la fermeté de l'armée l'emporta. Le décemvirat fut prorogé. On en revint aux consuls et aux tribuns. L'infâme *Appius* mourut en prison, qu'il avoit l'insolence d'appeler *la clémence du peuple* ! Il mourut ou de ses propres mains, ou de celles de ses parens, qui vouloient le soustraire à la honte du supplice. Un jour de ses collègues subit le même sort. Les huit autres, effrayés de ces succès soudains, s'enfuirent, leurs biens furent confisqués et vendus au profit du

public. C'est la seconde fois qu'un crime contre la pudeur a changé le gouvernement de Rome. Ce que les *décemvirs* avoient fait de bon resta, c'est-à-dire leurs lois, qu'on appela les *lois des douze tables*, parce qu'elles furent d'abord gravées sur autant de tables de chêne, pour être exposées aux observations et à la censure du peuple. Quand elles eurent été approuvées, on les grava sur des colonnes d'airain pour être un code perpétuel de droit public et particulier.

Censeurs.

Ap. D. 2564

Av. J-C. 434

La secousse donnée à la république par l'établissement et la destitution des *décemvirs*, se fit encore ressentir l'espace de cinquante ans, et empêcha durant cet espace le gouvernement de se consolider. Semblable à un malade inquiet qui change perpétuellement de médecins, et ne s'en trouve pas mieux, le peuple romain créoit, abolissoit, étendoit, restreignoit des magistratures dont le pouvoir, tantôt renfermé dans la classe patricienne, tantôt communiqué aux plébéiens, étoit un appât tentant pour les ambitieux. Le consulat, l'apanage privilégié des patriciens, devint l'objet de la cupidité des plébéiens qui parvinrent à cet honneur. En revanche des patriciens se firent adopter par

qu'un crime  
gé le gouver  
es *décemvirs*  
c'est-à-dire  
les *lois* de  
r'elles furent  
ant de table  
exposées au  
re du peuple  
prouvées, on  
nnes d'airain  
tuel de droit

la république  
destitution de  
ressentir l'es  
, et empêchè  
ouvernement  
e à un malade  
étuellement  
uve pas mieux  
it, abolissoit  
s magistrature  
enfermé dans  
ot communic  
n appât tenta  
consulat, l'ap  
riciens, devin  
es plébéiens q  
ar. En revan  
adopter par d

familles plébéiennes, afin d'être élus tribuns du peuple. On vit les *censeurs* créés seulement pour compter le peuple et en faire le recensement, se mêler de l'inspection des mœurs, et devenir des magistrats redoutables. Les *édiles*, chargés dans l'origine du soin des rues et places publiques, ajoutèrent à leur département la police des jeux et des fêtes publiques, et sous prétexte de sûreté, se firent donner la surveillance des temples et des maisons particulières. On ne sera point étonné que les *questeurs* qui manioient les deniers publiques, de simples calculateurs, compteurs et gardiens du trésor, soient devenus quelquefois des hommes importans dans le gouvernement. Les *tribuns militaires* prirent à l'armée la place de tribuns civils et des consuls. On leur substitua les *présidens* au nombre de trois. Ils ne siégèrent qu'un an. Deux fois la république eut recours à des *entre-rois* *inter rex*; mais dans les occasions périlleuses, toutes ces autorités étoient effacées par celle de *dictateur*.

On vit dans une de ces circonstances *Cincinnatus*, à l'âge de quatre-vingts ans, tiré de sa charrue pour être mis au timon de l'état, le manier avec la vigueur, la dextérité et le succès qui

furent le partage de ses années florissantes. Peu de faits remarquables ont illustré cette époque féconde en troubles et en dissensions. On cite comme une preuve de l'injustice qui accompagne les actes faits par les assemblées populaires, la sentence du peuple romain entre les Ardéates et les Ariciens. Ces peuples se disputoient un territoire : ils prirent les Romains pour arbitres ; ceux-ci s'avisèrent de se ressouvenir que ce terrain avoit été dépendant de Corioles, une de leurs anciennes conquêtes. Par droit de conquête, ils se l'adjugèrent de suite, et mirent ainsi les plaideurs d'accord. Pendant cette époque encore, l'armée se déshonora par le meurtre de son général : premier exemple de révolte sanguinaire dans ces troupes jusqu'alors scrupuleusement et religieusement attachées à leurs chefs. On y introduisit l'usage de la paye, qui autorisa à ne pas ramener à la ville les citoyens pendant l'hiver, puisqu'ils pouvoient trouver leurs besoins au camp. La paye les rendit aussi plus dépendans et plus souples. Elle se borna à l'infanterie. La cavalerie, composée de patriciens censés riches, continua à servir à ses frais. La famine et la peste désolèrent l'Italie. A ce sujet il y eut des cérémonies

xpiatoires, et une vestale fut censurée  
 par le souverain pontife, non parce  
 qu'elle avoit rompu son vœu, mais parce  
 qu'elle étoit trop libre dans ses manières.  
 Malgré les dissensions domestiques,  
 la guerre se faisoit toujours, tantôt contre  
 un voisin, tantôt contre un autre; et  
 comment occuper autrement plus de  
 deux cent mille guerriers que Rome  
 nourrissoit dans l'enceinte de ses murs?  
 La population devenoit si considérable,  
 qu'un tribun proposa de morceler la  
 république, et d'en établir une partie à  
 Veïes, qu'on venoit de conquérir. La  
 crainte de la rivalité entre deux villes  
 égales, et les funestes suites qu'elle  
 pouvoit avoir, firent disparaître ce  
 projet. Rome continua à reculer les  
 bornes de son territoire. La patience,  
 tant que la valeur, étoient des qualités  
 militaires qui distinguoient ce peuple  
 conquérant. Le siège de Veïes dura dix  
 ans. Le dictateur *Camille* la prit d'as-  
 saut au bout de ce terme. Il porta  
 ensuite ses armes contre Faléries, capi-  
 tale des Falisques. Une action de justice  
 mit en possession de cette ville.  
 Un maître auquel les citoyens com-  
 ment l'éducation de leurs enfans, étoit  
 dans l'usage de les promener autour de  
 la ville, vraisemblablement du côté où

ils n'avoient rien à craindre des Romains. Croyant faire sa cour aux assiégeans, le traître conduit ses enfans au camp des ennemis. « Avec cette jeunesse, dit-il, « je vous livre la ville. Je préfère l'amitié « des Romains au poste que j'occupe à « Faléries ». *Camille* fait dépouiller le précepteur infidèle, arme ses écoliers chacun d'une poignée de verges, et les charge de le ramener ainsi dans la ville, commission dont ils s'acquittèrent avec zèle. Les habitans pleins de reconnaissance s'abandonnèrent aux Romains, quoiqu'ils eussent juré de s'ensevelir plutôt sous les ruines de leur ville; ils furent reçus et traités en alliés. Cette soumission volontaire fit perdre aux soldats l'espérance du butin sur lequel ils comptoient. Ils n'avoient rien non plus partagé de celui de Veïes que *Camille* fit porter dans le trésor public. Le dépit les engagea à accuser leur général, quand il eut quitté la dictature, de s'être enrichi des dépouilles qu'il leur avoit refusées. La gloire de *Camille* lui avoit fait beaucoup de jaloux. Il ne put se dissimuler qu'il seroit condamné. Pour épargner une injustice à son ingrate patrie, il se retira volontairement en exil, et fixa son séjour dans la ville d'Ardée, jusqu'à ce que la défaite d'ennemis plus redoutable

que tous ceux qu'il avoit vaincus jus-  
qu'alors, ajouta à ses couronnes de  
nouveaux lauriers.

L'amour et le vin appelèrent les Gau-  
lois en Italie. *Aruns*, un des principaux  
citoyens de Clusium, ville d'Etrurie, avoit un pupile qui plut à sa femme; la  
femme plut au jeune homme: leur in-  
telligence parvint à la connoissance du  
puteur. Il en fit ses plaintes au sénat de  
Clusium. On n'en tint aucun compte.  
Le vindicatif époux passe les Alpes, et  
vint porter aux Gaulois, non pas des  
doléances amoureuses, mais du bon vin  
qu'il leur fit goûter. Il leur vante le pays  
qui produisoit cette excellente liqueur,  
et leur inspire le desir de le connoître.  
Ils partent des rives de la Seine, de la  
Marne et de l'Yonne, sous la conduite  
d'un grand général nommé *Brennus*.  
Quand *Aruns* les eut laissé respirer l'air  
doux du Florentin et du Ravenat, il les  
mené sous les murs de Clusium, où les  
Romains l'oublioient depuis six ans. On  
seroit volontiers à ce sujet la même ques-  
tion qu'à l'égard de Troyes: pourquoi  
les habitans de Clusium ne se débarras-  
soient-ils pas du pupile et de sa com-  
pagnie, comme Priam auroit dû éloigner  
Paris et Hélène? Mais ils aimèrent mieux  
s'exposer aux hasards périlleux d'un

Gaulois.

Ap D. 2614

Av. J. C. 385

siège. Cependant les habitans de cette ville implorèrent le secours des Romains. Le sénat, avant de s'engager dans une guerre contre un peuple dont il n'avoit pas à se plaindre, et qu'il ne connoissoit même pas, députa les trois patriciens *Fabius*, tous frères, pour tâcher de donner la paix aux deux nations.

Les ambassadeurs demandèrent à *Brennus* quels étoient ses sujets de plaintes, et quels droits le peuple d'un pays si éloigné, pouvoit prétendre sur l'Étrurie? Le Gaulois leur fit cette réponse remarquable : « Mes droits, « les porte à la pointe de mon épée. « tout appartient aux gens de courage « mais sans recourir à cette loi primitive, j'ai à me plaindre des Clusiens « qui, ayant plus de terres qu'ils n'en « peuvent cultiver, refusent de nous « céder celles qui leur sont inutiles. Et « quel autre motif avez-vous, Romains « pour subjuguier tant de peuples voisins « sans ? Il étoit difficile de trouver quelque réponse à ce raisonnement. Les *Fabius* ne se donnèrent pas la peine d'en chercher. Ils demandèrent seulement la permission d'entrer dans Clusium, comme pour engager les chefs du peuple à la paix. Mais une fois dans

itans de cette ville, ils les excitèrent à la guerre, et tous des Romains se mirent même à la tête d'une sortie, de s'engager dans laquelle les Gaulois furent maltraités.

*Brennus*, sans s'amuser à des plaintes, leva son camp, marche vers Rome, précédé d'un hérault chargé de demander qu'on lui livre les députés qui ont violé si manifestement le droit des gens. Loin de le satisfaire, le peuple auquel le sénat, fort embarrassé, avoit renvoyé l'affaire, nomme les trois *Fabius*, tribuns militaires. Comme si on ne devoit pas seulement douter du succès, ces jeunes gens, sans offrir de sacrifices, sans consulter les augures, s'avancent sur les bords de la rivière *Allia*, à la tête de quarante mille hommes contre les Gaulois, qui étoient au nombre de soixante et dix mille. Jamais défaite ne fut plus complète que celle des Romains. Les fuyards se dispersèrent de tous côtés, très-peu arrivèrent à Rome, où ils portèrent la consternation. Elle étoit si grande, qu'on ne songea même pas à fermer les portes. Elles restèrent trois jours ouvertes devant *Brennus* qui osoit y entrer, dans la crainte d'une embuscade. Ce retard donna le temps aux Romains d'enlever leurs femmes, leurs enfans, ce qu'ils avoient de plus

précieux, et de les envoyer dans les villes voisines. Profitant de ce délai, ils jetèrent dans le capitole l'élite de leur jeunesse, y firent porter des armes et des vivres, n'admettant que des hommes capables d'opposer une vigoureuse résistance.

La ville entière fut abandonnée, de sorte que *Brennus*, à son entrée, ne trouvant que des maisons vuides, éprouva une espèce de frayeur de cette solitude. Il n'y avança qu'avec une sage défiance, faisant précéder son corps d'armée par de fortes et de nombreuses patrouilles. Avec ces précautions, il arrive jusques sur la place. Pendant que les citoyens abandonnoient la ville, quatre-vingts des plus vénérables patriens, persuadés que le sacrifice volontaire de la vie des chefs aux dieux infernaux, jeteroit la confusion parmi les ennemis, s'étoient dévoués à la mort par un vœu que *Fabius*, le souverain pontife, prononça en leur nom. Il y avoit parmi ces vieillards des pontifes, des personnages consulaires et des généraux honorés par des triomphes. Ils s'étoient tous revêtus des habits de leurs dignités, et assis autour de la place, sur leurs chaises d'ivoire, ils attendoient tranquillement l'ennemi et la mort.

*Brennus*, frappé de ce spectacle, regardoit ces vieillards avec un étonnement mêlé d'admiration. La magnificence de leurs habits, la majesté répandue sur toute leur personne, le silence qu'ils gardoient, leur intrépide tranquillité, les faisoient considérer par les Gaulois comme autant de dieux. Ils n'osèrent long-temps ni les approcher, ni les toucher. A la fin, cependant, un d'eux s'enhardit à passer la main par curiosité sur la barbe de *Marcus Pompinius*. Le patricien ne goûtant pas cette familiarité, donne un coup de son bâton d'ivoire sur la tête du soldat, qui, mécontent de la correction, tire son épée et le tue. Ce fut le signal du massacre : aucun n'échappa. Toute la ville fut réduite en cendres. *Brennus* s'attacha au siège de la forteresse, mais il fut contraint, après plusieurs attaques, de le convertir en blocus.

Un grand nombre de fuyards s'étoit retiré à Veïes, où ils déploroient stérilement les malheurs de leur patrie. Le défaut de chefs leur rappela l'injustice qu'ils avoient commise en exilant *Camille*, qui étoit toujours à Ardée, d'où même il repoussa un parti de Gaulois qui s'y présenta. Ce succès fit encore plus désirer aux réfugiés de Veïes de l'avoir

à leur tête , pour tenter du moins quelque chose en faveur du capitolé. Sur la proposition qui lui fut faite de se mettre à la tête des Romains qui se rassembloient , il répondit , qu'exilé et proscrit , il ne se chargeroit d'aucun commandement qu'il n'y fût autorisé par un décret du sénat , renfermé dans la citadelle de Rome , qu'il regardoit toujours comme le siège de la république. Un jeune plébéien , malgré les difficultés qui l'environnoient , y pénétra , et rapporta à *Camille* le diplôme de dictateur. Muni de cette autorité , il appelle tous les Romains autour de lui , et se forme bientôt une armée , bat la campagne , intercepte les vivres aux Gaulois , et les resserre dans les murs de Rome , aussi étroitement qu'ils resserroient eux-mêmes les défenseurs du capitolé.

Quelques entreprises de *Brennus* sur cette forteresse , pendant le blocus , furent aussi inutiles que les premières. Une entre autres , près de réussir , manqua par le cri des oies sacrées à *Junon* , qui éveillèrent les sentinelles. Les Gaulois , près de franchir les murs , furent précipités du rocher. Mais ses succès ne tranquillisoient pas les assiégés , parce qu'ils ignoroient ceux de *Camille* au dehors , et que la faim commençoit à les

L'ILLIUM

L'ILLIUM

pres  
épre  
nell  
mun  
les  
che  
Sub  
que  
don  
sors  
L  
arri  
ven  
bala  
poi  
Gau  
cor  
que  
col  
Bre  
dan  
por  
ave  
la c  
jet.  
dép  
«  
«  
«  
«  
B

presser au dedans. Comme les assiégeans éprouvoient le même fléau, les sentinelles avancées des deux côtés se communiquèrent leurs peines. Des soldats, les pourparlers s'ouvrirent entre les chefs. *Brennus* s'aboucha avec le tribun *Sulpicius*, chargé de traiter. Il fut arrêté que moyennant mille livres pesant d'or, données par les Romains, les Gaulois sortiroient de la ville et de tout le pays.

Le jour marqué pour le paiement étant arrivé, *Sulpicius* apporte la somme convenue. *Brennus* fournit les poids et les balances. Le Romain s'aperçoit que les poids sont trop lourds et s'en plaint. Le Gaulois, au lieu de le satisfaire, met encore son épée dans la balance. *Qu'est-ce que cela signifie*, s'écrie le tribun en colère? *Cela signifie*, dit froidement *Brennus*: *Malheur aux vaincus!* Pendant cette altercation, *Camille* étoit aux portes. Il arrive presque à l'improviste, avec une bonne escorte, sur le lieu de la querelle, et s'en fait expliquer le sujet. Quand il l'eut entendu, il dit aux députés romains: « Reportez cet or dans  
« le capitolé; et vous, Gaulois, retirez-  
« vous avec vos poids et vos balances.  
« C'est par le fer, et non à prix d'or  
« que Rome doit être rachetée ».  
*Brennus* vouloit remontrer que c'étoit

une convention ratifiée par des sermens.  
« Elle est nulle, reprit *Camille*, puis-  
« qu'elle est faite sans ma participation.  
« Aucun magistrat n'a droit de faire un  
« traité sans le consentement du dicta-  
« teur ». Les Gaulois irrités courent aux  
armes. *Camille* les chasse dans leur camp,  
les harcèle, les force à une bataille et  
les défait. Quand l'impétuosité natu-  
relle à leur nation, eut été une fois arrê-  
tée, ils se dispersèrent comme un trou-  
peau sans conducteur et sans gardien,  
et disparurent de l'Italie sans y laisser  
d'autres traces que celles de leurs ravages.  
Quelques historiens Grecs, *Polybe* en-  
tr'autres, révoquent en doute cette  
histoire. *Polybe* prétend que *Brennus*  
se retira tranquillement. Ainsi la pré-  
tendue victoire de *Camille* auroit été  
inventée par les historiens romains inté-  
ressés à cacher la honte de leur nation.

Des étincelles de jalousie conservées  
dans les ruines fumantes de Rome, y  
rallumèrent les torches de la calomnie  
et le feu de la sédition. Les tribuns accu-  
sèrent sourdement *Camille* d'aspirer à la  
tyrannie. La haine provenoit de ce que  
ce grand homme s'opposoit constam-  
ment au dessein qu'ils avoient formé  
d'abandonner Rome, et d'aller établir  
l'empire de la république à Veïes. Ils

es sermens.  
nille, puis-  
participation.  
de faire un  
nt du dicta-  
courent aux  
s leur camp,  
e bataille et  
osité natu-  
ne fois arrê-  
me un trou-  
ns gardien,  
ns y laisser  
eurs ravages.  
*Polybe* en-  
doute cette  
ue *Brennus*  
insi la pré-  
e auroit été  
omains inté-  
leur nation.  
e conservées  
le Rome, y  
la calomnie  
ribuns accu-  
d'aspirer à la  
it de ce que  
t constam-  
oient formé  
aller établir  
à Veïes. Ils

représentoient que cette ville infortunée n'étoit plus qu'un monceau de cendres ; au lieu qu'on trouvoit à Veïes des temples, des maisons toutes bâties, meublées, garnies de toutes les commodités de la vie, que les citoyens réfugiés y avoient déjà transportées. Mais les grandes destinées promises à Rome, retenoient le sénat. Il consentit cependant à laisser mettre cette affaire en délibération devant le peuple. Un heureux hasard servit mieux les Romains jaloux de rester dans leur patrie, que les meilleures raisons n'auroient pu le faire. Comme un patricien, nommé *Lucretius*, ouvroit la bouche pour exposer l'affaire, un centurion, passant par la place publique, cria à celui qui portoit le drapeau : « plantez ici votre enseigne : j'en accepte l'augure, dit aussitôt *Lucretius*, et je rends grâce aux dieux immortels qui nous le donnent ». Rome fut donc rebâtie, mais sans ordre et sans goût. Les Ediles ne profitèrent pas de la circonstance pour aligner les maisons et les rues. Quand Rome devint ensuite la capitale du monde, quoique embellie de temples, de palais, de maisons particulières, chefs-d'œuvres de l'art, elle se ressentit toujours des vices de la reconstruction.

*Camille* abdiqua la dignité de dicta-

teur. Les magistrats élus s'appliquèrent avec zèle à la recherche des monumens relatifs à la religion et aux lois civiles. Les pontifes rétablirent les cérémonies du culte. Les titres de propriétés ou des usages qui s'étoient perdus, furent suppléés par mémoire. On retrouva les lois des douze tables, et d'autres faites du temps des anciens rois, ainsi que les traités conclus avec différens peuples, et qui avoient été gravés sur l'airain. On récompensa et l'on punit tous ceux qui avoient bien fait ou qui s'étoient mal comportés à l'époque de la prise de Rome. *Manlius*, qui s'étoit le premier éveillé au cri des oies, et qui avoit précipité les premiers Gaulois, eut une maison dans la forteresse, et reçut le surnom de *Capitolinus*. On reconnut jusqu'à la vigilance des oies, en les déclarant sacrées; et les chiens qui n'avoient pas aboyé, furent vonés à l'indignation et au mépris. Petits soins qu'une grande république ne jugea pas indignes d'elle. Peut-être la populace que les républicains ne doivent pas négliger, fut-elle plus touchée de la récompense marquée aux oies, que de celle accordée à *Manlius*.

A peine *Camille* avoit-il déposé les vingt-quatre faisceaux, qu'il fut obligé

appliquèrent  
monumens  
lois civiles,  
cérémonies  
propriétés ou  
dus, furent  
On retrouva  
et d'autres  
s rois, ainsi  
de différens  
é gravés sur  
t l'on punit  
n fait ou qui  
l'époque de  
s, qui s'étoit  
des oies, et  
iers Gaulois,  
orteresse, et  
*tolinus*. On  
ce des oies,  
et les chiens  
urent voués  
. Petits soins  
ne jugea pas  
la populace  
ent pas né-  
chée de la  
oies, que de  
l déposé les  
il fut obligé

de les reprendre. Les peuples voisins  
royant la république expirante, se  
guèrent pour lui porter le dernier  
coup. *Camille* les força de rompre leur  
injuste ligue. Ce fut un beau jour pour  
lui, que celui où il ramena dans leurs  
oyers les habitans de Sutrie. Pressés par  
la famine, ils avoient été contraints de  
subir la dure loi imposée par les Tos-  
cans qui les assiégeoient, de quitter  
leur ville, et de n'emporter que leurs  
habits. *Camille* qui voloit à leur secours  
arriva trop tard. Il les trouva sur le  
chemin dans cet affreux dénuement.  
Sans hésiter, persuadé que les vain-  
queurs occupés à partager le butin, peu-  
vent être surpris, il marche vers Sutrie,  
entre dans la ville, en chasse les Toscans,  
et rétablit les habitans dans leurs mai-  
sons. Il eut le plaisir de les remettre en  
possession de ces biens domestiques,  
dont on sent d'autant mieux le prix,  
qu'on a été plus près d'en être privé.

On dit de *Camille*, qu'il ne livra  
jamais de bataille sans remporter une  
victoire complète; qu'il n'assiégea ja-  
mais de ville sans la prendre; qu'il ne  
mena jamais d'armée en campagne,  
sans la ramener comblée de gloire et  
chargée de butin: il dut souvent ses  
succès autant à sa bravoure personnelle;

qu'au courage de ses soldats. Nul général n'a jamais mieux su réchauffer un zèle refroidi, raffermir une armée chancelante. « Compagnons, disoit-il à ses soldats, effrayés par le nombre de vos ennemis, qu'est devenue cette ardeur des combats que j'ai toujours vue dans vos regards ? Avez-vous oublié qui je suis, qui vous êtes, et ce que sont vos ennemis ? Ne devez-vous pas à vos victoires sur les Volsques et les Latins, la gloire immortelle que vous avez acquise ? N'avez-vous pas conquis Veies, défait les Gaulois, et délivré Rome sous mes ordres ? Ne suis-je plus *Camille*, parce que je n'ai pas le titre de dictateur ? Attaquez seulement, et vous les verrez fuir devant vous. » En finissant, il saute à bas de son cheval, prend par la main le porte-enseigne, l'entraîne vers l'ennemi en criant : Soldats, avancez ! Ils se précipitent après lui comme des lions. Pour augmenter leur ardeur, il jette le drapeau parmi les ennemis. Le désir de le reprendre fit faire aux Romains des efforts si prodigieux, qu'ils mirent en déroute toute l'armée liguée, quoique beaucoup plus forte qu'eux.

Un jeune général, nommé *Furius*, tribun militaire, que le sort avoit associé à *Camille*, dans une expédition contre

ats. Nul général ne pouvoit souffrir un zèle outré, une téméraire chance. Il avoit dit qu'il n'alloit point à la guerre, mais le nombre de ses soldats, et la vue de cette armée, l'avoient oublié qui je ne sçavois ce que sont les Latins, et vous avez acquis Veies, et livré Rome sous le plus grand titre de dictateur, et vous le savez. En finissant, il prend par la main, et entraîne vers les Volsques, avancez, et comme des lions, par leur ardeur, ils ont vaincu les ennemis. Le lendemain, aux Romains, qu'ils ont armée liguée, et qu'ils ont conduit qu'eux. Le lendemain, *Furius*, qui avoit associé son nom à la condition contre les Volsques, se laissant entraîner par son bouillant courage, vouloit forcer son collègue à livrer bataille. *Camille* donnoit de bonnes raisons pour différer. Mais cédant aux sollicitations des soldats; animés par *Furius*, il leur dit: « Je vous souhaite la victoire. Je desirois seulement qu'en considération de mon âge, on me dispense de me placer aux premiers rangs ». Il se mit au corps de réserve. Les soldats de *Furius* donnèrent dans une embuscade et furent battus. Ils reculèrent en désordre et voulurent rentrer dans le camp; mais ils trouvèrent *Camille* qui leur en fermoit l'entrée. « Est-ce là, leur dit-il, la victoire que vous vous promettiez? il n'y a point d'asile ici pour vous. Retournez ». En même temps, il se jeta à leur tête, et force les ennemis à la retraite. Le lendemain il livre bataille. *Furius* répara sa faute, par son habileté et sa valeur, et contribua beaucoup à la victoire. On croyoit que *Camille*, retourné à Rome, formeroit des plaintes contre ce jeune tribun militaire, dont la témérité, la fougue l'avoient emporté sur la sage et longue expérience de son collègue; au contraire *Camille* loua la conduite du jeune général, et dans une nouvelle guerre qui s'alluma, et pour

laquelle il eut le choix d'un collègue, prit *Furius*. Acte de générosité qui attira les éloges de la ville et de l'armée. Il mourut après cinq dictatures, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il aimait toujours sa patrie malgré l'ingratitude de ses concitoyens. Juste, désintéressé, impartial et conciliant; Rome, qui peut se flatter d'avoir fourni au monde un grand nombre de très-beaux modèles, n'en peut-être jamais présenté un si accompli que l'incomparable *Camille*. Parmi les envieux de la gloire de ce grand homme on remarque sur-tout *Manlius-Capitolinus*, qui avoit sauvé le Capitole. Sans cesse il parloit de cet exploit qu'il préféroit à tous ceux de *Camille*. « Si je n'avois pas sauvé le Capitole et la citadelle, disoit-il, *Camille* n'auroit pu reprendre Rome, ainsi sa gloire est fondée sur la mienne ». Il parloit que ce *Manlius* étoit un présomptueux, infatué de son mérite, persuadé qu'il n'y avoit rien à quoi il ne pût prétendre après une action aussi héroïque que la sienne. On croit qu'il aspirait à la souveraineté, le fait n'est cependant pas prouvé, mais se mêler avec la plus vile populace, payer les dettes des autres, vendre son bien, se ruiner pour se faire des partisans, si ce n'est pas la preuve d'une

ambition démesurée, c'est du moins une folie, qui, au lieu de mener au trône, conduit souvent à l'échafaud. *Manlius* n'avoit pas même l'adresse d'un conspirateur ordinaire. Il croyoit se bien cacher en disant qu'il ne cherchoit qu'à établir l'égalité qui devoit être le fondement d'une bonne république; qu'à la vérité, il falloit un chef pour détruire le consulat, le tribunat et les autres magistratures qui pouvoient empêcher de parvenir à ce but. « Si vous me jugez digne de cet honneur, disoit-il naïvement, plus le pouvoir que vous me conférerez sera grand, plus je serai en état de hâter l'accomplissement de vos vœux ».

Des comités secrets où *Manlius* tenoit ces discours, ils se répandirent dans le public, et jetèrent l'alarme: l'indiscret fut mis en prison, et en sortit faute de preuves. Il recommença ses manœuvres; on le cita de nouveau en justice. Comme il étoit accusé d'aspirer à la souveraineté, crime capital, il comparut en habit de deuil; mais contre l'ordinaire, ni ses parens, ni ses amis, ni même ses frères ne changèrent d'habit, tant on s'intéressoit peu à son sort. Cependant le peuple n'oublioit pas les largesses que lui avoit faites l'accusé. L'aspect du Capitole qu'on voyoit de la place publique, étoit

aussi une puissante sollicitation en sa faveur. Les tribuns lui ôtèrent cette ressource, en indiquant l'assemblée où son affaire devoit être terminée, dans un lieu d'où on ne pouvoit pas voir la forteresse. La pitié n'en imposa plus à personne, et *Manlius* fut condamné à être précipité du haut de ces remparts qu'il avoit sauvés. La même sentence ordonna que la maison que le public lui avoit fait construire dans cette forteresse, seroit rasée, et que jamais on n'y en bâtiroit d'autre.

*Curtius.*

Les grands hommes ou les hommes extraordinaires se succédoient. Il s'ouvrit à Rome dans la place publique un gouffre qu'on ne pouvoit combler. L'oracle consulté déclare : « Qu'il faut y jeter la principale force des Romains. » Un chevalier, nommé *Curtius*, se persuade que la principale force des Romains est la valeur et les armes. L'enthousiaste se revêt de ses armes, monte sur son cheval, et se précipite dans l'abîme, qui se referme, à la vérité, à l'aide de beaucoup de décombres.

*Duel de Torquatus.*

Un autre exemple de dévouement arriva sous le consul *Manlius Torquatus*. Bon fils et père cruel, il paroît que la nature l'avoit extérieurement peu favorisé de ses dons. Cette privation appa-

citation en sa  
ôtèrent cette  
l'assemblée ou  
terminée, dans  
voit pas voir la  
imposa plus à  
ut condamné à  
e ces remparts  
même sentence  
que le public lui  
ns cette forte-  
que jamais on

ou les hommes  
doient. Il s'ou-  
place publique  
pouvait combler.  
e : « Qu'il faut y  
des Romains. »  
*Murtius*, se per-  
ce des Romains  
L'enthousiaste  
monte sur son  
dans l'abîme,  
rité, à l'aide de

s.  
dévouement ar-  
*Murtius Torquatus*.  
Il paroît que la  
ment peu favo-  
privation appa-

rente donna lieu à une accusation contre  
son père, qui, disoit-on, l'avoit relégué  
à la campagne, où il le faisoit travailler  
avec ses esclaves, parce qu'il manquoit  
de génie et qu'il avoit la parole embar-  
assée. Ce reproche fut très-défavorable  
au père, que son caractère impérieux  
rendoit d'ailleurs désagréable au public.  
Le fils instruit de cette inculpation,  
part de grand matin de la campagne,  
arrive chez le tribun accusateur, pen-  
sant qu'il étoit encore au lit : il est  
introduit avec empressement comme  
venu pour fortifier l'accusation ; mais  
au contraire, il se jette sur le tribun un  
voignard à la main, et menace de le  
percer, s'il ne lui promettoit par serment  
de ne jamais convoquer d'assemblée  
pour accuser son père. Le tribun se  
trouva obligé à tenir sa parole, quoiqu'ar-  
rachée par force. Le peuple qui n'en-  
tendit plus parler de cette affaire, loin  
d'être choqué de cette entreprise hardie,  
le récompensa, en le faisant nommer  
tribun d'une légion, poste considérable  
dans l'armée.

Il se montra digne de ce choix par sa  
victoire sur un Gaulois insolent qui dé-  
voit le plus brave des Romains. *Manlius*  
présente au dictateur *Appius* : « Allez,  
lui dit le général ; humiliez l'orgueil

« de cet ennemi qui nous insulte. Venez  
 «gez votre patrie aussi heureusement  
 « que vous avez sauvé votre père. »  
 Le combat ne fut pas long. Le géant  
 gaulois s'avance tranquillement sur un  
 ennemi qu'il méprisoit ; celui-ci le perce  
 au défaut de la cuirasse : il tombe mort.  
*Manlius* lui enlève son collier d'or dont  
 le dictateur lui fit présent à la tête de  
 l'armée : ce qui lui fit donner le surnom  
 de *Torquatus*.

Cet homme qu'on soupçonnoit de peu  
 de génie dans sa jeunesse, formé par  
 une éducation dure, devint un des plus  
 grands généraux romains. Il fut créé  
 dictateur. Il n'étoit que consul lorsqu'il  
 fit avec *Décimus*, le songe qu'on croit  
 avoir été concerté entre les deux géné-  
 raux pour relever le courage un peu  
 abattu des soldats ; savoir : que pour  
 obtenir la victoire, il falloit que l'un des  
 deux se devoiât à la mort. Sur ce songe  
 les aruspices furent consultés. Ils déclara-  
 rent que les entrailles des victimes le  
 confirmoient. En conséquence on régla  
 dans le conseil que *Manlius* comman-  
 deroit l'aîle gauche, *Décimus* la droite, et  
 que celui des deux dont les troupes  
 plieroient, se devoient pour le salut  
 de la patrie, et se précipiteroit au milieu  
 des bataillons ennemis ; il fut encore

égé, pour remettre en vigueur la discipline militaire contre des ennemis très-aguerris eux-mêmes, que quiconque combattroit hors de son rang, sans la permission des consuls, seroit puni de mort.

Malheureusement la rigueur de la loi tomba sur un jeune homme digne d'un meilleur sort, fils de *Manlius* lui-même. Il ne put souffrir de se voir défier par un capitaine ennemi, le combattit et le tua. Il revint triomphant auprès de *Porquatus*. « Mon père, lui dit-il, j'ai suivi votre exemple. J'ai été appelé à un combat singulier par un guerrier latin; j'en dépose les dépouilles à vos pieds. Malheureux, répond le père! comment avez-vous osé combattre sans mon ordre, violer les loix d'une discipline qui a été jusqu'à présent le soutien de l'empire? A quoi me réduisez-vous? à la cruelle nécessité d'oublier la qualité de père ou celle de juge, mais l'intérêt de la patrie l'emportera. Nous donnerons l'un et l'autre un grand exemple. Mourez, mon fils, aussi courageusement que vous avez combattu ». En achevant ces mots, il le couronne à la vue de toute l'armée, et lui fait ensuite trancher tête. Affreux spectacle qui excita un

murmure général, mais qui rétablit la discipline, présage assuré de victoire.

Cérémonie  
du dévouement.

On souhaite après cette action le sort du dévouement tombe sur *Marius* ; mais le hasard des combats décida autrement : l'aîle de *Décimus* fut repoussée ; alors il se détermina à accomplir la promesse qu'il avoit faite solennellement de se dévouer aux dieux mânes. Cette cérémonie, capable pendant d'en imposer à la multitude par son mérite, par sa bizarrerie, d'être décrite dans l'histoire. Le consul appela à haute voix le pontife *Valerius* pour accomplir les rites et lui dicter les paroles de son sacrifice. Ses soldats attendus l'environnoient. Le pontife lui ordonna de quitter son habillement militaire et de mettre la robe brodée de pourpre qu'il portoit dans le sénat ; il lui couvrit ensuite la tête d'un voile, lui commanda d'avoir la main élevée sous la robe, jusqu'au menton, de fouler avec ses pieds un javelot, et de prononcer avec lui ces paroles : « *Janus, Jupiter, Mars, Romulus, Bellone*, dieux mânes ! O héros qui demeurez dans le ciel, et vous tous, dieux qui nous gouvernez nous et nos ennemis sur-tout vous, dieux des enfers

je vous invoque, je vous supplie respectueusement de nous accorder la victoire, et de répandre la terreur parmi nos ennemis ! Je me dévoue pour le peuple romain, pour l'armée, pour les légions, pour les troupes auxiliaires des Romains, et je dévoue en même-temps aux dieux et à la terre, les légions et les troupes auxiliaires des ennemis ». Après ces paroles, il saute sur son cheval, et se précipite comme la foudre au milieu des bataillons.

La vue étrange d'un homme désarmé avec une robe de magistrat, étonne les ennemis ; il pénètre facilement les premières lignes, parvient au centre ; mais comme on voit qu'il frappe en furieux, et qu'il couvre autour de lui la terre de morts, ou lui décoche des flèches de tous côtés, et il tombe sur un monceau de cadavres. Ses soldats pleins d'une ardeur que la religion enflammoit, le suivent dans les rangs ébranlés par son premier choc, et remportent une victoire complète. Cette bataille se donna au pied du Vésuve : ce qui fait voir que les Romains commençoient à s'éloigner de leur capitale. Les irruptions des Gaulois qui continuoient, forcèrent les peuples d'Italie à se prêter des secours les uns

aux autres. Les Romains envoyoit au loin des troupes, afin de garantir d'autant mieux leurs propres frontières. C'étoit *Camille* qui leur avoit fait adopter ce système de guerre.

Capoue. Mais aussi leur caractère entreprenant, l'amour effréné de la gloire de la patrie, d'auxiliaires, les rendoient souvent agresseurs; ainsi ils parvinrent à soumettre de proche en proche les nations qui ne les avoient reçus d'abord qu'à titre d'alliés; Capoue en est un exemple. Ses habitans moussés et effrayés se promettoient de vivre tranquilles sous la protection d'une alliance avec la république. Troublés dans ce repos par les Samnites, ces indolents citoyens réclament les secours promis par leur traité avec les Romains. « Le sénat est touché de votre situation, » répondent ceux-ci, mais il ne peut faire avec vous une nouvelle alliance parce qu'il est lié avec les Samnites par un traité solennel. Eh bien, dirent les Campaniens, nous nous donnons à vous, villes, temples, et tout ce que nous possédons ». Alors les Romains se sentent guéris de leur scrupule, et ils trouvent pour des sujets des forces qu'ils n'avoient pas eues pour des alliés.

envoyoient au  
garantir d'au  
es frontières  
ur avoit fait  
erre.  
ère entrepre  
e la gloire de  
les rendoient  
ils parvinrent  
en proche le  
reçus d'abord  
ue en est un  
mous et elle  
de vivre tran  
a d'une alliance  
oublés dans ce  
, ces indolent  
secours prom  
Romains. « Le  
otre situation,  
mais il ne peu  
ouvelle alliance  
ec les Samnites  
Eh bien, dirent  
s nous donnons  
bles, et tout ce  
s ». Alors les  
ris de leur ser  
our des sujets  
at pas eues pour

De toutes les nations qui s'opposèrent  
leur puissance dominatrice, nulle ne  
sur résista plus longtemps que les  
olsques. Abattus, terrassés, ils ne se  
gardoient pas comme soumis : ils se  
battaient dans les fers, et s'en ar-  
oient souvent contre leurs vainqueurs.  
près une violente insurrection, que  
s Romains traitèrent de révolte, on  
libéroit dans le sénat sur le châtement  
on leur infligerait. Quelques opinions  
oient à la mort. Le député de Pri-  
rne, ville dont on agitoit le sort, étoit  
ésent. Un sénateur l'apostrophe en ces  
rmes : « Quelle peine croyez-vous  
que méritent vos concitoyens ? » Le  
olsque répond : « Celle que méritent  
ceux qui se croient dignes de la  
liberté. » Cette réponse, reproche  
direct aux Romains, piqua les uns, fut  
prouvée par les autres. « Mais, insista  
le sénateur, si Rome vous pardon-  
noit, comment vous conduiriez-vous ? »  
Notre conduite, répliqua le généreux  
captif, dépendra de la vôtre. Si les  
conditions de la paix que vous nous  
accordez sont équitables, vous pou-  
vez compter sur une constante fidélité  
de notre part ; mais cette fidélité sera  
de peu de durée, si les conditions  
sont dures et injurieuses. » Quelques

Permettez  
d'un Priver-  
nat.

sénateurs trouvèrent dans ces paroles un air de menace qui leur déplut ; mais les plus sages s'écrièrent : « Ceux qui sont aussi jaloux de leur liberté , méritent de devenir Romains. » Cet avis prévalut , et l'on accorda aux Privernates le droit de bourgeoisie romaine.

Ce droit conféroit des privilèges assez grands , comme de pouvoir appeler Rome de la sentence de ses propres magistrats , de n'être pas condamné à certaines peines , et consistoit en d'autres prérogatives semblables ; mais il n'autorisoit pas à donner sa voix dans les élections ou délibérations du peuple , il falloit pour cela être né romain , classé dans les tribus et centuries. C'étoit à Rome une espèce de science que la connaissance des formes établies pour occuper une charge , la faire passer à l'un plutôt qu'à l'autre , en changeant la manière de voter , tantôt par tribus , tantôt par curies , ce qui donnoit un grand ascendant au parti patricien ou plébéien qu'on balançoit ainsi alternativement. Il auroit été à désirer qu'on eût pu faire disparaître ces distinctions qui jetoient toujours le trouble dans la république ; mais on ne réussit qu'à les rapprocher quelquefois , moins encore par amour du bien public , que par ambition ,

ces paroles  
éplut; mais  
Ceux qui son  
berté, mérites  
» Cet avis pr  
aux Privernat  
romaine.  
s privilèges ass  
avoir appeler  
ses propres m  
condamné à d  
istoit en d'aut  
; mais il n'au  
pix dans les élé  
du peuple,  
é romain, clas  
nturies. C'étoit  
ience que la co  
établies pour br  
ire passer à l'  
changeant la m  
par tribus, tant  
onnoit un gra  
icien ou plébéien  
lternativement.  
n'on eût pu fai  
ctions qui jetèr  
ns la république  
u'à les rapproch  
encore par am  
par ambition,

d'autres motifs. Par exemple la  
ousie d'une femme introduisit un  
angement notable dans la première  
magistrature de Rome.

*Fabius Ambustus*, patricien illustre,  
is extrêmement populaire, avoit deux  
es, l'une mariée à un patricien alors  
bun militaire, l'autre à un riche plé-  
ien. Un jour que les deux sœurs s'en-  
tenoient dans la maison du tribun, ce  
magistrat rentrant chez lui, le licteur qui  
précédoit frappe à la porte avec le  
ton des faisceaux, selon la coutume,  
ur avertir que le tribun arrive. Ce  
nit, qui étoit nouveau pour la femme  
plébéien, l'effraie, ce qui fit rire sa  
ur. Ce rire, qui étoit sans doute in-  
cent, est interprété par la plébéienne  
omme une ironie sur la différence que  
mariage mettoit entre elles deux. Les  
pects qu'elle voit rendre à sa sœur  
les chiens qui suivoient le magistrat,  
outent à son dépit. Elle reproche à son  
re la distinction humiliante qu'il avoit  
se entre sa sœur et elle, puisque son  
ri étant plébéien, elle se trouvoit pri-  
e pour toujours des honneurs dont sa  
ur jouissoit. *Ambustus*, sensible aux  
intes de sa fille, résout d'en détruire  
cause. Il agit si adroitement avec  
plébéien, son gendre, et les autres

Jalousie;  
cause d'un  
changement  
important.

romains de la même classe qu'ils s'associèrent, que le gouvernement fut changé, sans que la paix fût altérée entre les deux ordres. On supprima les tribuns militaires qui, dans ce temps, devoient être tous patriciens; et il fut réglé qu'à d'orsormais il y auroit toujours un consul plébicien. Il y eut même dans la suite un dictateur tiré de cette classe du peuple. De ce mélange qui se fit entre les deux ordres, suivit un adoucissement dans le sort de la classe la moins fortunée du peuple. On diminua l'intérêt de l'argent qui donnoit lieu à des usures énormes dont le poids pesoit principalement sur le peuple; on rendit moins sévères les lois contre les débiteurs. Les adoptions devinrent fréquentes entre les patriciens et les plébiciens, pour se relever les uns par les honneurs, les autres par les richesses. Les deux ordres fraternisèrent pour ainsi dire, et cette union, à la vérité souvent altérée par la suite, fut pour un moment l'ouvrage de deux passions qui sèment ordinairement la discorde, la jalousie et l'ambition.

Femmes em-  
poisonneuse.

On ne sait quelle frénésie agita pendant lors les dames romaines. Elles formèrent un horrible complot d'empoisonner leurs maris. Des auteurs font monter le nombre de ces odieuses conspiratrices à

asse qu'ils s'a  
gouvernement  
fût altérée ent  
prima les tribuna  
temps, devoi  
il fut réglé qu  
jours un cons  
e dans la suite  
lasse du peup  
it entre les de  
issement dans  
ins fortunée  
intérêt de l'argen  
sures énormes  
ncipalement s  
moins sévères le  
rs. Les adoptions  
tre les patricien  
se relever les un  
autres par les n  
es fraternisèrent  
union, à la vérité  
suite, fut pour  
deux passions qu  
la discorde, l  
nésie agita pou  
s. Elles formèrent  
empoisonner leur  
font monter  
ses conspiratic

trois cent soixante-six, toutes de dis-  
inction ; d'autres n'en comptent que  
cent soixante-dix, ce qui est encore  
beaucoup. On a peine à concevoir que  
tant de femmes se soient entendues pour  
une pareille noirceur. Beaucoup de pa-  
triciens périrent, sans qu'on se doutât  
du crime, parce qu'elles avoient pris le  
temps d'une peste qui ravageoit Rome,  
dont elles aidoient merveilleusement la  
fureur meurtrière. Elles furent décelées  
par une esclave, et surprises par les  
consuls au nombre de dix, dans le temps  
même qu'elles étoient occupées à pré-  
parer le breuvage empoisonné, pour se  
débarrasser du reste de leurs maris.  
Elles soutinrent que leurs préparations  
chimiques étoient des médecines sa-  
lutaires. On leur ordonna d'en faire  
l'épreuve sur elles-mêmes. Elles hésitè-  
rent, demandèrent à conférer aupara-  
vant avec les autres complices, burent  
ensemble la coupe fatale, et moururent.  
Les Romains regardèrent cet événement  
comme l'effet de l'esprit de vertige,  
d'une espèce de sort jeté sur leurs  
femmes, et firent des sacrifices expia-  
toires. Ils ne laissèrent aux femmes que  
le choix de se reconnoître criminelles,  
ou de boire leur mixtion. Elles auront  
préfééré le dernier parti, sûres de leur

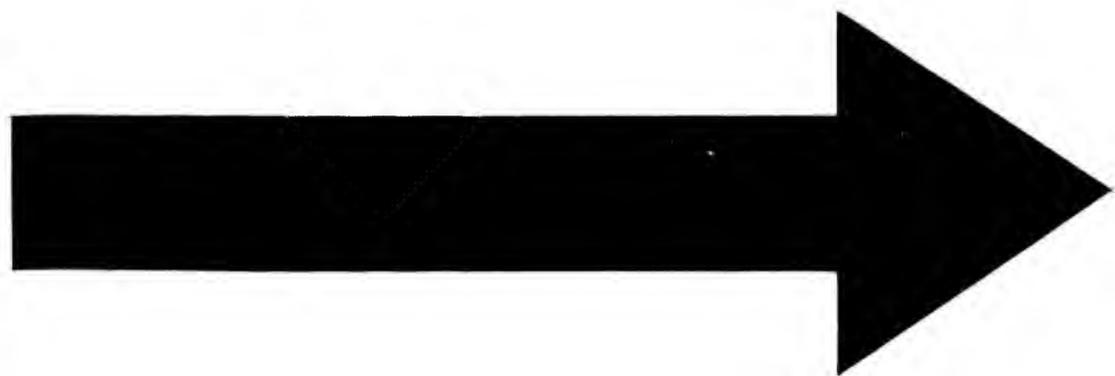
composition ; mais faites pour des malades , ces potions reçues dans des corps sains et non préparés , ont pu devenir pour elles de véritables poisons , qui leur ont enlevé en même temps l'honneur et la vie. En ce cas ce sont les maris qui auront été les coupables. Cette manière d'envisager la chose est beaucoup plus conforme au caractère connu des dames romaines , célèbres par leur sagesse , leur fidélité , la gravité de leurs mœurs et les vertus de leur sexe , portées souvent jusqu'à l'héroïsme.

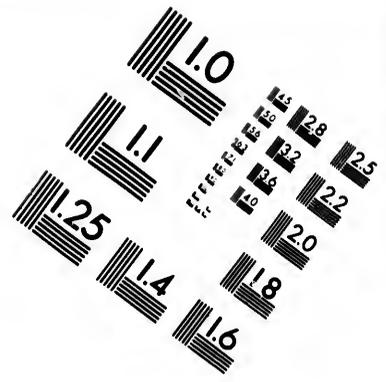
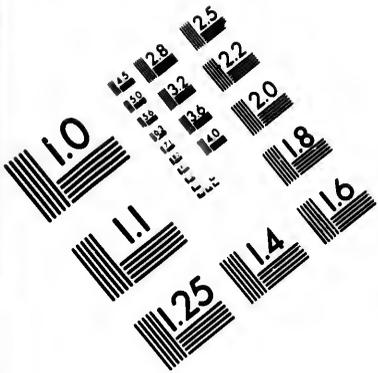
Fourches  
Caudines.

Les historiens remarquent qu'elles prirent toujours le plus vif intérêt à la gloire de Rome. Les malheurs de la république leur devenoient personnels. Elles prirent le deuil avec tout l'appareil de la douleur , à la nouvelle de la funeste aventure arrivée à l'armée du consul *Posthumius* , dans le pays des Samnites. Conduit par des guides infidèles , il s'enfonça dans une gorge dominée par des montagnes escarpées , qui n'avoit qu'une seule issue. Quand l'armée y arriva , elle la trouva fermée par un abatis d'arbres et de grosses pierres. Elle retourna sur ses pas : l'entrée avoit été bouchée de même , les retranchemens et les hauteurs étoient garnis de soldats inattaquables par leur

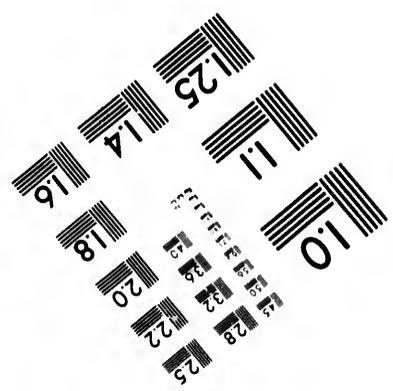
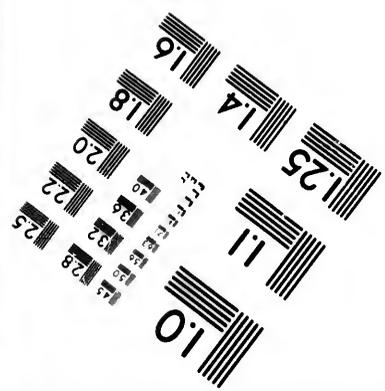
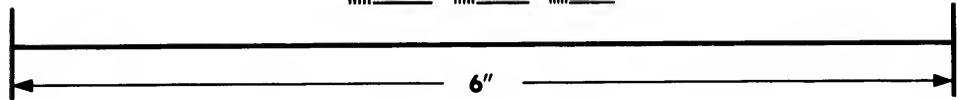
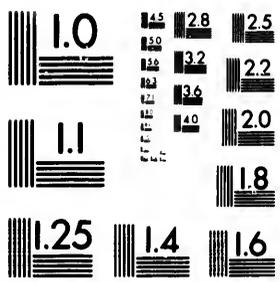
situation. « Les dieux mêmes, dit Tite-Live, n'auroient pu les délivrer sans miracle. » Qu'on juge de l'affliction d'une armée de braves, réduite à une pareille situation. Les Samnites eux-mêmes n'étoient pas sans embarras, sur ce qu'ils devoient faire de ceux qu'ils tenoient sous leur puissance.

*Pontius*, qui les commandoit, envoya demander conseil à *Heremius*, son père, vieillard distingué par ses lumières et sa prudence : il répondit : « Je conseille à mon fils d'ouvrir le passage sage aux Romains, et de les laisser retourner chez eux sans leur faire aucun mal. » Cet avis parut bizarre à des vainqueurs maîtres du sort des vaincus. Le fils crut que son père avoit mal jugé la disposition des lieux, faite par les députés de s'être fait bien entendre. Il les renvoya mieux instruits. Le vieillard leur dit : « Mon avis est qu'on massacre tous les Romains sans en épargner un seul. » Cette contradiction redoubla l'embarras. On pria *Heremius* de venir l'expliquer lui-même. Il arrive, et après avoir balancé ses deux avis, il finit par ces mots : « Traitez les Romains avec une générosité qui vous en fasse des amis, ou affoiblissez-les au point de vous les rendre des ennemis





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N. Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5

10  
10  
10

« beaucoup moins redoutables. En  
 « bonne politique il n'y a pas de milieu  
 « à prendre. » Malheureusement, on  
 ne sentit pas la force du raisonnement.  
 On le prit ce fatal milieu. Les Romains,  
 dans l'impossibilité de gravir des rochers  
 insurmontables, épuisés par la faim  
 qu'ils souffrirent trois jours, consenti-  
 rent en frémissant à passer sous le joug.  
 Ils sortirent de ce lieu funeste, nommée  
 les *fourches Caudines*, livrés aux huées  
 et aux insultes d'une soldatesque inso-  
 lente, nus, désarmés, et la rage dans  
 le cœur. Un habitant de Capoue, où ils  
 arrivèrent d'abord, ne se trompa point  
 sur leurs dispositions. On croyoit, à  
 leur abatement, que le courage romain  
 étoit pour jamais éteint dans leur cœur.  
 Il dit à ses concitoyens : « Ce silence  
 « opiniâtre, ces yeux baissés prouvent  
 « qu'ils tiennent leur colère renfermée  
 « mais qu'ils méditent une terrible ven-  
 « geance. » Au reste, les Capouans se  
 conduisirent à l'égard de ces malheu-  
 reux, non-seulement comme alliés  
 mais comme des amis. Pour qu'ils n'en-  
 trassent pas dans Rome, en cet état  
 d'humiliation, ils leur envoyèrent aupar-  
 avant des habits et des armes, et pour  
 attirer l'attention jusqu'à fournir aux  
 consuls des licteurs avec leurs faisceaux

MILLENNIUM

MILLENNIUM

doutables. En  
 pas de milier  
 eusement, on  
 raisonnement.  
 Les Romains,  
 vir des rochers  
 s par la faim  
 ours, consenti-  
 er sous le joug  
 neste, nommé  
 ivrés aux huées  
 datesque inso-  
 et la rage dans  
 Capoue, où ils  
 e trompa point  
 On croyoit, à  
 courage romain  
 dans leur cœur  
 : « Ce silence  
 baissés prouvent  
 lère renfermée  
 une terrible ven-  
 les Capouans se  
 de ces malheur  
 comme alliés  
 our qu'ils n'en-  
 ne, en cet éta  
 nvoyèrent aup  
 armes, et pour  
 u'à fournir au  
 leurs faisceaux

Ils entrèrent de nuit à Rome, et  
 allèrent se cacher dans leurs maisons.  
 Le lendemain, le consul *Posthumius*  
 fut le premier à conseiller au sénat de ne  
 tenir aucune des conditions utiles qu'il  
 avoit été forcé d'accorder, et proposa  
 qu'on le renvoyât lui-même aux Sam-  
 nites, pour qu'ils disposassent de lui à  
 leur volonté. L'autre consul se dévoua  
 de même généreusement. L'officier,  
 chargé de les remettre à l'ennemi, les  
 fit lier, et dit en les présentant : « Puisque  
 « ces hommes ont fait un traité de paix  
 « avec vous sans aucun ordre de la ré-  
 « publique, ce qui est un crime, nous  
 « vous les livrons, afin de n'avoir aucune  
 « part à un châtimement qui ne doit re-  
 « tomber que sur leur tête. » *Pontius*  
 répondit que leur procédé étoit absolu-  
 ment contraire à la justice. « En consé-  
 « quence de nos conventions, dit-il,  
 « vous avez tous vos concitoyens que je  
 « pouvois faire périr, et moi je n'aurai  
 « pas la paix que j'ai stipulée. Si le traité  
 « vous déplaît, renvoyez l'armée sous les  
 « fourches Caudines. Votre honneur  
 « sera alors à couvert de tout blâme, et  
 « le droit des gens que vous affectez de  
 « regarder comme sacré, ne sera pas  
 « violé. » Ce raisonnement étoit pres-  
 sant, mais il ne fit pas fortune auprès.

de gens déterminés à ne point changer. *Pontius* dédaignant la vengeance, fit délier les consuls, et les renvoya. La guerre recommença avec acharnement. *Pontius* fut pris dans une action. Loin d'imiter sa générosité à l'égard des consuls, *Fabius*, le dictateur, le mena en triomphe, ce qui pourroit être une représaille assez juste des fourches Caudines, mais ensuite le fit décapiter, action indigne d'un peuple qui se piquoit de justice, mais qui n'en eut cependant presque jamais, si ce n'est lorsqu'elle s'accordoit avec ses intérêts.

Sermens de  
dévouemens

Le dévouement de *Posthumius* est estimable du côté du courage; mais soutenir dans le sénat la nécessité d'être infidèles à un traité consacré par serment, afin de réserver à sa nation le droit de venger l'affront des fourches Caudines, c'étoit se rendre victime d'une injustice. Au reste, ces dévouemens n'étoient pas rares alors. On vit un second *Décus* se dévouer et se faire tuer dans une bataille comme son père. Des particuliers épris d'une belle passion de gloire, des bataillons entiers se devoient avec le même enthousiasme. Cette espèce d'épidémie passa des Romains chez leurs ennemis. On peut mettre au rang des dévouemens les

point changer.  
 vengeance, fit  
 es renvoya. La  
 acharnement  
 ne action. Loin  
 'égard des con-  
 ur, le mena en  
 rroit être une  
 s fourches Cau-  
 fit décapiter ;  
 le qui se piquoit  
 n ent cependant  
 n'est lorsqu'elle  
 érêts.  
*Posthumius* est  
 courage ; mais  
 nécessité d'être  
 nsacré par ser-  
 à sa nation le  
 nt des fourches  
 rendre victime  
 e, ces dévoue-  
 alors. On vit un  
 ouer et se faire  
 omme son père.  
 une belle pas-  
 illons entiers se  
 e enthousiasme.  
 e passa des Ro-  
 emis. On peut  
 dévouemens. les

sermens exigés avec les rites propres à exciter le courage, et à consacrer par la religion, la férocité naturelle au soldat. Les Samnites reprenant les armes contre les Romains, avec la frénésie de la vengeance, firent prononcer à seize mille de leurs plus vaillans soldats, cette imprécation redoutable : « Puissent toutes les « malédictions des dieux tomber sur moi « et sur ma postérité, si je ne suis mes « généraux par-tout où ils jugeront à « propos de me conduire ; si je tourne « jamais le dos, ou si je ne tue pas ceux « que je verrai prendre la suite ». Ceux qui hésitèrent à prêter ce serment furent égorgés sur-le-champ, et couchés à terre entre les victimes immolées. On donne aux guerriers liés par ce terrible engagement, des armes éclatantes, des casques rehaussés d'aigrettes, afin qu'on les distinguât de tous les autres, précaution qui n'est pas inutile pour exciter l'émulation.

Les Romains firent dans ce temps, une espèce de police dans le pays latin. Ils purgèrent le pays de brigands, restes impurs des armées. Il s'en étoit formé une troupe, originairement composée d'esclaves, qui se rendit même assez forte pour s'emparer de plusieurs villes. Malheur à celles qui tombèrent au pouvoir des brigands. Ils y exerçoient une

Légions et  
 esclaves pu-  
 nis.

domination tyrannique. Non-seulement ils s'emparoiént des biens , mais ils attentoient à la liberté des hommes , à l'honneur et à la pudeur des femmes. On remarque une de leurs lois barbares , qui défendoit qu'une fille libre prît un époux de sa condition , à moins qu'elle n'eût auparavant accordé ses faveurs à un esclave. Une légion entière , composée de Campaniens , se rendit coupable de crimes à-peu-près semblables , à Rhége , où elle avoit été en garnison. En punition d'une trahison supposée , les légionnaires tuèrent tous les hommes , et obligèrent les femmes et les filles de les épouser. On envoya une armée contre eux , ils furent pris tous , amenés à Rome , battus de verges , et décapités , cinquante par jour.

Dureté des lois contre les débiteurs.

La guerre n'empêchoit pas que la dissension ne continuât à troubler la république. Au contraire , on auroit dit qu'elles étoient l'aliment l'une de l'autre. La discorde faisoit déclarer la guerre pour éloigner tous les oisifs de Rome , et la victoire ramenoit la discorde au sujet du partage des dépouilles et des terres conquises. A ces motifs de division se joignoit le point d'honneur toujours subsistant entre les plébéiens et les patriciens , à l'occasion des charges ,

de la prêtrise et d'autres prérogatives que les premiers vouloient partager. Ces querelles furent assez vives pour produire encore une scission éclatante entre les patriciens et le peuple, qui se retira de nouveau sur le mont sacré, et fut rappelé par la condescendance du sénat. Il est bien étonnant que les lois dures contre les débiteurs fussent encore en vigueur, que le créancier eût encore droit de s'emparer de la personne du débiteur et de le traiter en esclave. Cette barbarie eut même lieu à l'égard du fils d'un consul. Le père réduit à emprunter à gros intérêts, se vit hors d'état de payer un de ses créanciers, et forcé de lui abandonner son fils. Le cruel le fit battre de verges, et ce fut la vue du jeune infortuné produit dans la place, avec les stigmates fraîches des mauvais traitemens, qui souleva le peuple, et provoqua le décret par lequel cette inhumaine loi étoit encore abrogée.

La censure des mœurs étoit alors en vigueur. Elle s'exerçoit non-seulement sur tous ceux qui menaient une vie dissolue, mais encore sur ceux qui étoient de grandes richesses. *Fabricius* et *Emilius Papus*, censeurs inexorables, rayèrent de la liste des sénateurs plusieurs patriciens coupables de

Censure.

Ap. D. 2714

Av. J.-C. 285

débauche, et même un ancien dictateur, qui se servoit d'une vaisselle d'argent du poids de dix livres. Mais la meilleure censure étoit l'exemple que donnoient encore de vertueux Romains, des personnages consulaires, d'anciens généraux, des triomphateurs, qui, après avoir rendu à la patrie tous les services dont ils étoient capables, se retiroient à la campagne, non pour y mener une vie molle, mais pour y cultiver laborieusement leur petit domaine, d'où le luxe étoit banni, et où ils faisoient régner la simplicité des mœurs et la sobriété. Ainsi fut trouvé le célèbre *Curius Dentatus* par des ambassadeurs Samnites, assis sur un escabeau auprès de son foyer, prenant un repas qui consistoit en quelques racines. Ils venoient le prier de s'intéresser pour eux dans un traité qu'ils se proposoient de faire avec la république. Ils mirent à côté de lui une grosse somme d'argent. *Curius* la regarda dédaigneusement. « Rempportez votre or, leur dit-il : sans doute ma pauvreté vous a fait concevoir l'espérance de me corrompre; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir moi-même. »

Rome dans ce temps pouvoit armer

SAMNITES  
CURIUS DENTATUS

LIBERTÉ  
UNION

cent soixante-onze mille citoyens. Elle voyoit sous ses lois tous les pays situés depuis la partie la plus reculée de l'Etrurie jusqu'à la mer Ionienne, et depuis la mer de Toscane, jusqu'à la mer Adriatique. Les peuples de ces contrées n'étoient cependant pas tous dans une égale dépendance. Les uns étoient absolument sous le joug, les autres avoient conservé leurs lois et leurs privilèges. Plusieurs étoient de simples alliés du peuple romain. Ils devoient fournir des troupes en cas de besoin, et les entretenir à leurs propres dépens. D'autres avoient des prérogatives qui les rapprochoient du peuple romain, selon la différence des conditions auxquelles ils s'étoient soumis. Toute l'Italie étoit comme une confédération sous la puissante égide de la république. *Pyrrhus*, roi d'Épire, éprouva la puissance, lorsqu'il vint secourir les Tarentins qui s'étoient comportés à l'égard des Romains avec une insolence dérisoire. Ceux-ci, comme on l'a vu dans la vie de *Pyrrhus*, déployèrent une magnanimité vraiment digne de l'admiration de l'univers. Ils ne restèrent pas long-temps fidèles à leurs principes de vertu et de modération. La guerre qui s'éleva entre eux

et les Carthaginois va nous le prouver  
bientôt.

## PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Première guerre punique. Ap. D. 2740 Av. J. C. 258

Les Carthaginois possédoient différens pays en Afrique et en Espagne. Maîtres de la Sardaigne, de la Corse, de toutes les îles sur la côte d'Italie, ils avoient étendu leurs conquêtes jusqu'en Sicile. Les deux républiques s'étoient déjà imposé réciproquement des lois par des traités de défiance et de précaution. Les Carthaginois avoient dit aux Romains : Vous ne naviguez point dans les mers d'Afrique jusqu'au *cap Beau* qu'on croit peu éloigné de Carthage, à moins que la tempête ne vous y jette, et alors il y avoit un temps fixé pour le séjour, et des lois pour les opérations du commerce. Les Romains interdissoient les mers d'Italie aux mêmes conditions : mais les mers intermédiaires, comme celles de Sicile et l'île elle-même, devoient être nécessairement un sujet de discorde entre deux républiques également ambitieuses. Les Carthaginois y avoient abordé avant les Romains, et y jouissoient de grandes possessions. Ceux-ci ne pouvoient les

voir sans jalousie si près de leurs côtes. Les deux républiques ont rejeté l'une sur l'autre le blâme de l'aggression.

Mais dans les querelles des peuples comme dans celles des particuliers, ce n'est pas toujours celui qui porte le premier coup qui attaque. Elles vouloient en venir aux mains. Les Romains crurent avoir un prétexte plausible de s'opposer à l'aggrandissement des Carthaginois, en venant au secours de *Messène*, dont ceux-ci s'étoient emparés par surprise. Cette conquête ne laissoit entre les deux peuples rivaux qu'un petit détroit très-facile à passer. La possibilité d'être bientôt attaqués, fit croire aux Romains qu'ils avoient droit d'attaquer eux-mêmes : en effet, il est très-probable que les Carthaginois ne s'avançoient pas jusque là pour ne point pousser leurs avantages. La guerre commença donc entre les deux peuples, et prit d'abord un caractère de férocité qui depuis ne s'est pas démenti. Les Carthaginois, irrités du premier succès des Romains, qui avoient pris *Messène*, firent égorger tous les Italiens qui se trouvoient dans leur armée ; peut-être craignoient-ils une trahison ; mais la précaution étoit bien cruelle. Cet horrible procédé ferma aux Romains les yeux sur les

dangers et l'imprudence d'une pareille guerre. Dans la guerre maritime qu'ils entreprirent sans vaisseaux, ils devinrent cependant en peu de mois des marins expérimentés.

Flotte bâtie  
en deux  
mois.

Le premier trajet se fit dans des barques. Le succès de la descente fut suivi d'un combat contre *Hiéron*, roi de Syracuse. Les Romains le forcèrent à une paix qui facilita leurs progrès dans l'île. Se trouvant inférieurs aux Carthaginois, avec leurs frêles barques et leurs vaisseaux grossiers et mal construits, ils conçurent le projet d'en bâtir d'autres assez nombreux pour composer une flotte, et ce qu'on aura peine à croire, ils exécutèrent ce projet en deux mois. En deux mois, à dater du jour auquel on commença à couper les arbres dans les forêts, on fit cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. Pendant qu'on les construisoit, des gens de terre, qui à peine avoient vu la mer, on en formoit des matelots. Assis sur des bancs au bord de la mer, dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux, on les accoutumoit à la manœuvre, comme s'ils eussent été à la chiourme, ou qu'ils eussent eu en main des rames. Dès que les vaisseaux furent équipés, ils mirent en pratique

sur mer, ce qu'ils avoient appris sur le rivage.

Les Romains osèrent bien plus; de la mer ils firent, pour ainsi dire, un plancher sur lequel ils combattoient comme sur terre. Ils inventèrent une machine qu'on appela *Corbeau*, avec laquelle ils accrochoient les vaisseaux ennemis, et les abordoient. Munis de ces préparatifs, ils cherchèrent les Carthaginois. Les deux flottes ne tardèrent pas à se rencontrer. Les Africains furent un peu étonnés de ces machines qu'ils voyoient élevés sur la proue de chaque vaisseau; mais leur étonnement redoubla quand ces mêmes machines lancées tout-à-coup, accrochèrent leurs vaisseaux, et les obligèrent de combattre comme s'ils eussent été sur terre. Les Romains étoient bien supérieurs en ce genre de combat, et leurs matelots étoient si bien formés à la manœuvre, que leurs galères présentoient toujours ces terribles machines aux ennemis, qui, malgré leur habileté et l'agilité de leurs vaisseaux, ne pouvoient les éviter. Les Romains remportèrent une victoire complète. La nouvelle en arriva à Carthage, par l'amiral carthaginois qui crut devoir user de ruse pour se faire pardonner sa défaite. Il envoya un de ses

amis qui fit assembler le sénat, et lui dit : « *Annibal* demande s'il doit livrer  
 « bataille au consul qui a sous ses ordres  
 « une flotte nombreuse, mais com-  
 « posée de vaisseaux mal construits, et  
 « garnis de certaines machines qu'il  
 « n'a jamais vues, et dont il ignore  
 « l'usage ». La réponse unanime fut :  
 « Que notre amiral combatte les Ro-  
 « mains et les punisse d'oser nous  
 « braver sur notre élément ». L'envoyé  
 répondit aussitôt : « Il a combattu et il  
 « a été vaincu. Il n'a fait qu'exécuter  
 « les ordres que vous venez de donner ».  
 On lui fit grâce de la vie, faveur rare  
 dans cette république, mais on lui ôta  
 le commandement. *Duilius* obtint à  
 Rome pour récompense, l'honneur  
 d'être précédé par un flambeau et un  
 joueur de flûte, le reste de sa vie, quand  
 il revenoit de souper chez ses amis.  
 Cette distinction ne s'accordoit qu'au  
 triomphateur, et seulement le jour de  
 son triomphe. C'étoit-là une grande fa-  
 veur chez un peuple qui se persuadoit  
 avoir bien récompensé les services d'un  
 dictateur, en lui accordant pour le reste  
 de ses jours la permission de pousser la  
 porte en dehors, du côté des passans,  
 lorsqu'il l'ouvroit, au lieu de la tirer  
 sur lui-même.

Bientôt ces vaisseaux mal construits, dont parloit *Annibal*, furent convertis en galères légères et faciles à manier, sur le modèle d'une de cette même espèce, dont les Romains s'étoient emparés. Ces lieux équipés, et toujours armés de leurs terribles corbeaux, ils remportèrent une victoire encore plus considérable, sur un autre amiral nommé *Mannone*, qui avoit eu l'imprudence d'aller sans garde au milieu de l'armée Carthaginoise, faire des propositions de paix. Cette démarche d'autant plus hasardée, qu'il étoit à se reprocher une trahison à l'égard d'un consul, qui par ses ordres étoit vu chargé de fers, et conduit à Carthage. Aussi quand il parut, les Romains s'écrièrent qu'il falloit l'arrêter et le punir. Sans se déconcerter *Hannone* leur dit tranquillement : « Quel avantage vous reviendra-t-il d'imiter notre perfidie ? On dira que Rome produit d'aussi méchans hommes que Carthage ». Les consuls répondirent : Quoique les perfides Carthaginois aient violé le droit des gens, les Romains l'observeront même avec les perfides ». Le traité n'eut pas lieu ; il combattit. Les Romains vainquirent, et firent voile pour Carthage.

A la tête de cette expédition, étoit Régulus.

le consul *Régulus*. Comme s'il eût prévu son malheur, il ne se chargea de ce commandement qu'avec peine. Sous ce prétexte, soit motif véritable, il écrivit au sénat : « Un homme de journa  
« profitant de l'occasion de la mort  
« fermier qui cultivoit mon champ  
« composé de sept arpens, a enlevé  
« tout mon équipage rustique, et s'est  
« enfui. Ma présence est donc nécessaire  
« saire, pour veiller à ce que mon  
« champ soit cultivé, sans quoi il me  
« sera impossible de nourrir ma femme  
« et mes enfans ». Le sénat leva la  
difficulté en se chargeant de tout, et ordonna à *Régulus* de continuer à commander l'armée en Afrique.

Ses premiers succès furent brillans. Il s'avança jusques sous les murs de Carthage, et crut la république assez humiliée, pour lui proposer entre autres conditions de paix, qu'elle se soumettroit à un tribut annuel, qu'elle s'engageroit à n'avoir jamais qu'un seul vaisseau de guerre en état de service, et à fournir aux Romains, toutes les fois qu'il seroit requise, cinquante galères à trois rangs de rames toutes équipées. Ces propositions altières furent rejetées avec indignation. Pendant que le proconsul étoit hors d'état de former un siège

Comme s'il eût été facile de machines, ravageoit  
ne se chargeoit de campagne et tiroit des contribu-  
avec peine. Son oncle, un officier lacédémonien, nommé  
critable, il écrivit à Xantippe, exerçoit les Carthaginois,  
me de journaux, en accoutumés aux évolutions mili-  
on de la mort de leurs pères de terre, de sorte que quand ils  
ait mon champ, présentèrent devant Régulus pour  
arpens, a enlevé, pour y aller en bataille, il fut aussi surpris de  
rustique, et s'étonna de leur contenance, que les Carthaginois  
est donc nécessaire de la manoeuvre des Ro-  
à ce que me disoit, mains, lorsqu'il firent agir le corbeau  
sans quoi il n'aurait pu pour la première fois. Heureux, le  
nourrir une femme général qui sait étonner son ennemi !  
Le sénat leva Xantippe remporta une victoire com-  
teant de tout, plète. Régulus fut pris, chargé de fers  
de continuer de être traîné à Carthage.

en Afrique. Comme on a dit *la bonne foi punique*,  
es furent brillantes pour signifier la fourberie, on pourroit  
sous les murs de Carthage, dire *la récompense punique*, pour si-  
république assésifier l'ingratitude dont la république  
opposer entre autres pays les services du général lacédémo-  
qu'elle se soumettoit nien. Les auteurs conviennent qu'en  
el, qu'elle s'engageoit suite à la jalousie et à ses fureurs, il  
qu'un seul vaisseau fut forcé de quitter Carthage ; mais  
service ; et à fournir quelques-uns ajoutent, que les matelots  
es les fois qu'elle du vaisseau sur lequel Xantippe étoit  
ante galères à trois monté, eurent ordre de le jeter dans  
tes équipées. Carthage mer ; d'autres que le vaisseau avoit  
urent rejetées au large ne voie d'eau bien connue, qui le fit  
que le proconsul s'enfuir. En général, les républiques ré-  
mer un siège ompensoient mal et punissoient bien

sévèrement. Il y a plusieurs exemples de généraux mis en croix à Carthage, seulement pour avoir été vaincus.

Pendant la captivité de *Régulus*, la guerre continua avec la plus grande opiniâtreté. Les opérations maritimes des Romains étoient couronnées de succès, à la vérité mêlés de désastres, mais qu'ils ne devoient qu'à la fureur des élémens. Deux fois leurs flottes victorieuses battues par des tempêtes horribles furent abimées dans les flots; et deux fois il sortit de leurs chantiers, comme par création, des forces plus redoutables. Quatorze ans d'une guerre si funeste, épuisèrent les Carthaginois. Ils songèrent à la paix. Le premier effet de ces dispositions, fut l'adoucissement de l'esclavage de *Régulus*, qui jusqu'alors avoit été très-dur. Ils l'engagèrent d'aller à Rome avec leur ambassadeur. Il y consentit et promit de venir reprendre ses fers, si la négociation ne réussissoit pas.

Arrivé aux portes de Rome, *Régulus* refusa d'y entrer. « Je ne suis plus citoyen Romain, dit-il, mais esclave des Carthaginois, le sénat donne tous les jours audience aux étrangers hors des portes ». Sa femme, *Marcia*, venue à sa rencontre, lui présente ses deux jeunes enfans; mais ce père infortuné

GUILLELMUS

GUILLELMUS

ieurs exemples  
ix à Carthage,  
é vaincus.  
de *Régulus*, la  
la plus grande  
ions maritimes  
ronnées de suc-  
désastres, mais  
la fureur des  
rs flottes victo-  
mpêtes horribles  
lots; et deux fois  
ers, comme par  
us redoutables.  
erre si funeste,  
ois. Ils songèrent  
t de ces dispo-  
ment de l'escla-  
usqu' alors avoit  
gèrent d'aller à  
adeur. Il y con-  
ir reprendre ses  
e réussissoit pas.  
Rome, *Régulus*  
ne suis plus ci-  
mais esclave des  
nat donne tou-  
rangers hors des  
*Marcia*, venue  
ésente ses deux  
père infortuné

garde fixément la terre, et se refuse  
eurs embrassemens. Le sénat s'as-  
semble : admis en sa présence, avec les  
bassadeurs Carthaginois, *Régulus*  
: « Pères conscrits, esclave des Car-  
thaginois, je viens de la part de mes  
maîtres pour faire la paix, ou du moins  
pour un échange de prisonniers ». Il  
bloit se retirer pendant la délibé-  
tion. Le sénat le presse de rester.  
e refuse, jusqu'à ce que les ambassa-  
rs le lui aient ordonné.

Pendant que les anciens sénateurs  
oient leur avis, il avoit les yeux fixés  
terre. Son tour de parler étant venu,  
commença par ces mots : « Esclave  
de Carthage, je suis libre à Rome. Je  
parlerai donc avec liberté ». En effet,  
prouva que l'intérêt de la république  
loit point de faire la paix. « Les forces  
de Carthage sont épuisées. Vous n'avez  
été vaincus qu'une fois, et cela par  
na faute, faute que *Marcellus* a bien  
réparée. Mais les Carthaginois ont été  
vaincus tant de fois, qu'ils n'osent fixer  
un Romain. Leurs finances sont épu-  
ées, ils n'ont plus de quoi payer leurs  
mercenaires, qui sont leur principale  
orce. Mon avis est donc que vous  
oursuiviez la guerre avec plus de vi-  
gueur que jamais. Quant à l'échange

« des prisonniers, parmi les officiers  
 « sont entre vos mains, beaucoup sont  
 « à la fleur de l'âge et rendroient encore  
 « à leur patrie des services signalés.  
 « Pour moi, il ne me reste que  
 « d'années à vivre, et je ne suis plus  
 « bon à rien. Que pouvez-vous attendre  
 « d'un homme qui s'est laissé vaincre  
 « et charger de fers » ?

On ne voit pas qu'il ait été délibéré  
 dans le sénat, si on abandonnerait  
 quelque chose des intérêts de la république  
 pour sauver un homme si généreux.  
 Quelques sénateurs s'empressèrent  
 de lui prouver qu'il n'étoit pas obligé  
 de retourner à Carthage, ni de tenir son  
 engagement arraché par la force. Le  
 grand pontife même décida qu'il pouvoit  
 rester, sans se rendre coupable de  
 parjure. Mais indigné d'une décision  
 qu'il regardoit comme injurieuse à son  
 honneur et à son courage : « Quoique  
 « sache bien, dit-il, tous les tourmens  
 « qui m'attendent à Carthage, je les préfère  
 « fère à la honte d'une action infâme.  
 « m'accompagneroit jusqu'au tombeau.  
 « C'est mon devoir de retourner, et  
 « les dieux prennent soin du reste.  
 Les instances du sénat et du peuple  
 pour le retenir, furent inutiles. Il  
 voulut voir ni sa femme ni ses enfans.

peur de se laisser attendrir ; et partit  
 avec un air tranquille, l'œil sec, pendant  
 que les assistans fondoient en larmes.

Que penser de ce peuple, de ce sénat  
 qui pouvoient d'un mot, par un sacrifice  
 de quelque avantage, arracher un homme  
 magnanime au supplice, et qui ne se  
 lâchent en rien de leur sévérité ? Que  
 penser aussi de cette république de  
 Carthage, qui souffre que le plus esti-  
 mable des hommes expire dans des  
 tourmens affreux ? On le jeta dans un  
 cachot obscur, d'où on le tira pour  
 l'exposer à un soleil brûlant, après lui  
 avoir coupé les paupières. Ensuite on  
 l'enferma dans un coffre hérissé de  
 pointes de fer où il mourut. Le sénat  
 porta à *Marcia* les principaux prisonniers  
 carthaginois qu'elle fit périr lentement  
 par les mêmes tortures qu'avoit en-  
 durcies son mari. Odiieuses vengeances,  
 vaines représailles, dont ceux qui gou-  
 vernent devoient être rendus respon-  
 sables !

Après d'autres atrocités pareilles,  
 dont le détail échappe à l'histoire, mais  
 malheureusement trop communes parmi  
 ces peuples que l'antipathie nationale  
 rendoit invincibles, on en vint à traiter de la paix,  
 comme nécessaire de toutes les guerres.  
 Elle fut conclue par *Amilcar*, qui seul

de tous les généraux carthaginois av  
soutenu l'honneur de leurs armes  
Sicile. Ils s'engagèrent à évacuer entie  
ment cette île. Le reste des concessio  
faites aux Romains, consista en arg  
Le sénat, auquel la ratification avoit  
réservée, augmenta la somme dont  
commissaires étoient convenus. *Ann*  
*car*, forcé par la nécessité, consentit  
cette surcharge ; mais le ton tranché  
et absolu des Romains lui inspira  
dépit dont il leur fit sentir dans la suite  
les effets. Il faut avouer que dans ces  
guerre ils firent preuve d'une éner  
au-dessus de ce que n'en a jamais montré  
aucun peuple. Non-seulement la répub  
lique, mais les patriciens contribuèrent  
de tous leurs moyens. On vit une flotte  
entière équipée par les citoyens à leurs  
propres frais, sans compter les arm  
mens en course. Ils tirèrent de ces de  
niers le double avantage de ruiner  
commerce des Carthaginois, et de l'a  
prendre eux-mêmes par les renseignements  
qu'ils obtinrent de leurs prison  
niers, sur les lieux les plus favorables  
les plus abondans en matière d'échange  
car la monnoie étoit encore très-peu  
vogue. Les Romains, excellens imitateurs  
se perfectionnèrent pendant cette guerre  
dans l'art des sièges, s'accoutumèrent

SICILIA

SICILIA

carthaginois avec leurs armes à évacuer entièrement des concessions consista en argentification avoit une somme dont convenus. Amélie, consentit le ton tranchant dans lui inspira sentir dans la suite er que dans ce ave d'une énergie en a jamais montré seulement la réputation des contribués. On vit une foule de citoyens à compter les armées, et de l'argent par les renseignements de leurs prises plus favorable matière d'échange encore très-peu excellensimitate pendant cette guerre, s'accoutumèrent

aux expéditions lointaines, et à braver les élémens comme les hommes.

Il se passa, tant à Rome que dans l'Italie, des événemens qu'il ne faut pas laisser tout-à-fait dans l'oubli. Un complot dont l'idée fut inspirée à des esclaves et à des ouvriers, que le desir du pillage ébranla, mit Rome en danger, et fit sentir la nécessité d'une surveillance active sur la populace dans les grandes villes; mais on ne laissa pas non plus cette classe du peuple sans protection. *Claudia*, dame romaine, fut citée en justice et obligée, malgré les sollicitations de ses parens, de comparoître devant les Ediles, pour avoir dit d'un ton méprisant : « Ne chassera-t-on jamais cette populace dont la ville est infectée? Elle fut condamnée à une très-forte amende.

Au triomphe de *Marcellus*, après ses victoires en Sicile, on vit cent quatre éléphans. Comme les Romains ne vouloient ni s'en servir, ni faire la dépense nécessaire pour les nourrir, ils leur firent donner la chasse dans le cirque, après la cérémonie du triomphe. Ainsi, en se divertissant, les soldats s'aguerrirent contre ces animaux qui leur causoient auparavant tant d'épouvante.

A côté du laurier de Mars croît le laurier d'Apollon. Les poètes *Ennius* et

Diverce.

*Noevius* naquirent pour chanter les victoires des *Scipions* : poètes et guerriers ils eurent part tous deux aux exploits qu'ils célébroient. Dans ce temps commença à être pratiqué le divorce. Le flambeau de l'hymen, jusqu'alors scrupuleusement préservé par les Romains du souffle de l'inconstance, s'éteignit, ralluma, et passa d'une main à l'autre. Les cœurs même brûlés d'un feu pur craignirent à l'occasion de l'exemple suivant, de voir porter sur un autre autel la flamme qui éclairoit leur union. Les censeurs trouvant une grande diminution dans la population, crurent qu'elle venoit des mariages mal assortis ils obligèrent tous les citoyens à promettre, par serment, qu'ils ne se marieroient que pour donner des sujets à la république. Leur intention n'étoit pas que les mariages privés de cet avantage, fussent dissous ; mais un citoyen nommé *Carvilius Ruga*, l'interpréta ainsi. Il avoit une femme qu'il aimoit passionnément, dit-on, il la répudia parce qu'elle étoit stérile, et il en épousa une autre. Le premier il donna l'exemple du divorce qui étoit autorisé depuis long-temps, mais auquel les Romains n'avoient jamais eu recours. L'usage en devint plus fréquent, à mesure que les

ANTIQVARIATVS  
 WILLIAMI  
 WILLIAMS  
 WILLIAMS

mœurs se corrompirent. A cette occasion on vit naître les contrats de mariage, pour assurer aux femmes leur bien en cas de divorce.

Il y avoit à Rome un temple d'*Esculape*. Le dieu y fut transporté sous la figure d'un serpent, par des ambassadeurs qui allèrent le chercher à Epidauré. Mais il faut que leur science, s'ils en ont eu une, n'ait pas acquis une grande perfection, puisque la médecine a toujours été peu considérée à Rome. C'étoit la profession des esclaves. Un Grec, nommé *Archate*, vint dans ce même temps professer dans Rome la chirurgie. Il jouit d'abord d'une grande estime, parce qu'il guérissoit; mais sa manière de guérir par de profondes incisions déplut. On le surnomma le *Boucher*, et cette manière empêcha que sa profession ne s'étendît. Cependant, on aura peine à croire qu'il n'y ait pas eu de chirurgiens ou d'hommes dirigés par une méthode acquise dans la cure des plaies, et la réunion des fractures. De grandes armées, comme celles que les Romains tenoient sur pied, pouvoient-elles se passer de ce secours?

L'histoire fait mention d'une armée de huit cent mille hommes, dont deux cent quarante-huit mille fantassins, et

Médecine  
et chirurgie.

Invasion des  
Gaulois.

vingt-six mille six cents cavaliers étoient Romains : elle fut levée contre les Gaulois, qui n'étoient cependant qu'un nombre de cinquante mille hommes d'infanterie, et vingt mille de cavalerie. Leur invasion causa tant d'épouvante, que le livre de la Sybille fut consulté. Les pontifes dirent y avoir lu : « Que les Grecs et les Gaulois prendroient possession de Rome ». On enterra vifs un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise : se flattant que par cette cérémonie l'oracle étoit accompli, on marcha avec confiance à l'ennemi.

Ils s'étoient renforcés de deux cent mille hommes, recrues arrivées de la Gaule avec toute l'ardennature à leur nation. Dans la bataille qui se donna, ils montrèrent beaucoup plus de courage, que d'ordre et de discipline. Embarrassés de leurs habits, la plupart se dépouillèrent, et se présentèrent demi-nuds aux Romains. Ceux-ci furent d'abord effrayés du spectacle d'une multitude de forcenés, se précipitant sur les piques, et contents de recevoir la mort, pourvu qu'ils la donnassent. La rage céda au sang-froid, ainsi qu'à une bonne discipline. Les Gaulois furent battus, dispersés, et pour ainsi dire anéantis. Les Romains les poursuivirent

cavaliers étoient  
 ée contre les  
 pendant qu'au  
 mille hommes  
 le de cavalerie.  
 t d'épouvante,  
 e fut consulté.  
 voir lu : « Que  
 is prendroient  
 ». On enterra  
 que, un Gaulois  
 tant que par  
 étoit accompli,  
 ce à l'ennemi.  
 s de deux cent  
 arrivées de la  
 naturelle à leur  
 qui se donna,  
 p plus de cou-  
 discipline. En-  
 s, la plupart se  
 entèrent demi-  
 eux - ci furent  
 spectacle d'une  
 se précipitant  
 ns de recevoir  
 la donnassent.  
 oid, ainsi qu'à  
 Gaulois furent  
 our ainsi dire  
 s poursuivirent

jusqu'aux limites de l'Italie, et soumirent  
 les peuples dont les Gaulois avoient  
 traversé le pays pour venir jusqu'à eux.  
 Ils crurent par-là s'assurer une barrière :  
 au contraire, ils ne firent que tracer le  
 chemin par lequel les étrangers, mieux  
 conduits, pénétrèrent de nouveau, et  
 firent chanceler leur empire.

La paix avec les Carthaginois attachée  
 à des conditions dures, ne tenoit du  
 côté de ceux-ci, qu'à l'impuissance de  
 la rompre. Ils ne cachotent pas trop leur  
 desir. Tous ceux que le joug romain  
 mécontentoit, trouvoient chez eux des  
 secours plus ou moins directs, plus ou  
 moins secrets, selon les circonstances.  
 Les Romains s'apercevoient bien de ces  
 manœuvres ; mais la fière contenance de  
 leurs rivaux leur en imposoit. Sur la  
 nouvelle parvenue à Carthage que les  
 Romains faisoient de grands préparatifs  
 de guerre, la république députa à Rome  
 dix de ses principaux citoyens. *Hannon*,  
 l'un d'entre eux, admis dans le sénat,  
 eut l'assurance de dire : « Si vous êtes  
 « déterminés à rompre le traité qui  
 « subsiste entre nous, rendez aux Car-  
 « thaginois ce qu'ils possédoient en  
 « Sicile. C'est à ce prix que nous avons  
 « acheté la paix. Entre particuliers,  
 « quand un marché est rompu, un

« homme de bien et d'honneur rend  
 « l'argent, s'il prétend garder la mar-  
 « chandise ». Les sénateurs ne purent  
 se persuader que les hommes qui par-  
 loient avec tant de résolution ne fussent  
 pas prêts à tout événement, c'est pour-  
 quoi ils donnèrent satisfaction.

Cependant le nuage, d'où devoit sortir  
 contre les Romains une terrible tem-  
 pête, grossissoit. *Amilcar*, le négocia-  
 teur de la paix de Sicile, dont les Romains  
 avoient imprudemment aggravé les con-  
 ditions, se souvenoit toujours de cet  
 affront. Il avoit remarqué que les Ro-  
 mains n'étoient redoutables que par la  
 jonction des petites puissances d'Italie,  
 dont ils composoient leurs forces. A leur  
 imitation, il résolut d'étendre les con-  
 quêtes des Carthaginois chez les Espa-  
 gnols, divisés en une infinité de petits  
 états, afin d'obtenir d'eux les mêmes  
 secours que les Romains tiroient des  
 Italiens. Avant de partir pour cette  
 entreprise, dont dépendoit le sort des  
 républiques Carthaginoise et Romaine,  
*Amilcar* offrit à Jupiter un sacrifice  
 solennel. Quand la victime fut près d'être  
 immolée, il prit son fils par la main ;  
 ce fils étoit *Annibal*, alors âgé de neuf  
 ans : « Promettez-moi, lui dit-il, de  
 « conserver une inimitié éternelle pour

S. ANTONIUS

UNIVERSITATIS

« les Romains. Qui, répondit l'enfant,  
« je leur jure une haine immortelle ».  
Il fut fidèle à son serment.

Il apprit de son père l'art de vaincre, de se concilier les nations, et de s'attacher les soldats. *Amilcar* mourut, laissa son fils dépositaire de ses secrets, et lui indiqua de quelle manière il pouvoit réunir beaucoup d'auxiliaires en état d'exécuter ses plans, qui n'avoient point échappé à la pénétration des Romains; la politique leur avoit suggéré de se faire aussi des partisans en Espagne. La diversité d'inclinations causoit des querelles entre les alliés des deux républiques. *Annibal* saisit l'occasion d'une rixe entre les habitans de Sagonte et leurs voisins, pour attaquer cette ville, qu'il vouloit punir de son attachement opiniâtre aux Romains. Ceux-ci n'étant pas dans le moment en état de la secourir, envoyèrent des ambassadeurs au jeune Carthaginois, qui pousoit le siège avec beaucoup de chaleur,

Aussitôt qu'ils furent débarqués, ils lui demandèrent une entrevue. « J'ai  
« bien autre chose à faire, répondit-il,  
« que de donner audience à des ambas-  
« sateurs ». Cependant il les admit en sa présence, et leur dit très-brièvement que les Sagontins étoient les aggresseurs.

« Au reste, si vous avez des plaintes à former contre moi, adressez-vous au sénat de ma république ». Ils y allèrent, selon leurs instructions. Pendant leur voyage, les Sagontins réduits à l'extrémité, brûlèrent leurs plus riches effets, et s'étant renfermés dans leurs maisons, y mirent le feu, et périrent au milieu des flammes, avec leurs femmes et leurs enfans.

Arrivés à Carthage, les ambassadeurs se plainquirent de la hauteur insultante d'*Annibal*, demandèrent que ce jeune imprudent leur fût livré pour être puni à Rome de son insolence, et déclarèrent qu'un refus seroit regardé comme une approbation de la violation des traités, et de la destruction de Sagonte. Il y avoit deux factions à Carthage, la faction *Barcine*, ainsi nommée d'*Amilcar Barca*, père d'*Annibal*, qui en avoit été chef; l'autre, présidée par *Hannon*, inclinait pour donner satisfaction entière aux Romains, c'est-à-dire pour qu'on livrât *Annibal*. La faction *Barcine* s'y opposa, et l'emporta. On fit quelques propositions mitoyennes, mais les ambassadeurs n'en voulurent point entendre. Dans une autre occasion, ils avoient présenté aux Carthaginois un javelot et un caducée à leur choix. Le chef d'ambassade fit un

des plaintes à  
adressez-vous au  
ne ». Ils y allè-  
tions. Pendant  
tins réduits à  
ars plus riches  
nés dans leurs  
, et périrent au  
e leurs femmes

s ambassadeurs  
teur insultante  
t que ce jeune  
pour être puni  
, et déclarèrent  
dé comme une  
on des traités,  
gonte. Il y avoit  
la faction *Bar-*  
*milcar Barca*,  
avoit été chef;  
*annon*, inclinait  
a entière aux  
ur qu'on livrât  
ine s'y opposa,  
lques proposi-  
s ambassadeurs  
ndre. Dans une  
nt présenté aux  
t un caducée à  
bassade fit un

pli à sa robe, et dit en adressant la pa-  
role au sénat : « Ce côté-ci marque la  
« paix, cet autre la guerre : choisissez  
« celui que vous voudrez. Nous ne  
« choisirons pas, dirent les Carthagi-  
« nois, donnez-nous ce qui vous plaira.  
« Prenez donc la guerre, répliqua l'am-  
« bassadeur ». A ces mots, la faction  
*Barcine* crie : *Guerre! guerre!* Ainsi,  
d'un commun accord, on décida que  
des milliers d'hommes s'égorgeroient.

## SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Que ne fait pas oser l'amour de la II<sup>e</sup>. guerre  
gloire? que de périls la confiance dans punique.  
un général ne fait-elle pas affronter aux Ap. D. 2765  
soldats? Des côtes méridionales d'Espa- Av. J. C. 213  
gne, *Annibal* part à la tête de cinquante- Annibal.  
neuf mille hommes, dont cinquante  
mille fantassins, pour aller attaquer la  
république romaine dans le centre de  
son empire. Il avoit pris de sages me-  
sures pour mettre en sûreté les posses-  
sions de Carthage en Espagne. Il laissa  
son frère *Asdrubal*, avec des forces  
capables de faire face à celles des  
Romains, et pour être plus sûr des  
troupes qu'il lui confioit, il fit un  
échange d'Espagnols contre des Afri-

cains. Il transporta quinze mille de ceux-ci en Espagne, et les remplaça en Afrique par un corps de cavalerie espagnole. Il s'informa aussi s'il pouvoit espérer le concours des Gaulois, tant Cisalpins que Transalpins, quand il seroit arrivé dans leur pays; et il apprit avec satisfaction, que la jalousie ou la haine de tous ces peuples contre les Romains étoit grande, et qu'il pouvoit compter sur eux, lorsque sa présence leur donneroit l'assurance de se déclarer. Avec ces espérances, il se met en route au commencement du printemps, passe les Pyrénées sans obstacle, et arrive dans les plaines de Marseille.

Il y étoit attendu par *Scipion*, qui vouloit lui livrer bataille avant que l'ennemi passât les Alpes, mais *Annibal* le trompa par sa célérité. Il étoit déjà sur les bords du Rhône, lorsque le général romain le croyoit à peine dégagé des montagnes. Il passa ce fleuve avec la même promptitude, quoique bordé de barbares qu'il fallut combattre, et hésita s'il iroit attaquer l'armée consulaire, qui n'étoit pas éloignée; mais il céda aux représentations des Gaulois établis en Italie, qui s'étoient déjà déclarés contre les Romains, et qui se voyoient déjà suivis de près. Par un

quinze mille de  
les remplaça en  
e cavalerie espa-  
ssi s'il pouvoit  
es Gaulois, tant  
pins, quand il  
pays; et il apprit  
la jalousie ou la  
uples contre les  
et qu'il pouvoit  
que sa présence  
ce de se déclarer.  
se met en route  
rintemps, passe  
tacle, et arrive  
rseille.

ar *Scipion*, qui  
e avant que l'en-  
, mais *Annibal*  
té. Il étoit déjà  
e, lorsque le gé-  
t à peine dégagé  
a ce fleuve avec  
quoique bordé  
t combattre, et  
l'armée consu-  
loignée; mais il  
ns des Gaulois  
étoient déjà dé-  
ains, et qui se  
e près. Par un

heureux hasard, il trouva vers le con-  
fluent du Rhône et de la Saône, deux  
frères qui se disputoient le royaume.  
*Annibal* aida l'aîné, chassa le second.  
En reconnoissance, le premier le pour-  
vut de vivres, d'habits pour supporter  
le froid qu'il alloit éprouver dans les  
Alpes, et l'escorta en personne, jusqu'au  
pied des montagnes.

Le courage avec lequel ces Numides  
et autres Africains gravirent sur ces  
rochers couverts de glaces, ne sauroit  
être assez admiré. Ils eurent à combattre,  
non-seulement la nature avec toutes ses  
horreurs, des torrens, des précipices,  
des forêts impénétrables, mais encore  
les habitans de ces lieux sauvages. Les  
petits rois du pays, inquiets à la vue  
d'une armée dont ils ignoroient le des-  
sein, s'étoient rassemblés. Ils garnirent  
de troupes les hauteurs d'où ils faisoient  
rouler des pierres. Les Africains avoient  
en même temps à se soutenir contre  
l'ennemi et contre la difficulté des che-  
mins. Le grand désordre fut causé par  
les bêtes de somme chargées de bagage.  
Blessées par les montagnards, elles se  
renversoient sur les soldats, et les en-  
traînoient avec elles dans les précipices.

*Annibal*, toujours bien servi par le  
hasard, arriva à un château où étoit

déposée une grande quantité de vivres et de bestiaux : il s'en empara , et ce rafraîchissement encouragea son armée surmonter les difficultés qui lui restoient à vaincre. Un autre motif d'encouragement fut la vue de l'Italie , qu'*Annibal* montra à ses soldats du haut des montagnes. Il leur marqua à-peu-près où étoit Rome , la récompense de leurs travaux. Ils eurent la consolation , pendant deux jours qu'ils restèrent sur le sommet, de voir revenir la plupart des chevaux qui avoient été abattus dans la route , et qui regagnèrent le camp sur les traces de l'armée.

La descente des Alpes ne fut ni moins pénible, ni moins périlleuse que la montée. A la vérité, ils n'eurent point d'ennemis à combattre, mais des montagnes de neige et de glace, un climat encore plus âpre qu'ils ne l'avoient éprouvé, dont le froid vif et pénétrant faisoit des impressions douloureuses et souvent mortelles sur les corps sensibles des Espagnols et des Africains. Après avoir marché deux jours dans des passages glissants, escarpés et étroits, ils arrivèrent dans un endroit, où ni éléphants, ni chevaux même ne pouvoient passer. En vain ils cherchèrent des détours favorables, il fallut se déterminer à

quantité de vivres  
compara, et ce ra  
agea son armée  
s qui lui restoi  
ouif d'encourage  
lie, qu'Annibal  
u haut des mon  
a à-peu-près  
mpense de leur  
onsolation, per  
restèrent sur le  
ir la plupart de  
é abattus dans  
rent le camp sur

es ne fut ni moins  
euse que la mon  
urent point d'en  
is des montagnes  
un climat enco  
voient éprouvé,  
pénétrant faisoit  
reuses et souvent  
os sensibles des  
ins. Après avoir  
ns des passages  
its, ils arrivèrent  
ni éléphants, ni  
uvoient passer.  
nt des détours  
e déterminer à

percer le rocher. C'est dans cette occa-  
sion, qu'on prétend qu'Annibalse servit  
de vinaigre pour éclater le rocher. On  
l'échauffoit par un grand feu, et on  
jettoit brusquement dessus du vinaigre,  
qui détachoit le bloc par lames. Mais  
où trouva-t-on la quantité de vinaigre  
suffisante, et la qualité corrosive de  
cette liqueur? seroit-elle efficace sur des  
masses de roc? Quoiqu'il en soit, on  
ignore encore le chemin qu'Annibal  
se traça dans les Alpes. Chose merveil-  
leuse! il ne mit pas neuf jours à les  
monter, et six à les descendre. Il arriva  
en Italie cinq mois après avoir été prendre  
les derniers ordres à Carthage. Son armée  
étoit réduite à douze mille Carthaginois,  
huit mille Espagnols d'infanterie, et six  
mille chevaux, nombre qu'il fit graver  
lui-même sur une colonne. Mais elle fut  
bientôt augmentée par les Gaulois-  
Cisalpins qui se joignirent à lui. Ils  
allèrent ensemble mettre le siège devant  
Turin qui fut emportée d'assaut. Le vain-  
queur fit passer au fil de l'épée tous ceux  
qu'on trouva les armes à la main, afin  
d'inspirer de la terreur. En effet, elle  
fut si grande, que tous les peuples  
voisins se soumirent, et fournirent des  
vivres en abondance.

Pendant que l'armée d'Annibal se

refaisoit dans le gras pays des Lyguriens, il fut très - étonné d'apprendre que *Scipion* qu'il avoit laissé aux environs de Marseille, étoit près de lui. Le général romain se voyant prévenu par *Annibal*, avoit sur-le-champ fait embarquer la plus grande partie de son armée, et attendoit au pied des Alpes l'armée carthaginoise qui venoit de les franchir, malgré tous ses efforts. *Scipion* combattit sur les bords du Tésin, fut vaincu, blessé, et auroit été pris sans la bravoure de son fils, nommé depuis *Scipion l'Africain*, qui le sauva. La défaite fut causée en partie par la défection d'un corps de Gaulois qui abandonna l'armée romaine pendant la bataille. Une autre défaite qu'essuya le consul *Simpronius* sur le bord de la Trébia, commença à causer de vives alarmes dans Rome, et mit *Annibal* en état d'avancer et de tenter le passage des Appenins, pour entrer en Etrurie.

Il n'y éprouva pas des difficultés moindres que dans les Alpes. D'abord, un orage terrible, accompagné de pluie qui donnoit dans le visage des soldats, les obligea de s'arrêter. Un vent violent les empêcha de dresser leurs tentes, et les força de regagner la plaine. Comme *Annibal* étoit toujours pressé, il prit

des Lyguriens, apprendre que sé aux environs de lui. Le général ou par *Annibal*, t embarquer la son armée, et pes l'armée car- de les franchir, *Scipion* combattit n, fut vaincu, sans la bravoure depuis *Scipion* uva. La défaite ar la défection qui abandonna dant la bataille, essuya le consul d de la Trébia, e vives alarmes *Annibal* en état le passage des en Etrurie. des difficultés Alpes. D'abord, mpagné de pluie age des soldats, Un vent violent leurs tentes, et plaine. Comme pressé, il prit

le chemin le plus court, qui étoit un marais, jusqu'alors jugé impraticable, sur-tout pour une armée; en effet, la sienne y eut prodigieusement à souffrir. Pendant quatre jours et quatre nuits, elle eut les pieds dans l'eau. La plupart des bêtes de charge moururent dans la boue; elles furent même d'une grande utilité. Sur leurs cadavres, ainsi que sur les balots dont elles étoient chargées, on put du moins prendre quelques heures de sommeil. *Annibal* lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à sortir du marais. Une fluxion très-douloureuse lui fit perdre un œil. Ajoutez les inquiétudes que lui donnoient les Gaulois de son armée peu fidèles, qu'il fut obligé de faire environner par les Numides, de peur qu'ils ne désertassent, et l'on jugera que ce fut avec une grande joie qu'il se vit dans les plaines de l'Etrurie.

Mais un plus grand bonheur pour lui, fut d'avoir en tête *Flaminius*. L'imprudent consul s'engagea dans un vallon étroit près du lac de Trasimène. *Annibal* profita habilement de cette faute, et remporta une victoire complète, *Flaminius* fut tué. Les fuyards portèrent avec la nouvelle l'effroi dans Rome. Le préteur monta à la tribune,

et dit pour toute harangue : « Nous sommes défaits ». Le carnage avoit été grand, mais la consternation fut plus grande encore. On regardoit comme échappé par miracle le peu qui revenoit. Deux mères moururent de joie en revoyant leurs fils. Le jour même que se livra cette sanglante bataille, un tremblement de terre ébranla un grand nombre de villes d'Italie; mais les combattans de part et d'autre ne s'aperçurent point du désordre de la nature, tant la fureur étoit grande entre les deux armées. Dans cette extrémité, le sénat élut dictateur *Fabius Cunctator*, le *Temporiseur*. Sa conduite justifia ce surnom.

Il fit publier une ordonnance par laquelle il enjoignoit aux habitans de la campagne de se retirer avec tous leurs effets en lieu de sureté; ensuite il se mit en marche, non pour attaquer *Annibal*, mais uniquement pour l'embarasser et lui couper les vivres. Il le côtoyoit et le suivoit sur les hauteurs, sans se laisser approcher. Le Carthaginois pilloit, brûloit, ravageoit sous les yeux du général romain, sans pouvoir l'attirer à une action. Cette manière de faire la guerre embarrassoit beaucoup *Annibal*; elle mécontentoit aussi les Romains, qui ne

gue : « Nous  
carnage avoit  
asternation fut  
gardoit comme  
peu qui reve-  
rurent de joie.  
Le jour même  
te bataille, un  
oranla un grand  
; mais les com-  
tre ne s'aperçu-  
e de la nature,  
te entre les deux  
émité, le sénat  
*Cunctator*, le  
uite justifia ce  
onnance par la-  
k. habitans de la  
avec tous leurs  
ensuite il se mit  
aquer *Annibal*,  
embarrasser et  
le côtoyoit et le  
sans se laisser  
ois pilloit, brû-  
eux du général  
tirer à une ac-  
faire la guerre  
*Annibal*; elle  
omains, qui ne

puvoient voir sans douleur ces dévas-  
ons. *Minucius*, un des généraux,  
soit : « Nous avons un chef admirable,  
pour nous mieux conserver, il nous  
eache dans les nues ». On l'accusoit  
bliquement de lâcheté. « Je serois  
bien plus lâche, répondit le dictateur,  
si la crainte de quelques railleries me  
faisoit manquer aux règles du bon sens  
et de la prudence ».

A force de temporiser, il attira *An-  
ibal* dans un défilé, dont il fit occuper  
s avenues. Il croyoit le tenir enfermé ;  
mais le rusé Carthaginois fit attacher aux  
ornes des bœufs de son armée, des  
tits fagots auxquels on mit le feu. Ces  
animaux, dirigés contre les gardiens du  
filé, les épouvantèrent, et *Annibal* se  
gagea. Cette ruse attira de nouvelles  
illeries à *Fabius*, qui ne changea point  
sur cela de conduite. *Minucius*, qui  
oit trouvé moyen de partager le com-  
andement, impatient de ces lenteurs,  
a attaquer *Annibal* dans la plaine, il  
oit être défait, lorsque *Fabius* arriva  
on secours, et le sauva. « Je l'avois  
bien prévu, dit *Annibal*, que ce  
nuage qui se promenoit sur les hau-  
teurs, tomberoit enfin avec fracas. »  
vainqueur ne laissa échapper aucune  
role désagréable pour son collègue.

Celui-ci revenu à son camp, tint à ses soldats ce discours : « J'ai appris, par une fâcheuse expérience, que je ne suis pas né pour commander, et que l'obéissance doit être mon partage. Ainsi, je vais reprendre l'état qui me convient. Allons donc, chers compagnons, offrir nos services au dictateur, et nous remettre sous sa conduite. Qu'il commande seul, puisqu'il est seul capable de servir d'âme à un si grand corps. Je lui donnerai le nom de père, et nous le saluerons comme notre patron. Si nous n'avons pu vaincu *Annibal*, nous avons fait quelque chose de plus grand, nous nous sommes vaincus nous-mêmes. » Il se mit à la tête de son armée, marcha droit au camp du dictateur, qu'il embrassa, le consola, et l'employa comme son égal dans le service.

Les intrigues de la place publique firent perdre le commandement à *Pompeius*; il fut donné à *Terrentius Varron*, homme violent et dénué de talents militaires. On crut pouvoir tempérer sa fougue, en lui donnant pour compagnon *Paul Emile*, homme très-moderne; mais l'imprudencence l'emporta sur la sagesse. *Varron* mit *Paul Emile* dans la nécessité de le soutenir à Cannes, où

CHARLES  
 LAFITTE

UNIVERSITÉ  
 DE PARIS

nau  
 et or  
 la pl  
 ama  
 Var  
 le so  
 e m  
 ette  
 de la  
 eme  
 u co  
 n'a  
 blic  
 nettr  
 oub  
 ourn  
 voit  
 uains  
 ouri  
 avoi  
 efusa  
 inel  
 resse  
 n re  
 omair  
 ni fi  
 chen  
 vanta  
 cipio  
 ccès  
 L'er  
 Ton

naux, attaqua imprudemment *Annibal*, et où il essuya la défaite la plus sanglante, la plus complète que les Romains aient jamais essuyée. *Paul-Emile* y périt. *Varron* regagna Rome avec les débris de son armée. Jamais les Romains ne montrèrent aussi grands que dans cette circonstance. On vit dans la ville de la douleur, mais aucun signe d'abattement. Le sénat entier sortit au-devant du consul, et le remercia « de ce qu'il n'avoit point désespéré de la république ». *Annibal* offrit la paix, et de mettre les prisonniers à rançon. Par double raison politique, et pour ne pas fournir à *Annibal* de l'argent dont il avoit besoin, et pour montrer aux Romains que quand ils ne savoient pas mourir sur le champ de bataille, ils n'avoient rien à espérer de la patrie, on refusa l'un et l'autre. On enrôla les criminels et les esclaves. Les alliés s'empressèrent de fournir leur contingent. On reçut quelques renforts des armées romaines, de Sicile et d'autres endroits. On fit passer promptement des détachemens. Il arriva aussi des nouvelles avantageuses d'Espagne, où les deux *Scipions* continuoient la guerre avec succès.

L'encouragement étoit fortifié par le

répét que le général Carthaginois donna aux Romains. *Maherbal* lui conseilla après la bataille de Cannes, d'aller droit à Rome. Sur son refus, on rapporte que cet officier lui dit : « Vous savez vaincre, *Annibal*, mais vous ne savez pas profiter de votre victoire ». C'est encore un problème de savoir lequel avoit raison, du général ou de l'officier. *Annibal*, affoibli par ses propres victoires, se trouvoit à la tête d'une armée courageuse, mais dénuée de toutes ressources, sans vivres assurés, sans machines nécessaires à un siège. Aucune ville ne s'étoit déclarée pour lui ; et s'il n'enlevoit pas Rome d'emblée, ce qu'il ne pouvoit espérer d'une ville fortifiée et composée d'une population aussi nombreuse que guerrière, il se seroit trouvé exposé à voir son armée affamée, périr de misère. Il crut donc plus sage de prendre des quartiers où il pourroit la rétablir et la recruter. Dans certaines occasions, le parti le plus raisonnable est le pire de tous les partis. Malheureusement, *Annibal* choisit Capoue, ville de délices, où son armée éprouva, par la débauche et la mollesse, plus de perte qu'elle n'en auroit essuyées en campagne par l'inclémence de la saison et l'épée des ennemis.

Après la journée de Cannes, *Annibal* envoya *Hannon*, son frère, à Carthage, annoncer sa victoire. Pour donner une idée de cette victoire signalée, il porta en son camp, ou, selon quelques auteurs, trois boisseaux d'anneaux arrachés des doigts des chevaliers romains trouvés sur le champ de bataille, et les répandit dans la salle du sénat. Mais sa harangue se termina par demander du secours. Il faut quatre mille Numides, disait-il, quarante éléphants et mille talents d'argent. « Des secours, s'écrie *Hannon*, chef de la faction contraire, des secours! *Annibal* nous dit, je suis vainqueur, mais envoyez-moi des troupes, des vivres, de l'argent. Est-ce donc là le langage d'un homme qui a subjugué tant de peuples en Italie? La république romaine, ajoute-t-on, est réduite à la dernière extrémité; mais les Romains donnent-ils quelque marque de désespoir? Font-ils quelques avances pour la paix? Paroissent-ils la désirer? L'avoue, répartit le député, que les Romains, malgré leurs pertes, paroissent n'avoir pas perdu courage. En ce cas, répartit *Hannon*, nous avons la guerre aussi entière que le jour qu'*Annibal* passa en Italie. Nous avons, à la vérité, fait assez

« pour obtenir de Rome une paix avan-  
 « tageuse , et c'est ce que nous pouvons  
 « désirer de plus favorable. Une seule  
 « défaite peut renverser tous nos pro-  
 « jets. Ainsi , je suis d'avis de n'envoyer  
 « aucun secours en Italie. *Annibal* n'en  
 « a pas besoin , s'il a remporté de  
 « grandes victoires ; il n'en mérite pas ,  
 « s'il nous envoie de faux rapports ».

Il semble que la conclusion d'*Hannon* auroit été plus juste , si , après avoir dit que les succès d'*Annibal* ne devoient tendre qu'à une paix avantageuse , après avoir remarqué qu'une seule défaite pouvoit renverser tous ses projets , il avoit été d'avis d'envoyer les plus grands secours en Italie , pour augmenter les forces d'*Annibal* , et lui fournir les moyens d'écraser un ennemi déjà tant de fois vaincu. Mais la passion raisonne-t-elle ? Et le peuple , auquel on demande , n'est-il pas préférablement de l'avis de celui qui exhorte à ne rien donner ? On refusa donc tout , et *Annibal* fut abandonné à lui-même.

Ce n'étoit pas son armée seule qui goûtoit les délices de Capoue. Lui-même , ce guerrier élevé dans l'austérité des camps , qui n'avoit jamais joui de plaisirs délicats , se monroit trop sensible aux charmes d'un repos volup-

CHARLETON

UNIVERSITY

e une paix avan-  
ne nous pouvons  
able. Une seule  
r tous nos pro-  
vis de n'envoyer  
e. *Annibal* n'en  
a remporté de  
n'en mérite pas,  
ux rapports ».  
usion d'*Hannon*  
, après avoir dit  
*Annibal* ne devoient  
antageuse, après  
*seule défaite*  
*ses projets*, il  
er les plus grands  
r augmenter les  
lui fournir les  
ennemi déjà tant  
passion raisonne-  
quel on demande,  
nent de l'avis de  
ien donner ? On  
*Annibal* fut aban-  
armée seule qui  
e Capoue. Lui-  
evé dans l'austé-  
avoit jamais joui  
e montrait trop  
un repos volup-

neux ; ce ne fut qu'avec regret qu'il  
s'en arracha pour aller attaquer Nole,  
où *Marcellus*, général romain, s'étoit  
renfermé avec ses troupes. Il se flattoit  
de s'en mettre bientôt en possession,  
parce qu'il comptoit sur les habitans,  
auxquels il avoit toujours témoigné beau-  
coup d'égards ; entre autres il comptoit  
sur un nommé *Bantius*, l'un des princi-  
paux de la ville. Ce guerrier combattant  
à Cannes pour les Romains, étoit tombé  
percé de coups à côté de *Paul Emile*,  
qu'il avoit défendu jusqu'à l'extinction  
de ses forces. Trouvé sanglant sur le  
champ de bataille, il fut attentivement  
soigné par les ordres d'*Annibal* ; quand  
il sut que ce prisonnier étoit de Nole, il  
le renvoya généreusement dans sa pa-  
trie, après sa guérison. Ce service atta-  
cha aux Carthaginois *Bantius* et sa fa-  
mille, qui étoit une des plus consi-  
dérables de la ville.

*Marcellus* se trouvoit donc au mi-  
lieu de gens très-peu affectionnés.  
Dans ces circonstances, un général  
renfermé dans une ville, contient les  
habitans par la rigueur. Le Romain  
en usa autrement. Un jour que *Ban-*  
*tius* vint lui faire la cour, sans doute  
contre-cœur, *Marcellus* feignant de  
ne pas le connoître, lui demanda son

nom. « Mon nom, répliqua le jeune  
 « guerrier, est *Bantius*. — Quoi, dit  
 « *Marcellus*, seignant un air de sur-  
 « prise, vous êtes le fameux *Bantius*  
 « dont on parle tant à Rome ? Certes  
 « ce n'est pas à vous qu'on doit s'en  
 « prendre si un consul romain est  
 « tombé entre les mains de l'ennemi.  
 « Que de sang ne vous a-t-il pas coûté  
 « pour vouloir lui sauver la vie ? Quel  
 « plaisir pour moi de voir et d'embras-  
 « ser un homme si vaillant, qui fait  
 « tant d'honneur à sa patrie, et auquel  
 « les Dieux réservent peut-être la gloire  
 « d'être le libérateur de Rome ». A ces  
 paroles obligantes, *Marcellus* ajouta  
 des présens. La louange fit taire la re-  
 connoissance. De Carthaginois, *Ban-*  
*tius* redevint tout Romain. Sûr de Nole  
 par son moyen, *Marcellus* ne s'occupa  
 que du soin de résister à *Annibal*, qu'il  
 repoussa avec perte : premier échec du  
 général africain ; mais il fut plus heu-  
 reux devant Casilin, qu'il soumit après  
 un long blocus, et qui fit souffrir aux  
 habitans toutes les horreurs de la fa-  
 mine. Malgré ces extrémités, ils ne par-  
 loient pas de se rendre ; au contraire,  
 la belle saison étant revenue, ils semè-  
 rent des rayes dans leur ville. « Croient-  
 « ils donc, dit *Annibal*, que j'atten-

CASILIN

UNIVERSITY

« drai qu'elles puissent être mangées ». Il aima mieux leur accorder une capitulation avantageuse.

Après les grandes actions du Tésin, de la Trébia, du lac Trasymène et de Cannes, les succès et les revers se partagèrent entre les Carthaginois et les Romains. Ceux-ci perdirent une armée entière contre les Baiens, qui avoient facilité l'entrée d'*Annibal* en Italie. Les Campaniens, fidèles alliés de l'Africain, furent défaits par *Sempronius*. La division se mit dans l'armée d'*Annibal*. Son frère *Asdrubal* fut battu en Espagne par les *Scipions*, et *Hannon*, un de ses généraux, fut défait dans la Pouille. Casilin retomba au pouvoir des Romains, et *Philippe*, roi de Macédoine, appelé par *Annibal*, surpris dans son camp par *Levinus*, prit la fuite; mais le Carthaginois excita dans la Sicile un soulèvement qui obligea Rome d'y faire passer des forces. Elle attira en Espagne le vieux *Syphax*, roi de la partie occidentale de Numidie. Carthage lui opposa le jeune *Massinissa*, fils du roi de la partie orientale. A l'âge de dix-sept ans, il eut la plus grande part à la défaite des deux *Scipions* qui furent tués. Un simple chevalier romain, nommé *Marcus*, rétablit les affaires.

Dans la lettre qui annonçoit sa victoire il eut l'imprudencé de prendre le titre de propréteur que l'armée lui avoit donné. Le sénat le rappela , ne voulant pas que les soldats s'accoutumassent à nommer les généraux.

Les Romains assiégèrent Capoue. On se rappelle les preuves d'attachement qu'elle leur donna après le désastre de Fourches Caudines. Le séjour des Carthaginois avoit bien changé cette ville. Les habitans , persuadés qu'ils avoient tout à craindre du ressentiment de leurs amis délaissés , se défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Ils ne cessoient aussi d'appeler *Annibal* à leur secours. Il y alla. Mais il fut battu. L'embaras de sa situation dans un pays ruiné et sans ressource, lui fait prendre une résolution digne de son grand courage. Il décampe, force ses marches, fait abattre les ponts , brûler les barques derrière lui , et arrive à huit cents pas de Rome. La frayeur fut grande , mais sans découragement. Une armée entière se forma de la réunion des citoyens presque tous vieux soldats , une autre armée qui avoit cotoyé , comme elle avoit pu , les Africains ; arrive par un côté opposé , traverse la ville , et présente à *Annibal* un front imposant. Il avance , se retire,

CARILLON

UNIVERSITY

revient, présente la bataille. Au moment qu'on étoit près d'en venir aux mains, survient un orage qui éloigne les deux armées. Pendant que le général Carthaginois étoit aux portes, il apprit avec un étonnement mêlé de dépit, que le champ sur lequel il campoit, venoit d'être vendu dans une criée publique, aussi cher que s'il n'y avoit pas eu d'ennemis. Par représailles, il fit publier les boutiques qui entouraient la place publique. On ne sait s'il trouva des acheteurs.

*Annibal*, menacé de tous côtés, mais n'étant pas encore réduit à une extrémité assez grande pour être forcé de tenter un coup de désespoir, n'attaqua point Rome. Il n'osa point non plus retourner devant Capoue. Les sénateurs de cette ville résolurent de se rendre aux meilleurs conditions possibles. Mais *Vibius*, chef de la faction carthaginoise, persuadé qu'il n'y avoit point de grâce à attendre des Romains, non seulement renonça au pardon pour lui, mais dissuada les autres d'en demander. Ayant assemblé les principaux Capouans, il leur dit : « La mort est « notre unique ressource. J'ai fait pré-  
« parer chez moi un grand festin. Nous  
« y ferons bonne chère, et termine-

« rons ensuite nos jours par une coupe  
 « de poison. Que ceux qui méprisent  
 « la vie me suivent. Une mort glo-  
 « rieuse nous fera respecter par nos  
 « ennemis , et le perfide *Annibal* sen-  
 « tira le tort qu'il a eu d'abandonner  
 « des alliés si fidèles ». *Vibius* réunit  
 vingt-sept convives avec lesquels il but  
 la fatale coupe. Ils ne furent pas les  
 plus malheureux des Capouans. On ne  
 sait s'ils se rendirent à discrétion , ou  
 bien s'il y eut une capitulation signée  
 entre eux et les Romains , mais en ce  
 cas on l'observa mal , car cinquante-  
 trois des principaux sénateurs furent  
 battus de verges et décapités. Les an-  
 ciens habitans dépouillés de leurs biens  
 et chassés perdirent pour jamais l'es-  
 pérance de revoir leur patrie. On envoya  
 à leur place des affranchis , chargés de  
 cultiver les terres au profit de la répu-  
 blique.

Continance  
 de Scipion.

Dans le temps que cette terrible ven-  
 geance s'exerçoit à Capoue , Rome fai-  
 soit sortir de ses portes , presque sous  
 les yeux d'*Annibal* , dix mille hommes  
 d'infanterie , et mille de cavalerie qu'elle  
 envoyoit en Espagne , où l'on avoit  
 souffert quelques échecs depuis le rap-  
 pel du chevalier *Marcus Scipion* , déjà  
 célèbre pour avoir sauvé la vie à sou

E  
 urs par une coupe  
 ax qui méprisent  
 Une mort glo-  
 respecter par nos  
 ide *Annibal* sen-  
 eu d'abandonner  
 ». *Vibius* réuni  
 ec lesquels il but  
 e furent pas les  
 Capouans. On ne  
 à discrétion, ou  
 pitulation signée  
 rains, mais en ce  
 car cinquante-  
 sénateurs furent  
 écapités. Les an-  
 lés de leurs biens  
 our jamais l'es-  
 patric. On envoya  
 chis, chargés de  
 profit de la répu-

cette terrible ven-  
 poue, Rome fai-  
 és, presque sous  
 ix mille hommes  
 e cavalerie qu'elle  
 , où l'on avoit  
 cs depuis le rap-  
 us. *Scipion*, déjà  
 vé la vie à sou

père dans une bataille, commandoit  
 cette armée, qui lui fut confiée par un  
 suffrage unanime, quoiqu'il n'eût que  
 vingt-quatre ans. Son premier exploit  
 fut la prise de Carthagène; le second,  
 fut une victoire mémorable qu'il rem-  
 porta sur lui-même. Ses soldats lui amè-  
 nèrent une prisonnière de la plus grande  
 beauté. Il se sentit ému, mais la sagesse  
 reprima ce mouvement. Par ses infor-  
 mations il apprit qu'elle étoit fiancée à  
 un prince celtibérien. Il fit venir les pa-  
 rens ainsi que l'époux futur, et la remit  
 entre leurs mains. Ils le prièrent d'ac-  
 cepter une somme d'argent, en forme  
 de rançon. Il la reçut, et la remit comme  
 une augmentation de dot. Ce généreux  
 procédé charma les Espagnols, et gagna  
 beaucoup de partisans aux Romains.

Ils venoient de mettre à la tête de  
 leur armée, contre *Annibal*, le fameux  
*Marcellus*, conquérant de la Sicile,  
 nommé l'*Epée de Rome*, comme l'*Fa-  
 bius* en étoit le *Bouclier*. Il perdit une  
 bataille; mais pendant que le Cartha-  
 ginois comptoit jouir de sa victoire, le  
 Romain se présenta de nouveau, en  
 état de se battre contre les Carthagi-  
 nois. « Quel homme étrange est ce *Mar-  
 cellus*, s'écrie *Annibal*, vainqueur ou  
 vaincu, il est toujours prêt à combattre ».

*Marcellus* eut cette fois sa revanche, mais elle lui coûta cher. Ces deux généraux passèrent ensuite quelque temps à s'observer d'assez près, pour qu'il y eût entre leurs troupes de vives escarmouches.

*Marcellus* croyoit ne pouvoir prendre trop de précautions contre un adversaire si rusé. Il vouloit tout voir par lui-même. Ces soins dont un général doit le plus souvent se reposer sur des subalternes reconnus capables, lui coûtèrent la vie. Il tomba dans une embuscade, et il y périt. *Annibal* averti, se rendit à l'endroit où étoit le corps de son rival. Ce spectacle le toucha. Il ne put s'empêcher de montrer un sentiment de pitié à la vue de ce grand homme qui méritoit de perdre la vie dans une circonstance plus glorieuse. Son premier soin fut de prendre l'anneau que *Marcellus* portoit au doigt, et qui lui servoit de cachet, dans l'intention d'en tirer quelque avantage. Ayant ensuite admiré l'air grand et noble du consul étendu à ses pieds, il ordonna que le corps fût enveloppé d'une riche étoffe, placé sur un bûcher, et réduit en cendres. Il les fit rassembler, les renferma dans une urne d'argent, au-dessus de laquelle il plaça une cou-

MARCELLUS  
ANNIBAL

ronne d'or et une de laurier, et envoya au jeune *Marcellus*, son fils, ces tristes restes d'un père si estimable. Tel fut *Annibal* que les Romains ont traité de brigand, et qu'ils ont poursuivi jusqu'à la mort.

Il attendoit alors un secours qu'*Asdrubal*, son frère, échappé à la poursuite de *Scipion*, lui amenoit d'Espagne. Déjà il avoit passé les Pyrénées et les Alpes, lorsque le consul *Néron*, averti par une lettre qu'il surprit, que le général Carthaginois étoit en pleine marche pour joindre son frère, tire un fort détachement de son armée opposée à *Annibal*, arrive auprès de son collègue, placé sur la route. Les deux corps réunis attaquent *Asdrubal*, qui ne s'y attendoit pas, défont son armée sur les bords du Métaure, et cinquante mille Africains restèrent avec leur général sur le champ de bataille. Sans s'arrêter *Néron* retourne à son poste, et apprend le premier à *Annibal* la défaite de son frère, en faisant jeter sa tête dans son camp. Manière barbare d'annoncer la mort d'un frère, fût-ce à un ennemi. Ce spectacle causa aux Carthaginois une tristesse mortelle. Moins sensible cependant à son malheur qu'à celui de sa patrie, il s'écria : « O Car-

thage ! malheureuse Carthage, je succombe sous le poids de tes maux ».

A la vérité, les Romains prenoient par-tout la supériorité ; *Scipion* ne voyoit plus d'ennemis en Espagne ; *Massinissa* même s'étoit tourné du côté des Romains, gagné par les bons procédés de leur général à l'égard d'un de ses parens prisonnier, qu'il lui renvoya sans rançon, et même chargé de présents. La réconciliation fut si sincère, qu'il suggéra à *Scipion* l'idée de porter la guerre en Afrique, et qu'il lui montra les moyens d'y réussir. Le Romain y fit un voyage, appelé par *Syphax*, qui vouloit se donner l'honneur de faire la paix entre les deux républiques. Il aboucha pour cela le général romain avec un général carthaginois, nommé *Asdrubal*, et les admit tous deux à son table ; mais il ne réussit point dans son projet. Il arriva seulement qu'il se laissa lui-même séduire en faveur des Carthaginois par cet *Asdrubal*, qui lui donna la belle *Sophonisbe*, sa fille, en mariage, quoiqu'il l'eût auparavant promise à *Massinissa*. *Scipion* retourna en Espagne, d'où il fut bientôt rappelé pour être élu consul à Rome, et pour être renvoyé en Sicile, d'où devoient partir les grands corps contre Carthage.

BIBLIOTHÈQUE  
MUSEUM  
BRITANNICUM

BIBLIOTHÈQUE  
MUSEUM  
BRITANNICUM

Carthage, je succ  
tes maux ».  
bains prenoient  
té ; *Scipion* ne  
s en Espagne ;  
it tourné du côté  
ar les bons pro-  
l'égard d'un de  
qu'il lui renvoya  
e chargé de pré-  
fut si sincère,  
l'idée de porter  
et qu'il lui montra  
e. Le Romain y fit  
ar *Syphax*, qui  
onneur de faire la  
républiques. Il  
général romain  
aginois, nommé  
ait tous deux à sa  
sit point dans son  
ment qu'il se laissa  
faveur des Cartha  
*Al*, qui lui donna  
sa fille, en ma-  
auparavant pro-  
*Scipion* retourna en  
t bientôt rappela  
à Rome, et pour  
e, d'où devoient  
s contre Carthage

On songea enfin dans cette ville à ne pas laisser écraser *Annibal*. *Magon*, son frère, eut ordre de lui porter des secours. Il débarqua en Italie, à la tête de dix-huit mille fantassins et de deux mille chevaux, avec une bonne somme d'argent pour faire des recrues. En même temps, *Lelius*, ami de *Scipion*, envoyé par lui, abordoit en Afrique avec un corps choisi. Il y trouva *Massinissa*, qui lui donna de nouvelles instructions, et l'engagea à retourner promptement vers *Scipion*, pour revenir ensemble contre Carthage, qu'ils trouveroient dénuée de troupes et de vivres. *Lelius* alla porter ce conseil à *Scipion*, qui l'adopta, monta avec son armée les vaisseaux qu'il tenoit prêts, et cingla vers l'Afrique.

Arriver, combattre, vaincre, charger *Syphax* de chaînes, faire *Sophonisbe*, son épouse, prisonnière, fut pour *Scipion* l'ouvrage de quelques mois. Les fers furent présentés à la belle captive, par *Massinissa*, amant outragé. Il entre le premier dans le palais, triomphant d'avance de la douleur qu'il alloit lui causer. Elle se prosterne à ses pieds. Il la regarde, le roche expire sur ses lèvres, et il n'ouvre la bouche que pour lui promettre

ce qu'elle demandoit avec instance, de n'être pas livrée aux Romains.

Mais il promettoit plus qu'il ne pouvoit accbrder. Lui-même se trouvoit à la merci des Romains; il étoit dans leur camp, et attendoit de ces républicains le rétablissement dans son royaume, d'où *Syphax* l'avoit chassé. Les sentimens de *Sophonisbe* à l'égard de Rome étoient connus; *Syphax*, fait prisonnier quelques jours avant elle, avoit avoué que sans elle, sans ses discours séduisans, il seroit resté fidèle à la république. Comment donc espérer de pouvoir soustraire à la vengeance romaine une ennemie si dangereuse? L'amour trouva un expédient: *Massinissa* donna la main à *Sophonisbe*, persuadé que *Scipion* ne prétendrait plus conserver aucun droit sur une princesse devenue sa femme.

Mais un Romain, un Romain enduré par la politique, est inflexible comme elle. *Scipion* laissa le Numide s'enivrer de son amour: heureux pour lors et par la tendresse d'une femme qu'il adoroit, et par la conquête de son royaume, dont il triomphoit sous les yeux de son épouse, il revint avec elle présenter ses trophées à *Scipion*. Le général romain se laissa aborder d'un ar

BIBLIOTHEQUE  
MUSEUM  
UNIVERSITATIS  
CAMBRIGIÆ

UNIVERSITY  
LIBRARY

avec instance, de  
 Romains.  
 plus qu'il ne pou-  
 ne se trouvoit à la  
 l'étoit dans leur  
 ces républicains  
 s son royaume,  
 lassé. Les senti-  
 l'égard de Rome  
*hax*, fait prison-  
 vant elle, avoit  
 sans ses discours  
 resté fidèle à la  
 donc espérer de  
 la vengeance ro-  
 si dangereuse ?  
 pédient : *Massi-*  
*Sophonisbe*, per-  
 prétendrait plus  
 it sur une prin-  
 me.  
 n Romain endure  
 inflexible comme  
 Numide s'enivrer  
 reux pour lors et  
 une femme qu'il  
 conquête de son  
 omphoit sous le  
 il revint avec elle  
 s à *Scipion*. Le ge-  
 aborder d'un ar-

froid et altier qui ne présageoit pas des  
 suites agréables aux deux époux. Après  
 cette courte entrevue, il eut avec le  
 prince un entretien particulier, dans  
 lequel il commença à le féliciter de  
 ses exploits vraiment héroïques ; en-  
 suite il lui fit quelques reproches sur  
 son mariage, et l'exhorta à ne pas devenir  
 l'esclave d'une femme après avoir con-  
 quis un vaste royaume. Il le fit souvenir  
 en même temps que les dépouilles de  
 l'ennemi et les captifs appartenoient  
 aux Romains, et finit son discours par  
 ces mots : « Je sens combien est grand  
 le sacrifice que j'exige de vous ;  
 mais, *Massinissa*, revenez à vous-  
 même. Jusqu'ici votre foiblesse mé-  
 rite d'être regardée d'un œil de  
 pitié, mais elle pourroit devenir im-  
 pardonnable, et vous préparer un  
 long sujet de repentir ».

N'y avoit-il donc aucun moyen d'ar-  
 racher son épouse à la barbarie des  
 Romains ? Ne pouvoit-il, en se sépa-  
 rant de cette femme, en promettant  
 de ne jamais la rappeler, lui assurer  
 la liberté et la vie ? *Massinissa* con-  
 noissoit apparemment la froide et inal-  
 térable fermeté du Romain dans ses  
 cruelles résolutions, puisqu'il prit sans  
 balancer le parti le plus désespéré. Il

rentre dans la tente de *Sophonisbe*.  
 « Recevez, lui dit-il, le dernier té-  
 « moignage de mon affection et de ma  
 « fidélité; il n'est pas en mon pouvoir  
 « de vous garantir de l'esclavage dont  
 « vous êtes menacée, par aucun autre  
 « moyen que par la mort. Rappelez-  
 « vous de qui vous êtes fille, et quel  
 « époux vous avez, et ne craignez point  
 « de descendre au tombeau; *Massi-*  
 « *nissa* vous y suivra bientôt ». Il sort,  
 fondant en larmes. Aussitôt se présente  
 une esclave avec une coupe de poison.  
 L'infortunée *Sophonisbe* prend  
 la coupe. Sa nourrice pleuroit; elle  
 reproche de déshonorer sa mort par ses  
 larmes; et s'adressant à l'esclave, elle  
 lui dit : « Que mon époux sache que je  
 « meure contente, puisque je meure  
 « par ses ordres : assurez-le que c'est  
 « contre mon inclination que j'ai con-  
 « tracté un premier engagement avec  
 « un autre; mon cœur n'a jamais été  
 « qu'à lui. Quant à mon corps, je  
 « l'abandonne volontiers à la fureur des  
 « Romains ». Il y a peu de morts aussi  
 héroïques. Ni plaintes, ni reproches,  
 ni regrets. On mépriseroit *Massinissa*,  
 si on croyoit qu'il fût consolé par une  
 chaise curule, une robe magnifique,  
 une tunique brodée de branches de

MARTIN  
GUILLETON

MARTIN  
GUILLETON

e *Sophonisbe* palmier, et une couronne d'or. Mais un  
 le dernier téméraire ambitieux pensera qu'il trouva quel-  
 éction et de ma qu'adoucissement à sa douleur dans le  
 en mon pouvoir titre de roi, et dans l'espérance d'être  
 l'esclavage dont bientôt, en récompense de son sacri-  
 par aucun autre fice, monarque de toute la Numidie.  
 mort. Rappelez-  
 es fille, et que *Sophonisbe* fut heureuse de ne pas  
 e craignez point voir le triomphe des Romains, qu'elle  
 nbeau; *Massinissa* détestoit, et le désastre de sa chère  
 entôt ». Il sort patrie. *Annibal* étoit retiré dans un  
 sitôt se présente coin de l'Italie, entouré d'armées ro-  
 oupe de poison maines, qu'il tenoit éloignées, comme  
*Sophonisbe* prend un lion fatigué repousse encore de sa  
 leuroit; elle cave le classeur téméraire. Il y sut  
 r sa mort par ses que *Magon*, son frère, tâchant de le  
 à l'esclave, elle rejoindre, avoit été battu et blessé,  
 eux sache que je et qu'il retournoit en Afrique avec les dé-  
 nisque je meure bris de son armée. Lui-même y fut rap-  
 irez-le que c'est pelé, et partit. En s'éloignant il tour-  
 ion que j'ai con noit avec regret ses regards vers ce  
 ngagement avec pays, le théâtre de ses triomphes. La  
 r n'a jamais été douleur de quitter cette contrée lui ar-  
 mon corps, je racha des imprécations; ce sentiment  
 ers à la fureur de l'avoit déjà porté à une cruauté que  
 u de morts aus empire des circonstances ne peut faire  
 , ni reproches excuser. Quelques Italiens de son armée  
 roit *Massinissa* refusoient d'abandonner leurs foyers et  
 consolé par une de le suivre, de peur que leur exemple  
 be magnifique devint contagieux; au lieu de les ren-  
 de branches de voyer ignominieusement, il les fit tous  
 enfermer dans un temple, et massacrer.

Sous ces auspices funèbres , il arriva à Carthage , qu'il avoit quittée à l'âge de neuf ans , et qu'il avoit peu revue depuis trente-trois. Intrigues de famille, factions du sénat, brigues et tumulte de place publique, tout étoit nouveau pour lui. La guerre d'ailleurs se faisoit sans ménagement pour les Romains , et accompagnée de toutes ses horreurs ; pillage , meurtre , incendie , et toujours avec désavantage du côté des Carthaginois. A la vérité , *Annibal* ramenoit des troupes , et il étoit à leur tête , mais elles étoient épuisées et réduites à un petit nombre. Au contraire , *Scipion* recevoit des renforts , et il les commandoit. Entre des généraux qui s'estimoient il s'établit des égards , dont le résultat fut une conférence demandée par *Annibal* , malgré la défense de la populace de la ville , qui s'y opposoit.

Entre les deux camps , situés dans la plaine de Zama , s'avancent *Annibal* et *Scipion*. Ils quittent leur escorte et s'approchent. Ils ne s'étoient jamais vus , mais ils se connoissoient. *Annibal* regarda avec quelque surprise *Scipion*. Le Romain étoit à la fleur de l'âge : ses traits réguliers et beaux étoient encore relevés par une taille majestueuse , et par un air plein de douceur. Il avoit un

MILLETON

MILLETON

èbres, il arriva  
 quittée à l'âge de  
 peu revue de  
 ues de famille,  
 ques et tumulte  
 t étoit nouveau  
 lleurs se faisoit  
 les Romains, et  
 s ses horreurs;  
 die, et toujours  
 ôté des Cartha-  
*Annibal* ramenoit  
 à leur tête, mais  
 t réduites à un  
 traire, *Scipion*  
 il les comman-  
 aux qui s'esti-  
 gards, dont le  
 ence demandée  
 a défense de la  
 ni s'y opposoit.  
 , situés dans la  
 cent *Annibal* et  
 r escorte et s'ap-  
 ent jamais vus,  
 nt. *Annibal* re-  
 rprise *Scipion*.  
 ur de l'âge : ses  
 étoient encore  
 majestueuse, et  
 eur. Il avoit un

habillement propre, mais simple, tel  
 qu'il convient à un soldat. Ils gardèrent  
 quelque temps le silence; *Annibal* le  
 compt le premier. A la fin de son dis-  
 cours, qu'il entremêla de réflexions  
 sur les vicissitudes de la fortune, et  
 de louanges pour *Scipion*, il proposa  
 de céder aux Romains l'Espagne, la  
 Sardaigne, la Sicile, et toutes les îles  
 situées entre l'Italie et l'Afrique. « Vous  
 ne nous offrez, répondit le jeune  
 général, que ce que nous possédons  
 déjà. Si ces propositions s'étoient  
 faites avant mon départ d'Italie, on  
 auroit pu les écouter; mais nous  
 avons maintenant bien d'autres pré-  
 tentions ». Il les déduisit, et finit  
 par ces mots : « Si elles vous plaisent,  
 le sénat et le peuple Romain ne refu-  
 seront pas de traiter avec Carthage;  
 sinon, décidons la querelle par les  
 armes ». Le défi fut accepté, et dès  
 le lendemain la querelle fut vidée.

La bataille de Zama qui décida entre  
 les deux républiques de l'empire du  
 monde, coûta quarante mille hommes  
 aux Carthaginois vaincus, et ne finit pas  
 sans une grande perte pour les vain-  
 queurs. Il fut un moment où les com-  
 battans ne pouvoient pas s'approcher,  
 cause du sang qui rendoit le terrain

glissant, et d'une espèce de rempart que des monceaux de morts mettoient entre eux. Le corps commandé par *Annibal*, tous vétérans couverts de lauriers cueillis en Italie, fit la plus opiniâtre résistance. Il ne céda que lorsqu'il eut été enfoncé de tous côtés par l'armée romaine qui se réunit toute entière contre lui. *Annibal* échappa lui dixième : faible escorte, qui fut la nuit suivante réduite à un seul homme.

Ap. D. 2803

Av. J. C. 195

Le sénat de Carthage, quand il consulta son asile, le rappela pour délibérer sur le sort de la république. Il décida d'abord qu'il falloit faire la paix ; et quand *Scipion* eut dicté ses conditions quelque dures qu'elles fussent, *Annibal* décida encore qu'il falloit les accepter. On traita sur ce plan. Il y eut une suspension d'armes, jusqu'à ce que le sénat romain eût accordé sa ratification. Un *Asdrubal* de la faction contraire à *Annibal*, chef de l'ambassade envoyé à Rome, porta la parole, rejeta tout le blâme de la guerre sur la famille d'*Amilcar*, peignit le triste état où elle avoit réduit Carthage, et s'engagea par serment au nom de la république à observer fidèlement les conditions de la paix qui seroit accordée. « Mais, » dit un sénateur, quels dieux rende-

ce de rempar  
morts mettoien  
commandé par  
ns couverts de  
alie, fit la plu  
ne céda que lors  
e tous côtés par  
se réunit tout  
nibal échappa  
orte, qui fut le  
un seul homme  
e, quand il com  
la pour délibère  
blique. Il décida  
aire la paix; e  
té ses conditions  
fussent, *Anniba*  
loit les accepter  
Il y eut une sus  
qu'à ce que le sé  
lé sa ratification  
ction contraire  
mbassade envoye  
role, rejeta tou  
e sur la famille  
e triste état o  
age, et s'engage  
le la république  
les conditions d  
ordée. « Mais, h  
s dieux rende

vous garans de la sincérité de vos sermens? Les dieux, répondit le Carthaginois, ces mêmes dieux qui ont puni si sévèrement nos parjures ». Cette réponse qui disoit tant de choses en peu de mots, fut généralement applaudie. Le sénat n'ajouta rien à ce qui avoit été prescrit par *Scipion*; et en effet, à moins d'être détruite, une ville souveraine ne pouvoit guères être traitée plus sévèrement. On lui permit à la vérité de garder ses lois, les villes et les provinces qui étoient restées en Afrique; mais les Romains retinrent l'Espagne, et toutes les îles de la Méditerranée. Ils agrandirent, aux dépens de Carthage, le royaume de *Massinissa*, interdirent à la république vaincue tout droit de faire la guerre ou la paix avec ses voisins ou d'autres, sans la permission des vainqueurs. Il fallut donner comptant une grosse somme d'argent, s'engager à des paiemens encore plus considérables à des termes déterminés, rendre les prisonniers qu'on avoit faits, livrer les voleurs, laisser choisir parmi les principaux de la ville, cent otages qui étoient envoyés à Rome, abandonner tous les éléphans domptés, et promettre d'en plus former d'autres pour la

guerre. Enfin, ce qui coûta le plus aux Carthaginois, il fallut remettre tous leurs vaisseaux entre les mains de *Scipion*. Il les fit brûler à leur vue, au nombre de cinq cents, et ne leur laissa que dix galères à trois rangs de rames pour se défendre contre les corsaires.

La joie que le peuple romain ressentit des victoires de *Scipion* approcha de l'ivresse. Il n'y eut pas d'honneurs et même d'autorité qu'il ne voulût décerner au vainqueur, jusqu'à la dignité de dictateur perpétuel. Il se contenta du surnom d'*Africain*, sous lequel en effet sa gloire a passé de siècle en siècle. Son triomphe surpassa tout ce qui avoit été vu jusqu'alors en ce genre. Il apporta d'Afrique un butin immense, et remplit au trésor de la république vingt millions de livres pesant en argent. Cependant les Romains, dans toutes les guerres qu'ils eurent pendant la vie de ce grand homme, négligèrent ses services. De lui-même il s'engagea dans celle contre *Antiochus*, où son frère commandoit, en qualité de son lieutenant, pour l'aider de sa personne et de ses conseils. Les exploits du cadet lui valurent le titre d'*Asiatique*. On voit aussi paroître l'*Africain* dans une ambassade en Syrie. Il y trouva *Annibal* fuyant de royaume

Scipion.  
Caton.

CHARLETON  
UNIVERSITY

en royaume, et toujours poursuivi par les Romains. Ce fut là que ce proscrit fit une réponse si ingénieuse et si flatteuse. Dans le cours d'une conversation, *Scipion* lui demanda quels étoient à son avis les plus grands généraux qui eussent existé, et leur rang. « Le premier, dit *Annibal*, est *Alexandre*, le second *Pyrrhus*, le troisième moi. Et si vous m'aviez vaincu, répartit vivement *Scipion*, quel rang prendriez-vous? le premier, répondit le Carthaginois. »

Il semble que le peuple romain vit avec plaisir les *Scipions* couverts de gloire, persécutés par les envieux, et en butte à la maligne causticité de *Caton* le censeur, qui dirigeoit toutes les machinations employées par la jalousie, contr'eux. *Caton* avoit un caractère vraiment fait pour une république. Il se distingua d'abord dans la guerre d'Espagne, dont il eut la conduite. Ses troupes connoissoient peu la discipline, il les y forma plus encore par son exemple que par ses paroles. Habillé de la manière la plus simple; le premier aux travaux, le dernier à les quitter; frugal, impassible pour ainsi dire, il s'exposoit sans ménagement aux injures de l'air, et supportoit patiemment les

plus grandes fatigues, il étoit d'une bravoure à toute épreuve, et savoit la faire remarquer à propos. Ces qualités lui assurèrent de glorieux succès. Il donna à chacun de ses soldats une livre d'argent prélevée sur le butin fait à l'ennemi. Quelques officiers lui marquèrent leur surprise d'une pareille libéralité : « Il vaut mieux, répondit-il, que beaucoup de soldats romains reviennent chez eux avec de l'argent, que s'il en revenoit un petit nombre avec de l'or ». Voulant faire entendre par-là qu'ayant un trésor visible à défendre, ils resteroient en troupe, au lieu que pouvant cacher leur richesse sous un petit volume, ils pourroient être tentés de se séparer pour aller le mettre en sûreté dans leur famille. Quant à lui, il ne réserva aucune partie du butin. Il revint à Rome investi par le suffrage de ses soldats d'une réputation de popularité, qu'il soutint par une vie retirée et sévère. Il ne briguoit point d'emplois, se monroit disposé à servir la patrie dans les derniers postes du gouvernement et de la milice.

Orateur piquant et malin, *Caton* fixoit l'attention de la multitude par des traits acérés contre le luxe, la richesse, la distinction des rangs, ce qui plaît

toujours au peuple. Avec toutes les apparences de la modestie, il étoit dévoré de l'ambition de dominer. Il la satisfaisoit en prenant une espèce d'empire sur la multitude. La frugalité de ce Romain étoit peut-être l'effet de l'avarice; car on lui entendit dire plus d'une fois : « Qu'un homme ne méritoit d'être estimé qu'après avoir doublé son capital ». Il loua toujours la continence en public; mais ces éloges n'empêchoient pas qu'il ne fût très-familier dans sa maison avec une belle esclave. Pour se venger de son fils et de sa belle-fille dont il se plaignoit, il se maria une seconde fois, quoique déjà vieux, et quand son fils lui en demanda la raison, il lui fit cette réponse à double entente : « Je suis si content de vous, que je voudrois avoir d'autres fils qui vous ressemblassent. » Comme ses vertus étoient connues du public, et que ses mauvaises qualités en étoient ignorées, il fut toujours extrêmement considéré de la multitude; de sorte qu'ayant été cité jusqu'à quarante-quatre fois en jugement devant le peuple, il fut toujours renvoyé absous. Mais tant d'accusations marquent toujours un homme incommode et factieux, dont les gens tranquilles auroient voulu être débarrassés.

Il s'attacha aux *Scipions* comme un insecte s'attache à l'animal qu'il tourmente. A son instigation, deux tribuns du peuple, nommés l'un et l'autre *Pétilius*, accusèrent l'Africain de négligence dans la guerre d'*Antiochus*, où il ne commandoit cependant qu'en second sous son frère, de s'y être livré trop au plaisir, d'avoir permis le pillage à ses troupes, et d'avoir reçu de l'argent de ce prince pour lui faire accorder une paix avantageuse. Le hasard voulut que le jour auquel devoit être jugé ce procès, étoit celui de la fameuse bataille de Zama. *Scipion* avoit porté ses livres de compte avec lui; il ne fit que les montrer au peuple, et les déchira en disant : « C'est  
« aujourd'hui qu'*Annibal* fut vaincu et  
« Carthage subjuguée; ne le perdons  
« pas à de vaines déclamations : les  
« Dieux nous attendent au Capitole,  
« suivez-moi, Romains, et portons-y  
« tous ensemble l'hommage de nos  
« vœux et de nos actions de grâces ».  
Tout le peuple suivit, et laissa les accusateurs déconcertés.

Mais ils ne perdirent pas courage, ils revinrent à la charge, et citèrent *Scipion* de nouveau : il crut devoir céder à l'orage, et se retira dans une maison de campagne. Comme on voulut le faire

ons comme un  
nal qu'il tour-  
, deux tribuns  
et l'autre *Péti-*  
a de négligence  
*hus*, où il ne  
qu'en second  
e livré trop au  
e pillage à ses  
de l'argent de  
accorder une  
rd voulut que  
jugé ce procès,  
taille de Zama.  
res de compte  
es montrer au  
disant : « C'est  
al fut vaincu et  
ne le perdons  
amations : les  
au Capitole,  
et portons-y  
image de nos  
s de grâces ».   
et laissa les  
as courage, ils  
tèrent *Scipion*  
avoir céder à  
une maison de  
oulut le faire

condamner par défaut, *Scipion l'asiati-*  
que comparut, et déclara que son frère  
étoit malade. On ne vouloit pas l'en  
croire. *Tiberius Gracchus* quoiqu'en-  
nemi de la famille des *Scipions* prit la  
parole : « Pourquoi, dit-il, ne pas croire  
à *Scipion l'asiatique* au sujet de la ma-  
ladie de son frère? Si *Scipion* étoit à  
Rome, j'empêcherois qu'on le citât.  
Quoi, le vainqueur de Carthage com-  
paroitroit au pied de notre tribunal  
pour être le jouet d'une populace in-  
solente? A-t-il défait *Annibal* et *An-*  
*tiochus* pour devenir la victime des  
deux *Pétilius*? Aurons-nous le cou-  
rage de triompher d'un homme qui a  
mérité et obtenu de si beaux triom-  
phes? qu'au moins sa vieillesse trouve  
asile dans le port où il s'est retiré ».  
Il n'en jouit pas long-temps. *Scipion*  
mourut dans sa maison de campagne à  
l'âge de quarante-huit ans. Indigné de  
la lâcheté du sénat, de l'injustice du  
peuple, et de l'ingratitude de l'un et de  
l'autre, il recommanda à sa femme,  
elle du grand *Paulus Emilius*, de ne  
pas faire porter ses cendres à Rome.  
Elle lui érigea à sa campagne un mau-  
solée, et y plaça sa statue avec celle  
du poète *Ennius*, qui l'avoit accom-  
pagné dans sa retraite. Sans doute ;

*Scipion* avoit été précédé au tombeau par *Térence*, qui fut aussi un de ses amis.

L'acte d'accusation interrompu contre *Scipion* l'africain, fut repris contre *Scipion* l'asiatique, et contre trois de ses officiers, *Aulus*, *Hostilius* et *Furius*. Le préteur déclara qu'ils étoient coupables pour avoir reçu d'*Antiochus*, *Scipion*, six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent ; *Aulus Hostilius*, vingt livres d'or et quatre cent trois livres d'argent et *Furius* cent cinquante livres d'or et deux cents livres d'argent : le tout pesant en lingots et en barres. Pour cela ils furent condamnés chacun à une très-forte amende. Les officiers se soumirent et donnèrent sur-le-champ caution. Le général refusa d'acquiescer à la sentence, par la raison qu'ayant rendu compte de tout l'argent qu'il avoit apporté d'Asie, il en étoit déchargé. Le préteur ordonna qu'il fût conduit en prison. On saisit en même temps tous ses biens. Il ne s'en trouva pas assez pour l'amende, et on n'y découvrit rien qui parut être acquis de dépouilles de l'Asie. Il auroit trouvé plus de caution qu'il ne lui en falloit. Tous ses amis se présentèrent, mais il les remercia de leur bonne volonté.

CARLETON

UNIVERSITY

é au tombeau par  
 un de ses amis  
 interrompu  
 in, fut repris  
 que, et contre  
*ulus, Hostiliu*  
 r déclara qu'il  
 avoir reçu d'*An*  
 mille livres d'*o*  
 ings livres d'*ar*  
*us*, vingt livre  
 livres d'argent  
 te livres d'or e  
 ent : le tout pe  
 arres. Pour cela  
 chacun à un  
 s officiers se sou  
 r-le-champ cau  
 sa d'acquiescer  
 raison qu'ayan  
 ut l'argent qu'  
 il en étoit dé  
 rdonna qu'il fû  
 saisit en même  
 Il ne s'en trou  
 de, et on n'y de  
 t être acquis de  
 Il auroit trou  
 ne lui en fallo  
 ésentèrent, ma  
 r bonne volonté

Ainsi ses biens restèrent confisqués, et il fut réduit à l'indigence. Ses amis et ses parens s'empressèrent encore à lui offrir des présens, et s'il avoit voulu se prêter à leur générosité, il auroit été plus riche qu'avant la confiscation. Mais il eut le courage de ne point craindre la pauvreté, et il n'accepta que le simple nécessaire. Rome rendit justice par la suite à son innocence et à son mérite. Il semble qu'elle prit plaisir à le dédommager, en lui procurant les occasions de s'enrichir, de sorte qu'il fut en état de faire célébrer des jeux pendant dix ans, en mémoire de sa victoire sur *Antiochus*.

*Caton* s'étoit contenté d'animer les esprits, et s'étoit ensuite retiré. Le peuple le croyant bien intentionné, continua de le regarder avec respect. Il lui marqua sa confiance, en le préférant, pour la charge de censeur, à *Scipion*, un des plus honnêtes hommes de la république, et à plusieurs autres d'un mérite égal. Il signala sa haine constante contre *Scipion* l'asiatique, en lui ôtant un cheval que la république lui entretenoit par honneur. Tous les ornemens superflus devinrent les objets de sa sévérité. Il condamna à des amendes considérables, tous ceux qui s'en étoient

parés, sans distinction de sexe. Il fit revivre une ancienne loi qui interdisoit aux femmes les bijoux d'or, les habits de différentes couleurs, et l'usage des chariots, tant à Rome que dans les villages voisins. Les plus grandes affaires de la république n'occasionnèrent jamais tant de mouvemens ni de sollicitations aussi empessées. On vit arriver à Rome un grand nombre de femmes des colonies et des villes voisines, pour appuyer la demande des dames romaines. *Caton* fit, sur l'indécence que les femmes montraient en paroissant en public pour briguer les suffrages, un discours satirique et malin qui n'empêcha pas les femmes de gagner leur cause. Il exerça une censure sévère sur les sénateurs, et en raya sept de la liste. Si sa rigueur peut paroître trop grande à l'égard de *Manilius*, exclu pour avoir embrassé sa femme en présence de ses filles, il fut beaucoup trop indulgent pour *Quinctius*, coupable, lorsqu'il commandoit dans la Gaule Cisalpine, d'avoir tué de sa main un homme qui venoit demander sa protection, pour satisfaire la curiosité d'un jeune Carthaginois, qui desiroit voir un homme éprouvant une mort violente. *Caton* s'occupoit des sciences dans sa vie

privée. Il composa un livre sur l'origine des villes d'Italie, et un autre sur l'agriculture.

Peu d'époques des Romains ont été si fécondes en victoires que celle-ci. Ils battirent les Espagnols, défirent les Gaulois-Cisalpins et les Galates, domptèrent les Bayens et les Liguriens, imposèrent des lois à *Antiochus*, réduisirent la Macédoine sous leur obéissance, conquièrent la Dalmatie, pénétrèrent dans la Gaule Transalpine, subjuguèrent les Celibériens, les Isliens et les Stelhiates. A l'occasion de ceux-ci, le sénat usa d'une indulgence qu'on peut regarder comme peu ordinaire. Après un combat malheureux, ils s'étoient remis avec confiance à la discrétion du consul *Popilius*, leur vainqueur. Non-seulement il démentela leurs villes, et enleva leurs armes, mais il vendit comme esclaves tous les habitans du pays. Le sénat ordonna à *Popilius* de remettre ce peuple en possession de sa liberté et de ses biens, de lui acheter des armes, et de restituer l'argent de la vente. Il terminoit son décret par ces mots :  
« La victoire est glorieuse quand elle se  
« borne à dompter un ennemi ; mais elle  
« devient odieuse quand on l'emploie  
« à opprimer des malheureux.

Les triomphes ont aussi été très-fréquens. *Furius* triompha des Gaulois, *Caton* et *Fulvius* des Espagnols, *Acilius* de la Syrie, *Sempronius* des Istriens, *Paul-Émile* de *Persée*, les deux *Scipions* de l'Afrique et de l'Asie. Ces victoires servoient d'aliment aux Romains, et les triomphes étoient l'aiguillon qui les excitoit au combat. Rome contenoit alors trois cent trente-sept mille cinq cent cinquante-deux citoyens en état de porter les armes. Les arts mécaniques y étoient exercés par des esclaves; ainsi cette immense soldatesque ne subsistoit que du trésor public. Elle avoit donc un grand intérêt à le grossir par les conquêtes. Le spectacle des triomphes entretenoit le jeune guerrier, allumoit dans les cœurs des jeunes gens l'ardeur des combats, et la ranimoit dans les vétérans. Ces pompes, celles de la religion, les jeux publics, les assemblées pour les élections, les plaidoyers dans les tribunaux, les discussions politiques, objets des assemblées générales, tels étoient les délassemens de cette multitude. Les Romains n'étant point embarrassés de leurs subsistances, on étoit sûr de les avoir aussitôt qu'on les convoit; il n'est pas néanmoins certain qu'ils n'eussent de bien que la solde. Les sommes

CARLETON

UNIVERSITY

qu'ils recevoient de leurs généraux et le butin, procuroient à chacun une masse qui fournissoit à leurs besoins ou à leur aisance. La diminution qui annonçoit la fin de ce fond, étoit le signal qui leur faisoit desirer une nouvelle guerre; de là provenoit la facilité des enrôlemens, lorsqu'il n'y avoit point d'intrigues qui s'y opposoient. Au bout de la carrière militaire, chaque soldat voyoit un repos assuré, ou dans les colonies, s'il vouloit y aller fixer son séjour, ou s'il restoit à Rome, dans le produit des terres conquises qui leur étoient distribuées, et dont les anciens propriétaires devenus fermiers faisoient passer le prix convenu aux nouveaux maîtres. C'est sans doute sur ces objets qu'étoient établis les impôts qui se percevoient à Rome. Les pontifes et les augures en furent long-temps exempts, parce qu'ils fournissoient aux frais des sacrifices et des festins sacrés. On créa des *Epulones*, comme qui diroit *magistrats des repas*, qui furent chargés de ces dépenses. Dès ce moment cessa l'exemption des ministres du culte. Vers ce temps fut créée la loi Porcia, qui mettoit en sureté les épaules du peuple, c'est-à-dire, qui défendoit de faire battre de verges un citoyen de Rome; mais elle ne s'étendoit pas aux armées;

où les généraux continuèrent d'avoir droit d'infliger ce châtement, ainsi que la peine de mort.

Ap. D. 2858

Av J.-C. 140

Les succès rendoient les Romains féroces : leur résister étoit un crime.

Deux préteurs, également cruels, commirent les plus grands excès en Espagne.

*Lucullus* fit passer au fil de l'épée les habitans de plusieurs villes sans distinction d'âge ni de sexe, et même après des capitulations. Plus de trente mille Lusitaniens furent massacrés par les ordres de *Galba*, après qu'il leur eut promis solennellement la liberté et la vie, et qu'ils eurent mis bas les armes à ces conditions. La république ne blâma point ses généraux de ces actes de barbarie : ils ne furent même pas accusés. On a lieu de croire qu'ils étoient autorisés à commettre ces horreurs, pour effrayer les Espagnols et les tenir sous le joug par la crainte.

La même politique, et plus cruelle encore, leur fit applaudir à la barbarie de *Gulussa*, fils de *Massinissa*. Elle fut le prélude de la destruction de Carthage. Cette ville avoit dans *Caton* un ennemi redoutable : cependant moins envenimé contre elle que contre la gloire des *Scipions*, dont l'existence de cette ville étoit un monument odieux à sa jalousie

Sur quelques différends qui s'étoient élevés entre *Massinissa* et les Carthaginois, au sujet de la possession d'une ville qu'ils se disputoient, *Caton* fut envoyé comme médiateur en Afrique. Les Carthaginois refusèrent de se soumettre à un arbitrage dont ils prévoyoyent la partialité. « Nos limites, » dirent-ils, ont été fixées par un traité de paix. Le plus petit changement à cet égard seroit une insulte à la mémoire du plus grand des Romains ».

Du plus grand des Romains ! Cet éloge piqua *Caton*. Il examina Carthage avec une maligne attention. De retour, il assura le sénat que les richesses de cette ville étoient immenses, ses magasins bien pourvus, ses ports remplis de vaisseaux, et que la guerre contre *Massinissa* n'étoit que le prélude d'une plus importante qu'elle méditoit contre Rome. Il termina son discours, en exhortant le sénat à envoyer au plutôt des troupes pour faire la conquête d'une ville qui seroit éternellement un obstacle au progrès des armes romaines. Depuis ce temps, *Caton* ne prononça pas un avis dans le sénat, même sur les affaires bien différentes de la guerre, qu'il ne le finît par cette formule : « Je pense de plus que Carthage doit être détruite ».

## TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

De nouvelles difficultés entre le roi des Numides et la république africaine, amenèrent encore une guerre signalée par la sanglante bataille que *Massinissa* gagna sur les Carthaginois. Il bloqua leurs troupes dans un camp où elles se trouvèrent bientôt dépourvues d'eau et de vivres. Réduites à l'extrémité, elles se soumirent à tout ce que le vainqueur exigea d'elles. La principale condition fut que les soldats passeroient sous le joug, désarmés et à demi-nuds. Comme ils se retiroient après cette humiliante cérémonie, *Gulussa*, fils de *Massinissa*, irrité de quelques succès que ces malheureux avoient eu auparavant contre lui, lâcha sur eux la cavalerie numide : elle en fit un tel carnage, que de cinquante-huit mille hommes, *Asdrubal* seul, dit-on, suivi de quelques officiers, échappa au massacre général.

Après de *Massinissa*, qui ne fut peut-être pas prévenu de cette affreuse vengeance, se trouvoit *Scipion l'Emilien*, ainsi nommé parce qu'il avoit été adopté par *Paul-Emile*. Quelque temps auparavant on avoit déjà fait partir des envoyés romains, entre autres *Scipion*

## PUNIQUE.

*Nasica*, pour examiner de près les dispositions et les projets de Carthage. Ce général ayant rendu un témoignage satisfaisant, avait balancé par son rapport la maligne influence de *Caton* dans le sénat, et suspendu les effets de l'injustice et de la haine contre Carthage; mais le fond de ces deux passions contre cette ville infortunée subsistoit toujours. On croit qu'*Emilien* eut la commission d'être attentif aux événemens de la guerre, d'amener les puissances africaines à un traité de paix, si les Carthaginois triomphoient, et si le roi étoit victorieux, de l'encourager à poursuivre vivement les vaincus.

Ceux-ci, accablés par leur dernière perte, envoyèrent des ambassadeurs à Rome, demander la continuation de la paix. Mais ils furent très-surpris d'apprendre que, sans aucun motif de rupture, pendant qu'ils faisoient ces avances pacifiques, la république leur déclaroit la guerre. Ils apprirent en même temps les préparatifs formidables qui se faisoient contre eux. Hors d'état de résister, ils se déterminèrent à se soumettre aux Romains, par la voie de *dédition*, c'est-à-dire, en leur donnant une autorité absolue sur leurs villes, leurs terres, leurs temples, et sur tous les habitans.

Manvaise foi  
des Romains  
à l'égard des  
Carthaginois

du pays, de quelque rang, sexe ou de quelque condition qu'ils fussent. Les ambassadeurs, chargés de cette humiliante commission, furent bien reçus du sénat. On leur promet qu'ils conserveroient leur pays, leurs effets, leurs lois et leur liberté, pourvu qu'ils envoyassent trois cents ôtages au consul, qui étoit en Sicile, et qu'ils fissent ce que les consuls *Marcus* et *Manilius* jugeroient à propos de leur commander.

A peine ces ôtages étoient embarqués, que *Manilius*, à la tête de l'armée, *Marcus*, à la tête de la flotte, paroissent devant Carthage. Les Carthaginois qui comptoient sur la paix, fruit de leur soumission, envoient demander ce que signifient ces démonstrations hostiles. On fait passer les ambassadeurs entre deux lignes de soldats, au bruit des instrumens militaires, toute l'armée étant sous les armes, et les drapeaux déployés. Ils trouvent les consuls sur un tribunal élevé, entourés de leurs principaux officiers, séparés de l'armée par une balustrade, devant laquelle ils sont placés comme des accusés ou criminels qu'on va entendre. Le chef de l'ambassade remonte aux consuls, avec les ménagemens convenables, les procédés iniques qu'on emploie contre eux, les

conjure de ne point laisser les Carthageois dans une incertitude cruelle, et de leur communiquer enfin les vraies intentions du sénat.

*Marcus* répond : « Je vous ferai  
« part l'un après l'autre des ordres que  
« j'ai reçus des pères conscrits ». Pour  
commencer cette gradation d'ordres et  
d'injonctions, il ajoute : « Puisque vous  
« êtes sous la protection de Rome, et  
« que vous souhaitez sincèrement la  
« paix, quel besoin avez vous de ce  
« nombre prodigieux d'armes dont vos  
« magasins sont remplis ? Donnez, en  
« les apportant ici, une nouvelle preuve  
« de votre amour pour la paix. » Etonnés d'un préliminaire si effrayant, les ambassadeurs répondent qu'ils ont d'autres ennemis à combattre que les Romains ; que les armes leur sont nécessaires, non-seulement contre les princes d'Afrique qui les environnent, mais sur-tout contre *Asdrubal*, qui, condamné à mort pour avoir offensé Rome, s'est sauvé, et les menace avec une armée de vingt mille hommes. « Rome, « repart brusquement le consul, saura « pourvoir à votre sûreté, obéissez et « soyez tranquilles. »

Carthage, trompée par une fausse démonstration d'accommodement, ne

s'étoit pas pourvue de vivres. Elle n'avoit ni alliés, ni troupes à sa solde. L'élite de ses guerriers avoit été exterminée dans la dernière guerre contre *Massinissa*. La flotte n'étoit pas encore équipée. Elle se détermina donc à ce sacrifice, qu'elle regardoit comme le dernier. Les Romains furent étonnés de l'immense quantité d'approvisionnement militaires que les Carthaginois apportèrent dans leur camp; il y en avoit pour équiper toute l'Afrique: entre autres deux mille catapultes, deux cent mille armures complètes, et un nombre infini de traits et de javelots. Ce convoi d'armes étoit accompagné de vieillards vénérables, de prêtres en habits de cérémonies, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains.

Les consuls sourioient avec quelque bonté à ce cortège respectable: mais reprenant aussitôt un air grave et sévère, *Marcus* leur tint ce langage: « Nous sommes contents de cette première marque de votre obéissance; « et nous vous félicitons de l'avoir donnée. Je n'ai plus qu'une chose à exiger « de vous au nom du peuple romain; il « m'ordonne de vous déclarer que sa « dernière volonté est que vous sortiez « de Carthage, qui doit être détruite,

« que vous transportiez votre demeure  
 « dans tel autre endroit de votre do-  
 « maine qui vous plaira, pourvu que  
 « ce soit à huit lieues de la mer, et que  
 « l'endroit soit sans murailles et sans  
 « fortifications. » La foudre tombée au  
 milieu des députés, ne les auroit pas  
 si généralement attérés. « Un peu de  
 « courage, ajouta *Marcus*, vous fera  
 « surmonter cet attachement que vous  
 « avez pour votre ancienne patrie, cou-  
 « rage qui est plus fondé sur l'habitude  
 « que sur la raison. » Une pareille ex-  
 hortation n'étoit pas capable de consoler  
 des malheureux condamnés. Quelques-  
 uns s'évanouirent; d'autres exprimoient  
 leur douleur par des lamentations et  
 des cris. Les soldats eux-mêmes ne pu-  
 rent voir d'un œil sec un spectacle si  
 touchant. « Ces transports soudains,  
 « reprit *Marcus*, se calmeront peu-à-  
 « peu; le temps et la nécessité appren-  
 « nent aux infortunés à souffrir leurs  
 « maux avec patience. Dès que les Car-  
 « thaginois reviendront à eux, ils pren-  
 « dront le sage parti d'obéir. » Il les  
 renvoya avec cette sèche morale, porter  
 l'arrêt de Rome à leurs concitoyens.

Qu'on juge de la douleur et de l'indi-  
 gnation, des mouvemens de fureur et de  
 rage que dut produire à Carthage une

pareille perfidie. Leur enlever comme ôtages leurs principaux citoyens ; les priver de leurs armes et de leurs moyens de défense , sous les apparences trompeuses d'alliance et de paix ; et quand on les a mis hors d'état de résistance , leur ordonner d'abandonner leurs foyers , de quitter leur patrie ! Comment pourroient-ils transporter leurs femmes, leurs enfans, leurs malades, leurs vieillards ? Où se réfugier ? où trouver des maisons pour cette multitude , ou bien des matériaux pour en bâtir ? Que faire de leurs vêtemens, de leurs meubles ? Dans toute la ville ce n'étoit qu'un cri de désespoir. Le peuple se jeta sur ceux des sénateurs qui avoient conseillé de donner des ôtages et de livrer les armes. Les députés furent ignominieusement traînés dans les rues. D'autres , plus sages , prirent des mesures pour la défense de la ville. Ils donnèrent la liberté aux esclaves ainsi qu'aux prisonniers , et en firent des soldats. Les sénateurs adoptèrent bientôt la résolution de soutenir un siège. On fit grâce à *Asdrubal* , qui avoit été condamné à mort pour plaire aux Romains. On le conjura d'employer les vingt mille hommes qu'il avoit sous ses ordres à la défense de la patrie. Un autre *Asdrubal* , général habile , fut

CARLETON

MILITARY

chargé du commandement de la ville.

Les Carthaginois manquoient d'armes : par ordre du sénat, les temples, les palais, les places publiques furent changés en ateliers. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, et mille traits. Les charpentes des maisons fournirent les matériaux des machines. Au défaut de fer et de cuivre, ils se servirent d'or et d'argent. Ils firent fondre des statues, des vases, et même les ustensiles appartenant aux particuliers. Les hommes les plus avares devinrent prodiges. Tout fut sacrifié, jusqu'aux ornemens les plus chers. On manquoit de matières pour les cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment. Hors des murs, *Asdrubal* employa ses troupes à ramasser des vivres et à les transporter dans la ville, où l'abondance fut bientôt aussi grande que dans le camp des Romains.

Moyennant tous ces efforts, les consuls trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ils furent repoussés dans deux assauts. Avec les vieux vaisseaux qui restoient dans leur port, les assiégés firent des brûlots qu'ils dirigèrent contre la flotte des Romains,

dont ils brûlèrent une partie. La guerre s'éloigna des murs de Carthage; elle se soutint avec des succès variés, dans les plaines des environs. *Scipion l'Emilien*, nom toujours fatal à cette ville, n'étant encore que simple officier, y fit des actions d'habileté et de valeur, dont le bruit vola jusqu'à Rome. Il fut élu consul, et chargé de finir cette guerre, que les consuls *Manilius* et *Marcus* avoient cru terminer en peu de jours, et qui duroit depuis plus de deux ans, par les ressources que les Carthaginois avoient su se procurer.

Le nouveau général remit le siège devant la ville. Lorsqu'il la croyoit aussi bien bloquée par mer que par terre, les assiégés ayant travaillé quelques jours avec une diligence et une ardeur incroyables, ouvrirent une sortie d'une autre côté du port, et parurent tout-à-coup en mer avec une flotte considérable, qui attaqua à l'inproviste celle des Romains. L'engagement dura tout le jour, et fut, malgré la surprise, à l'avantage des Romains, puisqu'ils se trouvèrent en état d'attaquer dès le lendemain une terrasse qui couvroit la ville du côté de la mer. Les assiégés firent pour la défendre des prodiges de valeur. Plusieurs d'entr'eux, nuds et

MADISON

UNIVERSITY

tie. La guerre  
 thage; elle se  
 ariés, dans les  
 ion l'*Emilien*,  
 e ville, n'étant  
 rier, y fit des  
 valeur, dont le  
 Il fut élu con-  
 cette guerre,  
 us et *Marcus*  
 peu de jours,  
 s de deux ans,  
 es Carthaginois

remit le siège  
 la croyoit aussi  
 qué par terre,  
 aillé quelques  
 e et une ardeur  
 une sortie d'une  
 arurent tout-à-  
 flotte considé-  
 inproviste celle  
 ment dura tout  
 la surprise, à  
 s, puisqu'ils se  
 attaquer dès le  
 qui couvroit la  
 er. Les assiégés  
 des prodiges de  
 r'eux, nuds et

désarmés, prirent des torches éteintes, et s'étant avancés à la nage jusqu'aux machines construites par les Romains, ils allumèrent leurs torches, et parurent aux yeux de ceux qui gardoient ces machines, comme autant de monstres sortis du sein des flots.

*Scipion* eut de la peine à rassurer ses soldats. En même-temps qu'il surveilloit les travaux du siège, il suivoit les mouvemens de l'armée d'observation des Carthaginois. Il l'empêcha d'approcher de ses lignes, la força dans ses retranchemens, lui tua, dit son historien, soixante-dix mille hommes, et lui fit dix mille prisonniers. Cette défaite déconcerta les Carthaginois : ils offrirent, par l'organe d'*Asdrubal*, leur commandant, de se soumettre à quelque condition que ce fût, pourvu que *Scipion* promît de conserver la ville. Le général romain refusa de se relâcher sur cet article. « Non, s'écria le Carthaginois, non, le soleil n'éclairera jamais la destruction de Carthage, tant qu'*Asdrubal* sera en vie. » Irrité des désastres de sa république, il fit mourir sur les bords tout ce qu'il avoit de prisonniers romains. Là, il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crêvoit les yeux, on leur coupoit

le nez, les oreilles, les doigts, et s'il en faut croire quelques historiens, ce barbare se divertit à voir écorcher vifs plusieurs de ces malheureux.

Mais ce même homme, qui après avoir montré tant de résolution, après avoir mis sa femme et ses deux enfans dans la citadelle, sous la garde des déserteurs romains, qui n'ayant pas de grâce à attendre, devoient faire une défense plus opiniâtre, alla trouver en secret *Scipion*, et se rendit à lui sous la condition d'avoir la vie sauve. Il paroît qu'il y avoit dans la ville des partis, de ces divisions qui annoncent et préparent les catastrophes; car dans le dernier assaut, le général romain, averti qu'il ne prenoit pas assez de précautions, répondit: « Il n'y a rien à craindre dans une ville remplie de confusion. Les dieux l'ont mise en notre pouvoir ». En effet, avant l'attaque, *Scipion* avoit pratiqué une cérémonie religieuse en usage chez les Romains. Elle consistoit à évoquer les dieux tutélaires d'une ville assiégée, à les supplier d'abandonner un lieu indigne de leur présence et de leur protection. Après l'évocation, il dévoua solennellement les habitans de Carthage à la mort et aux dieux infernaux, en ces termes: « ô redoutable *Pluton*! et vous mânes infer-

« répandez sur le peuple Carthaginois,  
« la crainte, la terreur et la vengeance !  
« que les nations et les villes qui ont pris  
« les armes contre nous , soient dé-  
« truites ! Je vous dévoue , ô furies !  
« tous les ennemis de ma république ,  
« en mon propre nom , et au nom du  
« sénat et du peuple romain ; mais pré-  
« servez de la mort , et de tous les acci-  
« dens de la guerre , nos légions et nos  
« troupes auxiliaires ».

Les Romains ayant franchi les murs , n'avancèrent dans la ville que pied à pied. Ils attaquèrent les maisons l'une après l'autre. A mesure qu'elles étoient nettoyées des deux côtés de chaque rue , ils montoient vers la citadelle, toujours en combattant. Chaque pouce de terrain leur étoit disputé par une armée de Carthaginois. Au milieu des cris de plusieurs milliers de blessés et de mourans, *Scipion* fit mettre le feu au quartier de la ville qui joignoit la forteresse. L'incendie dura six jours. Des décombres enflammés , sortirent pendant ce temps, vingt-cinq mille femmes et trente mille hommes, auxquels le général accorda la vie. Au bout de ce temps, ceux des Carthaginois qui restoient dans la citadelle, en ouvrirent les portes. Les déserteurs romains , au nombre de neuf cents , se

réfugièrent dans le temple d'*Esculape*, qui étoit comme le donjon de la forteresse. Ils s'y défendirent tant qu'ils purent ; et voyant qu'il ne leur étoit plus possible de résister , ils y mirent le feu. A mesure que les flammes s'étendoient, ils se retiroient. Ils en étoient à leur dernière retraite , lorsqu'un spectacle terrible glaça tous les cœurs d'effroi.

Sur le haut des murs , parut la femme d'*Asdrubal*, parée comme pour un jour de fête. Elle tenoit par la main ses deux enfans. Adressant la parole à son mari, qu'elle voyoit à côté de *Scipion*, auprès des murailles , elle l'accabla d'imprécations, et renforçant sa voix : « lâche ,  
« lui cria-t-elle , l'infâme démarche que  
« tu as faite pour sauver ta vie , ne te  
« servira de rien ; meurs en la personne  
« de tes enfans ». En même temps elle poignarde ses deux fils, et palpitans encore , elle les précipite du haut du temple, et se jette après eux dans les flammes.

Tant d'horribles scènes arrachèrent des larmes au général romain. Il resta quelques momens dans un triste silence, et le rompit pour prononcer deux vers d'*Homère*, dont le sens est : *un temps viendra où la ville sacrée de Troye , et le belliqueux Priam et son peuple , périront.* Un profond soupir accompa-

gna ces mots. On demanda à *Emilien* ce qu'il entendoit par *Troye* et le peuple de *Priam*. Sans nommer *Rome*, il marqua assez clairement qu'il craignoit que sa patrie n'éprouvât un jour le sort de *Troye* et de *Carthage*. « Hélas ! dit-il , « les plus grands états ont leurs périodes, « après lesquels la fortune abaisse ceux « qu'elle avoit pris plaisir à élever ». Royaumes florissans, pourroit-on ajouter, villes superbes, reine des cités, dans vos temps de prospérité, rappelez-vous le sort de *Carthage*.

*Scipion* en abandonna le pillage à ses troupes. Elles le firent méthodiquement, selon la discipline militaire établie chez les Romains. Les meubles, les ustensiles, la monnoie de cuivre, trouvés dans les maisons des particuliers, appartenoient aux soldats. L'or, l'argent, les tableaux, les statues, devoient être remis au questeur, pour la république. A cette occasion, plusieurs villes, qui avoient été dépouillées par les armées carthagoises, recouvrèrent leurs ornemens. L'*Emilien* rendit aux citoyens d'*Agrigente*, le taureau d'airain, monument de la cruauté de *Phalaris*, leur tyran. Il fit porter les plus riches dépouilles sur la galère qui alla annoncer à *Rome* la prise de *Carthage*, et attendit

la dernière décision sur le sort de cette capitale , dont il auroit voulu conserver les magnifiques restes.

Elle arriva , cette fatale décision. *Scipion*, toujours pieux, avant de commencer la destruction, s'acquitta des cérémonies religieuses usitées en pareilles circonstances. Il offrit des victimes aux dieux dont il alloit renverser les temples, comme pour les apaiser. Il fit mener une charrue tout autour des murailles. Ensuite les tours, les remparts, tous les ouvrages que les Carthaginois avoient construits dans le cours de plusieurs siècles, furent rasés. On mit après cela le feu aux édifices. Il commença dans tous les quartiers à la fois ; et quoiqu'il devorât tout avec une extrême fureur, l'incendie dura dix-sept jours , avant que la ville fût consumée. Elle avoit subsisté sept cents ans, et balancé pendant deux cents la puissance des Romains. La même année, ces conquérans détruisirent la fameuse *Corinthe* ; et peu de temps après, *Numance*, célèbre ville d'Espagne, fut victime de son imprudente confiance dans la bonne foi des Romains.

Leurs guerres contre les Espagnols avoient toujours eu un caractère d'injustice et de vexation. Ils trouvèrent un adversaire redoutable dans *Viriathe*,

CARLETON

UNIVERSITY

chef de plusieurs tribus ou nations, qui l'avoient nommé leur général. Il se montra toujours digne de leur choix, par la valeur, la prudence et la noblesse des procédés. Le théâtre de ses exploits étoit la Lusitanie. La victoire le favorisa constamment pendant six ans. Ce bonheur l'aida à détacher plusieurs peuples des Romains. Craignant de tout perdre, ils envoyèrent successivement contre lui leurs plus habiles généraux : un *Fabius*, qui rétablit dans les troupes de la république la discipline qu'elles négligeoient, *Métellus*, auquel on attribue ce mot fameux, prêté dans la suite à tant d'autres : *Si ma tunique savoit mes desseins, je la brûlerois*. Après quelques succès contre le Lusitanien, il se défera à lui-même l'honneur du triomphe malgré le sénat. Un tribun voulut l'arracher de son char, *Claudia*, sa fille, qu'il y avoit fait mettre avec lui, le défendit ; et le magistrat, par égard pour le sexe et la profession de sa fille, qui étoit vestale, laissa achever le triomphe du père.

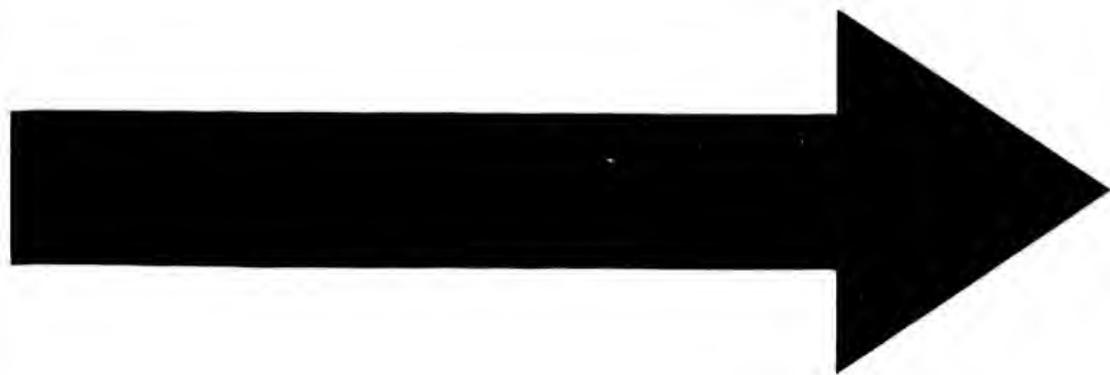
Pendant que *Métellus* faisoit le siège d'une ville, *Rhéthogène*, un des principaux habitans, vint se rendre à lui. Il avoit laissé sa femme et ses enfans dans la place. Les assiégés les placèrent sur la brèche par où les légionnaires devoient

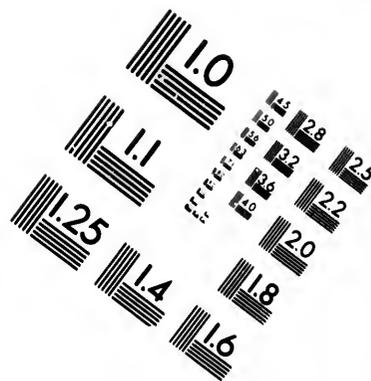
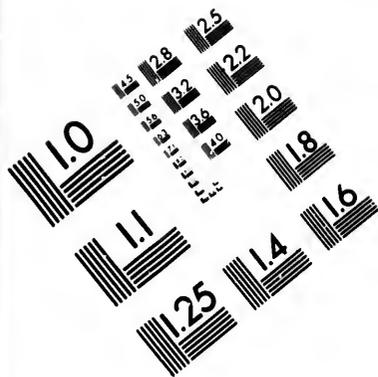
donner l'assaut. Ne pouvant se rendre maître de la ville sans qu'il en coûtât la vie à ces innocentes victimes, *Métellus* aima mieux renoncer à une conquête certaine : acte d'humanité remarquable dans un général romain. Il avoit une faction contre lui à Rome : elle le fit rappeler. Outré de cet affront, l'esprit de vengeance lui suggéra d'affoiblir l'armée qu'il devoit remettre à son successeur. Il renvoya l'élite de ses troupes, épuisa ses magasins, laissa mourir les éléphants, et fit rompre les traits destinés aux archers. Ainsi l'amour sacré de la patrie commençoit à faire place à l'ambition particulière, et ce fut *Métellus* le *Macédonique* qui donna le premier exemple de ce changement.

*Viriathe* continuoit toujours ses succès. Il investit l'armée romaine, et lorsqu'il auroit pu la passer au fil de l'épée, il proposa lui-même la paix à *Pompéius* qui la commandoit, et l'accorda plus avantageuse que le consul ne l'espéroit. *Cépon*, son successeur, fut moins généreux en circonstance pareille. Il exigea des Lusitaniens le dur sacrifice de lui livrer ceux qui avoient excité quelques villes à la révolte. Le barbare leur fit couper la main droite, et fit assassiner *Viriathe* lui-même.

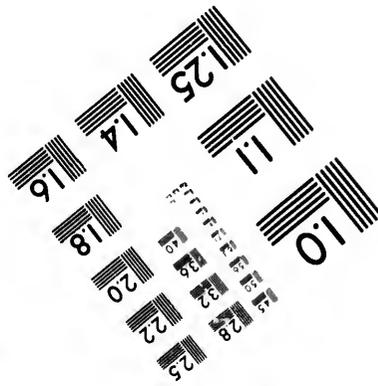
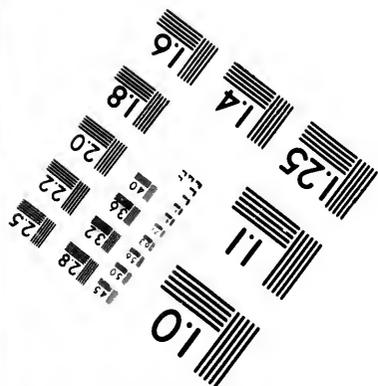
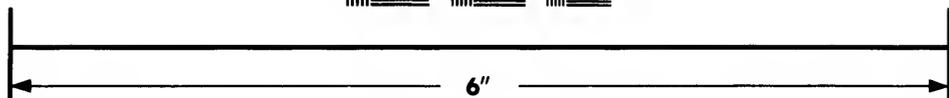
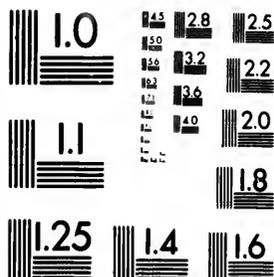
Les Numantins, petit peuple que les Romains avoient attaqué, lorsqu'ils ne demandoient que la liberté et la paix, se défendoient avec autant de succès que de courage. Quoique très-inférieurs en nombre, ils firent dans une rencontre, un grand carnage de l'armée romaine. Ils auroient pu la détruire; mais ils s'en abstinrent à la seule condition que les habitans de Numance resteroient indépendans, & seroient comptés au nombre des amis de Rome. Rome n'accordoit pas ainsi son amitié. Au contraire, piquée qu'un petit peuple se fût jugé capable de lui faire grâce, elle résolut de le détruire. Le traité avoit été conclu sous les yeux du consul *Mancinus* par *Tibérius Gracchus*, questeur de l'armée. Tous deux s'applaudissoient d'avoir sauvé par-là dix mille citoyens à la république. Ils furent bien étonnés, lorsque retournés à Rome, ils apprirent que leur conduite étoit désapprouvée. Le châtiment retomba principalement sur *Mancinus*.

Avant d'attaquer les Numantins, le consul chargé de les soumettre leur envoya *Mancinus*, lié, à demi-nud, comme coupable d'une paix illégitime, jurée sans ordre et sans pouvoir; parce que la république n'en vouloit pas. Les





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10

Numantins refusèrent de la recevoir, et dirent qu'ils ne l'accepteroient que dans le cas où avec lui, on leur livreroit toute l'armée. Ils repoussèrent le nouveau général, et se montrèrent si redoutables, que, contre une loi expresse qui défendoit de conférer la dignité de consul deux fois en sa vie au même homme, Rome élut *Scipion*, persuadée que le vainqueur de Carthage pouvoit seul dompter Numance. Cette ville étoit sur une hauteur escarpée, et n'avoit que quatre mille habitans en état de porter les armes. *Scipion* l'investit avec soixante mille hommes, bien disciplinés. Les quatre mille assiégés eurent l'audace d'insulter les Romains dans leurs retranchemens, et de leur présenter bataille. Le général la refusa. Les soldats en murmuroient. « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que les Numantins n'agissent que par désespoir ? Leur ruine est inévitable. Les combattre ne seroit que s'exposer à répandre votre sang. Un habile général ne doit jamais risquer une bataille, à moins qu'il n'y soit forcé, ou que la victoire ne soit presque certaine ».

Renfermés dans leur ville par une enceinte de fossés et de tours inattaquables, les Numantins frémissaient de

de la recevoir, epteroient que on leur livre- repoussèrent le montrèrent si une loi expresse er la dignité de a vie au même ipion, persua- e Carthage pou- amance. Cette eur escarpée, et lle habitans en s. Scipion l'in- hommes, bien mille assiégés er les Romains ens, et de leur général la refusa. uroient. « Ne dit-il, que les que par déses- inévitable. Les que s'exposer à Un habile géné- er une bataille, forcé, ou que que certaine ». r ville par une e tours inatta- rémissoient de

rage de ne pouvoir même obtenir la mort par le fer ennemi, et de la voir venir à pas lents, amenée par une cruelle famine. Cinq d'entre eux trompèrent les gardes, et se répandirent dans les villes voisines, pour les engager à envoyer à leurs secours. La jeunesse de *Lutia* se laissa toucher et se préparoit à tomber sur le camp romain. *Scipion* en fut instruit par les anciens, qui n'étoient pas de ce sentiment. Averti à deux heures après-midi, il se trouve le lendemain matin devant *Lutia* avec un gros corps de troupes. Il demande qu'on lui livre les principaux de la jeunesse. Les habitans cachèrent leurs enfans et dirent qu'ils s'étoient sauvés; mais l'impérieux consul menace de saccager la ville. On lui en amène quatre cents, il leur fait couper la main droite et repart. Cette action doit flétrir la réputation de l'*Emilien*, qu'on dit cependant avoir été un des plus honnêtes hommes de la république. Il y a deux opinions sur le sort des Numantins. Les uns disent qu'ils se rendirent; c'est-à-dire, qu'ils livrèrent à *Scipion* des cadavres ambulans exténués de faim et de fatigue; les autres qu'ils mirent le feu à leurs maisons, et se tuèrent eux-mêmes, de sorte qu'il n'en resta pas un seul pour

orner le triomphe du général vainqueur. Quant à la ville, elle fut entièrement consumée par les flammes. Au surnom d'*Emilien*, *Scipion* joignit celui de *Numantin*.

Les  
Gracques.

Des cendres de Numance, sortit la première sédition qui souilla la capitale de sang, et qui fut le signal des guerres civiles qui coûtèrent plus de citoyens à Rome, que ne lui en avoit enlevé la conquête de l'univers. Quoique moins maltraité que le consul *Mancinus*, *Caius Gracchus*, son questeur, conservoit toujours un secret ressentiment contre la rupture ignominieuse de la paix de Numance par lui négociée. Il en accusoit le sénat, et couvoit un dessein de vengeance dont il trouva les moyens dans le renouvellement de la loi *Licina*.

Elle défendoit à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpens de terre. Les nobles, depuis plus de deux cent cinquante ans, la violoient ouvertement, *Gracchus* s'étant fait élire tribun du peuple, proposa de la remettre en vigueur. On prétend que le dessein de se venger de la noblesse, ne fut pas la seule cause de son entreprise; qu'il y fut excité par sa mère *Cornélie*, mère aussi de la femme de *Scipion*. « Pour

général vainqueur.  
fut entièrement  
mes. Au surnom  
joignit celui de

mance, sortit la  
ouilla la capitale  
signal des guer-  
rent plus de ci-  
e lui en avoit en-  
nivers. Quoique  
consul *Mancin-*  
, son questeur,  
a secret ressenti-  
ignominieuse de  
r lui négociée. Il  
t convoit un des-  
ont il trouva les  
ouvellement de la

et citoyen de pos-  
s arpens de terre.  
plus de deux cent  
oloient ouverte-  
nt fait élire tribun  
le la remettre en  
que le dessein de  
sse, ne fut pas la  
treprise ; qu'il y  
*Cornélie*, mère  
*Scipion*. « Pour

« me faire honneur, lui disoit-elle, on  
« m'appelle la belle-mère de l'Africain.  
« Pourquoi ne m'appelle-t-on pas la  
« mère des *Gracques*? Seroit-ce parce  
« que votre nom n'est pas assez illustré  
« rendez-vous donc fameux, et pour  
« vous-même, et pour votre mère, par  
« quelque grande entreprise ».

La loi, telle que la proposa *Grac-*  
*chus*, étoit bien adoucie. A la prendre  
à la rigueur, elle auroit dépossédé les  
riches sans dédommagement de toutes  
leurs terres, au-delà de cinq cents ar-  
pens; au lieu qu'il statuoit que toutes  
ces terres excédentes leur seroient payées  
avec les deniers tirés du trésor public.  
De plus il permettoit à chaque enfant  
de famille d'avoir deux cent cinquante  
arpens sous son nom; outre les cinq  
cents du chef. Ces terres retirées aux  
riches, devoient être distribuées aux  
pauvres : c'est l'appât que *Gracchus*  
avoit imaginé pour gagner le peuple.  
D'ailleurs, nul homme ne fut jamais  
plus propre à réussir dans une pareille  
entreprise. Ferme dans ses résolutions,  
persévérant, intrépide : son éloquence  
vive, aisée et véhémence, le rendoit  
l'idole du peuple, auquel il parloit son  
langage, moins pur dans sa diction

qu'ingénieux dans les tours, et solide dans les raisonnemens.

Pour perdre un ennemi si redoutable, les riches eurent recours à la violence et à la calomnie. La première échoua, parce qu'en allant à la tribune aux harangues et en revenant, il étoit toujours accompagné de trois ou quatre mille hommes. En vain aussi l'accusation d'aspirer à la tyrannie; le peuple dont il plaidoit la cause ne voulut pas croire à cette imputation. Les nobles, hors d'état de lui nuire personnellement, susciterent un obstacle à la cause elle-même. Ils gagnèrent un tribun, nommé *Octavius*, jusques-là intime ami de *Gracchus*. Quand celui-ci proposa la loi. *Octavius* y mit son terrible *veto* qui suspendoit tout. Prières, menaces, *Gracchus* employa tout pour fléchir son ami. Ses efforts furent inutiles; il prit le parti inconnu jusqu'alors de le faire casser. De cette manière la loi passa. On nomma trois commissaires chargés de l'exécution. *Gracchus* se fit choisir avec son beau-père et son frère. Leurs recherches quelqu'exactes qu'elles fussent, ne leur produisirent pas la quantité de terres nécessaires pour contenter tous les pauvres. Les citoyens en

état de porter les armes, montoient alors à près de quatre cent mille. Dans ce grand nombre, il se trouvoit sans doute beaucoup de Romains qui avoient besoin du partage, et qui le desiroient. Se voyant près d'être frustrés, ils commençoient à murmurer contre *Gracchus*.

Heureusement pour lui, dans ce temps, *Philometor*, roi de Pergame, légua son royaume et ses richesses au peuple romain. Le tribun fit décider, malgré le sénat, que l'argent de la succession seroit distribué à ceux qui ne pourroient point avoir de terres. Cette libéralité arrachée, piqua vivement les pères conscrits. On s'aigrit réciproquement. *Gracchus* retrancha les adoncissemens de sa loi, ôta les deux cent cinquante arpens aux enfans de famille, et compta plus scrupuleusement les cinq cents arpens des chefs, afin de trouver de quoi satisfaire ses cliens. Il y eut des menaces de la part des nobles. Le tribun publia qu'on vouloit l'assassiner. Il ne paroissoit plus qu'en habit de deuil, comme s'il étoit en péril de mort. Il persuada au peuple qu'il n'y avoit d'autre moyen de garantir sa vie, que de le continuer dans le tribunat.

Les tribus commençoient à voter selon

son gré. Tout d'un coup, les riches qui s'étoient répandus dans la place s'écrient : « Justice ! justice ! on veut renverser « toutes les lois , aucun citoyen ne « peut être tribun deux ans de suite ». Le tumulte devint si grand , que le tribun lui-même , fut obligé de remettre l'assemblée au lendemain. Il prit pendant la nuit des mesures et assigna les postes à ses amis , tant à la place des Comices , qu'auprès du Capitole où il devoit se rendre.

Pendant qu'il y marchoit , on vint lui dire que les sénateurs assemblés dans le temple de la Fidélité , à côté de celui de *Jupiter Capitolin* , se préparent à sortir et à l'attaquer. L'avertissement étoit fondé. Les sénateurs avoient voulu engager le consul *Mucius Scévola* à se mettre à leur tête , et à les mener contre le peuple. Sa modération et sa prudence ne lui permirent pas de se prêter à cette impétuosité. « Nous sommes trahis , « s'écrièrent plusieurs voix , puisque « le consul nous abandonne. Faisons- « nous justice à nous-mêmes. Allons- « renverser de nos mains cette idole « du peuple. Courons , reprit plus forte- « ment *Scipion Nasica* , cousin ger- « main de *Gracchus* , courons : que « ceux qui aiment la république me

p, les riches qui  
a places s'écrient :  
veut renverser  
cun citoyen ne  
x ans de suite ».   
grand , que le  
t obligé de re-  
u lendemain. Il  
des mesures et  
amis , tant à la  
'auprès du Ca-  
ndre.  
rchoit, on vient  
teurs assemblés  
délité , à côté de  
lin , se préparent  
L'avertissement  
ars avoient voulu  
cius Scévola à se  
les mener contre  
n et sa prudence  
se prêter à cette  
sommés trahis ,  
voix , puisque  
donne. Faisons-  
mêmes. Allons-  
ains cette idole  
reprit plus forte-  
a , cousin ger-  
courons : que  
république me

« suivent. » Ils sortent , fondent dans la  
place , renversent les bancs , font des  
armes de leurs débris. Des partisans du  
tribun , dispersés , demandoient l'ordre.  
« Nous sommes prêts , que faut-il faire ? »  
*Gracchus* ne pouvant se faire entendre ,  
montre sa tête , voulant dire qu'elle  
étoit menacée. Il demande le diadème ,  
s'écrient les patriciens et leurs clients.  
On l'attaque de tous côtés. Il fait , et il  
est saisi par la robe. Il l'abandonne , se  
sauve en tunique , et il auroit échappé  
si les bancs rompus , dont le chemin  
étoit parsemé , ne l'eussent fait tomber.  
En se relevant , il recut un coup si rude  
à la tête qu'il retomba ; et ne se releva  
plus. Trois cents de ses amis furent  
massacrés durant l'émeute. On jeta leurs  
corps dans le Tibre avec celui de *Grac-*  
*chus*. Le sénat étendit son ressentiment  
au-delà de ce jour fatal. Il fit rechercher  
ceux qui avoient été amis de *Gracchus*.  
Les uns furent assassinés sans forme de  
procès , les autres furent envoyés en  
exil. *Caius Billius* , un des plus zélés  
défenseurs du peuple , fut saisi par ses  
ennemis , et mis dans un tonneau avec  
des serpens et des vipères ; il y périt  
misérablement. Le sénat n'hésita pas à  
absoudre *Nasica* et ses complices , par  
un décret qui justifia toutes les barba-

ries commises contre *Gracchus* et ses adhérens.

Révolte des  
esclaves si-  
ciliens.

Ces scènes si peu dignes des maîtres du monde, racontées au loin, devoient paroître bien étonnantes à ceux qui s'étoient fait une idée imposante de la majesté romaine. Qu'auroit fait de plus un sénat d'esclaves tels que ceux que les Romains combattoient vers ce temps en Sicile? Ceux de *Damophile*, citoyen d'Enna, et de *Mégallis* sa femme, donnèrent le premier exemple de la révolte. Il semble qu'il y eut entre ces deux époux une émulation de cruauté. Le mari avoit fait marquer tous ses esclaves d'un fer chaud au front; il les renfermoit chaque nuit dans une étroite prison, les faisoit mener de grand matin au travail ordinaire, et ne leur accordoit qu'autant de nourriture qu'il leur en falloit pour prolonger leur misère. La femme traitoit de la manière la plus cruelle les esclaves de son sexe. Elle leur imposoit des tâches qu'il leur étoit impossible d'achever, et les faisoit battre de verges jusqu'au sang, pour la moindre faute. Ces deux monstres avoient une fille d'un caractère entièrement différent. Douce et compatissante, elle consoloit ces malheureux, leur portoit de la nourriture dans la prison, et les soula-

CARLETON

UNIVERSITY

*Gracchus* et ses

ignes des maîtres  
au loin, devoient  
es à ceux qui s'é-  
osante de la ma-  
oit fait de plus  
que ceux que les  
t vers ce temps  
*Damophile*, citoyen  
s sa femme, don-  
ple de la révolte.  
entre ces deux  
de cruauté. Le  
tous ses esclaves  
; il les renfermoit  
troite prison, les  
matin au travail  
accordoit qu'au-  
il leur en falloit  
isère. La femme  
a plus cruelle les  
lle leur imposoit  
étoit impossible  
bâttre de verges  
a moindre faute.  
voient une fille  
ement différent.  
e, elle consoloit  
r portoit de la  
on, et les soula-

geoit en tout ce qui pouvoit dépendre  
d'elle. On regrette que l'histoire ne nous  
ait pas transmis le nom d'une personne  
si estimable. La barbarie du père et de  
la mère prévalurent auprès des esclaves  
sur les bienfaits de la fille.

Chez un seigneur voisin, vivoit dans  
les fers un certain *Eunus*, natif d'Apa-  
mée, en Syrie. Après avoir été pris à la  
guerre, il avoit servi différens maîtres.  
Il étoit actif, vigilant, plein de feu; se  
vantoit d'avoir commerce avec les dieux;  
et de connoître leurs volontés, ce qui le  
faisoit consulter par ses compagnons de  
serviitude. Ceux de *Damophile*, ayant  
formé un complot avec d'autres, vont  
trouver le Syrien et lui demandent si  
leur projet est agréable aux dieux et  
peut réussir. *Oui*, répond l'oracle,  
*pourvu que vous vous hâtiez*. A ce mot  
vingt mille bras secouent leurs chaînes.  
Le nom de *liberté* retentit dans toute  
l'île, et une multitude d'esclaves se ran-  
gent sous ses étendards. Heureux pour  
lors les maîtres qui avoient traité ces  
infortunés avec douceur! ils trouvèrent  
des défenseurs dans leurs foyers; pen-  
dant que les autres n'y trouvèrent que  
des bourreaux. *Eunus* prit le titre de  
roi, et signala le commencement de  
son règne par le supplice des deux

époux, dont la fille fut traitée avec le plus grand respect. Il fit ensuite massacrer tous les habitans d'Enna. Sur ce principe, qu'il ne peut y avoir de véritable union entre les hommes libres et des esclaves. Un nommé *Cléon*, natif de Sicile, vint le trouver avec cinq mille hommes; d'autres lui amenèrent des corps considérables. Il se trouva bientôt à la tête de soixante-dix mille esclaves; et s'il avoit réuni tous ceux qui s'étoient révoltés en différens endroits de l'île, il auroit pu en former une armée de deux cent mille hommes.

Toute cette troupe, après quelques succès, et même la prise de quelques villes, cette troupe plus attachée à la vie qu'à l'honneur, plus faite pour le brigandage que pour la discipline, fondit comme la neige devant le soleil, lorsqu'elle fut attaquée par les troupes régulières que les Romains envoyèrent au secours des Siciliens. *Cléon* fut tué: *Eunus* mourut dans les fers. Tout le reste se dispersa, et reprit ses chaînes. La rebellion fut du moins suivie de cet avantage, que *Rupilius*, homme juste, digne des premiers temps de la république, qui avoit été envoyé pour terminer cette guerre, donna aux Siciliens des lois par lesquelles le sort des

malheureux esclaves fut très-adouci.

Vers le même temps *Domitius* répandoit la terreur des armes romaines dans la Gaule Transalpine. Il trouva des ennemis redoutables dans les Auvergnats et les Allobroges, qu'on croit être les habitans de la Seine. *Bitutick*, roi des premiers, envoya au général Romain un ambassadeur. Il étoit richement habillé, et avoit une nombreuse escorte. Ce qui surprit davantage les Romains, ce fut de le voir suivi d'une compagnie de dogues qui marchaient après lui, comme des troupes régulières : à côté de lui étoit un Barde qui chantoit les louanges de son roi, de son peuple et de l'ambassadeur. *Bitutick* soutint la guerre avec courage, et l'auroit prolongée, si *Domitius* ne l'avoit fait prisonnier par trahison, dans une conférence. Ses peuples et ses alliés, privés de chef, mirent bas les armes. Le malheureux prince fut amené en Italie. Le sénat souffrit qu'il ornât le triomphe de *Domitius*. Ensuite un décret le confina dans la ville d'Albe, où il mourut.

Mais pendant que Rome tourmentoit tous les peuples, elle-même n'étoit pas à l'abri des troubles. Une guerre intestine déchiroit son sein. La faction de

*Gracchus* n'étoit pas morte avec lui. Il avoit laissé un frère capable de la soutenir et de la venger. Comme les nuages s'amoncelent avant les grands orages et noircissent l'horizon, on voyoit dans la ville des agitations : les murmures, les reproches, les menaces se faisoient entendre. On cherchoit à se surprendre dans ses paroles. « Que pensez-vous, dit « un jour le tribun *Carbon* à *Scipion*, « que pensez-vous du meurtre de *Gracchus*, votre beau-frère. Je pense, répondit le héros de l'Afrique, que s'il « a cherché à semer la discorde dans la « république, il a été justement puni ». A l'instigation du tribun, le peuple couvrit de huées cette réponse. *Scipion* prit alors cet air d'autorité que donne l'habitude du commandement, et regardant avec hauteur la multitude, il lui dit : « Croyez-vous que je craigne « vos murmures ; moi qui ai si souvent « bravé la fureur de vos ennemis ? Misérables, que seriez-vous devenus « sans mon père *Paul Emile* et moi ? « Vous seriez actuellement les esclaves « de ceux que nous avons vaincus. Et « sont-ce là le respect et la reconnaissance que vous témoignez à vos libérateurs » ? Le peuple se retira confus, mais plus aigri qu'appaisé.

morte avec lui. Il  
pable de la sou-  
omme les nuages  
grands orages et  
n voyoit dans la  
s murmures, les  
se faisoient en-  
à se surprendre  
pensez-vous, dit  
arbon à Scipion,  
neutre de Grac-  
re. Je pense, ré-  
Afrique, que s'il  
discorde dans la  
ustement puni ».   
oun, le peuple  
réponse. Scipion  
brité que donne  
dement, et re-  
a multitude, il  
que je craigne  
qui ai si souvent  
s ennemis ? Mi-  
z-vous devenus  
Emile et moi ?  
ent les esclaves  
ns vaincus. Et  
t la reconnois-  
nez à vos libé-  
e retira confus,

L'exécution de la loi sur les terres, toujours demandée par le peuple, toujours retardée par les patriciens, étoit la cause des haines et des animosités. Mais d'autres motifs y concouroient encore ; savoir, les jalousies même entre riches, les querelles de familles, les vengeances particulières. Ce fut un motif de cette espèce, qui pensa occasionner la mort de *Metellus*, le conquérant de la Macédoine, surnommé pour cela *Macédonique*. Etant censeur, il fit refuser au tribun *Labéon*, une place dans le sénat. Dans une émeute, le tribun saisit le vénérable vieillard à la gorge, prononça contre lui une sentence de mort, et commanda qu'on le précipitât du haut de la roche Tarpeienne. L'ordre alloit être exécuté, lorsqu'un autre tribun, appelé promptement par les patriciens, tira des mains les bourreaux, par son opposition, le premier magistrat de Rome après les consuls. Loin d'être puni de sa violence, *Labéon* fit passer un décret, en vertu duquel les tribuns devoient avoir à l'avenir voix délibérative dans le sénat. Au commencement, leur siège n'étoit qu'à la porte extérieure, afin qu'on pût les appeler quand on avoit besoin d'eux.

Les désordres qui se multiplioient firent songer le sénat à créer un dictateur. *Scipion* alloit être élu, lorsqu le lendemain de cette résolution, on trouva mort dans son lit, non sans soupçon de violence, on en remarqua même des traces. Ainsi de deux Africains, l'un mourut dans une espèce d'exil, l'autre fut assassiné. La patrie qu'ils avoient préférée à l'humanité, eut fait elle-même justice. La providence donne quelquefois de ces exemples mais ils sont inutiles pour ceux dont l'amour de la gloire endurecit le cœur. Le second Africain ne laissa à ses enfans que trente-deux livres pesant d'argent, et deux livres et demie d'or. Pauvreté étonnante dans un général qui auroit pu s'enrichir des dépouilles de Carthage. Les patriciens le pleurèrent comme un père; mais le peuple s'opposa aux recherches qu'on vouloit faire sur sa mort, de peur qu'on ne trouvât des preuves contre *Caius Gracchus*, qui succédoit à son frère dans la faveur populaire. Il le remplaçoit avec par ses talens et par sa haine pour le sénat.

*Caius* commença sa carrière politique par le service militaire. Il brigua la questure de l'armée de Sardaigne

e multiplioient, à créer un dicta-  
 être élu, lorsque  
 résolution, on le  
 on lit, non sans  
 on en remarqua  
 nsi de deux Afri-  
 dans une espèce  
 assassiné. La patrie  
 e à l'humanité, en  
 ce. La providence  
 de ces exemples  
 s pour ceux don  
 e endurcit le cœur  
 ne laissa à ses en-  
 k livres pesant d'ar-  
 res et demie d'or  
 e dans un généra  
 chir des dépouilles  
 atriciens le pleurè  
 re; mais le peup  
 rches qu'on voul  
 de peur qu'on n  
 contre Caius Gra  
 it à son frère dans  
 le remplaçoit aus  
 par sa haine po  
 a sa carrière po  
 e militaire. Il brig  
 mée de Sardaigne

Là il se concilia l'estime du général par  
 sa valeur, son exactitude, et l'affection  
 des soldats par son attention à les pour-  
 voir d'habits et de vivres. Le sénat qui  
 avoit les yeux sur lui, craignant ce com-  
 mencement de crédit, rappela l'armée  
 de Sardaigne, et le laissa dans cette île  
 solée *proquesteur*, simple caissier de  
 la république. Il paroît qu'il étoit déjà  
 lié à la faction populaire qui se soutenoit  
 à Rome. Elle avoit trouvé un appui dans  
*Flavius Flaccus*, consul plébéien. Il la  
 fortifia en faisant passer une loi qui don-  
 noit droit de citoyen romain à tous les  
 alliés qui n'avoient pu avoir part à la  
 distribution des terres. *Gracchus*, ou  
 ennuyant dans l'emploi obscur qu'on  
 ni avoit laissé, ou rappelé par ses par-  
 sans, quitta son poste sans la permis-  
 sion du sénat, et revint à Rome. Ce  
 coup d'éclat déceloit ses desseins et sa  
 hardiesse. Il fut accusé, mais absous.  
 sa haute estime, et l'extrême inquié-  
 tude que le peuple témoigna pendant le  
 cours de son procès, l'enhardit à sollici-  
 ter le tribunal. *Cornélie*, sa mère, dégoû-  
 tée de ses projets d'illustration, par la  
 tragique de son fils aîné, écrivit à  
 lui-ci, d'une campagne où elle étoit  
 tirée, deux lettres fort touchantes.  
 « Mon fils, lui dit-elle, dans la pre-

« mère, vous ne partagez plus avec  
 « personne l'affection de votre mère.  
 « *Tibérius* n'est plus, vous êtes le seul  
 « objet de mes espérances et de mes  
 « craintes. Votre frère s'est abandonné  
 « à l'esprit de vengeance et en a été  
 « la victime. Vous immolerez-vous à  
 « la même passion : Elle ajoute qu'il  
 « lui seroit doux à la vérité de voir ven-  
 « ger la mort de son fils : « Mais, dit-elle,  
 « l'idée du salut de ma patrie a plus de  
 « pouvoir sur moi, que celle de la  
 « perte de mon fils. Ah! *Gracchus*! sou-  
 « venez-vous que le même coup que  
 « vous porterez à votre patrie, percer  
 « le sein de votre mère. Que dis-je  
 « Vous succomberez vous-même sous  
 « le poids de votre téméraire entreprise.  
 « Je vous perdrai, et vos ennemis res-  
 « teront. Mère infortunée, quel que  
 « chose qui arrive, les funestes effets  
 « des troubles que vous allez exciter  
 « retomberont sur moi » ! Il persista  
 dans son dessein et s'attira une seconde  
 lettre dans laquelle elle s'exprimoit en  
 ces termes. « Fils cruel ! après les men-  
 « triers de votre frère, je n'ai pas d'au-  
 « nemi plus cruel que vous. Avois-je  
 « lieu de m'attendre que le seul fils que  
 « me restoit, empoisonneroit de chagrin  
 « le peu de jours que j'ai encore

« vivre ? Malheureuse ! quel spectacle  
 « osez-vous me proposer ? Faudra-t-il  
 « que je voie la république détruite  
 « avant que de mourir ? *Gracchus* ,  
 « notre famille a déjà assez fourni de  
 « scènes tragiques. Attendez , pour bri-  
 « guer le tribunat , que je sois descen-  
 « due dans le tombeau. O Jupiter ! ne  
 « permets pas que mon fils persiste dans  
 « un dessein qui va le perdre lui-même ,  
 « avec sa mère et son pays » .

Vaines remontrances ! vaines prières !  
 Il continua de briguer le tribunat , et  
 l'obtint ! Son élection eut ceci de parti-  
 culier , que faute de place dans le lieu  
 des comices , plusieurs citoyens mon-  
 tèrent sur le toit des maisons , et don-  
 nèrent de là leurs suffrages avec accla-  
 mation générale. Ses desseins contre  
 le sénat ne tardèrent pas à éclater. Il  
 fut puissamment secondé par *Fulvius* ,  
 l'ancien consul , plébéien furieux , et  
 ennemi déclaré des nobles. Ils donnè-  
 rent une nouvelle force à la loi des  
 terres , pour laquelle ils s'étoient fait  
 nommer commissaires. En l'exécutant ,  
*Gracchus* ne négligeoit pas ce qui pou-  
 voit plaire au peuple. Il fit réparer les  
 grands chemins , bâtir un grand nombre  
 de ponts ; ériger des colonnes mili-  
 taires , placer de distance en distance de

grosses pierres pour la commodité des voyageurs, lorsqu'ils vouloient monter à cheval. Malgré le sénat il fit passer une loi qui ordonnoit qu'on bâtiroit à Rome de grands magasins, qui seroient remplis de blé aux dépens du public, et que chaque semaine on en distribue- roit une certaine quantité aux pauvres, à bas prix. Pour subvenir à ces dépenses, il chargea d'impôts les marchandises de luxe. Par ces réglemens et d'autres semblables, il prit un si grand ascen- dant sur le peuple, qu'on pouvoit le regarder comme le maître de Rome. Il en profita pour se faire élire une seconde fois tribun.

Pendant cette magistrature, il porta un coup fatal au sénat. Les chevaliers, quoique de la classe du peuple, incli- noient cependant comme riches, pour celle de la noblesse. *Gracchus* gagna cet ordre mitoyen, en leur faisant pas- ser l'autorité la plus précieuse des sé- nateurs, savoir, le droit de rendre jus- tice. Par ses efforts, et malgré tous ceux des pères conscrits, il fit statuer « que  
« le jugement de toutes les causes tant  
« civiles que criminelles entre particu-  
« liers, appartiendroit aux chevaliers,  
« à l'exclusion des sénateurs. A la fin,  
« s'écria-t-il, j'ai humilié le sénat ».

commodité des  
 pouloient monter  
 nat il fit passer  
 qu'on bâtiroit à  
 ns , qui seroient  
 oens du public,  
 on en distribue-  
 ité aux pauvres ,  
 à ces dépenses,  
 es marchandises  
 mens et d'autres  
 si grand ascen-  
 u'on pouvoit le  
 titre de Rome. Il  
 élire une seconde

trature , il porta  
 Les chevaliers,  
 u peuple , incli-  
 me riches , pour  
*Gracchus* gagna  
 leur faisant pas-  
 récieuse des sé-  
 t de rendre jus-  
 malgré tous ceux  
 fit statuer « que  
 s les causes tant  
 s entre particu-  
 aux chevaliers ,  
 teurs. A la fin,  
 ilié le sénat »!

Ainsi les chefs de faction se décèlent quelquefois. Un mot peut découvrir leurs intentions perverses. Celui-ci prouve que *Gracchus* étoit bien éloigné de ne travailler que pour l'intérêt du peuple, comme il le publioit et comme le croyoit ce peuple abusé. Il fit aussi revivre une obligation imposée autrefois aux juges « de ne point permettre « qu'on exécutât une sentence capitale « à l'égard d'un citoyen romain, sans le « consentement et l'ordre du peuple ».

Afin d'augmenter le nombre de ses partisans, *Gracchus* imagina de proposer d'étendre le privilège de citoyen de Rome, qui avoit été conféré à quelques alliés, jusqu'au droit de suffrage dont jouissoit les vrais Romains. Cette nouveauté contredite par le sénat, ne fut pas accueillie favorablement. Elle refroidit même la plus saine partie du peuple, qui voyoit avec peine annoncer le dessein de lui faire partager une prérogative dont il avoit joui seul jusqu'alors. Ce projet avoit attiré à Rome une foule d'étrangers disposés à l'appuyer. Le sénat s'en alarma, et leur ordonna de sortir. Le tribun les laissa chasser, de crainte, disoit-il, d'exciter une guerre civile. Cette foiblesse porta le premier coup à son crédit. Le sénat continua à

l'ébranler, en lui opposant un concurrent dans la personne de *Levius Drusus*, plébéien à la fleur de l'âge, bon orateur, d'une conduite régulière, et qui entendoit les affaires. Les sénateurs concertoient secrètement avec lui des propositions qu'il faisoit en faveur du peuple, et lui laissoient l'honneur de les faire adopter. Par ce moyen bientôt il partagea la faveur populaire avec *Gracchus*. On tendit aussi à celui-ci un piège qui flattoit son amour-propre et son ressentiment; ce fut d'aller rebâtir Carthage, que les *Scipions*, ses ennemis, quoique ses proches parens, avoient détruite.

Quand il revint, après avoir déblayé les ruines et élevé quelqu'apparence de ville qu'il appella *Junonine*, en l'honneur de *Junon*, il trouva *Drusus*, son rival, avancé dans la faveur populaire. Il réussit néanmoins à se faire nommer une troisième fois tribun; mais il eut la maladresse de se brouiller avec ses collègues pour des distinctions et des places au théâtre. Il attaqua aussi le sénat, non comme auparavant, en lui arrachant des droits et des prérogatives au profit du peuple, mais en le calomniant et l'insultant, ce qui plaisoit beaucoup à la populace et non à la partie saine des citoyens. Les sénateurs procurèrent

le consulat à *Opimius*, ennemi personnel de *Gracchus*, qui avoit tenté tous les moyens possibles pour l'exclure de cette dignité. Pour rebâtir Carthage, on avoit ordonné la levée d'un corps de six mille Romains, qui devoient apparemment y former une colonie, et qui sans doute n'étoient pas des citoyens aisés de la capitale. *Gracchus*, chargé d'y retourner, afin de mettre la dernière main à cette entreprise, leva ce corps, mais il ne le mena pas loin.

Sur un bruit, peut-être répandu exprès, que le sénat alloit révoquer l'ordre de rétablir Carthage, parce que les augures n'étoient pas favorables, *Gracchus* revint avec sa troupe. Son retour, en compagnie si suspecte, fut regardé par les patriciens comme une bravade, une véritable agression. Le jour qu'on devoit agiter de nouveau le rétablissement de Carthage, destinée comme on voit à être encore, même après sa ruine, un sujet de crainte pour les Romains, *Gracchus* et son ami *Fulvius* placèrent un grand nombre de leurs partisans sous les portiques du Capitole, comme s'ils vouloient le bloquer. Le consul *Opimius* s'étant acquitté dans le temple du sacrifice qui devoit précéder la délibération, un de ses licteurs, en portant

les entrailles de la victime lors du temple, passant auprès des amis de *Gracchus*, leur dit brusquement : « Mauvais citoyens que vous êtes, faites place aux gens de bien. » Cette apostrophe fut payée d'un coup de dague, qui étendit l'imprudent mort sur la place. Cet accident, et un grand orage qui survint, firent remettre l'assemblée au lendemain.

Pendant la nuit *Opimius* s'empare du Capitole. A la pointe du jour il assemble le sénat, et fait apporter sous ses yeux le corps sanglant du licteur. Cette vue échauffe les esprits, embrâse les cœurs du desir de la vengeance. On prononce le décret qui ordonne au consul de prendre soin de la république. C'étoit lui donner l'autorité entière de dictateur. Il fait aussitôt prendre les armes à tous les chevaliers romains, et commande à chacun d'eux d'amener deux domestiques bien armés. *Fulvius*, apprenant ces dispositions hostiles, assemble la populace, et avec ses deux fils et une multitude confuse, va s'emparer du mont Aventin. *Gracchus*, averti, se prépare à le suivre. Sa femme, qui l'aimoit tendrement, court à lui toute en larmes pour l'arrêter; elle le saisit par sa robe, et tenant entre ses bras

time lors du  
des amis de  
brusquement :  
vous êtes , faites  
. » Cette apos-  
roup de dague,  
t mort sur la  
un grand orage  
tre l'assemblée

*Opimius* s'empare  
e du jour il as-  
apporter sous  
lant du licteur.  
sprints , embrâse  
e la vengeance.  
qui ordonne au  
le la république.  
ortité entière de  
ôt prendre les  
ers romains , et  
d'eux d'amener  
armés. *Fulvius* ,  
ons hostiles, as-  
t avec ses deux  
nfuse , va s'em-  
n. *Gracchus* ,  
ivre. Sa femme,  
court à lui toute  
er ; elle le saisit  
entre ses bras

son fils , gage unique de leur amour :  
« Où vas-tu si matin , lui dit-elle , igno-  
« res-tu que les meurtriers de ton frère  
« te préparent le même sort qu'il a  
« subi ? Tu vas te mettre à la tête d'une  
« vile populace , qui t'abandonnera lâ-  
« chement à la vue du moindre danger.  
« Si tu as quelque affection pour moi et  
« pour cet enfant chéri , ne risques pas  
« une vie qui nous est si précieuse. »  
Pénétré de douleur , n'ayant pas la force  
de répondre , il s'arrache de ses bras :  
elle veut le suivre , et tombe évanouie.

Il joint *Fulvius*. Au premier coup-  
d'œil ils virent l'un et l'autre qu'une  
populace comme celle qui les accompa-  
gnoit étoit incapable de résister à des  
troupes consulaires , et à tout le corps  
de la noblesse renforcée de ses cliens.  
Ils tâchèrent d'entrer en accommodement.  
*Fulvius* avoit un fils de douze  
ans , admiré de tous ceux qui le con-  
noissoient , par sa beauté et son esprit.  
On charge sa main d'un caducée , on  
l'envoie offrir la paix. *Opimius* tourne  
l'ambassade en ridicule , et ordonne au  
jeune ambassadeur de dire à ceux qui  
l'avoient envoyé , que pour obtenir la  
paix , ils devoient venir eux-mêmes se  
soumettre au jugement du sénat. Et  
parlant au jeune *Fulvius* : « Enfant ,

« lui dit-il, prenez garde de ne pas  
« revenir une seconde fois ; l'envoi d'un  
« ambassadeur tel que vous , ne peut  
« être regardé que comme une insulte. »  
Malgré ce que cet avertissement pou-  
voit présenter de menaçant , on le ren-  
voya encore une fois. « C'est trop nous  
« insulter , s'écrie *Opimius* , que l'on  
« fant soit mené en prison ». Et aussitôt  
il fait sonner la charge.

Avant ce temps, il y avoit eu quelques  
disputés sanglantes entre les Romains ;  
mais on vit alors combattre pour la  
première fois Romains contre Romains  
dans Rome même , et il y eut une  
bataille dans les formes. Le choc fut  
rude , plusieurs patriciens mordirent la  
poussière. Le consul rencontrant plus  
de résistance qu'il n'avoit cru , fait pro-  
clamer une amnistie pour ceux qui  
mettront bas les armes , et met en  
même-temps à prix les têtes de *Grac-  
chus* et de *Fulvius* , promettant d'en  
payer le poids en or à ceux qui vien-  
droient les apporter. Cette proclamation  
eut son effet ; toute cette multitude ou  
se rendit ou s'enfuit. L'appât de la  
récompense fit chercher et trouver *Ful-  
vius* et son fils aîné , dont on apporta  
les têtes au consul. Un meurtrier en-  
couragé par le même motif lui apportoit

celle de *Gracchus*. *Septimuleius*, qui avoit toujours fait profession d'être ami du tribun, arrache cette tête à l'assassin, et avant de la livrer à *Opimius*, il emplit le crâne de plomb, afin de tirer une plus forte somme de ce funeste présent.

L'implacable *Opimius* envoya dans la prison un licteur donner au jeune *Fulvius* le choix du genre de mort qu'il voudroit subir; une pareille offre à un enfant de douze ans! Il se mit à pleurer. Un augure étrusque qui étoit en la même prison lui dit : « Est-ce donc une chose si terrible que de mourir? Je vous ferai voir que rien n'est si facile. » En même-temps il se lance contre un des poteaux de la porte, se fracasse la tête, et meurt. L'enfant l'imita, et tombe mort aussi. Après une pareille barbarie, on doit s'attendre que l'implacable *Opimius* n'épargnera personne. Il fait emprisonner et condamner au dernier supplice tous ceux des amis des *Gracques* qu'il peut découvrir, et fait jeter dans le Tibre le corps de trois mille hommes qui avoient été tués sur le Mont-Aventin. Leurs biens furent confisqués. Un décret défendit à leurs parens d'en porter le deuil. Afin de ne pas tout à fait choquer le peuple,

de de ne pas  
ois; l'envoi d'un  
vous, ne peut  
ne une insulte.»  
rtissement pou-  
çant, on le ren-  
C'est trop nous  
mius, que l'en-  
on ». Et aussitôt

voit eu quelques  
re les Romains;  
abattre pour la  
contre Romains  
et il y eut une  
es. Le choc fut  
ens mordirent la  
rencontrant plus  
bit cru, fait pro-  
pour ceux qui  
es, et met en  
s têtes de *Grac-*  
promettant d'en  
ceux qui vien-  
te proclamation  
te multitude ou  
L'appât de la  
ret trouver *Ful-*  
ont on apporta  
meurrier en-  
bitif lui apportoit

le sénat chargea de rentes les terres excédentes les cinq cents arpens qu'il étoit permis de posséder. Ces rentes devoient être payées au trésor, qui devoit à son tour en aider les pauvres; mais on supprima ensuite ces redevances, par la raison que les patriciens payoient assez par les dépenses auxquelles les obligeoient les fonctions de leurs charges.

Ainsi, il ne resta des entreprises des *Gracques*, que le souvenir de leur inutilité pour l'avantage du peuple. Ils apprirent aux chefs des factions qui les suivirent, l'art d'agiter la populace, de soulever ses passions, de l'enivrer d'espérances, d'exciter et de diriger ses fureurs. *Opimius* peut être regardé comme l'inventeur des proscriptions. En mettant les têtes à prix, il enflamma la cupidité, rompit les liens de la parenté et de l'amitié. Par la vue des citoyens qui tomboient tous les jours sous la hache de ses satellites, il accoutuma les Romains au sang. Une méprisable apathie, suite de l'avilissement des sentimens, leur faisoit souffrir presque sans murmurer ces barbares exécutions au milieu d'eux. Une curiosité féroce les entraînoit à ces spectacles, dont le goût s'entretint par les combats des gladiateurs, qui étoient alors fort communs.

tes les terres  
ts arpens qu'il  
Ces rentes de-  
sor, qui devoit  
uvres; mais on  
levances, par la  
s payoient assez  
uelles les obli-  
e leurs charges.  
entreprises des  
enir de leur inu-  
du peuple. Ils  
factions qui les  
la populace, de  
de l'enivrer d'es-  
de diriger ses  
ut être regardé  
s proscriptions.  
rix, il enflamma  
les liens de la  
Par la vue des  
t tous les jours  
ellites, il accou-  
ng. Une mépri-  
e l'avilissement  
oit souffrir pres-  
barbares execu-  
Une curiosité fé-  
spectacles, dont  
combats des gla-  
s fort communs.

On croit qu'ils tirent leur origine de la Grèce, et qu'ils furent substitués aux sacrifices humains qu'on avoit coutume de faire aux obsèques des grands. Au lieu d'immoler ceux qui devoient les accompagner au hûcher ou au tombeau, on les faisoit battre les uns contre les autres. Des funérailles, cet usage passa aux fêtes publiques, et en devint partie. On n'y admettoit d'abord que des prisonniers de guerre. Des gens libres, ou par émulation de bravoure, ou pour gagner de l'argent après s'être ruinés en débauches, descendirent ensuite dans l'arène. On vit paroître jusqu'à des femmes: c'étoit un spectacle délicieux pour les Romains. On alla en raffinant et en enchérissant dans cet abominable plaisir. Au premier combat de gladiateurs vu à Rome, il n'y avoit que six de ces malheureux. *Jules César*, devenu édile, en produisit jusqu'à six cent quarante. Une manière sûre d'obtenir la bienveillance du peuple, étoit de lui procurer ces amusemens; il les desiroit, les demandoit à grands cris: il les appeloit un véritable bienfait, *munus gladiatorium*. Les femmes sur-tout se rendoient assiduellement à ces horribles spectacles. Les poètes satiriques, qui paroissent en cette circonstance exempts de tout

reproche d'exagération, nous ont dépeint avec quelle curiosité inquiète elles suivoient les mouvemens des combattans; avec quelle avidité elles attendoient l'issue du combat; comme elles s'écrioient d'aise et d'admiration à la vue d'un coup adroit qui faisoit tomber un malheureux dans son sang. Les historiens nous racontent aussi d'autres horreurs, comme la barbarie dégoûtante des gens de la lie du peuple, qui, sous prétexte de remède, appliquoient leur bouche sur la blessure des mourans, et en buvoient le sang sortant à gros bouillon. Ainsi, l'histoire nous fait voir que les siècles ne mettent point de différence dans le caractère de la populace. La manière d'exprimer sa brutalité varie, mais le fond reste.

*Opimius* n'exerça cependant point sans exciter une violente indignation : il fut accusé. Comme tout se mélange dans les factions, ce fut un ancien partisan des Gracques, nommé *Papirius Carbon*, qui prit sa défense et le fit absoudre. A son tour *Carbon* fut cité en justice pour avoir excité l'aîné des Gracques à demander un second tribunat; et pour avoir été au moins un des complices de l'assassinat du second *Scipion*. Son accusateur, *Crassus*, jeune

nous ont dé-  
é inquiète elles  
s des combat-  
elles attendoient  
omme elles s'é-  
iration à la vue  
isoit tomber un  
sang. Les histo-  
aussi d'autres  
barbarie dégoû-  
du peuple, qui,  
de, appliquoient  
essure des mou-  
le sang sortant à  
histoire nous fait  
mettent point de  
ctère de la popu-  
primer sa brutalité  
ste.  
cependant point  
te indignation :  
tout se mélange  
nt un ancien par-  
ommé *Papirius*  
défense et le fit  
*Carbon* fut cité  
excité l'aîné des  
un second tri-  
té au moins un  
ssinat du second  
r, *Crassus*, jeune

homme de vingt ans, dédaigna pour le soutien de sa cause un moyen que lui offroit l'infidélité d'un esclave, qui vola la cassette où étoient les papiers de son maître, et la lui apporta. Il la renvoya sans l'ouvrir, avec l'esclave chargé de fers, en disant : « J'aime mieux qu'un « ennemi criminel soit sauvé, que de le « perdre par un si lâche moyen ». En effet, il n'en eut pas besoin ; sa seule éloquence triompha d'un adversaire fort éloquent lui-même. *Carbon*, près d'être condamné, s'empoisonna.

FIN DU TOME TROISIÈME.



---

# TABLE

## DES TITRES DU TOME III.

---

|                            |                |
|----------------------------|----------------|
| <b>CAPPADOCE ,</b>         | <b>pag. 1.</b> |
| <i>Pergame ,</i>           | <b>6.</b>      |
| <i>Thrace ,</i>            | <b>17.</b>     |
| <i>Epire ,</i>             | <b>21.</b>     |
| <i>Bithinie ,</i>          | <b>41.</b>     |
| <i>Colchide ,</i>          | <b>48.</b>     |
| <i>Ibérie ,</i>            | <b>49.</b>     |
| <i>Albanie ,</i>           | <b>51.</b>     |
| <i>Bosphore ,</i>          | <b>53.</b>     |
| <i>Abiadène ,</i>          | <b>56.</b>     |
| <i>Juifs ,</i>             | <b>59.</b>     |
| <i>Parthes ,</i>           | <b>155.</b>    |
| <i>Perses ,</i>            | <b>174.</b>    |
| <i>Italie ,</i>            | <b>210.</b>    |
| <i>Rome (Monarchie) ,</i>  | <b>215.</b>    |
| <i>Rome (République) ,</i> | <b>267.</b>    |

Fin de la Table du tome III.

